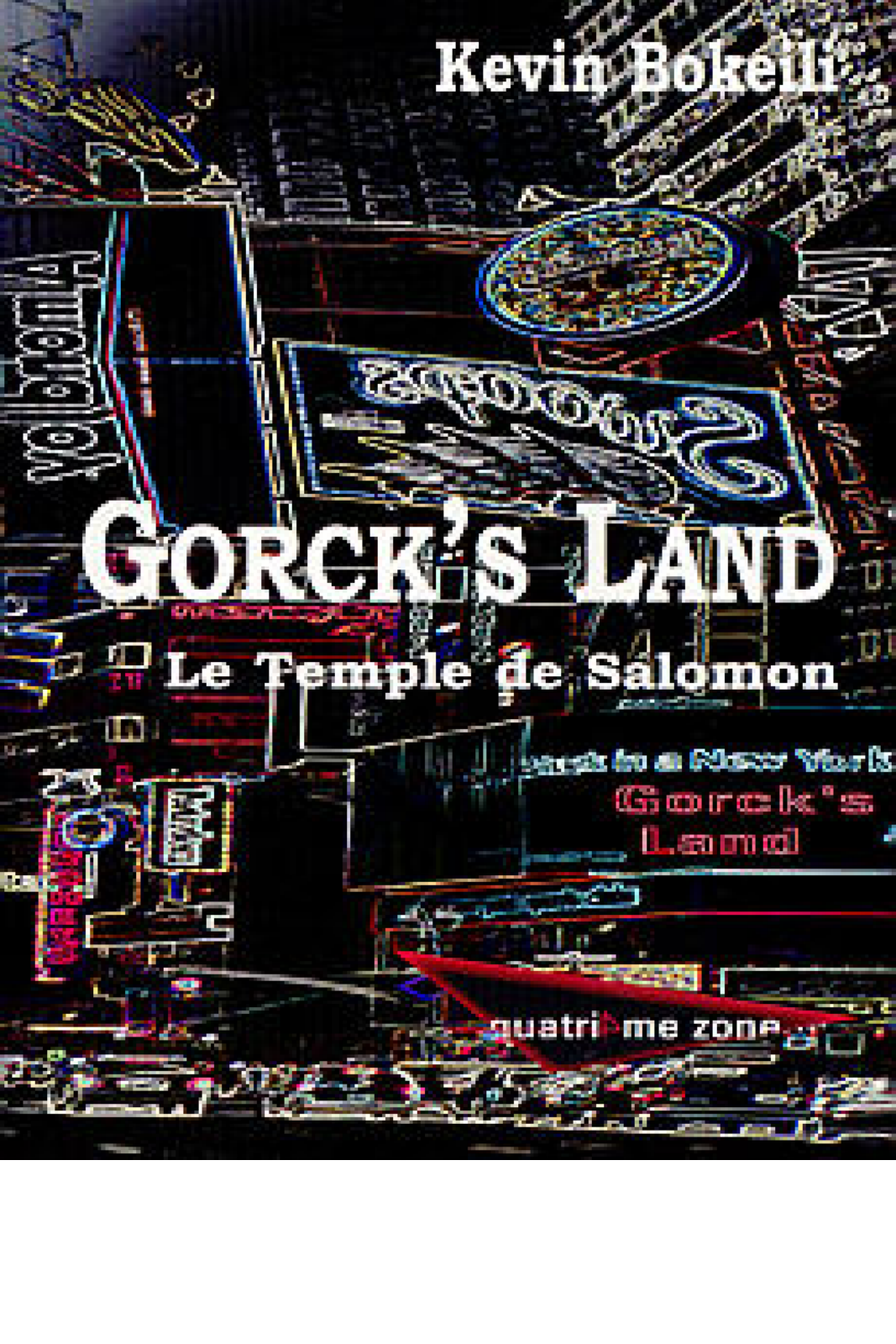


Gorck's Land 1
Le Temple de
Salomon

Kevin Bokeili

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



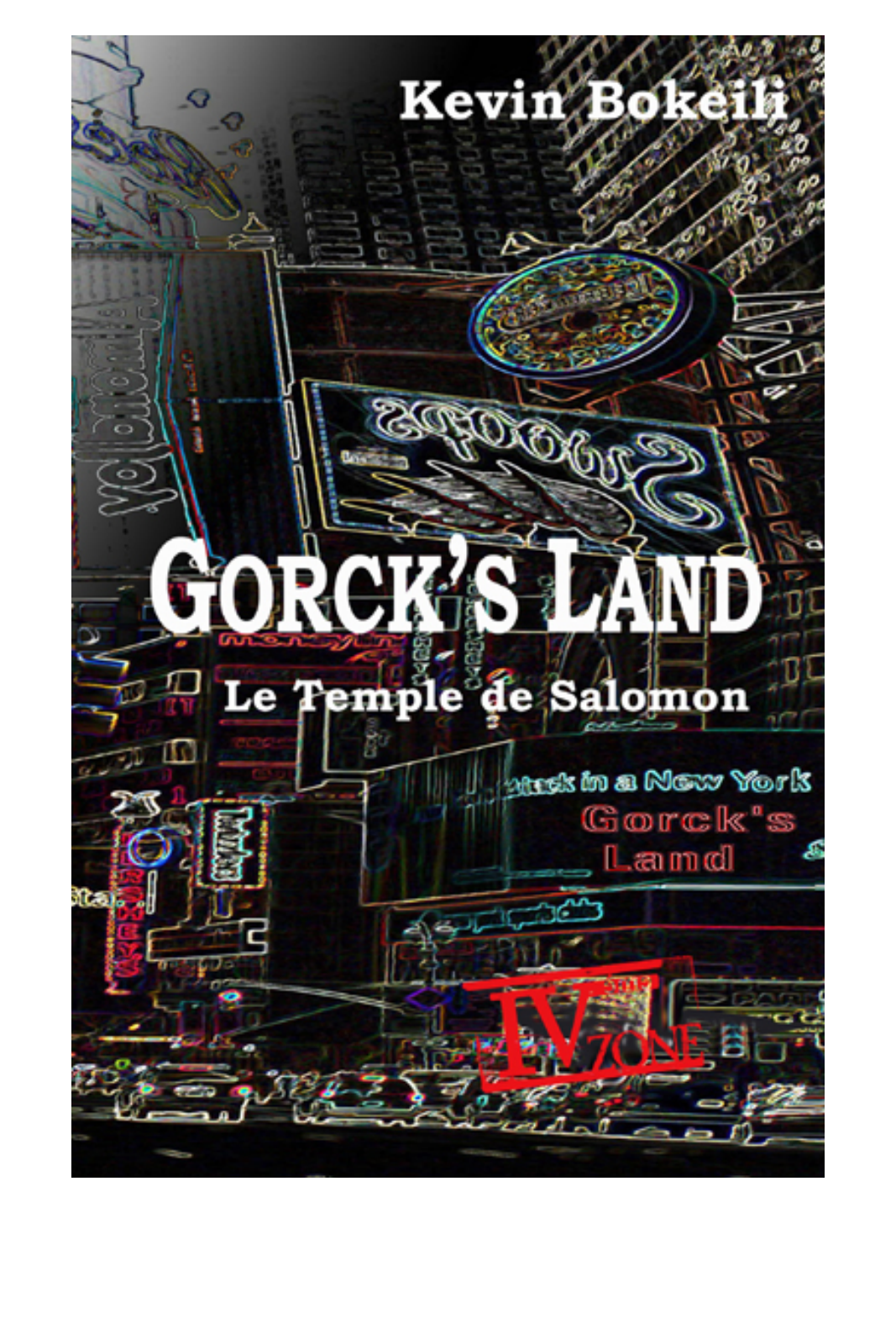
Kevin Bokelli

GORCK'S LAND

Le Temple de Salomon

Back to a New York
Gorck's
Land

quatrième zone



Kevin Bokeili

GORCK'S LAND

Le Temple de Salomon

Attack in a New York
Gorck's
Land

IV
ZONE

Logo & composition [E-magier](#)
Illustration Sam Bokeili

Copyright © édition quatrième zone, 2004
11, rue des Deux Frères 78150 Le Chesnay

www.quatriemezone.com

ISBN: 978-2915795004
E-ISBN: 978-2915795172

Kevin bokeili

Gorck's Land

le Temple de Salomon



A ma Dudus

Table des matières

Couverture

Page de copyright

Page Titre

Dédicace

Quelque part dans l'Univers...

A travers le temps

Un matin

L'après-midi

Le soir

L'après minuit

Epilogue

Du même auteur

Quelque part dans l'Univers...

Au fin fond d'une lointaine galaxie, comme dans toutes les galaxies, des planètes brillaient dans un espace sans limites et silencieux. La planète Gorck se distinguait des autres par un éclat particulier, presque étrange. Elle semblait grossir à vue d'œil et sa couleur passait du bleu électrique au rouge vif.

Soudain, une explosion muette transforma ce petit point lumineux en une aveuglante clarté, puis en un gigantesque feu d'artifice. L'espace tout entier s'anima, bouleversé par cette fragmentation destructrice qui l'embrasa et où des millions de fragments s'échappèrent dans un long périple à travers l'infini. Touchés par la progression sans fin de ces boules incandescentes, étoiles, planètes et autres astres changèrent de couleur, explosant tour à tour dans un fabuleux ballet de feux blancs ou multicolores.

Au cœur de cette pluie d'astéroïdes, ayant réussi in extremis à fuir leur planète, des vaisseaux Gorck tentaient de se frayer un chemin salvateur loin de cette fournaise, de cette folie.

Navires et fragments se mélangeaient jusqu'à presque se toucher. Les vaisseaux, comme dans un slalom géant parmi les astres, cherchaient à dépasser les dangereux projectiles, mais un énorme astéroïde les suivait de près, implacablement collé à leur sillage. Les navires auraient aisément pu le semer, en se mettant à voyager à la vitesse de la lumière, mais une telle vitesse nécessitait une trajectoire très particulière, absolument libre de tout obstacle.

Ces voies étaient rares où l'Univers semblait avoir oublié d'y semer le moindre astéroïde, ou le plus petit caillou, formant ainsi comme un couloir qui traverserait une à plusieurs galaxies de part en part, tout en les reliant entre elles.

En attendant de trouver un tel passage, les navires Gorck fuyaient tant bien que mal, pris en chasse par l'énorme fragment, évitant les plus petits obstacles sur leur chemin. Ils auraient pu continuer ainsi et tenter de prendre assez de vitesse afin de prendre suffisamment de distance pour sortir de la trajectoire, somme toute bien tracée du projectile, si n'est une planète rouge qui leur barra la route.

Ainsi pris entre la planète et l'astéroïde, les vaisseaux, au lieu de tenter une "sauve qui peut" et fuir chacun de son côté, se regroupèrent et se dirigèrent droits vers la planète. Dans ce qui semblait être à un suicide collectif, les vaisseaux pénétrèrent l'atmosphère de l'astre, une sorte de gaz rougeâtre sûrement irrespirable, et furent pris par son champ

d'attraction qui doubla presque leur vitesse. Ils chutèrent vertigineusement vers sa surface et bifurquèrent au dernier moment, frôlant de très près sa surface volcanique et rocheuse.

L'astéroïde vint heurter la planète de plein fouet, provoqua une forte déflagration suivie d'une onde de choc, qui, s'ajoutant à la vitesse des vaisseaux, les propulsa loin dans l'espace comme des fétus de paille soufflés par le vent.

Placés désormais sur une nouvelle trajectoire, et libres d'un danger imminent à leurs trousses, les navires purent enfin se diriger vers l'une de ces autoroutes autorisant le passage à la vitesse lumière, de sorte que l'entière armada Gorck plongea dans le couloir, doublant sa vitesse en une fraction de seconde.

Les astéroïdes parurent se figer.

Les navires, plongés dans les profondeurs abyssales de la galaxie, serpentaient parmi les étoiles devenues de lumineux filaments qui s'épaississaient à mesure que la vitesse augmentait, pour se fondre les uns aux autres et n'en former plus qu'un. C'était à ce moment très précis où les vaisseaux et la lumière fusionnèrent en une seule et même odyssée arc-en-ciel.

Tout n'était plus que lumière et les vaisseaux, aspirés en son sein, furent projetés au fond de l'espace.

Et hors du temps.

A travers le temps...

À des années-lumière de ce mini big-bang, dans une autre galaxie, dans une autre époque, dans un souk fourmillant de monde, les habitants de Jérusalem vaquaient à leurs occupations quotidiennes.

À cette époque, le roi Salomon, fils de David, souverain d'Israël, était absent, parti dans un de ces voyages mystérieux qu'il avait l'habitude d'entreprendre, disparaissant sans prévenir pour réapparaître, comme par enchantement, pour les événements importants lors desquels il exerçait sa sagesse et rendait son jugement.

Il arbitrait, décidait, tranchait.

Réputé infailible aux yeux de ses sujets, il était respecté comme juste parmi les justes au-delà de son royaume. Certains, en effet, traversaient mers et déserts afin de soumettre leur destin à la légendaire sagesse de ce roi, acceptant sa sentence quelle qu'elle fût, même parfois à l'encontre de leurs propres intérêts.

Sa justice n'avait d'autre parti que ce qui était bon, et son partage ne soulevait qu'à d'infinitement rares occasions quelque plainte. Il est vrai que, sachant leur cause perdue d'avance, les hommes de mauvaise foi renonçaient presque toujours à leur requête de fait illégitime, avant même que celle-ci fût soumise au roi.

Son nom, à lui seul, était un sceau de justice.

Tout commença avec la tentative laborieuse d'un marchand de poissons de vendre sa cargaison exposée à un client hésitant.

– Il est d'aujourd'hui le poisson ? demanda le client, dans l'espoir d'en faire baisser le prix.

– Non, du mois dernier, répondit laconiquement le vendeur, avant de saisir un de ses poissons de la main en guise de preuve. Mais évidemment qu'il est d'aujourd'hui ! Ça se voit, non ? Regarde, ça bouge encore ! Ils frétilent ! Ils auraient des pieds que je devrais tous les ligoter !

Sa phrase à peine terminée, le vendeur vit un poisson disparaître sous son nez. Le client hésitant, témoin de la scène, partit d'un éclat de rire :

– Il faudra penser à le faire, mon vieux !

Le poissonnier contourna alors ses étals, et scruta la rue à la recherche de sa marchandise évanouie. Il n'en trouvait aucune trace nulle part, mais ne renonça pas pour autant et, s'aidant de son flair à repérer les bons clients, il renifla l'air comme un chien de chasse sur une piste. Le client l'observa, toujours très amusé, et le vit s'immobiliser net, scrutant quelque endroit dans la foule. Il regarda dans la direction apparemment

reniflée, et resta médusé en voyant les soubresauts du poisson dans la poche d'un jeune mendiant s'éloignant des lieux. Le client n'eut plus de doutes sur la fraîcheur de la marchandise, ni, du reste, sur le flair du limier qui les vendait.

D'un pas décidé, le vendeur partit à la poursuite de l'enfant avec la ferme intention de récupérer son bien.

Samuel, fort de sa dizaine d'années, était parmi les plus jeunes voleurs sur le marché de Jérusalem. Il avait perdu ses parents et sa première dent de lait le même jour, à cause d'un jeu dont les hommes étaient friands, en ces temps obscurs, où l'humanité ne pensait qu'à se détruire. Un jeu qui ne servait qu'à fabriquer des orphelins – la guerre.

Le jeune garçon avait dû apprendre à voler pour survivre. Il traînait à longueur de journée entre les étals du marché guettant la moindre occasion pour chaparder un déjeuner, ou un dîner. Étant connu de la quasi-totalité des marchands, l'enfant était rapidement repéré, et les occasions de faire des provisions de plus en plus rares. Il lui restait toujours l'option de faire des virées nocturnes, et de ramasser les produits invendus ou périmés, traînant après la fermeture du souk. Mais, la ville étant à cette époque fort prospère et les orphelins venant des villes moins privilégiées très nombreux, la lutte s'avérait souvent âpre. Car, pour ces enfants de la famine, le gâté, le pourri, tout ce qu'ils pouvaient ingérer se transformait en un trésor de guerre qu'ils défendaient une fois saisi, violemment.

Et Samuel n'aimait pas se battre, encore moins contre ceux qui étaient à d'autres moments ses partenaires de jeu, de sorte qu'en cas de mauvaise récolte au marché, il lui arrivait fréquemment de dormir le ventre vide.

C'était le cas la nuit dernière.

Mais aujourd'hui, la "pêche" s'était révélée bonne et l'estomac du jeune voleur se gonflait d'impatience à l'idée de stocker une livre et demi de bonheur à venir. Un futur si proche que sa bouche en salivait, mâchant par anticipation ce mets inespéré. Un bonheur confirmé par l'odeur du poisson véritablement frais, nourri par l'imagination affamée de l'enfant qui cherchait à présent le chemin le plus court pour se mettre à l'abri, et déguster enfin son appétissant larcin.

L'enfant posa la main sur son déjeuner à venir, comme pour vérifier que son imagination ne lui jouait pas des tours. Non. Ses doigts serrèrent son trésor. Il se rassura, mais, comme s'il avait acquis les réflexes d'un nouveau riche, l'idée de perdre son bien réveilla ses angoisses. La peur le gagna malgré lui, son estomac se noua, sa mâchoire se crispa, et son instinct lui fit soudain tourner la tête.

C'était juste à temps pour voir le mécontent propriétaire de son repas, prêt à le saisir au collet. D'un bond, Samuel évita la main menaçante du

commerçant, s'échappa d'une autre enjambée, et fendit l'air à travers la foule.

– Au voleur ! hurla le poissonnier. Au voleur !

Des gens dans la foule se retournèrent, cherchant à repérer le voleur. Ils virent l'enfant détalé, la main cachée dans sa poche. Certains riaient, d'autres – des marchands en majorité – essayaient de saisir enfin un dangereux spécimen de cette vermine qu'ils auraient aimé éradiquer de la zone du marché, de la surface de la Terre : les jeunes affamés.

Au même moment, après avoir traversé une grande partie de l'Univers, fuyant un autre fléau bien étranger à cette poursuite au souk, les vaisseaux Gorck abandonnèrent la vitesse lumière, et apparurent dans le système solaire des habitants de Jérusalem.

La flotte spatiale regroupée, ses occupants s'efforçaient de se situer dans ce système qui leur était inconnu ; et, d'instinct – la vie attirant la vie, se dirigèrent vers la Terre.

Une main tenta d'attraper Samuel. Il l'évita, plongeant entre les jambes d'un homme qui lui barrait la route, puis exécuta un magnifique roulé-boulé dont lui seul avait le secret, se glissa sous un étal de fruits et légumes dont il renversa le contenu, bloquant ainsi le passage de ses poursuivants immédiats.

Les bananes provoquèrent des chutes spectaculaires, les oranges et les mandarines en causèrent aussi quelques-unes, mais, de loin, ce sont les dattes au miel qui firent le plus de dégâts... En quelques secondes, une montagne de poursuivants fit obstacle au marchand, l'empêchant de rattraper son cher poisson.

Samuel s'éloigna en riant quand, soudain, il sentit ses pieds soulevés du sol. Il était maintenu en l'air par une force mystérieuse.

– Lâchez-moi ! hurla l'enfant.

Malgré son agitation, il fut incapable de se libérer de l'emprise de " la force ".

– Lâchez-moi ! Ils vont me frapper, ils vont me frapper !...

– Qu'as-tu donc fait ? lui demanda la force.

L'homme avait une voix calme et posée, puissante sans aucune agressivité, ce qui rassura le jeune affamé qui, presque malgré lui, comme si les mots s'échappaient tout seuls du fond de son être, répondit la vérité :

– J'avais faim !

Le vendeur arriva, essoufflé.

– Vous... vous l'avez eu... Merci ! Quant à toi, tu ne perds rien pour attendre ! ajouta-t-il menaçant à l'intention du petit voleur.

Il s'efforça de reprendre son souffle et, prenant cette fois la foule à témoin :

– Il m'a volé un poisson à trois dirhams ! Un poisson tout frais pêché de ce matin ! Là, dans sa poche !

Il montra le poisson dans la poche de Samuel, et reprit comme en guise de promotion de son produit :

– Regardez, ça bouge encore. Pêché de ce matin, je vous dis !... Je vais lui mettre une raclée qui lui passera l'envie de me voler, et pour toujours, c'est moi qui vous le dis !

Le vendeur reçut son poisson en plein visage.

– Reprends-le, ton poisson ! lui cria Samuel, il ne vaut pas plus d'un dirham ! Et d'entre nous deux, c'est bien toi le voleur !

– Je vais te casser les dents, moi, sale petit morveux ! Mon gaillard, tu vas...

Le vendeur voulant joindre le geste à la parole n'eut hélas pour lui, pas le temps de finir sa phrase, car "la force" lui saisit vigoureusement le poignet au moment où la gifle allait s'abattre sur la joue de l'enfant.

– Lâchez-le ! lança "la force", comme seul eût pu lancer un roi :

– Mais de quel droit ? protesta le vendeur d'une voix néanmoins hésitante.

Le ton impérieux de "la force" le perturbait. Surtout, le poignet toujours fermement tenu par une solide main, sans effort apparent. Il était paralysé et il ne pouvait rien faire. Alors, pris par le doute, son sixième sens lui imposa d'être prudent avant de se risquer à révéler par des mots trop rapides le fond de sa pensée à cet homme.

Le marchand examina "la force", circonspect.

Une autorité presque physique émanait de ce visage. L'homme avait l'habitude de se faire obéir, ce que n'avait pas manqué de remarquer le poissonnier, sans qu'il eût besoin de recourir à son fameux flair de limier. L'homme dictait sa volonté, mais avec une certaine douceur, sans la dureté de rigueur des hommes de pouvoir, qui le regard impassible, l'allure hautaine, et le sourire absent, attendent avec mépris qu'on leur obéisse.

Sa volonté s'imposait.

Et comme par magie, le poissonnier n'éprouva bientôt plus de rancune contre le petit voleur, il éprouvait même de la pitié pour lui. Il se sentit à la place du jeune garçon, affamé et perdu dans un monde d'adultes, de commerçants qui le pourchassaient pour récupérer leurs biens.

Il se souvint.

Ça lui était arrivé, il y a bien longtemps. Il se rappelait le temps où il avait les joues si creuses, quand il se cachait des marchands qui le harcelaient pour récupérer leur dû. Il s'en était toujours caché, lui aussi, avant que dieu ne lui montre le chemin de la mer, et que les poissons ne fassent sa fortune, et nourrissent ses enfants.

Des enfants, le poissonnier en avait cinq.

Il en avait un du même âge que le petit voleur – moins chétif peut-être,

mais il lui ressemblait. Beaucoup. Un frisson lui parcourut le dos, à l'idée que son fils pourrait avoir à voler pour se nourrir si lui, un jour...

Il chassa cette idée de sa tête, et observa l'homme, face à qui, décidément, les choses ne pouvaient qu'être vues autrement.

Était-ce un sorcier ou un magicien ?

Pourquoi pas un prêtre ou un guerrier, l'homme en avait bien l'allure, même si son vêtement et ses effets paraissaient plus appartenir à un humble berger ou à un mendiant.

Troublé, le limier détourna les yeux du profond regard de l'homme qui le mettait à nu, et il se mit à détailler ses habits, à la recherche d'une preuve de sa puissance, d'un quelconque signe de pouvoir ou d'autorité.

Le tissu était anodin, aucun luxe, aucune fantaisie. La toile épaisse était pratique pour les voyages, protégeant aussi bien de l'implacable chaleur du désert, que des nuits glaciales qui y régnaient. Ample, son vêtement le laissait à l'aise dans ses mouvements, et pouvait cacher une arme. Aucune bosse ne laissait pourtant deviner la présence d'un poignard, encore moins d'un sabre.

L'homme surtout, ne donnait pas l'impression d'en avoir besoin. Mais ses mains semblaient capables de les manier. Ainsi que tout chez cet homme, ses mains fines et longues, dénuées de force au premier regard, donnaient une impression de générosité – comme si elles étaient habituées à nourrir et à caresser... cependant, l'instinct du poissonnier et cette douleur au poignet allaient bien à l'encontre de cette impression...

Et soudain, il fut stupéfait. Les traits de son visage se figèrent, alors qu'il fixait quelque chose de brillant sur ces mêmes mains.

La chose scintillait de tous les feux du ciel. Le poissonnier fut abasourdi de ne pas l'avoir remarquée plus tôt. Seul un aveugle pouvait ne pas avoir vu cet éclat à nul autre pareil, et qu'il ne remarqua à aucun moment. Pourtant...

– Seigneur, mais c'est...

Le marchand posa alors un genou à terre en baissant la tête, et porta la main de la force à sa bouche qu'il essuya avant de déposer un baiser empreint de respect sur la source de la lumière, là, sur cet annulaire : une bague portant le sceau de Salomon.

– Vous...vous...oh mon Dieu !... Pardonnez-moi, seigneur, je ne vous avais pas reconnu.

Samuel eut soudain une appréhension : l'homme était peut-être un intime du poissonnier.

– Vous vous connaissez ?...

– C'est le Roi, idiot !

Un passant entendit ces paroles, reconnut lui aussi le roi, et hurla en s'agenouillant :

"C'est le Roi ! Le roi Salomon, fils de David... Il est de retour... Salomon est enfin de retour !..."

Les gens, dans un murmure, s'agenouillèrent à leur tour. Samuel tenta alors de s'éclipser, mais Salomon le retint gentiment en posant sa main sur son épaule... Soudain, le sceau de la bague se mit à étrangement irradier.

Le roi s'en étonna.

C'était la deuxième fois qu'il voyait un tel halo autour de son anneau, la première fois étant le jour où il l'avait lui-même mis à son doigt. Saisi d'une déconcertante impression, il regarda l'enfant.

Le roi comprit que le jeune voleur n'avait pas été mis sur son chemin par hasard.

– Tu n'as rien à craindre, mon enfant. Quel est ton nom ?

– Samuel.

– Bien, Samuel. Reste avec moi.

Samuel se sentit en sécurité, et se colla fièrement à son nouveau protecteur qui, de surcroît, s'avérait être le roi en personne.

Salomon choisit un bon morceau de pain sur un étalage, réglant le double de son prix au marchand. Ce dernier se courba, exprimant sa gratitude et grommela quelques remerciements au roi qui tendait le pain au petit voleur.

L'enfant prit la précieuse denrée du bout des doigts, comme s'il n'osait croire que c'était vraiment pour lui. C'était la première fois de sa courte vie qu'il n'était pas obligé de voler pour manger, et que quelqu'un lui offrait de la nourriture. Il regarda le morceau de pain pour s'assurer qu'il était bien réel, craignant de mordre du vide, ou du sable, comme cela avait été si souvent le cas, chaque fois qu'il avait rêvé qu'il mangeait.

– Mange, mon enfant.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, comme hypnotisé, le jeune garçon porta le pain à sa bouche... et celle-ci ne se referma pas sur un rêve qui s'évapore. Il ferma les yeux de bonheur, mâchant doucement, il savourait l'instant.

Une femme regardait Samuel se régaler et elle sourit de voir tant de bonheur. Elle connaissait bien la faim, elle qui portait un panier vide qu'elle remplissait des restes qui traînaient par terre, tous les soirs, après le départ des marchands. La joie de cet enfant, croquant dans son morceau de pain la rassasiait, et son bonheur devint le sien.

Le roi remarqua cette femme, et comme s'il lisait dans ses pensées, il lui acheta ce qu'elle aimait le plus au monde, un poisson d'une livre et demi, qu'il paya cinq dirhams au poissonnier.

– Il faudra réviser vos prix, marchand ! Le petit a raison, ce poisson ne vaut pas plus d'un dirham, lui reprocha le roi, en glissant discrètement le poisson dans le panier de la femme.

– C'est promis, seigneur, je baisserai mes prix ! De moitié, et pas plus

tard que tout de suite ! Il se tourna vers la foule, et fit sa réclame. Moitié prix ! Je dis bien moitié prix sur tout le poisson frais pêché de ce matin. Un poisson de roi ! Le roi lui-même vient de m'en acheter un, à quatre dirhams la livre. Que Dieu m'en soit témoin, je le dis, devant le roi – qui m'en a acheté un, pas plus tard que tout de suite, je vous le fais à moitié prix, deux dirhams la livre !...

Jacob et David, les ministres du roi en charge de gouverner, tentaient de leur mieux de remplacer leur souverain pendant son absence. Comme lui, et à sa demande, ils déambulaient incognito dans la foule, pour mieux connaître les problèmes du peuple. Quelque part dans le souk, ils observèrent un attroupement inhabituel, et, accoutumés à prendre leurs décisions de pair, ils se consultèrent du regard, sans un seul mot.

"Qu'est-ce que cela peut bien être ?" sembla demander le sourcil gauche de David, s'incurvant à l'extrême, plissant la peau de son front qui s'en trouvait vieillie.

"Une rixe ?..." s'inquiétèrent à leur tour les deux sourcils de Jacob.

Les deux paires de sourcils s'agitèrent de concert en un interminable conciliabule, questionnant le pourquoi du comment de cet attroupement, ce qui avait bien pu le provoquer, ce que le roi ferait, etc.

– Salomon est de retour ! cria une voix au loin.

Les quatre sourcils se levèrent en un seul mouvement sur les deux visages muets d'étonnement, les yeux écarquillés, les paupières papillonnantes, ce qui conférait à leur regard une expression certaine de perplexité. Handicapés par leurs sourcils restés bloqués dans leur dernière position, les ministres utilisèrent un nouveau moyen d'interrogation, roulant leurs yeux dans tous les sens : "Tu crois ?... Tu penses ?... Salomon ?... Notre Salomon ?... Le roi ?..."

– Le roi Salomon est de retour, hurla une autre voix venant de la foule.

Les yeux, les sourcils, et leurs propriétaires n'eurent plus aucun doute. Il s'agissait bien du bon Salomon, leur roi. La foule ne leur parut dès lors plus si dangereuse, et leurs sourcils reprirent tranquillement leur dialogue :

"On peut y aller".

Se ruant vers l'attroupement, ils traversèrent la foule en déclinant cette fois leur identité :

– Ministres du roi !...

– Poussez-vous !...

– Ministres royaux !...

– Faites place !...

– Ministres du roi Salomon !...

– Place !...

– Poussez-vous !...

La foule obéit et s'écarta sur le chemin des ministres qui traversèrent

cette mer humaine comme Moïse la mer Rouge, et ils arrivèrent droit à leur souverain.

Les deux hommes virent enfin leur roi, s'agenouillèrent en même temps, et lui baisèrent les mains, tout en reprenant leur dialogue partagé, l'un commençant une phrase que le second terminait.

- Oh, mon Dieu ! cria David.
- C'est donc bien vrai, continua Jacob.
- Tu es de retour !
- Le Ciel t'envoie, Salomon.
- Nous sommes débordés...
- Toutes les affaires sont en suspens...
- Personne n'accepte d'être jugé...
- Par un autre que toi...
- Et les affaires se comptent...
- Par centaines... Enfin !
- Le Ciel soit loué !
- Tu es...
- Là !...

Ils s'interrompirent soudain en constatant que Salomon ne les écoutait pas, mais qu'il observait quelque chose dans la foule. Près de lui, regardant dans la même direction, Samuel sautillait sur place, comme s'il testait la solidité du sol.

Deux sourcils sur quatre reprirent leur enquête. Le petit voleur et ses mouvements suspects attirèrent leur attention, et le poissonnier, sollicité par l'un d'eux ayant pris la forme d'un point d'interrogation, répondit : "Un voleur !". Les sourcils remuèrent dans tous les sens.

Salomon percevait quelque chose d'anormal. Il regarda autour de lui, et remarqua que les animaux avaient également senti quelque chose : Deux perroquets effarouchés s'agitaient sur leur perchoir en criant, des singes secouaient énervés les barreaux de leur cage en hurlant, et un tigre apeuré tirait sur ses liens qui l'attachaient à un arbre, manquant de peu de les rompre, dans une attaque contre une proie invisible.

Le souverain se tourna, et nota que Samuel et lui étaient les seuls, à part les animaux, à partager cet étrange pressentiment. Un événement singulier se préparait.

Soudain, le sol fut pris de secousses.

Un étal de fruits et légumes s'écroula. Un bruit assourdissant se fit entendre, comme un violent coup de tonnerre sans orage. Le ciel s'assombrit, et les gens s'enfuirent en poussant des cris de terreur.

Samuel leva les yeux au ciel et resta tétanisé, effrayé par ces centaines de navires célestes insolites, sans voiles ni rames, qui obscurcissaient le ciel.

Les gens couraient dans tous les sens.

Un homme de petite taille, terrifié lui aussi, s'arrêta près de son roi :

– Regardez ! Regardez, seigneur !... Les démons et les génies nous attaquent... Ils nous volent la lumière du soleil pour nous plonger dans les ténèbres... Seigneur, ils vont...

– Calme-toi, mon brave ! Et aie confiance – ils ne peuvent pas nous vouloir du mal...

L'homme resta dubitatif malgré la royale parole.

– Les ténèbres ne viennent jamais du Ciel, ajouta Salomon pour le convaincre.

– Nous n'avons rien à craindre, alors, seigneur ?

Comme Salomon secoua la tête, l'homme perdit sa peur et devint un nouveau prophète pour le roi, prêchant à sa place la bonne parole et calmant la panique naissante.

– Nous ne craignons rien, le roi l'a dit ! Le roi Salomon l'a dit, le Ciel nous les envoie, et le Ciel est bon ! Ce sont des Anges, improvisa-t-il, sûr de sa prophétie désormais toute personnelle.

L'angoisse s'atténua peu à peu parmi le peuple de Jérusalem qui contemplait à présent les "Anges du Ciel" regroupés au-dessus de la ville en un éclatant ballet céleste. Samuel observait la danse des génies en souriant, et croqua dans une pomme qu'il n'avait pu s'empêcher de chaparder à un marchand parti faire ses prières pour protéger sa vie et surtout sa marchandise...

Plus qu'inquiets, les deux ministres s'adressèrent à leur souverain.

– Salomon, commença David.

– Êtes-vous sûr de leurs...

– ...bonnes intentions ?...

– Il me semble...

– ...que...

– Rien de mal ne peut nous venir du ciel, répéta le souverain. Vous devriez le savoir et rassurer le peuple. Regardez, dit-il levant les yeux au ciel.

Les ministres suivirent le regard royal, et virent une soucoupe volante quitter le ventre d'un des navires pour se diriger plus près de la foule.

– Ils nous envoient un enfant descendu de leurs entrailles ! commenta le roi.

La soucoupe vint prendre position juste au-dessus de la population rassemblée, et resta ainsi immobile un long moment.

Et rien ne se passa...

Le peuple se détourna alors du petit génie et regarda le roi, espérant des explications. Perplexe, Salomon lui-même ne comprenait pas à quoi l'enfant des cieux voulait en venir, en demeurant campé au-dessus d'eux comme un simple nuage. "Pourquoi ne descend-il pas ?" Alors que le roi se posait cette question, Samuel se comportait bizarrement, regardant

tout autour de lui d'un air stupéfait, gesticulant, grimaçant, se bouchant et se débouchant les oreilles.

– Qui dit ça ?! hurla l'enfant.

– Qui dit quoi ? demanda le poissonnier.

– Qu'entends-tu ? questionna à son tour Salomon.

– Des voix, répondit l'enfant visiblement perturbé en se bouchant les oreilles. Des voix dans ma tête !

Salomon comprit ce qui arrivait à Samuel, il lui retira les mains des oreilles :

– Ce ne sont pas tes oreilles qui entendent... c'est ton cœur... N'aie pas peur !

– C'est affreux, il y a quelqu'un dans ma tête !

– Il n'y a personne dans ta tête, et précisa en montrant le génie : c'est lui qui te "parle".

Samuel leva la tête vers le génie. Et la soucoupe se mit aussitôt à vibrer et à clignoter. Et l'enfant rit. Le vendeur ouvrit grand les yeux, les sourcils des ministres s'agitèrent de bas en haut, puis se paralysèrent, perclus de questions.

– Que te dit-il ? s'enquit Salomon.

– Je ne l'entends pas bien, ses paroles sont hachées, mais je crois qu'ils demandent de l'aide.

– De l'aide ? s'étonna le roi.

Samuel hocha la tête. Les ministres soupiraient :

– Ce sont...

– ...des bêtises !...

– Demande-lui comment ! coupa Salomon.

– Comment ? cria Samuel à l'adresse de l'ange.

– Pas avec ta bouche, il est trop loin pour t'entendre. Parle avec ton cœur Samuel. Ferme les yeux, et concentre-toi.

L'enfant s'exécuta.

– Tu sentiras tes paroles sortir de ton ventre, ajouta le roi.

Samuel s'efforçait de se concentrer, mais rien ne semblait se passer. Salomon imposa le silence à tous, ferma les yeux à son tour. Il se concentra afin d'aider Samuel à rentrer en lui-même et, ce faisant, à rentrer en communication avec le génie.

Les yeux clos, Samuel ne voyait plus ce qui se passait autour de lui. Le brouhaha de la foule avait cessé et une voix lointaine lui parvint. Une voix sans timbre, intérieure, venant de toutes les directions, et d'aucune en particulier. Une voix d'ailleurs. Il se concentra encore, pour mieux écouter et comprendre ce qu'elle disait : ...aide...votre...planète...explosion...aide... Les mots lui parvenaient morcelés, faibles et lointains, comme très loin des génies qui se trouvaient juste au-dessus de lui, quelque part dans le monde, dans le

ciel, dans l'Univers.

– C'est en toi ! entendit-il nettement dans sa tête.

– Qui dit ça ? s'inquiéta Samuel.

– Moi, Salomon ! résonna sa pensée.

– Arrêtez ça, par pitié ! *Ce n'est pas parce que vous m'avez offert un bout de pain que vous pouvez tout vous permettre. C'est ma tête. Je sais bien que vous êtes le roi, et que vous avez le droit de vie et de mort sur moi, mais rien ne vous autorise à trifouiller dans mon âme. Elle ne vous appartient pas, mon âme ! Dieu seul a le droit de...*

– *...de vie et de mort !... Dieu seul... Il donne et reprend à qui bon lui semble. Je ne suis qu'un simple mortel, qui lui aussi a besoin d'une miche de pain pour survivre. Et loin de moi l'idée de vouloir trifouiller dans ton âme...*

– Alors qu'est-ce que vous faites dans ma tête ?

– Je ne suis pas dans ta tête mon enfant, ni toi dans la mienne.

– Alors quoi ?...

– Nous pensons très fort et nous nous entendons réfléchir. Tu comprends ?

– Ne vous fichez pas de moi. Personne ne peut entendre quelqu'un réfléchir !

– Si. Cela s'appelle la conversation par l'âme. Peu en sont capables. C'est un don, rare, et tu le possèdes, Samuel. J'interviens simplement pour t'aider à rentrer en contact avec l'enfant venu d'ailleurs, là-haut dans le ciel.

– Puisque vous avez ce don vous-même, pourquoi ne pas lui parler directement dans la tête, comme vous le faites avec moi ?

– Parce que je n'en ai pas le pouvoir...

– Mais si, j'en suis sûr...

– Non... L'âme de l'Univers est vaste, et elle présente des niveaux différents. L'enfant là-haut possède une âme d'une rarissime innocence. Il te contacte sur le niveau suprême auquel je n'ai plus accès... depuis fort longtemps. Tu es le seul à l'entendre, il t'incombe de l'écouter. La bague t'a choisi, Samuel.

– Quelle bague ?...

– Tu sauras tout en temps voulu. Ce que je te demande maintenant, c'est de me faire confiance, et de faire ce que je te demande. Puis-je compter sur ton aide, Samuel ?

– ..Oui !

– Merci. Entends-tu une voix ?

– Oui. Elle est lointaine, je la distingue assez mal.

– Elle est proche, au contraire : elle est en toi. Il va te falloir plonger dans ton âme, et tu entendras ce qui t'est dit avec netteté. Laisse tes sentiments prendre le dessus sur tes pensées. Une grande chaleur envahira tes sens, et tu plongeras au fond de ton âme, au cœur de

La voix du roi s'éloigna peu à peu comme un écho finissant, pendant qu'une torpeur bienfaisante envahissait les sens de Samuel. Un frisson lui parcourut l'échine, comme pour lui prouver qu'il était toujours maître de son corps. Une étrange impression s'empara de lui : s'il avait bien conscience de son corps, il se sentait s'en éloigner, au tréfonds de son être. Il s'en éloignait tout en s'approchant, de lui-même, de tout. Il montait, il descendait, aspiré et expiré par un souffle qui le projetait hors de sa raison, près de la voix qu'il entendait nettement :

– Besoin d'aide !...

– Comment ?

La voix se tut, et ne donna aucune réponse.

– Vous m'entendez, génie ?...

– Oui ! lui répondit la voix dans sa tête. Là-bas !...

Samuel vit l'image du désert et un lieu que lui indiquait la voix s'imposer à lui pendant un instant, comme s'il visualisait cette image de l'endroit même d'où naissait la voix : du ciel...

Il ouvrit les yeux et sourit au génie. La soucoupe vibra de nouveau, comme parcourue par un frisson.

– C'est magnifique, dit Samuel.

– Je te l'avais dit, répondit Salomon.

Samuel montra le désert et pointa du doigt l'endroit que le génie lui avait indiqué, aux portes de la ville :

– Il nous demande de le rejoindre là-bas.

La soucoupe donnant l'air d'obéir au signe de l'enfant, se dirigea vers la direction indiquée, et la foule se mit à crier de joie, oubliant les premiers cris de peur. Les ministres, eux, jalousèrent le succès de ce petit voleur :

– Pourquoi l'ont-ils...

– ...choisi, lui ?...

– Les enfants se comprennent entre eux ! coupa court Salomon.

Il était fier de son jeune élève.

Quelques minutes plus tard, la soucoupe atterrissait dans le désert à l'entrée de Jérusalem. Salomon, Samuel et les deux ministres avançaient à la rencontre du génie. Ils virent son ventre se poser à même le sable chaud du désert et l'entendirent pousser quelque chose qui ressemblait à un soupir.

La soucoupe avait éteint ses réacteurs.

Les petites gens du peuple suivaient et, arrivés à une certaine distance du génie à terre, après quelques brefs conciliabules, ses diverses composantes décidèrent d'un commun accord de suivre la rencontre à l'endroit où ils venaient de s'arrêter : de loin. Ils n'avancèrent donc pas

plus avant, et, observant la suite des événements, tous étaient prêts à disparaître au moindre signe d'humeur ou au plus petit caprice du céleste enfant.

Les deux ministres inséparables qui avaient tant attendu le retour de leur roi suivaient Salomon à contrecœur. Et leur courage avait des limites : ils restaient à cent mètres environ derrière lui, pas un mètre de plus ou de moins, assez près pour tout voir, et assez loin pour ficher le camp si les choses se gâtaient. S'arrêtant à leur tour, ils renonçaient de fait à tout droit de regard. Mais, pour ne pas perdre la face et confirmer leur autorité, ils se tournèrent vers le peuple, et firent signe, sans rien savoir, que la situation était bien en main.

Le peuple n'était pas dupe, mais pas plus courageux. Pour eux, cent cinquante mètres de courage étaient amplement suffisants. Après tout, ils n'étaient ni ministres ni rois, et encore moins des voleurs.

Samuel et le roi arrivèrent à côté de l'enfant des cieux et l'examinèrent de près. Bienveillant, Salomon lui souhaita la bienvenue dans son royaume :

– Bienvenue en Terre Sainte, enfant venu des cieux. Comment pouvons-nous offrir notre aide ?

Le génie ne daigna apparemment pas lui répondre. Samuel fermait déjà les yeux pour rentrer une nouvelle fois en communication avec l'enfant, lorsque, soudain, le génie décida de répondre. En effet, il était en train d'ouvrir grand sa bouche.

La porte de la soucoupe s'ouvrit grand.

Les deux ministres furent prêts à démissionner sur-le-champ. Ils enviaient du coup le peuple et sa grande distance de sécurité, la large liberté de manœuvre qui leur permettait d'exhiber leur lâcheté sans retenue.

À ce moment précis, la "liberté" du peuple avait du bon. Et ces gens "libres" s'attribuaient déjà plusieurs pas en arrière. Certains, s'estimant même plus "libres" que d'autres peut-être, s'adjugèrent une distance minimale de sécurité, d'environ cinq cents mètres – un peu moins pour les plus téméraires, mais beaucoup avaient déjà pris leurs jambes à leur cou.

Salomon et Samuel se penchèrent vers le génie pour tenter de mieux entendre ce qu'il pouvait dire, mais jamais ils n'eurent pu imaginer qu'un enfant des cieux fût à ce point mal éduqué qu'il leur cracha à la figure : trois créatures d'environ un mètre de haut, portant des sortes de longues tuniques, le visage caché par une capuche.

Les ministres démissionnèrent de plusieurs mètres. La grande majorité du peuple, perdant tout intérêt, raisonnable, pour les anges du ciel, retourna à ses occupations quotidiennes, plus tranquilles. Loin, à l'abri derrière les murs de la ville.

– Bienvenue en Terre Sainte, reprit le roi.

Les trois créatures regardèrent autour d'elles intimidées, avant de se faire face et commencer à se murmurer des choses que Salomon et Samuel auraient bien aimé entendre. Soudain, le roi fut pris d'un doute.

– Je crains qu'ils ne comprennent pas notre langue !

Brusquement, la discussion entre les créatures célestes s'anima. Loin d'une parfaite entente, elles avaient l'air de se disputer sur un sujet qui paraissait de la plus haute importance. Deux d'entre elles finirent par se mettre d'accord, et prirent une décision en poussant la troisième créature sur le devant de la scène, face à Salomon et Samuel.

Intimidée, la créature choisie par ses pairs examina son auditoire, mais n'osait souffler mot.

Le roi et le voleur tendirent l'oreille, prêts à tout entendre, et dans toutes les langues.

Les ministres, quant à eux, ne voulaient plus être rois à la place du roi, et se jurèrent cette résolution par un code sourcilier très complexe.

Le peuple – ce qu'il en restait – semblait s'attendre à voir les flammes de l'enfer sortir de la bouche de la créature.

La pauvre créature se sentait mal à l'aise face à tous ces regards braqués sur elle – elle aurait voulu être ailleurs. Samuel ressentit cette appréhension. Il ferma les yeux, plongea dans l'âme de l'Univers, et reentra en contact avec elle.

Salomon vit alors le porte-parole des visiteurs se décontracter, ses gestes devenir moins saccadés, et sa tête se lever vers le ciel comme pour une prière muette. Les deux autres êtres en firent autant et, malgré les capuches qui leur couvraient le visage, le roi crut deviner un sourire s'y dessiner. Il se retourna vers l'orphelin, vit ses yeux fermés et son visage souriant avec douceur et enchantement, et il comprit que la communication était établie.

– Tu n'as qu'à le demander tout simplement, dit Samuel.

C'était en réponse à l'une des créatures qui lui avait avoué sa peur de ne pas savoir formuler sa demande auprès du peuple de la Terre.

– Oui, mais ils ne comprendraient pas, répondit-elle.

– Ah, ne t'inquiète donc pas, Salomon, notre roi, est là, et c'est mon meilleur ami. Je lui dirai d'accepter, il ne sait rien me refuser !

– *Tu ne comprends pas, nous ne parlons pas votre langue !*

– *...Ah... Je ne m'en étais pas rendu compte...*

– *Tu vois où peut être le problème maintenant ?*

– *Non, je ne vois pas !* dit Samuel en s'énervant. *Tu te fiches de ma cervelle, et tu prends ma tête pour une poubelle à pensées mensongères ! Bref, tu me prends pour un idiot ?!... Tu reçois mes pensées, non ?...*

– *Oh... ce n'est pas gentil de dire ça...*

– Mais t’as tout compris, là ?

– Bah oui...

– Et comment t’as fait pour me comprendre si tu ne parles pas ma langue, gros malin ?! Et pof ! Je t’ai eu, là, la, la, la, la, la, lère ! Réponds à ça si tu peux !

– Mais on parle en pensée, ce n’est pas la même chose. C’est universel...

– À d’autres, ça ne prend pas !

– D’accord, petit malin... prononce ça si tu peux...

La voix changea et devint une sorte de sifflement que Samuel imagina émis par un crapaud enrhumé :

– Zpkqwkwwww mzxz Gruns !

– Mais qu’est-ce que c’est que ça ? !...

– Ma langue.

– Et pourquoi je n’ai pas... reçu la traduction directement, au lieu de ce... sifflement ?...

– Parce que j’ai prononcé les mots tout en y pensant. C’est le seul moyen de communiquer certains mots techniques, des prénoms, etc.

– Tu ne m’as pas dit de gros mots, au moins ?

– Non, je te disais "je m’appelle Gruns" !

– Enchanté Gruns, moi, c’est Samuel.

– Salut Zamiel, moi, c’est Vlanx, se présenta la créature à la gauche de Samuel, sur un ton joyeux.

– Et moi, c’est Brak, dit la troisième sur un ton grincheux.

– Euh... salut tout le monde... Moi, c’est Samuel, insista-t-il, pas Zamiel... Mais venons-en aux faits, je crois qu’on a un problème de communication, les gars. Il faut trouver une solution, pour parler avec les autres, là, dehors...

– Tu n’as qu’à parler en notre nom ! proposa Gruns.

– Ce n’est pas une bonne solution... ça m’étonnerait que les gens vous prennent au sérieux, si vos paroles viennent de la bouche d’un voleur. Vous manquerez de crédibilité.

– C’est quoi un "woilieur", Zamiel ? demanda Vlanx.

– Vous ne savez pas ce que c’est ? !...

– Non.

– On ne doit pas mourir de faim chez vous... Un voleur... Laissez tomber, c’est trop... technique... J’ai une idée : je dis ce qu’il faut dire et vous répétez après moi. D’accord ?

– D’accord, répondirent les trois en même temps d’une cacophonie de pensées.

– Hé !... Pas les trois à la fois, un seul suffit !...

– ...

Aucun n’avait à présent osé répondre... Puis, le sifflement de crapaud enrhumé reprit d’un coup, multiplié par trois. Samuel comprit que les

trois se disputaient, et qu'aucun ne voulait prendre la parole. Et, comme tout à l'heure, ils n'arrivaient pas à décider lequel d'entre eux serait leur porte-parole. Samuel décida pour eux :

– Gruns !".

Le sifflement cessa et Gruns répondit.

– Oui, Zamiel...

– C'est toi qui parleras.

– Pourquoi, moi ?...

Samuel entendit en bruit de fond les ricanements de crapauds enrhumés de Brak et Vlanx.

– Parce que tu as la voix la plus gentille des trois.

Les ricanements de crapauds se turent.

– C'est gentil, Zamiel ! Mais il va falloir que tu prononces les mots en même temps que tu les penses, il n'y a que comme ça qu'on entend comment ça se dit.

– D'accord ! Pour commencer, tu vas prononcer mon prénom convenablement : "Sa-mu-el", ajouta-t-il à haute voix.

Samuel ouvrit les yeux et écouta.

– Samuel , répéta Gruns face à son auditoire terrien.

Le roi s'étonna et interrogea le voleur du regard. Samuel joua l'étonné, et fit mine de ne rien comprendre à ce qui se passait. Il reprit sa conversation avec le génie, à voix basse et à travers l'Âme de l'Univers : "...est un garçon génial."

– ...est un garçon génial, répéta Gruns.

"Hourra, Samuel !" se mit à scander le peuple, découvrant un peu soudainement que le voleur faisait partie des leurs. Les sourcils des ministres ne virent pas les choses du même œil. Quant au roi, il commençait à se douter qu'il y avait anguille sous roche. Il observa la nouvelle coqueluche du peuple et l'entendit chuchoter : "Amis de Samuel !".

– Amis de Samuel ! répéta immédiatement Gruns.

Le roi comprit ce qui se passait, et en riait sans rien dire au jeune orphelin, le laissant s'amuser.

– Nous venons, commença Samuel avant de rajouter par la pensée : Tu dis le nom de ta planète... Et il reprit à voix basse : Nous l'avons quittée parce qu'elle a fait boum. À haute voix, "boum", ça fait drame, ils aiment bien ça les drames, les humains, tu verras. Nous demandons au peuple de cette terre hospitalière... accentue ce dernier mot, ils aiment bien qu'on les flatte... de bien vouloir nous héberger... ah non, ça fait un peu mendiant ça... Annule les deux derniers mots, et tu les remplaces par... nous recevoir dignement !... Oui, c'est bon, tu peux y aller !

– Nous venons de la planète Gorck. Nous l'avons quittée parce qu'elle a fait BOUM. Nous demandons au peuple de cette terre – hospitalière, de

nous recevoir dignement !

Les ministres tendaient courageusement l'oreille, et le peuple, empiétant son périmètre de sécurité, s'approchait. Samuel vit que ses paroles avaient eu un effet positif parmi le peuple et les ministres, et se tourna alors vers le roi, cherchant à sonder ses souveraines pensées.

– Qu'en penses-tu, mon enfant ? demanda le roi.

Samuel, pris à contre-pied, ne trouva pas les mots, et ne put que bégayer.

– Euh...ben...

– Euh...ben, répéta scrupuleusement Gruns.

Samuel se retourna d'un coup vers lui, et lui transmit ses pensées.

– Chut ! Ce n'est pas à toi que je parle ! Plus un mot !

– Ils ont l'air de te porter en très haute estime, lui fit remarquer Salomon.

– Oh... vous savez, moi, je n'ai fait que leur transmettre quelques pensées amicales.

– Penses-tu qu'il faille les inviter à rester vivre parmi nous ?

– Ils ont l'air gentil. Et puis, ils sont tout petits, je suis sûr qu'ils ne doivent pas manger beaucoup, ni prendre trop de place.

– Tu penses que s'ils mangeaient beaucoup, il pourrait y avoir un problème ?

– Oh que oui ! Il y en a qui n'aimeraient pas trop qu'on leur pique leur bouffe. Je sais de quoi je parle !

– Et toi, tu partagerais ta nourriture avec eux ?

– Moi ? Bien sûr !

– Alors, viens avec moi. À toi l'honneur de leur annoncer la bonne nouvelle.

– Moi ? demanda Samuel, emboitant le pas au roi, en direction des trois créatures.

– J'ai l'impression qu'ils boivent tes paroles...

Ils arrivèrent près des créatures, et Salomon fit signe à Samuel, l'invitant à leur annoncer la bonne nouvelle.

– Notre planète est à vous, amis des cieux. Notre terre sera vôtre, ainsi que notre ville, et nos humbles demeures.

Les créatures ne comprenaient pas un traître mot à ce que disait Samuel.

– Je viens de vous annoncer que vous êtes les bienvenus chez nous, les gars ! Faites un geste pour montrer que vous êtes heureux, enfin !...

Samuel n'avait pas fini cette phrase que déjà, il la regrettait... Les trois créatures s'étaient mises à sauter en l'air, poussant des sifflements de joie, leurs capuches tombèrent et leurs visages se découvrirent révélant à Salomon les difficultés futures qu'ils auraient à surmonter, tant ces êtres étaient... Différents.

"Mon Dieu", s'exclama le roi, et le ton de sa voix pétrifia les extra-

terrestres qui, sans comprendre le sens de ses mots, le pressentaient en voyant cet homme les dévisager.

– Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea un des êtres.

– Waouh ! s'exclama Samuel.

Il les trouvait beaux.

– Ils sont si...si... fit Salomon

Il ne trouvait pas de mot.

– Vous êtes trop... leur transmis Samuel.

– Si... continua le roi.

Il ne finissait toujours pas sa phrase.

– On est quoi ? demanda Gruns.

– Sublimes !... finit par dire Samuel.

– Différents ! lâcha au même instant Salomon.

Les Gorcks étaient intimidés par le compliment de Samuel, par son regard chaleureux, par son sourire. Ils se recouvrirent le visage.

– Je crois que nous avons un sérieux problème, mon enfant, confia Salomon au jeune orphelin.

– Lequel ?

– La différence, Samuel, la différence... Cela complique tellement tout.

– Je ne comprends pas pourquoi.

– Tu les as vus, comme moi !

– Ils sont extraordinaires.

– Et c'est précisément pour cette raison que cela complique les choses.

– Comment ça ?

– La différence, Samuel...

– Vous l'avez déjà dit, ça... Et alors ?...

– La différence tue, mon enfant. Elle tue celui qui l'affiche un tant soit peu. Déjà parmi nous. Alors, imagine la leur... Elle les mènera à leur perte... Ils seront exterminés... Dis-leur qu'ils ne peuvent pas rester.

– Dites-leur vous-même ! Je veux bien leur annoncer la bienvenue, mais je ne leur annoncerai jamais l'inverse !

– Samuel, demande-leur de retourner d'où ils viennent. Cette ville, cette région, cette planète – s'ils restent, leur serviront de cimetières. La différence est pire que la famine que tu as pu connaître ta vie durant. Demande-leur de partir, je t'en prie !

– Vous ne savez rien sur la faim, majesté. Rien ne peut l'égaliser en souffrance, c'est un expert qui vous le dit. J'y ai survécu, alors ils survivront, si la différence est leur seul handicap. Quant à votre ordre pour les faire partir, si vous y tenez vraiment, vous n'avez qu'à le donner tout seul, majesté !

– Tu sais bien qu'ils ne comprennent pas un mot de ce qu'on dit...

Mais Samuel ne répondit pas.

– Vous ne pouvez pas rester ! dit le roi.

Il s'adressait aux extra-terrestres, en gesticulant, et en faisant plein de

grimaces destinées à mieux faire comprendre ses paroles :

– Vous devez partir, croyez-moi, il le faut. Ce monde ne tolère pas une telle différence, encore moins accompagnée d'une grande et belle innocence. Trouvez-vous un refuge ailleurs, ce monde n'est pas fait pour des êtres singuliers tels que vous... Partez, mes enfants, partez, pendant qu'il en est encore temps...

– Qu'est-ce qu'il dit ? s'enquit Gruns.

– Il vous souhaite la bienvenue, mentit Samuel.

– *Oh, comme c'est gentil à lui. Et pourquoi il gesticule comme ça ?...*

Qu'est-ce que ça veut dire ?...

– *C'est une danse de bienvenue !*

– *Comment dit-on "merci" dans votre langue ?*

– *Il vous suffit de danser exactement comme lui...*

Alors, les trois extra-terrestres s'appliquèrent à imiter les gestes de Salomon ainsi que ses grimaces. Le roi les regardait abasourdi, et eux le regardaient de même. Samuel ne put se retenir, et éclata de rire. Salomon se mit aussi à rire, et les extra-terrestres en firent autant.

Au loin, les ministres s'alliaient au peuple derrière eux, et commençaient à demander des comptes.

– Ils ont leur place à nos côtés, dit Samuel. Ne trouvez-vous pas, majesté ? La terre est vaste, il y a de la place pour tout le monde, non ?

Les paroles sensées de ce si jeune avocat provoquèrent un changement dans les yeux du roi qui répondit, comme se parlant à lui-même :

– Sur la terre, oui, mais dans ce monde ?...

Il hésita un instant, semblant devoir prendre une décision lourde de conséquences, puis avant de partir rejoindre ses ministres :

– Je reviens !... lança-t-il.

Samuel ne comprenait pas quelle était la différence entre la terre et ce monde... Tout ce qu'il savait, c'était qu'il ne laisserait pas ses nouveaux amis repartir. Les créatures l'entourèrent. Il rit et s'essaya au premier contact intergalactique de l'Histoire, en plongeant sa main dans le capuchon, et caressa le visage d'un des visiteurs. L'être fut d'abord intimidé, et ensuite enchanté. Et les deux autres se mirent de la partie.

La conversation entre Salomon et ses ministres s'animait. Pour la première fois de leur vie, les deux hommes contestaient une décision prise par leur souverain.

– C'est la première fois... commença Jacob.

– ...que nous avons le regret...

– ...de vous dire que...

– ...vous vous trompez ! finit David.

– Ma décision est prise ! intima le roi.

– Mais c'est impossible...

– ...vous ne pouvez pas faire ça...

– C'est un sacrilège !...

Le peuple reprit courage au point d'avancer de plusieurs mètres. Il grondait, comme réclamant un droit à l'information.

Samuel, de son côté, racontait ses aventures à ses amis, assis autour de lui sur le sable : "Et je lui ai jeté le poisson en pleine figure, en lui disant qu'il ne valait pas plus d'un dirham".

Salomon et ses ministres les rejoignirent.

– Mes amis, commença le roi, nous avons trouvé une solution parfaite pour notre future cohabitation ! Nous vous offrons notre Temple. Il est vaste, et vous y serez à l'abri.

Samuel et ses trois amis sautèrent de joie.

Les ministres vérifièrent ce que Salomon leur avait décrit de l'aspect de ces êtres, et ils se penchèrent pour mieux les voir sous leurs capuches.

– Oh, Seigneur ! s'exclama David.

Et Jacob s'évanouit.

Un matin

Deux hommes armés de torches et de fusils laser se frayaient un passage parmi les ruines de la ville de New York, après l'explosion atomique qui avait détruit la quasi-totalité de la planète et décimé ses habitants. Il faisait presque nuit, la pénombre se répandait peu à peu sur les rues désertes de la ville, à cette heure où les ombres régnaient en maîtres.

Les Shadows, c'est ainsi que les rares survivants les nommaient, des monstres venus d'ailleurs, les aliens qui provoquèrent le grand désastre, sans que nul ne les remarque. Du jour au lendemain, ils avaient réussi à tout annihiler, tout ce que l'humanité avait mis des millénaires à construire, ils l'avaient effacé de la surface de la planète, en un éclair. Les très rares survivants virent le jour se lever sur une nouvelle ère :

L'ère des ombres, des Shadows...

Personne ne pouvait les voir, et les survivants les nommèrent ainsi, car ils ne les apercevaient qu'au détour de leurs ombres...

Ils étaient invisibles. Invisibles dans cette dimension.

Ces aliens venaient d'une autre dimension à laquelle la vision humaine n'avait pas accès, et seule la lumière les trahissait, car elle ne passait pas au travers de leur spectre – comme si elle y répugnait, et révélait leur présence en dessinant leur ombre.

La nuit était alors devenue leur domaine.

Les deux hommes faisaient partie d'un groupe de résistance local qui tentait de reprendre la ville à ces envahisseurs. Armés de puissants lasers, ils passaient leurs journées à les traquer, à explorer les moindres recoins, éclairant chaque zone d'ombre à l'aide de leurs torches aveuglantes, afin de les débusquer et de les éliminer. Mais, s'ils les chassaient un à un, le but des résistants était principalement de retrouver les vaisseaux spatiaux dans lesquels les monstres se réfugiaient le jour, pour dormir, et de les anéantir. Ils espéraient ainsi se débarrasser du plus grand nombre d'aliens d'un coup. L'ennui, c'était que ces vaisseaux, tout comme leurs occupants, se situaient dans une autre dimension, et étaient tout aussi invisibles que leurs occupants.

Mais les chasseurs d'ombres veillaient.

Peter Brinks, vêtu d'une combinaison d'un immanquable orange fluorescent, portait aux mains une paire de gants jaunes, aux pieds des tennis noirs, le tout suréquipé de micro-détecteurs de mouvements reliés les uns aux autres par une multitude de fils de toutes les couleurs. Quant

à ses yeux, ils se cachaient derrière une large paire de lunettes à vision 3D.

De la main droite, Peter tenait une étrange arme de poing, assez longue et de couleur fuchsia, qu'il gardait en permanence pointée vers le ciel, prêt à s'en servir à tout instant.

De la main gauche, il braquait une torche électrique dans toutes les directions, sans qu'aucun faisceau lumineux n'éclairât le fond de sa cave, son QG, la salle des opérations...

Les cinquante mètres carrés de cette salle souterraine étaient bardés de matériels informatiques les plus divers, composants de la dernière génération, et tous connectés, via l'unité centrale, aux lunettes 3D de Peter. Ce dernier pouvait ainsi scruter les Shadows dans les moindres recoins, et transmettre ses directives corporelles aux détecteurs de mouvements, à la torche, et à l'arme, grâce aux micro-ondes captées par l'unité centrale. Tout cela au service de l'un des deux chasseurs d'ombres du jeu "Shadows Hunter"...

Shadows Hunter... c'était le dernier né de ses jeux vidéo que Peter Brinks expérimentait. Un jeu qu'il avait créé et mis au point avec son fidèle ami et concepteur graphique, Jack Holster.

Tombé dans l'univers du jeu en général, et dans celui plus virtuel du jeu vidéo en particulier depuis sa plus tendre enfance, Peter Brinks s'était destiné de longue date à en faire son métier. Et virtuel, Peter l'était, complètement, totalement. Car le monde tel qu'il était ne correspondait pas à ses rêves à lui.

Et ses rêves étaient sa vie... un jeu.

Dans son esprit, s'il devait chuter du haut d'un gratte-ciel, le long de trois cents étages, cela ne saurait être perçu comme la fin tragique de sa vie, mais bien plutôt comme le début d'une aventure, à la manière d'un dessin animé où rien ne s'avérerait impossible, qu'il fût créé par Disney, Tex Avery, ou tout autre grand faiseur de cartoons, à l'image de ces héros qui ne succombaient jamais à de tels fâcheux accidents, trouvant toujours une ultime parade pour amortir ou arrêter leur chute : ralentir au travers de plusieurs paravents, s'accrocher à un drapeau, ouvrir un parapluie voire un parachute... Au pire des cas, pensait-il, il percuterait le bitume, creusant un profond cratère, avant d'en ressortir, sûrement aplati, mais certainement pas mort.

À dire la vérité, la mort, Peter n'y pensait pas, cette mort que ses parents avaient trouvée, et que depuis, il avait joué à ignorer. Il avait douze ans et toutes ses dents déjà, mais il n'avait pas compris.

On avait pourtant essayé de lui expliquer, mais en vain. C'est le rôle des adultes de devoir expliquer, c'est le rôle des enfants, de ne pas avoir à comprendre.

Il était jeune, trop jeune pour admettre que l'on pût être orphelin un

jour alors qu'on ne l'était pas la veille. Il n'arrivait pas à accepter le sort, et la fatalité du monde tel qu'il était.

Et le monde était en effet ainsi.

On avait beau lui répéter, il lui semblait inconcevable que l'on se résolût à tuer des innocents au nom de quelque dieu. On avait tout tenté. Il ne voulait pas comprendre. Il ne voulait pas croire qu'un dieu fût mêlé, de loin ou de près, à la mort de ses parents. Il était jeune et avait préféré se tourner vers des jeux moins compliqués que les jeux des adultes et des dieux – les guerres, la mort...

Les attentats...

Il jouait et oubliait. Il jouait à oublier.

Aidé par son frère Earvin, de douze ans son aîné, Peter parcourut toutes les étapes de la vie à jouer, sans jamais sortir vraiment de la première d'entre elles.

L'enfance.

Earvin était le frère idéal pour ne pas prêter attention aux aléas de la vie. En véritable Géo Trouvetout – le fameux inventeur bricoleur, Earvin fournissait à son frère des jouets fabriqués maison, tout droit sortis de son imagination fertile d'inventeur prolifique mais catastrophique.

L'imagination était très développée chez les Brinks, et il semblait que l'aîné en avait hérité l'aspect le plus fou. Cette folie, accompagnée d'un sens inné du bricolage, condamnait Peter à subir les conséquences de son propre amour du jeu, quand les capacités physiques et intellectuelles même du cadet poussaient les inventions de son frère aux limites de leurs possibilités, voire au-delà.

À treize ans, Peter expérimenta un jour un des "cadeaux" de son frère, un skateboard à propulsion au nitrogène, sur le pont de Brooklyn, et l'adolescent atteignit les cent quatre-vingt onze kilomètres à l'heure. L'expérience s'était soldée par trois fractures heureusement sans gravité et deux mois de convalescence pour Peter.

Deux mois pendant lesquels le jeune garçon découvrit, pour la première fois, les jeux vidéo, aux côtés de son meilleur ami, son seul ami, Jack Holster. Ce nouveau type de jeu, Peter allait y consacrer tout le temps de ses futures convalescences, et elles seraient nombreuses.

L'expérience de la planche à roulettes fut une réussite totale pour Earvin, qui avait réussi à fabriquer le skateboard autopropulsé le plus rapide du moment. Il avait certes omis d'y inclure un système de freinage approprié, omission qu'il corrigea dans la version suivante du bolide, celle qui, deux mois plus tard après le rétablissement de Peter, dépassa les deux cents kilomètres à l'heure, à la plus grande joie des deux frères. Et cette fois-là, le pilote d'essai n'avait que frôlé la catastrophe quand il avait freiné, les freins s'avérant bien trop brusques, et Peter, avec quelques contusions, s'en retourna aux jeux vidéo pour deux petites

semaines. Earvin avait bricolé et adapté un nouveau système de freinage ultra-puissant destiné à l'origine aux avions de chasse devant atterrir sur les pistes courtes des porte-avions – une commande du Département de la Défense pour lequel Earvin travaillait à l'époque, mais, il avait oublié d'avertir son frère sur la réalité originelle et l'effet brutal desdits freins.

Les inventions d'Earvin ne se soldèrent pas toutes par des catastrophes, en tout cas pour lui. Pourtant, du haut de ses trente ans, Peter avait coupé toute relation avec son frère, et à présent, il ne se consacrait qu'aux jeux sortis de sa propre imagination. Activité sans risques qu'il pouvait pratiquer tranquillement chez lui, dans sa cave... à travers des lunettes 3D.

"Regarde à ta droite". Jack, ou plutôt son personnage, s'exécuta sur l'injonction de Peter ; il se tourna, éclairant l'épave d'un véhicule accidenté en bas d'un bâtiment, à la recherche de l'ombre de quelque Shadow.

Il n'y avait rien.

– Que dalle...

– Visionneur ! ordonna Peter.

La vision de Jack s'afficha par incrustation sur l'écran des lunettes 3D de Peter.

– Quadrillage, continua Peter.

Deux quadrillages numérotés de 1 à 9 et de A à N couvrirent alors la vision des deux joueurs, et Peter décortiqua les images à la recherche d'une différence, même infime, entre les ombres.

Il n'y avait rien sur le toit du bâtiment, et pourtant, il nota une altérité, sur la route, au niveau du quadrillage C-3 : "Sur le toit du bâtiment au-dessus de toi !".

– T'en as repéré un ?

– C-3 ! Prépare-toi !

Peter braqua son arme sur le haut du mur droit de sa cave – ce qui correspondait au toit du bâtiment inspecté.

Rien ne se passa.

– Avance vers lui, t'es trop loin. Il n'attaquera pas, sinon.

Sur le sol, le petit point dans l'ombre bougea presque imperceptiblement.

– Mince, c'est toujours moi qui fais la chèvre, protesta Jack.

– Continue, il réagit.

Jack continua sa progression. Soudain, une ombre se détacha de celle du bâtiment, et sauta dans le vide, vers la rue.

– Shadow en F-3 !!!, hurla Peter.

Jack tira à l'aveuglette dans la direction indiquée par son ami, tout en éclairant la façade :

– Prends ça ! Espèce de salopard !

Le monstre était touché. Sa silhouette se découpa distinctement sur le mur du bâtiment, chutant pour finir s'écraser sur le toit d'une voiture dans un bruit sourd d'os qui se brisent violemment.

Pendant une fraction de seconde, le faisceau de la torche de Jack éclaira une fenêtre, et Peter aperçut furtivement l'ombre d'un second monstre qui s'apprêtait à sauter sur son ami, incapable dans sa position actuelle de se défendre.

– Attention ! cria Peter en plongeant au sol.

Il manqua de se casser une hanche, et de se déboîter l'épaule, alors qu'il visait le miroir en face de lui. Il tira sur la fenêtre, juste au-dessus de la tête de Jack et un second monstre abattu vint se fracasser à son tour...

– C'était moins une, soupira Jack en se rendant compte que Peter venait de le sauver du Game Over. Je te revaudrai ça, Peter. Merci, mec.

– À ton service, Jack.

Soudain, des ombres se détachèrent de tous les coins, s'abattant sur les deux joueurs isolés, qui, sans perdre une seule seconde, tirèrent par rafales sur les monstres. Cette fois, Jack aperçut une ombre derrière son ami, le prévenant in extremis : "Shadow en A-3 !". Peter n'eut que le temps de voir l'ombre plonger sur lui, il roula au sol tout en lui tirant dessus, et l'envoya s'écraser dix mètres plus loin.

– Comment tu trouves le graph' ? demanda Jack, sans s'arrêter de mitrailler autour de lui.

– Ça peut aller, lui répondit Peter soufflant sur le canon de son arme.

– Tu ne manques pas d'air ! Je sue sang et eau, jour et nuit, pour t'entendre dire 'ça peut aller' ? ! T'abuses, mec. T'es jamais content !

– En tout cas, la couleur des bâtiments laisse à désirer... "Munitions !"

La palette des armes apparut sur l'écran de ses lunettes, il en sélectionna une.

– Et tu les veux comment !? demanda Jack. Rose bonbon ?...

– "Eclairante !" fit Peter.

Il tira en l'air et une fusée illumina les lieux détachant les silhouettes d'une bonne trentaine d'ombres, fonçant droit sur eux. Les deux joueurs tirèrent dans le tas, et ne firent pas de quartier.

– Et pourquoi pas ?... demanda Peter. J'aime bien le rose...

– Ils en gerberont les mecs ! Le gris, c'est parfait pour l'angoisse... en rose, ça risque de ressembler un peu trop à la maison de Barbie !

– Et la fantaisie, alors ?... Tu l'oublies ?...

Jack se déconnecta, et son personnage disparut du jeu.

Dans son appartement situé au dix-neuvième étage d'une tour du centre de Manhattan, Jack venait d'ôter ses lunettes 3D. Il pouvait voir sur le moniteur de son ordinateur que le jeu continuait. Le personnage de Peter était bien là, visible, toujours à éliminer les ombres tapies, et sa

voix parvenait à Jack par les petits haut-parleurs Hi-Tech qui ornaient son bureau :

"Qu'est-ce que tu fiches ?".

Jack tapota sur son clavier, et se mit en mode de modification. Il enclencha un micro :

– Tu veux de la fantaisie ? Tu vas en avoir !

Peter, qui avait éliminé toutes les ombres qu'il avait pu dénicher, s'avavançait avec prudence, à la recherche d'autres, quand il vit les bâtiments changer de couleur, rose, bleu, jaune... tout le prisme y passa.

– Ça te va comme fantaisie ? demanda Jack.

– Géant !

– Tu ne veux pas le ciel en fuchsia, non ?

– Non, ça fera trop kitsch ! Essaie voir en mauve.

– Beurk...

– Il faudra rajouter plus de Shadows, là... C'est un peu trop facile !

– N'oublie pas que ce n'est que le premier niveau, il faut qu'ils rentrent doucement les mecs...

Peter continuait à avancer, épiait chaque recoin, oubliant qu'il était enfermé dans sa cave, et il finit par se cogner dans un mur métallique qui la coupait de part en part :

– Aïe !...

– Qu'est-ce qui se passe ? Ça te fait mal aux yeux tes fantaisies colorées ?

– Non, non... je me suis encore cogné contre ce foutu truc en métal...

– Mais quelle idée de planter ça aussi au milieu de ta baraque... Il ne faut pas avoir toute sa tête pour se faire construire un machin aussi débile... Débile et dangereux !

– Tu sais bien que je n'ai plus envie de subir ses âneries, si jamais il lui prenait l'envie de rappliquer.

– Ça ne t'a pas suffi de couper la baraque en deux avec de la peinture fluo, il fallait que tu y montes une muraille en taule par-dessus le marché ! Tu ne trouves pas que t'exagères ?

– Je me sens mieux comme ça. Au moins, il ne risque pas de passer au travers.

– Il le sait, au moins ?...

– Il a même payé la moitié. Ça m'a étonné d'ailleurs. Ça avait l'air de l'arranger... Bizarre...

Peter avait dressé une sorte de pan métallique montant du sous-sol, et à travers les deux étages de la maison, divisant le tout en deux parties très exactement égales : une pour lui-même, et une pour son frère. Une moitié de cave chacun. Au rez-de-chaussée, un demi-salon, la moitié d'une cuisine, et une fenêtre pour chaque côté. La porte d'entrée

principale appartenait à Earvin, tandis que Peter se contentait de la porte de derrière.

L'escalier de la cave, trop étroit pour être coupé en deux, restait à Peter seul, mais, en contrepartie, l'escalier menant à l'étage n'était que du côté d'Earvin – deux monte-charge remplaçaient les escaliers respectifs manquants.

Le jardin même, l'allée ainsi que le portail, étaient coupés en deux. Une plaque signalait que l'on était bien chez les Brinks, sans autre précision, mais un panneau fléché vers la partie droite indiquait le territoire d'Earvin, et un autre vers la gauche pointait celui de Peter.

De toute manière, une personne tentée de rendre visite aux Brinks, pour peu qu'elle les connût, se dirigerait immédiatement vers la partie de la maison dont la façade venait d'être repeinte en jaune vif, et éviterait évidemment la seconde, à la façade toute défraîchie et craquelée.

Ainsi les facteurs, les livreurs de lait, de journaux, et autres colporteurs, lorsqu'ils étaient nouveaux dans le quartier, comprenaient rapidement la cause des demandes de mutation, ou les démissions en cascade de leurs prédécesseurs – de sorte qu'ils évitaient avec soin la maison.

Après avoir réalisé sa séparation métallique, quelque peu surréaliste, Peter découvrit le réel plaisir d'avoir son journal sur le seuil, ou sa bouteille de lait au pas de sa porte, chaque matin, ce qui lui évitait d'aller les ramasser à cent mètres de la maison – voire plus, selon le degré de témérité du livreur concerné. Il prit même plaisir à recevoir du courrier, et regretta de ne pas avoir pensé à monter cet édifice plus tôt.

Tout passant étranger au quartier croirait voir dans la maison des Brinks une œuvre moderne née de l'esprit baroque d'un architecte original, et pousserait peut-être l'inconscience à admirer le choix de l'artiste pour les matériaux et la couleur. Elle pourrait lui plaire ou lui déplaire, l'émerveiller ou le dérouter, sans qu'il se doutât de la terreur qu'elle suscitait chez les habitants de cette rue bien calme de Greenwich Village.

Les riverains de cette rue n'auraient jamais imaginé la réalité dérangeante de cette maison, lorsqu'ils emménagèrent ; ils avaient tous cru faire une bonne opération immobilière en achetant à si bas prix une propriété dans ce quartier résidentiel de Manhattan. Certains, craignant un vice caché dans une acquisition à si bon marché, avaient mené des enquêtes auprès de spécialistes du bâtiment, établissant recherche après recherche, jusqu'aux fondations mêmes de leurs futurs biens. Mais ils ne trouvèrent rien, et crurent à l'excellence de leur flair immobilier, en signant l'acte d'achat.

Et tous n'avaient pas tardé à découvrir que le vice caché était juste sous leurs yeux... à moitié couverte de peinture jaune.

En rencontrant l'aîné des Brinks, ils avaient découvert son génie créatif et ses conséquences sur le marché des valeurs immobilières. Ils s'unirent au début, pétitionnant auprès de toutes les administrations locales, nationales et fédérales. Ils obtinrent gain de cause auprès de la commission locale de l'énergie – dont l'un d'eux était membre, et réussirent à brider le génie par injonction, en diminuant la puissance effective de son compteur électrique. Ils eurent la paix quelque temps, et espérèrent de nouveau avoir effectué un bon placement immobilier. Mais ils finirent par se rendre à la triste évidence quand ils constatèrent qu'il leur fallait réinvestir dans le renouvellement complet de leurs équipements électroménagers.

C'était suite à une nuit pendant laquelle l'électricité de tout le quartier passa de cent dix à deux cent quatre-vingts volts. Pourtant, ils ne réussirent jamais à prouver que l'inventeur en était la cause.

La plupart avaient décidé de vendre jusqu'au jour béni où une onde de choc sourde ébranla le quartier et ses environs, ne laissant pas une seule vitre debout, les obligeant tous à boire dans des verres en plastique, et à manger dans des assiettes en carton.

Ce jour-là, pour une cause aussi indéterminée que l'onde de choc, un différend éclata entre les deux frères, causant le déménagement d'Earvin Brinks.

C'était il y a un an.

Aujourd'hui, une des victimes du krach immobilier déclenché par Earvin, profitait du beau soleil de ce samedi matin pour tondre le gazon devant sa maison, pendant que ses trois enfants jouaient un peu plus loin. L'homme se demandait s'il valait mieux organiser un barbecue tranquillement à la maison, ou alors emmener les enfants chez leurs grands-parents maternels à la campagne, en Pennsylvanie.

En pensant à toute la route qu'il lui fallait parcourir, aller et retour, sans compter les sarcasmes de sa belle-mère, il avait failli opter pour le barbecue, quand il vit le van blanc cabossé tourner le coin de la rue, avec son cauchemar au volant : Earvin Brinks. Il opta immédiatement et sans aucun regret pour les sarcasmes de sa belle-mère, ainsi que l'aller pour la Pennsylvanie, et peut-être même sans le retour.

– Rentrez tout de suite ! hurla-t-il à ses enfants.

– Mais Papa !... protestèrent les enfants.

– Tout de suite ! ordonna-t-il, terrorisé par la vision de ce van conduit par Earvin Brinks accompagné d'un autre homme.

Willy Stanton, sorti premier de sa promotion à l'Ecole Supérieure des Sciences Appliquées de l'Alabama, en décembre 2002, s'était vu offrir des ponts d'or par les grands noms de l'industrie et du génie militaire. Pacifiste dans l'âme, Willy écarta d'emblée les propositions militaires –

les meilleures, et éplucha les offres civiles. Rejetant les téléphones mobiles, l'informatique de masse, l'électronique et autres mixers, il recherchait quelque chose de rare, quelque chose de nouveau et d'utile pour l'humanité, telle qu'il la concevait.

Sa curiosité fut attirée par une petite annonce trouvée sur Internet : "Cherche assistant doué, courageux, curieux, et n'ayant pas peur d'innover".

Et le piège s'était refermé sur lui.

Neuf mois plus tard, il était à bord d'un van blanc cabossé conduit par son premier employeur, le professeur Earvin Brinks (Ph.D.), en train de déménager le fruit de leurs recherches à la hâte, alors qu'ils avaient dû quitter la zone industrielle où se situait leur laboratoire, pour ne pas risquer d'être écorchés vifs par le propriétaire des locaux et ses sbires : tous les commerçants de la zone.

Willy avait réussi à survivre aux nombreuses explosions résultant des recherches pour le moins innovantes du professeur Brinks, en particulier la dernière en date qui réduisit le laboratoire récemment rénové en cendres fumantes, ainsi qu'à divers autres incidents qui lui avaient tous valu des interventions de haute couture sur sa chair meurtrie...

Tout cela, il l'avait accepté comme un tribut payé au nom de la recherche scientifique, et de sa propre curiosité pour les petites annonces mystérieuses, de sorte qu'il reprenait ses recherches à chaque fois, oubliant sa peur de la mort.

Mais, dans ce van, avec Earvin comme chauffeur, la peur le tirailla, et il se cramponnait à la poignée de la portière, prêt à sauter en marche à tout moment. Tenté à plusieurs reprises de le faire, il résista, toujours au nom de la science.

– C'est encore loin, s'inquiéta Willy.

– On y est, répondit Earvin en montrant une étrange maison à moitié jaune au bout de la rue.

– Mais c'est un quartier résidentiel !...

– Oui, c'est ma résidence... C'est chez moi, et on ne peut pas nous mettre dehors !

– Mais enfin, professeur, on risque de...

– Ne vous inquiétez pas Willy, je connais tout le monde ici, et tout le monde me connaît... Ils ne diront rien, vous verrez ! dit-il en saluant de la main le voisin qui tondait son gazon.

Willy vit sur le visage de l'homme qu'il connaissait en effet le professeur, mais il le vit surtout lâcher brutalement sa tondeuse, et hurler quelque chose à ses enfants qui jouaient près de la route, ce qui instilla comme un doute sur les relations de bon voisinage que pouvait avoir le professeur Brinks...

Tout à ses pensées, Willy ne remarqua pas la voiture grise qui les

suivait de près, à bord de laquelle un des deux hommes qui s'y trouvaient faisait un rapport radio :

- Ils arrivent, colonel, vous devriez les avoir en visuel.
- Je les ai, répondit la voix du colonel. Retournez à la base.
- À vos ordres, mon colonel.

Le colonel Eddy Libits Jr avait la tenue et l'équipement d'un électricien, mais il était bien en charge de cette mission de surveillance. Répondant à ses hommes en filature, il vit depuis la demi-fenêtre de la cuisine, le van de Brinks s'arrêter devant la porte d'entrée de la maison, et il s'éloigna de la fenêtre. Il disparut au fond de la maison, vérifia qu'il n'avait laissé aucune trace de son passage, et ressortit par une des fenêtres de derrière, au moment précis où les deux scientifiques entrèrent, portant une grosse caisse en bois.

Willy regarda avec étonnement le mur métallique qui coupait la maison.

- Qu'y a-t-il de l'autre côté ?...
- Mon frère.
- Ah... Et c'est... pourquoi au juste ?...
- Se protéger !
- Mais de quoi ?
- De moi !

Willy comprit. Il n'était pas surpris outre mesure, et se demanda même s'il ne devait pas se procurer lui-même un blindage portatif.

Earvin lui fit poser la caisse au milieu de la pièce, pendant qu'il appuyait sur une partie du sol avec son pied, avant de s'installer à même la caisse. Les deux scientifiques et une large partie du plancher glissèrent alors vers le bas.

– C'est un monte-charge. L'escalier est de l'autre côté du mur, expliqua Earvin.

Ils arrivèrent dans un véritable capharnaüm, révélant aux yeux ébahis de Willy le laboratoire personnel du professeur Brinks.

- Waouh, s'extasia le jeune assistant.
- Oui... c'est mon premier labo, dit Earvin comme pour se vanter.
- Mais on ne risque pas de déranger votre frère ?

Le monte-charge s'arrêta dans un léger sursaut qui fit vaciller les deux hommes, et Earvin en profita pour ne pas répondre à la question de Willy.

- Au travail.

Le colonel Eddy Libits Jr s'éloigna de la maison des Brinks et monta dans un fourgon de l'autre côté de la rue.

Une voiture se gara devant la maison voisine, la plus proche des Brinks, et quatre hommes, casquette sur la tête, canette de bière à la

main, la bedaine au ventre, en sortirent.

Herbie, le propriétaire des lieux, leur ouvrit sa porte et leur annonça, tout excité :

– Ça commence !

Sans répondre, les quatre hommes se ruèrent à l'intérieur, où pop-corn et bière semblaient les seules denrées disponibles, pour visionner un match de base-ball, retransmis sur écran géant, un écran dont Herbie avait fait l'acquisition trois jours plus tôt dans le seul but d'attirer des amis – n'importe qui, dans sa maison.

Et c'était le cas en cette fin de matinée, c'était la première fois qu'on lui rendait visite, depuis deux ans qu'il habitait cette maison, louée pour une bouchée de pain à un couple qui avait quitté New York pour la Californie loin, très loin des Brinks.

Les "amis" de Herbie s'installèrent confortablement, pour le plus grand bonheur de celui-ci, qui avait enfin quelqu'un à qui parler, même si lui, à titre personnel, n'aimait pas le base-ball. En tout cas, il n'y connaissait pas grand-chose.

– Cela va être le match de l'année, pronostiqua-t-il pourtant.

Ses invités, encore une fois sans lui répondre, ouvrirent leurs canettes, et l'un d'eux eut le malheur d'en tendre une à Herbie...

– Non, merci. Cela me donne des gaz. J'ai l'estomac fragile. Mon médecin, le docteur Mario Brunelli –, vous connaissez ? un Italien, mais il est né ici, eh bien, le docteur Brunelli m'interdit toute boisson alcoolisée, et surtout la bière... Les bulles, c'est mauvais si on a une prédisposition aux gaz. Beaucoup de choses sont mauvaises quand on digère mal...

Voilà pourquoi les quatre hommes ne voulaient pas venir chez Herbie. Ils le connaissaient. Ils savaient que c'était un insupportable bavard, et maintenant qu'il avait ouvert son moulin à paroles, ils étaient prêts à rater le premier lancer du match, et fichier le camp ailleurs, où les écrans étaient sans doute moins géants, mais où ils pouvaient entendre le son de leurs propres commentaires.

– J'ai du jus de carottes pour ceux qui veulent, se hasarda Herbie, ne sachant décidément pas s'adapter à ses visiteurs. Quelqu'un en veut ?... non ?...

Ils se retinrent d'exploser, mais se forçant à rester polis, ils lui firent juste non de la tête.

– Jus de poire, mangue, banane, goyave... ananas ?...

Excédé, l'un des quatre spectateurs ne put se retenir plus longtemps :

– La ferme, Herbie !

– Oh mon Dieu, ce n'est pas vrai, je recommence ?... Je suis incorrigible, j'avais promis... Mais bien sûr, vous voulez regarder tranquillement le match, et moi je... Pardon... Je...

Herbie se tut, et ses invités purent à nouveau se concentrer sur le

match. Mais pas pour longtemps :

– Quelle est notre équipe ?... s'informa Herbie, trahissant son inculture.

Ils le dévisagèrent.

– Ce sont les bleus ?... ça doit être les bleus, non ?... Cela tombe bien, mon canapé est bleu...

Leur équipe était en effet en bleu, puisque c'étaient les New York Yankees. Ils acquiescèrent pour avoir la paix. Mais Herbie n'était pas certain :

– Ou c'est peut-être les blancs ?... enfin, je dis blanc, mais ils ont un peu de rouge...

Ils regardèrent d'un œil noir ce supposé fan des Boston Red Sox.

– Non, mais ce sont les bleus, je sais...

Ils hochèrent la tête à nouveau.

– Oui, oui... les blancs, qu'est-ce que ce maillot ? ! Il est laid... Beurk...

Le plus bavard du quatuor se mit à surenchérir : "Beurk !", puis les quatre se mirent à huer également. Entre les "ouh !" et les "beurk !", Herbie était content d'avoir enfin trouvé un sujet de conversation...

angoissante, il posa le pied dans l'eau qui s'écoulait dans le caniveau, et nota dans son précieux carnet que "tout corps appartenant à la quatrième zone (en l'occurrence, son pied) plongé dans un élément liquide appartenant à la troisième (l'eau du caniveau) ne provoque dans ledit élément aucune altération de sa surface". Il ausculta l'état de sa chaussure, puis reprit : "et ce corps reste sec".

Une fois ce rapport précis terminé, il examina la route à la recherche d'autres anomalies – selon les lois du monde qu'il connaissait. Il n'en trouva aucune apparente et hésita entre aller à gauche et aller à droite.

Comme Peter, qu'il avait rejoint sans s'en rendre compte, il ne savait pas où aller. Les deux invisibles finirent par se décider en même temps.

Ils se rentrèrent dedans.

– Oh, pardon ! s'excusa Peter.

– Excusez-moi...

C'était une bousculade banale accompagnée d'aimables excuses tout aussi banales et les deux hommes allaient passer leur chemin quand, dans un même mouvement, ils s'arrêtèrent, réfléchissant soudain à ce qui venait précisément d'arriver, et conclusion faite, chacun se retourna, observant cet autre bousculé.

Ils se mirent à se dévisager mutuellement, croyant comprendre l'un comme l'autre que la quatrième zone était habitée...

Et un véritable dialogue de sourds commença :

– Vous... se coupèrent-ils la parole.

– De l'autre monde... essaya Willy.

– Et moi, de l'autre !

À s'observer et s'écouter, ils pensèrent qu'en fin de compte, les habitants des deux mondes n'étaient pas si différents. "Un peu chétif" se disait Peter, "bien costaud" nota Willy.

Mais la ressemblance prévalait.

– Nous sommes pareils...

– Identiques !

– On aurait pu imaginer des... enfin des... bafouillait Peter cherchant à mimer un monstre en levant les bras, doigts écartés, comme pour faire peur à quelqu'un.

– Rencontre d'un autre type...

– Enfin..., un alien, quoi, continuait Peter en montrant les dents.

– Et... vous vivez comme ça parmi nous ?...

– Étonnant !... Et ça ne vous pose pas de problèmes ?...

– Aucun !... Parfaitement invisibles, intouchables !...

– Mais nous non... corrigea Peter qui ne s'y retrouvait plus.

Débarrassé des fâcheux voisins, Eddy Libits Jr. retourna à son fourgon de surveillance et passa au travers des deux invisibles en pleine conversation. Ces derniers constatèrent qu'ils étaient tous deux insensibles au toucher de cet homme. Rien ne distinguait ces deux êtres, ils avaient les mêmes propriétés... Ils appartenaient à la même dimension. Mais ils ne connaissaient pas encore leurs noms respectifs. Willy tendit sa main :

– Stanton... William Stanton.

– Brinks...

– Hein ?... ne put s'empêcher de laisser échapper Willy.

L'assistant avait peur de comprendre.

– Vous, vous...êtes... bégayait-il en pointant du doigt la maison à moitié jaune.

– Oh non... Moi, c'est Peter Brinks... Là-bas, c'est mon frère.

– Ah...

Peter eut du mal à interpréter la peur qui se peignait sur le visage de Willy, se demandant un instant si cet homme ne faisait pas partie d'une horde parallèle de voisins mécontents vivant dans la quatrième zone, et qui serait, comme les autres, hostile à son frère.

– Junior ! Tes modifications n'apportent rien ! Tu entends, rien !

Les cris du général ne manquaient pas de clarté. Et le "junior", si méprisant, ne manqua pas de blesser violemment l'orgueil du colonel Eddy Libits Jr., qui détestait par-dessus tout ce surnom d'enfant dont il était à son âge toujours affublé. Et le général le savait, se servant de ce sobriquet, horrible aux oreilles du colonel, avec délectation. Quand une opération était bien menée, Eddy avait toujours droit à un "bravo,

colonel", "félicitations, colonel" ; mais il suffisait d'un accroc dans le déroulement des opérations pour qu'il eût automatiquement droit à l'innommable appellation : Junior, et ce, depuis sa plus tendre enfance.

Le général Eddy Libits Sr., son père, avait toujours usé de ce "Junior" comme un bâton pour remettre son fils sur le droit chemin, dissimulant une rare carotte, un paternel et tendre "fiston", qui évoluait selon les époques, en "fils", "bonhomme", "soldat"... et, finalement, en "colonel"...

Mais le bâton, lui, ne changea jamais avec l'âge d'Eddy. Au jardin d'enfants, à l'école primaire, à Jefferson High, à West Point, ce "Junior" l'avait toujours rendu petit, si petit, comme pour lui rappeler qu'il ne serait jamais l'égal de son père...

À trente-trois ans, il était pourtant à ce jour, l'un des plus jeunes colonels de l'armée américaine, et plus encore, il portait la décoration la plus prestigieuse des États-Unis, la médaille du Congrès, reçue à la suite d'exploits personnels pendant la première Guerre du Golfe.

Certes, sa place, il la devait à son père, mais il la devait surtout à sa ténacité, à cette envie de prouver à son général de père qu'il n'était plus un "junior"... Mais il savait qu'il le serait toute sa vie, même s'il avait des enfants, son fils ne serait qu'un "troisième du nom".

De toute façon, il détestait les enfants et avait épousé l'armée, comme son père avant lui... Son père l'avait fait avec la première venue, et elle était partie avec le premier venu, loin de l'armée, loin de lui...

Parfois, Junior pensait n'exister que pour continuer l'œuvre de son père, qu'il y avait été formé depuis l'enfance.

Et le petit Eddy avait dû apprendre vite. Car cette œuvre, Eddy Libits Sr savait qu'il ne pourrait pas l'achever par lui-même, il lui fallait quelqu'un pour mener à terme ses projets, une fois qu'il ne serait plus. Mais le général s'accrochait à la vie, et repoussait de toutes ses forces sa propre fin. Il ne comptait pas mourir avant d'avoir posé la première pierre à son grand œuvre.

À soixante-dix-huit ans, il était officiellement à la retraite, mais officieusement, il dirigeait toujours, grâce à de nombreuses connections au Pentagone et grâce à sa mystérieuse fortune qui alimentait les crédits du Département de la Défense.

Si son fils avait le commandement effectif d'une base de recherches ultrasecrète de l'armée américaine, c'était bien lui, le vieux général, qui continuait à tirer les ficelles.

Et Junior échouait à couper ces ficelles...

– Où est-ce qu'il en est ? demanda le général.

– Il cherche toujours, répondit son fils, surveillant Earvin sur les écrans.

– Il me faut des résultats, Junior ! Et vite, le temps presse !

– Pourtant, ça avait réussi ici. Son assistant est bel et bien passé de

l'autre côté... et un mur aussi !...

– Décortiquez-moi tout ça ! Il me faut les mêmes résultats !

– À vos ordres...

Junior n'eut pas le temps de finir sa phrase, son père avait déjà raccroché, comme d'habitude. Il raccrocha à son tour, calmement, sans plus relever ce nouvel affront téléphonique, et continua de surveiller les travaux d'Earvin attentivement : le démontage d'un ordinateur court-circuité...

À quelques mètres du fourgon de surveillance du colonel, mais dans une autre dimension, un homme "bien costaud" soulevait du sol un homme "un peu chétif" en le saisissant par le col de sa chemise, et le secouait.

– Alors, tu es le complice de mon frère ! Vous avez bousillé mon jeu !

– Jeee...n'aaaai...riiiien...àààà...voooiirr... réussit à dire, étranglé, Willy.

– Rien à voir ? Mon œil !...

– Jee...vvous...llle...jure... souffla-t-il.

Il tenta de ses mains de relâcher la pression autour de sa gorge.

– Et puis zut ! s'exclama Peter.

Il libéra le pauvre assistant de son frère, qui n'avait décidément pas de chance avec les membres de la famille Brinks.

– Tu as raison, ce n'est pas ta faute, avoua Peter. C'est l'autre dingue qui m'a volé mon ordinateur...et qui nous a mis là-dedans.

– Je suis juste son assistant...

– Puisqu'on est là – grâce à mon cher frangin, profitons-en ! fit Peter en s'éloignant.

– Mais qu'est-ce que vous voulez faire, exactement ? demanda, un rien méfiant, Willy.

Il se mit pourtant à suivre ce nouveau Brinks.

– Du tourisme, Stanton, du tourisme !

– Ah... cependant, il ne faudrait pas trop s'éloigner... s'inquiéta encore une fois Willy.

Il évita du même temps et sans y prêter attention un jeune cycliste qui lui fonçait droit dessus et reprit :

– Une fois l'appareil réparé par le prof...par votre frère, nous pouvons retourner chez nous.

– ...Ça, il ne vaudrait peut-être mieux pas... je...

Peter s'interrompit, se laissant traverser par le même cycliste.

– C'est vraiment géant, ici ! commenta-t-il.

– Comment ça ? demanda Willy.

Il s'arrêta à un feu pour laisser passer les voitures et reprit :

– Ne vaudrait-il mieux pas retourner auprès du professeur ?...

– Je risquerais de commettre un meurtre, annonça Peter l'air de rien.

Il était trop occupé à s'avancer sur la route, afin de tenter la rencontre improbable entre une voiture en pleine course et son propre corps au milieu de la route. La voiture le traversa de part en part, il n'avait aucune égratignure.

– C'est génial ! Vous avez vu ça ? !

– Mais que se passe-t-il entre vous deux au juste ? demanda Willy.

Il prit des notes sur la très intéressante expérience de Peter et lança :

– Je veux dire, tous ces murs, ces séparations, ça ne rime à rien... Pourquoi ?...

– Parce que j'ai toujours servi de cobaye, et qu'un jour, j'en ai eu marre... répondit Peter.

Il traversa un abribus et reprit :

– Si ta brosse à dents devient un allume-cigare, ta télévision un micro-ondes, et que tu n'oses plus allumer aucun appareil électrique de peur de sauter avec, les murs ont une utilité évidente !... Quoique... c'est vrai que ça ne l'a pas empêché...

Earvin avait fini de démonter l'ordinateur, et cherchait à comprendre ce qui s'était passé. Un circuit brûlé attira son attention, et il se mit à vouloir trouver un circuit de remplacement dans son capharnaüm. Dans son fourgon, le colonel le vit faire, agrandit l'image du circuit, et le fit analyser par ses subordonnés scientifiques, afin de transmettre ces nouvelles informations au centre de recherches de la base ATX, dans le New Jersey.

Là, dans un grand laboratoire ultramoderne, une dizaine de scientifiques s'occupaient à diverses tâches, quand l'un d'eux reçut le schéma électronique d'un circuit informatique calciné.

Il passa ce schéma par un programme de compression, le réduisant à moins d'un dixième de sa taille initiale, avant de l'envoyer, d'un clic de souris, vers un appareil à l'autre bout du laboratoire, où d'autres chercheurs se chargèrent immédiatement de sa fabrication.

Des micro-lasers se mirent en marche, envoyant des rayons par petites giclées, assemblant toutes les parties du circuit en quelques secondes.

Un technicien vint retirer le produit fini.

Ronald Orbisson, directeur scientifique des recherches à ATX, ainsi que deux de ses collaborateurs, étaient face à un bunker vitré à l'intérieur duquel trônait une copie plus élaborée du laser d'Earvin. À l'inverse de l'original, cette copie se constituait des meilleurs alliages de métaux, des composants les plus fiables, sans oublier une certaine recherche dans le design même de l'objet et le choix de sa couleur. Un gris anthracite brillant. Bien sûr, aucun fil ne pendouillait. Ici, le laser était une arme, une vraie.

Une lumière rouge s'alluma et les deux techniciens se dépêchèrent de sortir du bunker. Sur l'écran de visée apparut un petit soldat de plomb qui servait de cible au laser. Les informaticiens réglèrent les dernières données. Le silence se fit, et tous les regards se tournèrent vers le directeur des recherches.

– Nous sommes prêts, monsieur, lui annonça un de ses collaborateurs.

– Diminuez la puissance de trois unités ! ordonna avec certitude et autorité Ronald, sans avouer qu'il ne faisait que répéter les mots d'Earvin à Willy, transmis à ses oreilles par le biais du fourgon de surveillance.

Il faisait comme si les décisions émanaient de lui seul.

Il demeurait que Ronald Orbisson n'était pas le premier venu. Diplômé de Harvard, major de sa promotion en physique nucléaire, il avait aussi enseigné au M.I.T., et il était reconnu comme l'un des meilleurs spécialistes au monde dans son domaine. Comme l'étaient la plupart des hommes et femmes présents dans ce laboratoire : Eddy Libits Sr. ne choisissait que les meilleurs, de sorte que le professeur Orbisson se trouvait à la tête d'une armée de génies. Mais, comme il était souvent coutume dans les institutions militaires, leur génie incontestable manquait d'imagination et de fantaisie...

Il fallait la puiser ailleurs, partout, voire même dans une cave...

– Feu !...

Le laser cracha son rayon, atteignant la statuette en plein centre. Celle-ci jaillit dans les airs pour rebondir à sept reprises contre les vitres blindées, avant de s'écraser au sol.

Quand le professeur Orbisson n'entendit plus le choc du plomb frappant les parois, il osa sortir de son observatoire sécurisé. Il suivit l'un de ses collaborateurs qui entra le premier dans le bunker, et put observer l'amas de métal informe qui restait du soldat de plomb gisant dans un coin.

Soudain, de cet amas jaillirent des flammes. L'incandescence des molécules de plomb fit fondre ce qui restait de matière et entama sur quelques millimètres le plancher métallique de la chambre blindée.

Décidément, dans sa cave ou ailleurs, toutes les expériences liées à Earvin finissaient en catastrophes. Les sirènes se déclenchèrent, le système anti-incendie automatiquement enclenché permit de maîtriser très rapidement le feu.

– Mais qu'est-ce qu'il nous a encore fait faire, cet abruti ? !" se défendit Ronald.

Il s'était ainsi assuré que l'échec de l'expérience ne lui fût pas imputé. Il se tourna vers ses assistants et ajouta :

– Étudiez toutes les possibilités en tenant compte du court-circuit initial.

Le schéma électronique du circuit réapparut sur le moniteur d'un

ordinateur qui exécuta les calculs demandés.

– Mille sept cent trente deux possibilités, monsieur, annonça un assistant.

– On n’y arrivera jamais...

– Lui y arrivera, dit une voix dans le dos du professeur Orbisson.

Le général Libits Sr. regardait le chef du laboratoire avec mépris.

– Général... hurla presque le scientifique.

– Il y arrive toujours, lui !... On ne peut pas en dire autant en ce qui vous concerne, professeur Orbisson.

– Mais Général, c’est impossible ! Il ne peut...

– ...Je ne veux plus entendre ce mot dans votre bouche, vous m’entendez ? "Impossible" !... Cela fait cinq années que vous me le répétez, incapable, quand lui réussit en une !

Il désigna le matériel dernier cri les entourant et ajouta :

Et il n’a pas le dixième de ça... lui ! Je vous ai embauché parce qu’on m’avait dit au M.I.T. que vous étiez le meilleur...

– Mais... Je suis le meilleur, général !

– En théorie, oui... à l’école... mais pas dans un laboratoire expérimental. Pas dans mon laboratoire. Ici, ce n’est pas de la théorie, on crée, on invente, on imagine... Mais vu que ces mots n’ont aucun sens pour vous, vous n’anticiperez plus aucune application. Contentez-vous de le suivre au pas ! Compris ? Je ne veux plus de vos échecs, dit-il en s’en allant.

– Oui, compris, Général ! répondit Ronald.

Ses lèvres étaient déformées par le sentiment d’avoir été humilié devant ses subalternes. Il faut toujours répondre oui au général, sinon... Puis il se rassit face aux images volées dans la cave du scientifique.

Sans savoir qu’on le suivait "au pas", Earvin calcula lui-même le nombre de possibilités en tenant compte du court-circuit initial, et son résultat s’avéra très différent de celui de l’ordinateur d’ATX... Il estima les possibilités au nombre de... neuf.

"On a du pain sur la planche", pensa Ronald qui tentait de voir les détails de l’équation d’Earvin grâce aux images transmises par le fourgon de surveillance. Mais la feuille griffonnée de l’écriture d’Earvin restait hors-champ, cachée par l’épave de l’ordinateur. "Zut"...

Au milieu d’une avenue, Peter affrontait avec jubilation la circulation. Il s’amusait à sauter d’un côté à l’autre de la route et, comme un torero, se cambrait pour éviter les voitures qui le frôlaient, sans qu’il eût à les craindre. Willy l’observait, et, n’ayant plus rien de nouveau à noter, il s’assit sur une borne à incendie. Il la traversa, pour finir les quatre fers en l’air.

Peter évitait avec talent les voitures, les unes après les autres, mais sa corrida jusque-là sans faute finit quand une moto lui passa au travers.

– Game over... Dommage ! fit-il.

Il rejoignit Willy et lui lança :

Ce monde est géant, tu ne trouves pas ?

– Ouais... Peut-être... Enfin, ça dépend pour qui.

Il regarda sa montre pour changer de sujet et annonça :

– Il est déjà midi, il faudrait penser à rentrer, le professeur Brinks a sûrement déjà tout remis en place.

– On commence à peine à s’amuser, répondit Peter.

Celui-ci venait de trouver un nouveau jeu : éviter les passants.

– De toute façon, Earvin en a encore pour deux bonnes heures. Il a court-circuité un truc. On a le temps de s’amuser un peu... Tu devrais essayer ça, c’est vraiment cool.

Peter se rendit rapidement compte qu’éviter les piétons sur un trottoir new-yorkais bondé se révélait un jeu plus compliqué qu’une corrida invisible au milieu des automobiles. Il sautait et s’agitait dans tous les sens, quand il remarqua un enfant qui semblait passer rapidement au travers des piétons.

– Eh ! Qu’est-ce que ?... s’étonna-t-il.

– Quoi ?... Qu’est-ce que tu as vu ? demanda Willy.

Il regarda dans la direction que pointait Peter, mais il ne vit rien. Sans écouter Willy, Peter fonça vers l’enfant. Willy hésita à le suivre, mais, ne voulant pas rester seul, il finit par courir derrière lui.

– Que se passe-t-il ?...

Peter ne répondait toujours pas. Il arriva à un croisement où il avait perdu la trace de l’enfant et scruta la rue. Il finit par le repérer, cette fois au travers des voitures.

Willy, en retard, arriva essoufflé.

– Que se passe-t-il ?

Mais Peter plongeait déjà dans la circulation. Willy ne le suivit pas immédiatement. Il réfléchit un instant, ferma les yeux, et s’élança à son tour dans le trafic, comme s’il s’était enfin décidé à sauter dans le grand bain. Il ne sentit aucun choc, et finit par entrouvrir un œil, pour voir un camion lui arriver sur le corps. Il hurla pendant que le véhicule passait son chemin sans encombres à travers son corps. Les yeux grand ouverts, et son hurlement redoublant d’intensité, il s’aperçut qu’il était dans le ventre du camion, pénétrant et visualisant chaque partie interne de l’engin. L’hélice de ventilation du moteur, qui ne le hacha pas malgré son effroi, les énormes pistons en action, qui lui firent refermer les yeux un court instant, la cabine et le pied droit du chauffeur, appuyé sur l’accélérateur – et sur son front, puis, à nouveau la route entre le camion et sa remorque, puis d’autres organes, d’énormes barres de fer destinées à la construction de quelque bâtiment, qui lui semblaient transpercer ses yeux comme des lances, trouant sa tête...

Le camion roulait vite, ce qui abrégua les souffrances virtuelles d’un

récent habitant de la quatrième dimension, peu habitué à la nature désormais impalpable de son corps. Sans se soucier de ces impressions étrangement indolores, Willy continua son chemin, en plein cœur de la circulation, et se mit à la recherche de Peter. Il ne tarda pas à le trouver, devant la vitrine d'un magasin de jouets :

– Pourquoi êtes-vous parti aussi soudainement ?...", demanda-t-il.

Peter lui fit signe de regarder à l'intérieur du magasin. Willy s'exécuta et observa attentivement la devanture remplie de jouets. Mais n'y vit rien de remarquable ou de bizarre. Il n'y avait dans cette vitrine aucun intérêt, pensait-il, mais à cet instant précis, il l'aperçut, au beau milieu des jouets : environ un mètre de haut, une casquette de base-ball sur la tête, en jeans, plutôt à la mode, et des chaussures de sport aux pieds. L'enfant avait quelque chose de particulier que Willy n'arrivait pas définir. Ce ne pouvait être l'habillement, ni la taille... quant à la casquette, quel enfant n'en portait pas ? Mais oui, sous la casquette justement, voilà, c'était ça... des cheveux blancs... Un enfant avec des cheveux blancs, voilà qui était étrange... Peut-être était-ce un albinos, un enfant dépourvu de pigmentation ?... mais Willy vit l'enfant regarder dans sa direction, et, son visage révélé, il constata qu'il n'en était rien... Qu'en était-il ?...

En effet, ce n'était pas le visage d'un enfant, pas au sens humain du terme. Il avait quelques points communs avec les humains, mais Willy nota surtout deux signes très particuliers : une grosse tête en disproportion avec un corps chétif lui donnait une allure d'hydrocéphale, et ses pieds correspondaient au moins à du cinquante de pointure... Et puis, il y avait ces yeux d'un étonnant vert émeraude, très mobiles, un regard profond qui trahissait une intelligence hors normes, ce front large et ridé qui rendait difficile de lui donner un âge, même approximatif, et cette bosse minuscule, à la place du nez, qui surplombait une grande bouche au sourire apparemment indélébile.

Sans prêter attention à ces deux hommes la dévisageant bouche bée, la créature, visiblement habituée à la présence humaine, détourna son regard et s'éloigna, ne se doutant pas qu'elle continuait d'être observée, et même suivie, alors qu'elle déambulait de nouveau dans la rue, à la recherche d'une autre vitrine à explorer.

Peter et Willy lui emboîtèrent le pas sans trop savoir comment l'aborder. Les gènes Brinks, cependant, ne pouvaient pas rester sans rien faire, et arrivé au niveau de ce petit être, Peter tenta le tout pour le tout, et lança un courageux et inoubliable :

– Euh...excusez-moi...

L'entendant, la créature se retourna tranquillement, et, persuadée que les humains, dans leur totalité, faisaient partie de l'autre dimension, et ne présentaient donc aucun risque, elle les regarda par simple curiosité.

– Excusez-moi, répéta Peter.

Il fixait la créature dans ses grands yeux, pour lui faire comprendre qu'il s'adressait bien à elle. Sans succès. Elle restait persuadée qu'aucun humain ne pouvait la voir, et refusait l'évidence. Devant l'échec de Peter, peu surprenant puisque c'était un Brinks, Willy prit le relais :

– Hello !

La créature ne comprenait toujours pas qu'ils essayaient de lui parler, mais elle remarqua que ces deux têtes humaines étaient penchées sur elle, et que les deux hommes marchaient à ses côtés. Croyant que c'était le sol qu'ils regardaient à travers son corps logiquement invisible à leurs yeux humains, elle regarda par terre, mais il n'y avait rien.

Elle s'arrêta. Ils s'arrêtèrent également.

Elle les regarda tour à tour, et les vit tous deux lui sourire. Prise d'un doute, elle tenta une nouvelle approche du problème, et s'approcha pour voir si sa propre image se reflétait dans les yeux de ces deux humains qui semblaient bien la regarder.

Ses jambes s'allongèrent jusqu'à ce que son visage fût face à celui de Willy. Elle scruta ses pupilles et fut déroutée de voir son visage s'y refléter. Elle observa de nouveau les deux hommes et les vit lui sourire béatement. Obstinée malgré l'évidence à croire que des hommes ne peuvent la voir, elle allongea ses jambes d'une bonne dizaine de centimètres, plongea dans les yeux émerveillés de Peter, et vit de nouveau son reflet. Malgré ses preuves irréfutables – les vieilles certitudes ayant la vie dure – la créature voulut se convaincre une fois pour toutes. Elle tenta une ultime manœuvre, toucha Peter à l'épaule, le contact intergalactique s'opéra et, en moins d'une fraction de seconde, elle s'était évanouie.

Earvin avait tout remis en place, et commença les essais. Sans Willy, il devait lui-même courir d'un ordinateur à l'autre et faire les réglages de la mise à feu. Une fois chaque élément installé, il prit la précaution d'éloigner les câbles de ses pieds afin de ne pas répéter sa maladresse de tout à l'heure, et vérifia avec une prudence extrême que rien ne pût gêner cette nouvelle expérience.

– Willy, si tu es dans le coin, écarte-toi de la trajectoire, ça va partir.

Il laissa quelques instants à l'invisible pour se mettre à l'abri et reprit :

– Ok ! J'y vais... feu !

Le laser cracha son rayon, et la boîte de conserve se mit à fondre, avant de s'enflammer. Mais cette fois Earvin avait tout prévu, il avait gardé un extincteur à portée de main et le feu fut aussitôt éteint.

– Ne t'inquiète pas, Willy, ça va marcher...

Willy ne s'inquiétait pas, mais il s'interrogeait. Comme Peter, la rencontre avec une créature de l'autre monde l'avait profondément marqué.

– Mais qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, mais c'était si mignon, répondit, toujours émerveillé, Peter.

Il plongeait sa tête à travers la vitrine d'une boutique de vêtements pour enfants, tout en reprenant :

– Tu as vu son visage, et ses yeux ? Extraordinaire !

Il ne trouva aucune trace de la créature dans la boutique et reprit ses recherches à travers la vitrine de la boutique voisine, sans se douter qu'elle était derrière eux et les suivait. Peter ne trouva rien dans le magasin et mit la tête dans le suivant. Willy suivait Peter en cherchant dans la rue.

Ils continuèrent ainsi – les deux hommes devant, la créature derrière, tout le long de la rue. Et, arrivant à une intersection, les deux hommes s'arrêtèrent, scrutant leur gauche et leur droite, sans rien apercevoir.

Ils se retournèrent alors, et se retrouvèrent nez à nez avec une vingtaine de créatures prêtes à prendre leurs jambes à leur cou.

Willy tourna de l'œil.

Peter, les yeux écarquillés, fit un pas en direction des créatures. Elles reculèrent d'une distance égale. Peter les salua d'un timide signe de la main sans qu'elles répondissent. Elles étaient apeurées. Un large sourire apparut sur le visage de Peter. Elles sourient. Peter n'en revenait pas, il vivait enchanté un moment qu'il n'aurait jamais imaginé vivre, même dans ses rêves les plus fous. Ébloui, il voulut leur parler, n'arrivant qu'à articuler quelques mots empreints d'admiration enfantine :

– Vous êtes géants !...

La magie opéra et en un clin d'œil, les créatures entourèrent Peter. Les présentations purent commencer :

– Moi, c'est Gruns, et toi, comment t'appelles-tu ?

– Peter.

– Je suis Brak.

– Et moi, c'est Vlanx !

Loin de ces présentations d'un autre monde, Earvin en était déjà à sa deuxième tentative.

– Attention Willy, deuxième essai, pousse-toi si tu es là !... Feu !

Une nouvelle fois, le laser atteint sa cible : une bouteille de bière. Celle-ci explosa, observée avec attention par les occupants du fourgon de surveillance et par l'équipe du professeur Orbisson au centre ATX.

Ronald, ainsi que le lui avait ordonné le général tout puissant, suivait à la lettre l'évolution des expériences. Il regarda ses hommes ramasser les restes d'une bouteille de limonade.

Ils n'avaient pas de bière.

Earvin modifia les circuits de son ordinateur pour la troisième fois, se préparant ainsi pour un autre essai. Eddy Libits Jr. ne quittait pas ses

écrans de contrôle des yeux, tandis que ses deux assistants transmettaient au centre les modifications en temps réel : Earvin modifiait, les surveillants transmettaient, l'ordinateur central compressait, les micro-lasers assemblaient, un technicien posait le produit fini à sa place, et l'équipe attendait l'ordre de tir.

– Attention, mon petit Willy... feu !

– Feu ! répéta comme un écho la voix de Ronald. Au même instant, deux transistors partirent en fumée.

– Où est-ce que vous nous emmenez ?... demanda, curieux, Peter.

Accompagnés de Willy qui avait repris ses esprits, les deux hommes suivaient le groupe de Gorcks, apparemment vers Central Park.

– A Gorck City, New York ! lui répondit Gruns. C'est notre ville.

– Comment ça s'écrit ? demanda Willy.

Il était à présent beaucoup plus en forme, et revenu à des considérations scientifiques.

– Elle se trouve dans quel coin, cette ville ?

Les créatures répondirent d'un signe de la tête en direction du parc. Peter, qui connaissait Manhattan comme sa poche, tourna la tête sans attendre véritablement de révélation. Il vit un couple d'amoureux s'étreignant là où il en avait déjà croisé des centaines, puis regarda au-dessus d'eux, et se figea. Stupéfait, n'en croyant pas ses yeux, il n'arrivait pas à émettre un son.

Ce silence soudain fit lever les yeux de Willy de son carnet de notes. Il vit le visage interdit de Peter, suivit la direction de son regard, au-dessus du couple d'amoureux, et laissa tomber son carnet ainsi que sa mâchoire.

Son cerveau semblait à l'arrêt, ses yeux rivés sur des bâtiments sphériques et suspendus d'une ville insolite qui ne subissait pas les lois de la pesanteur, flottant au-dessus de l'herbe du parc où une centaine de Gorcks s'affairaient.

– Mais qu'est-ce que c'est ? réussit à demander Peter.

– Gorck City, New York ! répondit Gruns en se collant à lui tendrement. C'est chez nous.

– Ah...

– Venez, fit Gruns.

Il prit Peter par la main en direction de la ville.

Au fur et à mesure que le groupe avançait, les rangs des Gorcks s'accroissaient, et, arrivés dans la seule artère de la ville, les deux touristes de la quatrième dimension à l'air hébété se trouvèrent entourés par une bonne centaine de petits êtres aux grands yeux. Les deux humains marchaient et regardaient autour d'eux, ne sachant où donner de la tête pour tout voir, les sourcils de l'un vers le ciel, la mâchoire de l'autre vers le sol.

Ils notèrent en souriant, au coin d'un bâtiment, une sorte de bowling

spatial avec boules et quilles flottantes, quand, du coin opposé, ils admiraient ce qui semblait bien une patinoire sans glace ni patins. Puis leur parvint la musique d'une discothèque en apesanteur, une file d'attente devant un cinéma holographique, une salle de jeux 3D... et un atelier de matériel vidéo et d'électronique devant lequel ils s'arrêtèrent pour voir une émission de jeu sur des téléviseurs à résolution tridimensionnelle, avec un présentateur et un public Gorck. Le logo de Canadian Gorck TV clignotait à l'intérieur d'une de ces images télévisées en relief, et un présentateur vedette de la chaîne de télévision alien québécoise s'adressait aux quatre concurrents qui lui faisaient face :

"Maintenant, chers amis, la question n'est plus de savoir qui veut plonger". Les quatre concurrents secouèrent la tête. "La question qui nous intéresse ici, et chez vous, chers téléspectateurs, c'est... qui d'entre vous arrivera le premier en bas ?". Les chutes du Niagara apparurent à l'écran. La hâte apparente des concurrents à y piquer une tête contrastait avec l'angoisse et la stupeur de Peter et Willy.

– Ils ont des parachutes ? demanda Peter à son petit guide.

– Non, fit Gruns, tout sourire. Pour quoi faire ?

Le présentateur amorça le compte à rebours :

– Trois...

– Un cordage ?... enfin, quelque chose...

– Non...

– ...Deux...

– Ils ne vont quand même pas ? !... si ?...

– ...Un...

– Si !

– ...Partez !

Les candidats au grand saut s'élancèrent dans le vide. L'angle de la prise de vue changeait toutes les cinq secondes, passant du point de vue d'un candidat à l'autre, ce qui renforçait l'impression du téléspectateur d'y être. La chute était vertigineuse et, grâce à l'image holographique des téléviseurs, Willy crut plusieurs fois recevoir des gouttes d'eau sur son visage, s'essuyant pour rien, s'étonnant à chaque fois de ne pas trouver sa peau mouillée.

Il prit des notes.

Les quatre plongeurs adoptaient les positions les plus diverses au cours de leur descente afin de remporter la victoire : l'un prenait la forme d'une flèche pour être plus aérodynamique, le deuxième multiplia le volume de sa tête par deux et raccourcit le reste de son corps, prenant la forme d'une goutte, le troisième, persuadé que la forme faisait le poids, prit celle d'une enclume, et le dernier, quant à lui, rallongea son corps de près de deux mètres...

Plouf ! Ce fut lui qui atteignit l'eau, le premier. À lui la victoire, et l'honneur de replonger une seconde fois en guise de récompense. Ce

qu'il fit cette fois en se laissant choir allongé comme un nabab sur un nuage, sous les yeux envieux des trois perdants.

Peter et Willy regardaient tous les téléviseurs. Ils purent observer sur España Gorck Television, des pilotes aux commandes de mini-fusées se lancer dans une course folle au-dessus de Madrid, tandis que sur Gorck Italia TV, dans un jeu de "tout repos" des candidats se contentaient d'escalader la tour de Pise sans aucun cordage...

– Il n'y a pas une chaîne locale ? s'étonna Peter.

– Si : America Gorck Broadcast, répondit Gruns dont la voix zappa les programmes :

Il fit apparaître sur les écrans le journal télévisé, présenté par un Gorck tiré à quatre épingles, avec cravate vert pomme en soie et costume rose parsemé de petits pois orange, couleurs qui lui allaient à merveille.

Le présentateur à la tenue chamarrée ouvrait, un large sourire sur le visage, son flash d'informations par une nouvelle dont Peter et Willy étaient à mille lieues de se douter : "Je l'apprends en même temps que vous, cette information extraordinaire : une forme de tourisme inconnue jusqu'alors a vu le jour. Des humains nous rendent visite, je répète, des humains nous rendent visite. Eh oui, ce jour est arrivé... Nous rejoignons Gorck City, New York, pour plus de détails...".

Sur les écrans, les visages ébahis en gros plans de Peter et Willy apparurent. Ils tournaient la tête dans tous les sens, cherchant à localiser la caméra qui les filmait. Les Gorcks les regardaient en souriant.

Peter, se référant à l'un des plans où on le voyait, découvrit que la source de cette image ne pouvait parvenir que des yeux d'un Gorck près de lui. Peter et Willy n'osaient pas comprendre. L'angle de la prise de vue changea alors que la tête de Gruns tourna. C'était lui, la source, et son sourire se fit plus éclatant.

– Mais comment font-ils ça ? s'interrogea Willy.

Son esprit scientifique était de plus en plus mis à mal par ses découvertes dans ce monde fantastique.

– Par télépathie, répondit une voix, derrière eux.

Les deux humains se retournèrent, et découvrirent un vieil homme, de leur propre espèce, qui les dévisageait avec une évidente méfiance. Peter et Willy s'étonnèrent de rencontrer un de leurs semblables dans cet endroit.

– Qui êtes-vous ? demanda Peter.

Sans lui répondre immédiatement, le vieillard lança un regard plein d'une autorité calme mais sûre aux Gorcks qui étaient présents, et les images des deux humains disparurent des écrans.

Et les Gorcks se dispersèrent à contrecœur.

– Il me semble que c'est plutôt à moi de vous poser cette question...

– Pardonnez-nous... C'est vrai, nous sommes nouveaux ici... et si surpris par tout ça que... Enfin... Je suis Peter, et voici Willy, dit-il.

Il tendait la main à l'homme, qui hésita un instant avant de lui tendre la sienne.

Cela faisait une éternité qu'il n'avait pas rencontré quelqu'un de son espèce, du moins pas physiquement, et pas dans une même dimension. Il les côtoyait évidemment tous les jours, et ce qu'il voyait ne l'incitait pas à en accueillir maintenant à bras ouverts.

Leur monde n'était plus le sien. Il ne l'avait plus été depuis qu'il avait douze ans. Il s'était détaché des humains. Trois millénaires avaient passé, et la peur qu'un jour il eût à renouer le contact avec eux ne l'avait jamais quitté. Ce jour craint était arrivé, et voilà qu'il hésitait, face à cet homme au visage pourtant bienveillant qui lui tendait la main avec une spontanéité qui n'avait pu être feinte. Le sourire même de cet homme le troubla, lui que rien ne pouvait ni devait ébranler. Il avait peur de se laisser avoir comme tant d'autres avant lui. Combien de ces mêmes sourires avait-il vus sur des visages humains accompagner une main offerte en guise de promesse de paix à de futures victimes qui ne doutaient de rien, précipitées sans prévenir dans l'horreur et le sang ? Combien de ces sourires crus avaient-ils fait de morts ?... Et l'homme avait peur de croire, de se laisser berner comme l'enfant qu'il avait été, il y a si longtemps, quand il volait les poissons au marché pour se nourrir.

Mais, c'était plus fort que lui, il avait encore envie de croire, c'était si bon de croire.

– Je m'appelle Samuel.

Se présenta-t-il enfin, serrant la main de Peter. À ce geste précis, il ne vit pas que sa bague étincela à son doigt, et que le sceau de Salomon avait reconnu l'un des siens.

– Mais vous pouvez m'appeler Sam !

– Pourquoi s'en vont-ils, Sam ? demanda Peter.

Samuel ne répondit pas.

– Vous pouvez nous dire qui vous êtes à présent ? Qu'est-ce que vous faites dans ce monde ? osa Willy.

Samuel remarqua que Peter regardait les Gorcks s'en aller avec affection, et il baissa la garde :

– Je suis le Gardien du Temple.

– Quel temple ? s'étonna Peter.

Il chercha autour de lui un clocher, ou quelque chose qui y ressemblait vaguement.

– Vous êtes un moine, ou quelqu'un de ce genre...

– Le Temple de Salomon...

À ces mots, Peter et Willy restèrent interdits.

– Suivez-moi, fit Sam en s'éloignant.

Ils lui emboîtèrent le pas.

– Le quoi ?... qu'est-ce qu'il veut dire ?... demanda Willy à Peter en chuchotant.

Il cherchait à confirmer ce qu'il croyait avoir entendu.

– Le Temple de Salomon, répéta Peter.

– Salomon ?... Mais c'était il y a au moins...

Willy s'interrompit en secouant la tête.

– Ce monde se complique...

Dans un monde plus simple, un certain Herbie s'apprêtait à mettre en marche le mixer qu'il venait de remplir de fruits. Il appuya sur le bouton, entendit l'appareil mixer quelques secondes, quand soudain, la lumière de la cuisine clignota, et le mixer s'arrêta.

– Ah non !... ça ne va pas recommencer !...

La lumière ne cessait pas de s'allumer par intermittence, puis le mixer reprit son vrombissement habituel, au grand soulagement de Herbie – un court instant, avant que l'appareil ne s'affole, et ne lui crache son contenu visqueux et sucré au visage.

Earvin rechargeait.

Herbie avait décroché son téléphone sans même prendre le soin de s'essuyer la peau. "Oui, monsieur, je vous envoie quelqu'un", lui répondit le policier du Fifteenth Precinct qui éloigna le combiné de son oreille alors que le bavard lui citait la liste exhaustive des fruits qu'il avait reçus en pleine face, ainsi que leurs poids respectifs, la liste des magasins qu'il lui avait fallu parcourir afin de les choisir bien frais, sans oublier l'apport vitaminé de chacun et dont il venait d'être privé...à cause de son voisin, le fou de Jane Street... "Oui, oui, monsieur, on s'en occupe sur-le-champ, si vous voulez bien raccrocher... sinon, on vous laisse vous débrouiller entre voisins..."

Et Herbie raccrocha immédiatement, ce dont le policier se félicita, avant de se tourner vers ses collègues pour leur annoncer la bonne nouvelle :

– le dingue du 24 West Jane Street est de retour ! Il faut envoyer une patrouille...

Chaque policier présent se défila, paraissant soudain très occupé à son bureau, ou au contraire, s'éclipsa. Il n'y avait rien là de bien étonnant, et, sans se démonter, le policier en charge des appels, lança un appel radio assez sibyllin :

– Central à voitures... problème de voisinage au vingt...

Il laissa un blanc avant de rajouter :

– Jane Street... Demande de patrouille.

Il suffisait à présent d'attendre que quelqu'un morde à l'appel...

Le message grésilla sur le poste de la voiture de Marvin en train de faire visiter le quartier au jeune détective Shirley Shapmond. Elle décrocha le combiné radio :

– Voiture vingt-neuf au rapport. On y va, je répète, on y va... 20 West Jane Street... Over...

– Vingt-quatre, corrigea la voix métallique. Voiture vingt-neuf, vous me recevez, il s'agit du vingt-quatre ! Over.

– Compris, over.

– Oh non... soupira Marvin, conscient qu'ils venaient de tomber dans un piège. Non, non, non, on n'y va pas !

– Pourquoi ? On est juste à côté... s'étonna la toute jeune Shirley.

Marvin ne voulut pas répondre, de peur d'apparaître comme un lâche, et fit demi-tour avec sa voiture.

– Bonne chance, voiture vingt-neuf... over...

Marvin et Shirley n'entendirent pas l'éclat de rire général qui secoua le poste et ses environs.

Loin de ce rire moqueur, Peter et Willy continuaient de sourire, émerveillés, à présent qu'ils découvraient l'intérieur des habitations de la cité Gorck. Comme les façades, l'intérieur était fait d'un matériau inconnu, que Willy était bien incapable d'analyser. Celui-ci alliait la souplesse d'un roseau, la solidité de l'acier, et la beauté d'un marbre rouge italien.

Mais l'aspect le plus surprenant de ce matériau venait de ses réactions ; il semblait vivant. Ainsi, par endroits, il devenait translucide, laissant passer la profondeur d'un regard par la simple volonté des uns et des autres, de sorte que Peter pouvait voir une baie vitrée dévoilant le paysage extérieur, et Willy un simple mur, selon que l'un regardait au dehors et l'autre son carnet de notes.

Dans cet intérieur déconcertant, Sam finissait de leur conter l'histoire qui avait débuté avec Salomon. L'un regardait sans voir, imaginant, le second, perdu dans son écriture, notait les détails merveilleux de cette histoire antique.

– Il leur a offert ce monde, pour qu'ils y vivent en paix, et il m'a nommé, moi le petit voleur, gardien du bien le plus précieux.

– Le Temple de Salomon... c'est inouï ! soupira Peter.

Il avait l'air rêveur, se sentant si petit, face à l'Histoire.

– Mais... vous vivez avec eux depuis trois mille ans ?... C'est impossible ! releva le scientifique.

– Et pourtant, vous me voyez...

– Mais... mais... comment faites-vous pour ?... Enfin, pour ne pas...

Willy n'osait le mot terrible qui le tarabustait....

– ...Pour ne pas mourir ?... l'aida Sam. Voyez-vous, monsieur Stanton, il y a des choses que je ne peux pas vous expliquer, je vous ai raconté tout ça pour vous faire comprendre que ce monde est sacré, et que votre présence le met en grand danger. Je vous demande de repartir d'où vous venez, et d'oublier jusqu'à notre existence... Leur survie en dépend.

– Mais nous ne leur voulons aucun mal, se défendit Peter, meurtri par ces accusations.

– Vous... sans doute pas !... Mais d'autres viendront après vous, et leurs intentions mettront des vies en péril... D'autres viendront... il ne peut en être autrement...

Samuel s'arrêta un moment de parler, puis, devant les regards remplis d'incompréhension de Peter et Willy, il continua :

– Ils sont pacifiques, ils ne connaissent pas le mensonge, ils sont par nature dépourvus de toute forme d'agressivité. Ils ne font que jouer et s'amuser à longueur de journée... mais leur technologie dépasse la civilisation humaine à tous les niveaux... Or, eux, ne pensent jamais à mal... Des victimes idéales... Et je crains que votre invention ne nous apporte rien de bon...

Un silence pesant s'abattit. Le regard de Peter se perdait au dehors, il voyait les Gorcks s'amuser aux alentours, au milieu des humains dans le parc, sans que ceux-ci s'en doutent, et lui s'imaginait jouant avec eux. Soudain, quelque chose attira son attention, les parois de la pièce perdirent leur opacité, il voyait tout New York, les murs transparents l'aidaient à voir la réalité, celle décrite par Sam, telle qu'elle avait toujours été dans son monde. Il regardait le ciel, partout visible, même là où il ne l'était pas plusieurs mois auparavant, là où des tours construites jusqu'aux nuages par le savoir-faire de l'homme avaient été détruites par leur savoir-détruire, un matin de septembre, rappelant à Peter une certaine honte d'appartenir à l'humanité.

– Vous avez raison, Sam. Nous allons vous laisser en paix. Mon frère ne commet que des catastrophes, mais je suis certain qu'il n'hésitera pas à détruire sa machine s'il sait qu'elle peut vous nuire.

Le vieil homme fut soulagé. Il avait cru en Peter, et ne s'était pas trompé à son sujet. Tous les hommes ne se valaient pas, et il regrettait déjà de le voir partir, même s'il savait en son cœur qu'il n'y avait pas d'autre solution.

– Il est presque une heure et quart, annonça Willy. Il faut y aller. Il doit avoir fini.

– Oui...Ils vont me manquer, dit Peter.

Il avait presque les larmes aux yeux.

– Je vais leur demander de vous raccompagner, dit Sam en posant une main sur le bras de Peter. Vous irez plus vite.

– Vous êtes motorisé ? demanda Willy.

Il était déjà impatient de prendre de nouvelles notes qu'il savait être les dernières avant de quitter ce monde enchanteur.

Eddy tentait toujours de photographier la feuille de calcul d'Earvin. Il avait quitté le fourgon et, planqué dans l'ouverture du monte-charge, il s'efforçait en vain de la voir. Mais elle restait hors d'atteinte,

définitivement cachée par l'ordinateur de Peter. Il entendit un bruit venant de dehors, regarda par la fenêtre et vit une voiture de police arriver devant l'entrée. "Il ne manquait plus que ça !". Il se dirigea vers la porte de derrière.

Earvin s'apprêtait à régler le laser quand la sonnette de la porte retentit. "Il ne manquait plus que ça !" s'écria-t-il à son tour. Il reprit ses réglages alors que la sonnette n'arrêtait pas de se faire entendre.

Shirley inspectait la façade de la maison, Marvin se contentait de sonner toujours.

– Police... ouvrez la porte, s'il vous plaît...

– Qu'est-ce que c'est cet endroit ?

– La maison des dingues...

– Et c'est pour quoi faire, tous ces murs ?

– Une histoire de frangins qui ne se supportent plus, mais continuent d'habiter ensemble... Je ne sais plus, lequel des deux l'a installé pour se protéger de l'autre. Peu importe, ils sont cinglés tous les deux.

Il sonna une dernière fois, avant de s'apprêter à partir, soulagé.

– Il n'y a personne, on s'en va !

Mais Shirley ne l'entendait pas de cette oreille, elle était fermement décidée à régler cette affaire de voisinage. Il s'agissait de sa toute première affaire, et elle ne comptait pas commencer une carrière par un abandon. Elle allait sonner elle-même lorsque la porte s'ouvrit sur Earvin :

– Oui ?... Je peux vous aider ?...

– Bonjour professeur ! le salua Marvin.

Le pauvre policier s'était résigné à affronter le monstre, en effet à sa façon. Earvin ne disait rien.

– Vous savez pourquoi nous sommes là, professeur ? reprit Marvin.

– Non, mentit Earvin.

– Vos voisins se plaignent de coupures de courant intempestives. Ça viendrait de chez vous, d'après eux...

– Ah non, pas du tout !... Bon, je vous laisse, vous comprenez, j'ai du travail, coupa net Earvin.

Il fermait déjà la porte.

– On aimerait quand même jeter un œil, dit Shirley.

Elle retenait la porte avec le pied, au grand désespoir de Marvin.

– S'il vous plaît, professeur... fit Shirley.

Earvin hésita, mais elle avait dit les mots magiques.

– Vous avez gagné... C'est bien ma faute... Je fais une petite expérience qui nécessite... un peu d'électricité. Mais c'est terminé, j'ai fini, vous n'entendrez plus parler de moi, promis !

– On peut jeter un œil ? insista l'inconsciente Shirley.

Elle était peu convaincue par l'explication dont se contentait Marvin.

Earvin ne voulait pas, Marvin non plus... mais ce que femme voulait :

– Professeur Brinks, je dois faire mon rapport ; si vous ne me laissez pas rentrer et vérifier que vos expériences ne sont pas dangereuses pour le quartier et n'occasionnent aucune gêne, je serai obligée de vous faire couper le courant, et je demanderai une enquête de la commission de l'énergie.

Earvin les laissa rentrer dans sa maison.

Volant en direction de cette même maison, Peter et Willy découvraient les affres des soucoupes volantes en compagnie de Gruns, Vlanx et Brak. Fidèles à eux-mêmes, Willy notait tout, pendant que Peter s'émerveillait de ce "tout".

– C'est géant... Mais qui pilote ?...

Peter était effectivement en droit de s'interroger, personne ne semblant diriger quoi que ce fût. Et comment eût-ce été possible puisqu'il n'y avait pas de tableau de bord dans cet appareil ? Il y avait décidément trop de détails à noter pour Willy.

Gruns pointa Brak, leur faisant comprendre que c'était lui le pilote. Peter le regarda, mais ne put comprendre comment il pilotait l'engin sans toucher à aucun instrument.

– Télépathie, dit Gruns en avançant la question de Peter et la prise de notes de Willy.

– Ce doit être extraordinaire... Je peux essayer ?

– Les humains ne peuvent y arriver, dit Brak, privant Peter d'un nouveau joujou.

– Bon... Mais... On pourrait faire un petit rase-mottes, non ?... demanda Peter, dans l'espoir de jouer un peu, même par procuration.

Il obtint l'approbation du public Gorck, tandis que Willy laissa tomber son carnet, afin de trouver quelque appendice auquel s'accrocher, mais il ne trouva rien...

Il ne pouvait s'accrocher qu'à l'infime espoir de les voir renoncer à leur entreprise. Il sentit la soucoupe brutalement s'immobiliser dans les airs, et crut que Dieu avait entendu ses prières, ou peut-être que lui, pauvre humain, avait réussi une hypnose par télépathie. Mais il déchantait lorsqu'il vit l'air enjoué des quatre casse-cou, qui secouaient leurs sourcils de haut en bas, et décida de s'abandonner à son sort.

Son cœur se serra, son estomac se noua, et il eut l'impression que ses amygdales allaient s'extraire de sa gorge, alors que ses pieds ne touchaient plus aucun plancher. L'engin filait à pleine vitesse droit vers le macadam.

Pendant ces acrobaties aériennes, les gratte-ciels prenaient la forme de spaghetti ondulants, et il semblait à Willy qu'une bête hirsute lui criait dans les oreilles. Le hurlement de Peter s'arrêta net, de même que l'engin et le cœur de Willy, quand ils se rendirent compte que les manœuvres se

déroulaient désormais à travers la circulation de Broadway, piétons et voitures s'engouffrant au cœur de l'habitable pour disparaître aussitôt par l'arrière de la soucoupe. Willy se cachait les yeux pour échapper à cet insupportable cauchemar, mais la bête hirsute profitait du spectacle autant qu'elle le pouvait et scandait ses émotions de nombreux cris de guerre déchirant les tympanes de Willy, et que répétaient avec entrain trois autres fous...

Mais ils finirent par s'apercevoir du réel malaise du scientifique trop terrestre, et, d'un commun accord, abrégèrent ses souffrances d'un arrêt brusque qui l'envoya se coller le nez contre le pare-brise.

Shirley et Marvin étaient à présent dans la cave d'Earvin afin de voir la teneur de ses expérimentations scientifiques. Ils regardaient avec étonnement le laser, mais Marvin, peu rassuré, et fort de son expérience, avait depuis longtemps compris que, dans ce genre de situation imprévisible, la curiosité était un bien vilain défaut, de sorte qu'il ne posa aucune des questions qui se bouscullaient dans sa tête.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Shirley, peu effrayée, et forte de son inexpérience.

– C'est... une machine à ouvrir des portes...

– Vous vous fichez de moi ?

– Écoutez détective, vous me faites perdre mon temps. Mon assistant est coincé de l'autre côté, et je dois terminer mes recherches rapidement, afin de le faire revenir.

"Pourvu qu'elle ne demande pas..." pensa Marvin.

– Revenir d'où ?

"Trop tard", se dit Marvin en secouant la tête.

– D'une dimension parallèle... La quatrième zone... quatrième dimension, si vous préférez... ces mots signifient-ils quelque chose pour vous ?

– C'est sûrement très technique, et j'ai peur que nous ne puissions... commença de dire Marvin.

C'était pour écouter la visite qui lui pesait de plus en plus, mais Earvin l'interrompt :

– Vous ne lisez jamais de bandes dessinées, détective Shapmond. Des comic books ?...

– Des quoi ?... articula Shirley qui ne voyait pas où il voulait en venir.

– C'est sans importance. Je vais vous simplifier les choses, répondit Earvin.

Il prit dans une poche une boîte d'allumettes en guise d'exemple, pendant que Marvin mettait prudemment la main à son arme.

– Voyez cette boîte, combien de dimensions comptez-vous ?...

– Hauteur, largeur, profondeur... Trois... Où est la quatrième ?...

– Nulle part... ailleurs... Elle est invisible à nos yeux. Nos yeux ne

voient que ces trois dimensions. La quatrième, c'est une réalité parallèle. Un monde en quelque sorte superposé au nôtre, mais dont nous ne pouvons avoir conscience. C'est une dimension invisible et intangible. Aucun de nos sens n'y a accès et pourtant, elle est là, quelque part... ailleurs... derrière une porte...

– Vous voulez dire que c'est un monde invisible, c'est ça ?...

– Oui... pour vous et moi...

– Et votre assistant est de l'autre côté de cette porte dont vous parlez ? demanda Shirley.

Elle avait mis à son tour la main à son arme.

– Oui. C'était un accident... Et c'est pour ça que je dois me dépêcher pour le faire revenir.

– Monsieur, je veux voir votre machine en marche...

Avant que Shirley ne prononce ces mots, Marvin avait cru un instant que la réponse d'Earvin suffirait à le faire interner quelques jours, histoire de s'en débarrasser. Mais la jeune diplômée avait tout gâché de son plan et, à présent, Marvin éprouvait une certaine peur dans cette maison qu'il avait toujours su éviter.

Près de cette maison, mais dans une autre dimension, une soucoupe atterrit, se posant au milieu de la rue. Les mordus de la voltige aérienne sortirent tout joyeux, suivis par Willy, dont la démarche singeait celle d'un homme éméché. Il se remettait lentement :

– C'est la dernière fois que je monte dans un de vos engins de malheur...

– Hélas, soupira Peter.

Il venait de perdre soudainement son sourire.

– C'est ici que nous allons nous dire adieu...

– Mais... vous reviendrez nous voir, non ?... s'inquiéta Gruns.

– Je ne crois pas, répondit honnêtement Peter en se souvenant des paroles de Samuel.

Un silence pesant s'installa, comme si leur tristesse à tous se matérialisait, et les empêchait de se mouvoir, de se dire au revoir, de se dire adieu.

Peter brisa brusquement ce silence :

– Mais c'est le type du FBI !

Il voyait Eddy Libits Jr. sortir de sa maison, et monter après quelques coups d'œil furtifs à droite et à gauche dans un fourgon garé.

Peter se dirigea aussitôt vers le véhicule, passa sa tête à l'intérieur et découvrit trois hommes devant tout un attirail de surveillance, dont des moniteurs filmaient en toute vraisemblance la cave de son frère. Peter extirpa sa tête hors du fourgon et annonça à Willy d'un air stupéfait :

– Vos travaux sont surveillés par le FBI.

Les deux humains intangibles plongèrent alors tous deux dans le

fourgon, pour observer ce qui s'y tramait.

Sur les écrans, devant des regards attentifs et inquiets de ce qu'ils croyaient être des agents fédéraux, plusieurs images d'Earvin réglant la visée du laser sur une chaise. Ils entendirent sa voix : "Attention Willy, on y va... Feu !". La chaise disparut de l'écran, le mur apparut. Les agents notaient tout. Earvin baissa la puissance du laser : "C'est encore trop fort, Willy, on va encore diminuer la puissance de deux unités".

Tout comme Peter et Willy, l'équipe du professeur Orbisson au centre ATX dans le New Jersey surveillait de près les images d'Earvin. Tous les scientifiques observaient avec stupeur le laser bricolé, ne faisant a posteriori que ce qu'Earvin pouvait faire : leur étonnement venait non pas de la disparition enfin réussie de leur propre chaise, mais de celle, imprévue, de leur bunker...

Le professeur Orbisson ne laissait rien transparaître, il était assis, imperturbable. Un de ses subalternes, en liaison radio avec le fourgon, vint lui chuchoter à l'oreille la marche à suivre.

– C'est encore un peu trop fort, messieurs. Nous allons diminuer la puissance de deux unités, répéta-t-il.

Le général, averti de la réussite de l'expérience, arriva à l'improviste dans le laboratoire, pour voir les résultats de ses yeux.

– Nous avons réussi, général, lui déclara fièrement le professeur Orbisson.

– Il l'a fait, il a réussi ! fit le général.

Il n'avait prêté quelque attention aux propos du directeur des recherches, les yeux rivés sur l'emplacement vide en lieu et place du bunker. Il se tourna enfin vers Orbisson.

– Et le retour ?

– On attend que... qu'il le fasse d'abord, finit-il par dire en chuchotant.

– Faites-moi revenir ça immédiatement bougres d'imbéciles ! Sinon, c'est vous que je vais faire disparaître... et pour de bon !...

– Réacteur en marche, ordonna Orbisson.

Ses hommes s'exécutèrent.

– Réglage de la visée...

– ...Le colonel Libits, mon général ! vint interrompre un agent de liaison, en s'adressant au général pour lui passer le téléphone.

– Oui, Eddy...

– Il a réussi !

– Je sais, fiston, je sais... Et c'est grâce à toi...

– Ça a réussi de votre côté ? demanda la voix fière d'un fils enfin reconnu à sa juste valeur.

– Parfaitement !... J'attends juste que les débiles mentaux qui servent de chercheurs ici veuillent bien me faire réapparaître ça !... Qu'est-ce que vous attendez ? ! Que je descende et que je pousse ?...

– Feu ! cria Orbisson.
La chaise réapparut, mais pas le bunker.
– Et le bunker ? Vous l’avez perdu en route ? ! s’énerva le général.
– Il n’y avait pas assez de puissance... On avait diminué de deux unités... Voyez-vous, l’autre a...
– Alors augmentez de deux unités, nom de Dieu ! Vous voulez que je vous aide ? !... Ah, mon petit, je suis entouré d’incapables..., dit-il à Eddy en se calmant. Il va falloir que tu rentres pour mener à bien le reste des opérations, comme tu sais si bien le faire.
– Et pour ?... Qu’est-ce que j’en fais ?...
– Nous avons suffisamment d’informations. Efface-moi ça, mon grand, ajouta-t-il d’un ton froid, sans vie.

– À vos ordres, mon général. Terminé. On remballe et on rentre à la base, ordonna Eddy à ses deux hommes. Je m’occupe de lui.

Peter et Willy espionnaient toujours les espions.

Peter venait de comprendre.

– C’est l’armée et non pas le FBI !

– Pourquoi l’armée s’intéresserait à nos recherches ?... Je ne vois pas en quoi...

Willy s’interrompt en voyant la peur dans les yeux de Peter, de sorte qu’en un instant, il comprit l’utilité de cette invention à des fins militaires.

– Samuel a raison, le laser doit être détruit ! ! s’écria-t-il.

– Cela ne sert à rien, c’est trop tard. Ils savent comment il fonctionne. Ils vont même le d...

– On fiche le camp ! annonça le colonel Libits.

Il venait de pressé le bouton d’un compte à rebours. Cinq minutes commençaient à s’égrener sur une console.

– Tu vois ça, Willy ?...

– Oui, il va...

– Il va faire très chaud ici dans moins de cinq minutes ! confirma le colonel.

Peter et Willy sortirent du véhicule qui démarra.

– Je m’occupe de sortir Earvin de ce guêpier ! dit Peter.

Il régla le compte à rebours de sa montre.

– Toi, tu ne les lâches pas d’une semelle, dit-il à Willy.

Il courait déjà vers la maison de son frère.

– Mais comment ?

– Prends la soucoupe !

Les Gorcks, toujours là, étaient bien sûr prêts à rendre service avec joie, mais Willy eut une brève hésitation à remonter dans cet engin si dangereux.

Devant l'urgence, il surmonta ses angoisses :

– On y va !

Il entra dans la soucoupe et, croyant être suivi des trois Goreks, il les retrouva déjà assis à l'intérieur...

Peter pénétra dans la maison de son frère, et se trouva face à Marvin sortant du monte-charge. Sans perdre de temps inutilement, il plongea par la fenêtre de derrière, se releva et passa au travers de la trappe, arrivant directement dans la cave, face à Shirley tenant Earvin en joue avec son arme. D'où il était, Peter ne pouvait rien faire pour son frère, et se mit aussitôt à la recherche de la bombe.

Il passa la tête dans tous les meubles et tout le fourbi de son frère.

– Quel est votre prénom, détective Shapmond ?... demanda Earvin.

Il essayait d'amadouer la jeune femme.

– Peu importe... ne tentez rien, professeur, ou je me verrai dans l'obligation d'utiliser mon arme...

Peter regarda sa montre, il lui restait trois minutes.

Dehors, Marvin appelait par radio des renforts :

– Voiture vingt-neuf à central...

– Central, j'écoute, voiture vingt-neuf...

– Merci pour le cadeau, Carl !...

– À ton service, Marvin, je me disais que ça te ferait plaisir... et puis, tu es tout seul avec la nouvelle ?... veinard, va !...

– Je te revaudrai ça, en attendant, tu m'envoies des renforts, et une équipe du labo...

– Ça a l'air sérieux, cette fois-ci, dit la voix devenue soudain plus grave.

– Ouais... une disparition... probablement un homicide... Une grosse affaire... un meurtre au nom de la science, t'imagines ?... ça risque de faire la une des journaux... Merci pour le tuyau, j'essaierai de donner une belle photo de moi aux journalistes !...

– Je t'envoie tes renforts, Marvin... Et n'oublie pas de parler de moi à la presse !

– T'inquiète...

– Les renforts arrivent, et moi aussi... À tout de suite !

– C'est ça, je...

Marvin s'interrompit en voyant une lumière clignoter à l'intérieur de la maison des Brinks. Puis, des voisins se mirent à sortir des maisons alentour, le visage très mécontent. Ils venaient à sa rencontre, Marvin avala difficilement sa salive.

– Lâchez ça, professeur ! Ne touchez plus à rien, criait Shirley.

Elle pointait toujours son arme vers Earvin.

– Mon assistant est de l'autre côté, répondit Earvin tout en terminant

de recharger le laser. Il faut que je le ramène, que vous le vouliez, ou non... Sinon, il risque d'en être prisonnier à jamais... Willy, tu m'entends ? Mets-toi en face du laser, je te ramène à la maison.

Il cessa la recharge, puis se mit derrière son laser, prêt à tirer.

Peter regarda les restes du mixer calciné avec inquiétude.

– Professeur, ne faites pas l'imbécile... lâchez cette arme...

– Ce n'est pas une arme...

– Je vous préviens que...

– Tuez-moi si vous voulez, je n'abandonnerai pas Willy !

– Faites un seul geste et je vous...

– Vous n'hésitez pas, j'ai compris... Willy, c'est l'heure de rentrer, mon petit. Tu es bien en place ?... Attention... Feu !

Le laser cracha son rayon.

Peter apparut.

Shirley et Earvin sursautèrent en le voyant.

– Peter ? s'étonna Earvin.

– Pas le temps de t'expliquer ! Il y a une bombe ! Il faut fiche le camp !

Shirley pointait son arme alternativement sur les deux frères. Peter se précipita vers la commande du monte-charge qui descendit très lentement.

– On n'aura jamais le temps ! s'énerva Peter.

– Qui est-ce ? demanda Shirley.

– Mon frère, Peter...

– Et votre assistant ?

Earvin ne savait que lui répondre. Peter s'était jeté sur la trappe, mais il découvrit avec rage qu'elle était fermée à clé.

– Ne bougez plus, monsieur ! lui cria Shirley.

Elle braquait son arme sur lui à bout de bras.

– Tu as la clé ? demanda Peter à son frère sans se soucier du détective menaçant.

– Je ne sais pas où elle est.

– Les mains en l'air !

– Il ne reste qu'une solution, Earvin, dit Peter en montrant le laser. Il est chargé ?...

– Vous ne toucherez plus à rien, messieurs !

– On peut le rendre portatif ?

– C'est fait, répondit Earvin en arrachant tous les fils.

– Il faudrait qu'on puisse disparaître tous les trois et le laser avec...

À ces mots de son frère, Earvin dénicha un miroir le long d'un mur, pendant que Peter se saisit du laser.

– Baissez votre arme ! Je ne le répéterai plus !

Peter ne regarda pas Shirley, mais sa montre, il n'avait pas le temps de la raisonner. Il tira dans le miroir que portait Earvin, et le faisceau reflété

atteignit Shirley qui disparut aussitôt. Puis, se comprenant, les frères se mirent côte à côte, face au miroir, et Peter tira une seconde fois.

Le souffle de l'explosion projeta Marvin et les voisins à plusieurs mètres. Les fenêtres se brisèrent dans tout le quartier. Les portes sortirent de leurs gonds. Le visage d'Herbie s'écrasa contre le gazon.

Des cendres et des débris se répandaient sur tous ces corps allongés à terre, et couvraient d'un brouillard opaque le quartier. La maison éventrée était la proie des flammes.

On entendait des sirènes de police au loin.

L'après-midi

Le van de surveillance était déjà loin. Au volant, Eddy Libits Jr. souriait en regardant les quatre zéros rouges qui clignotaient sur sa console. La bombe avait fait son travail, tout comme lui. Il était satisfait : "Bon débarras !..." dit-il en éteignant le compte à rebours. "Mon Dieu !", s'écria Willy, qui se trouvait juste à côté de Jr. conformément à ses propres vœux, puisqu'il avait en effet demandé à Brak – qui pilotait la soucoupe, de ne pas quitter le van des yeux. Celui-ci l'avait pris au mot, et le pilote survolait le macadam au cœur même du véhicule à quatre roues.

– Qu'y a-t-il ? demanda Gruns.

– La bombe a explosé...

– Chouette alors !...

– Mais non... ça n'a rien de chouette, une bombe qui explose, bien au contraire ! Il y a des gens qui meurent...

Willy s'interrompt, avant de reprendre d'une voix blanche :

– Peut-être que Peter n'a pas réussi à sauver son frère... Il est peut-être... Je...

– Peter ? ! s'écrièrent les trois Gorcks. Oh non ! Il va très bien !

– Comment pouvez-vous le savoir ?...

Les yeux des créatures papillonnaient, leurs cils s'envolaient dans de grands mouvements, comme pour confirmer leur réponse.

– Vous pouvez le voir ?...

Les cils s'envolèrent encore.

– Il est vivant ?

Six papillons battaient toujours leurs ailes de haut en bas.

– Et le professeur ?...

Les ailes s'immobilisèrent, suspendues en attente d'informations.

– Et son frère, reprit Willy. Un grand maigre, avec des cheveux blancs mi-longs, une chemise grise qui lui arrive au genou ?...

– Et qui a l'air de venir d'une autre planète ? demanda Gruns.

– Oui, c'est ça...

– Il va bien, il est avec Peter... Et la jolie fille va bien aussi.

– La fille ?... Quelle fille ?... Il y a une fille ?... Et... elle est jolie ?

– Oh oui...ouh...

Gruns allongea sa bouche en un museau de loup et se tapa la tête du pied gauche, comme pour se secouer les neurones en poussant un hurlement d'admiration. Il fut joint aussitôt par Brak et Vlanx qui se mirent à exprimer leur appréciation pour la fille. Le premier transforma sa main en un marteau géant et se cognat le front avec, en roulant des

yeux dans tous les sens, alors que le second éjecta ses globes oculaires hors de son visage et laissa sa mâchoire inférieure tomber au sol, dévoilant sa longue langue déroulée comme un tapis.

La soucoupe elle-même semblait donner son avis sur la fille, effectuant des acrobaties aériennes de toute beauté.

Willy ne pouvait désormais avoir aucun doute quant au physique de cette fille... Mais ce dont il était témoin lui laissait planer un sérieux doute sur sa santé mentale...

L'important restait que Peter et Earvin étaient vivants.

Shirley, la jolie jeune femme si appréciée des Gorcks, avait, elle aussi, et grâce à Peter survécu à la bombe incendiaire qui aurait dû effacer toutes traces du laser et de son inventeur. S'ils avaient échappé au drame, les trois rescapés avaient néanmoins subi le bruit assourdissant de la détonation, bien qu'à l'abri de toute blessure dans la dimension parallèle. Ils mirent un moment à recouvrer leurs esprits.

Les deux frères, eux, avaient l'avantage évident de savoir qu'ils étaient dans un autre monde, mais la pauvre Shirley, inconsciente de son nouvel état, s'était d'abord vue brûler vive avant de constater malgré ses cris et les flammes qui l'encerclaient, qu'elle ne ressentait aucune brûlure, même superficielle. Elle ne ressentait pas non plus la chaleur du brasier l'entourant. Elle crut perdre la raison. Était-elle morte ? Elle décida de vérifier le bon fonctionnement de son système sensoriel, et constata que son corps était entier, tâtant et palpant partout ; sa vision confirmait le toucher : elle était en un seul morceau ; elle entendait le crépitement des flammes, son ouïe s'avérait ainsi intacte.

C'est alors qu'un douteux parfum d'après-rasage bon marché lui fit douter de son odorat... ne devait-elle pas logiquement avoir dans les narines l'odeur âcre et asphyxiante de la fumée ? Elle n'hallucinait pourtant pas, elle n'inventait pas la combustion générale. Elle reniflait – aucune fumée, elle ne toussait pas... Soudain, une silhouette monstrueuse se dessina derrière un rideau de fumée, puis une seconde à travers des flammes, plus petite.

– J'ai toujours su que ça finirait comme ça ! dit la plus large de ces formes.

Shirley, tous les sens en alerte et l'arme à la main, était prête à tirer sur ces deux fantômes, mais l'odeur de l'après-rasage venait du plus chétif de ces spectres, et elle l'entendit protester :

– Ce n'est pas ma faute, je n'ai...

C'était bien la voix du professeur Brinks. Elle comprit que la silhouette monstrueuse était celle de son frère, portant le laser à bout de bras. Elle baissa son arme, et écouta la conversation, à la recherche d'indices pour son enquête.

– Et c'est la faute de qui ? !... C'est tout ce qui nous restait de papa et

maman, Earvin ! Mais non... il a fallu que tu reviennes, et que tu fiches tout en l'air. Tout ce que tu touches tombe en miettes !

– D'abord, je te signale que je ne suis pas responsable de l'explosion... Et puis, nous sommes entiers... dans un autre monde, mais entiers !

– Nous ne sommes donc pas morts ? intervint Shirley.

Elle dévoila ainsi sa présence aux deux hommes.

– Vous êtes là ? !... Bien sûr que non, nous ne sommes pas morts. Nous sommes dans le monde parallèle, cette dimension dont je vous parlais avant l'explosion.

– Comme votre assistant, alors ?...

– Exactement... Donc, vous m'écoutiez vraiment...

– Et où est-il ?

– Il est parti à la poursuite des tarés qui surveillaient mon frère, répondit Peter.

– Qui pourrait avoir intérêt à me surveiller ?... Et pourquoi ?...

– Eh bien, c'est ce que Willy se charge de découvrir !...

– Tu as rencontré Willy ?

– Oui.

– Il va bien ?

– Il allait bien quand je l'ai quitté... Je m'inquiète pour les autres...

– Quels autres ?

– Tu verras tout à l'heure.

– Excusez-moi d'interrompre vos retrouvailles, mais est-ce que l'on peut m'expliquer ce qui se passe dans...

– ... Il faut les prévenir, la coupa Peter.

Il se dirigeait déjà vers la trappe, derrière la maison.

– Qui ? demanda Shirley à Earvin.

Ce dernier n'en savait rien, mais il décida de suivre son frère. Shirley les regarda partir, hésita un instant à rester sur place, mais elle finit par les suivre. Elle posa un pied sur les marches en bois attaquées par le feu et menant vers la trappe, mais son pied passa à travers. Elle prit ainsi connaissance des inconvénients d'appartenir à un monde qui rendait son monde d'origine intangible. La difficulté, en l'occurrence, était d'escalader un mètre soixante-dix, sans marches, parmi les flammes, alors qu'elle ne mesurait qu'un petit mètre soixante. Comptant bien y arriver seule et sans aide, elle refusa la main de Peter qui apparut à travers la porte, l'invitant à se laisser hisser.

Elle se hissa, tant bien que mal, et finit par se retrouver sur le gazon, derrière la maison. Comme elle avait refusé son aide, Peter n'attendit pas qu'elle se fût entièrement extirpée de la trappe, et, afin de ne perdre aucune seconde, il se résolut à traverser la maison au lieu d'en faire le tour, en passant par la porte de derrière, afin de parvenir de l'autre côté.

Shirley eut à peine le temps de voir Earvin passer à travers la porte derrière son frère, et entreprit de les suivre dès qu'elle se fut relevée. Elle

s'arrêta au seuil de la porte, et reprit sa respiration. Ce monde dont elle ne faisait plus partie était toujours en flammes, et il lui était psychologiquement éprouvant de replonger dans cette fournaise, même parallèle. Elle inspira profondément, et pénétra dans la maison.

Elle traversa le salon, en évitant l'ouverture du monte-charge pour ne pas retomber là d'où elle venait, rattrapa les deux frères, et sortit avec eux dans le jardin.

Devant la maison, les voisins choqués, et ses collègues depuis peu, impuissants, regardaient les flammes qui léchaient la façade de la maison.

Marvin, le visage blême, couvert de cendres et de débris, parlait avec Otis et Carl, les premiers policiers venus en renforts.

– Où est la nouvelle, Marvin ? !... demanda Otis, déjà tout suant.

– ...

– Ne me dis pas que tu l'as laissée rentrer là-dedans ? !...

Otis n'eut pas besoin de réponse pour confirmer ce que le visage sombre et muet de Marvin attestait.

– Nom de Dieu !... Tu sais qui est son père ?... Qu'est-ce qu'on va lui dire ?... Elle sortait à peine de l'Académie, bon Dieu...

Marvin n'avait pas le cœur à lui répondre. Au lieu de mots, une toux s'échappait de sa bouche. Il pensait à la belle emmerdeuse qu'il avait suivie, puis abandonnée, sa collègue d'une heure à peine, Shirley Shapmond, morte brûlée... Les premiers pompiers arrivaient. Il était trop tard. Vu l'état de la maison, elle n'avait en effet aucun espoir d'avoir survécu.

– Et l'homicide ?... s'informa Carl, comme si seule lui importait l'enquête précédant l'explosion. Où est le professeur Brinks ?

– Il est devant vous, répondit Shirley.

Elle s'était approchée d'eux pour les entendre.

Marvin, Otis et Carl regardaient les flammes derrière elle, sans la voir.

– J'en ai marre qu'on ne me réponde pas ! cria-t-elle.

– Il faut annoncer sa disparition au capitaine, arriva enfin à dire Marvin.

– Tu t'en occupes, mon vieux ! répondit sèchement Otis.

– Oui, Marvin, renchérit Carl, c'était toi le chef de patrouille.

– La disparition de qui ?... demanda Shirley.

– J'n'aimerais pas être à ta place... dit Otis. Enfin, j'n'aimerais pas être à la sienne non plus.

Il s'éloigna en direction de son véhicule.

– Perdre un partenaire... dans une patrouille de routine... Tu n'aurais pas dû la laisser seule, Marvin, dit Otis, enfonçant un peu plus l'officier tout tremblant. Surtout quand on sait qui est son père... Un joli brin de fille, en plus... Quel gâchis...

– Ce n'est quand même pas de moi que vous parlez ?... Allô ?...

– Code trois, lança Marvin par radio, je répète, code trois. Homme à terre...

– Femme à terre ! C'est la moindre des choses, soupira Shirley.

Elle avait compris qu'elle était désormais invisible aux yeux de ses collègues qui appartenaient à une autre dimension qu'elle.

Elle se tourna alors à la recherche de ses nouveaux compagnons, ceux de la quatrième dimension qui, même s'ils la traitaient comme si elle était invisible, étaient bien les seuls à l'apercevoir. Elle les vit au bout du jardin et courut les rejoindre.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Earvin à son frère.

Celui-ci visait une voiture de police avec son laser.

– Il nous faut un moyen de locomotion, répondit Peter.

Il tira sur la voiture qui fût aussitôt matérialisée dans leur nouvelle dimension.

– Mais qu'est-ce que...que, bégaya Otis.

Il venait de voir disparaître le véhicule dans lequel il s'apprêtait à monter.

– Où allons-nous ?

– Monte, ordonna Peter à son frère. Pas le temps de discuter.

– Vous venez, Détective Shapmond ? demanda Earvin.

Il lui tenait la portière arrière ouverte.

Cette dernière se délectait de voir l'air ébahi d'Otis, transpirant de plus en plus, et certains aspects de son invisibilité commençaient à lui plaire. Elle accepta de monter avec les deux frères, mais, n'aimant guère se voir le siège arrière imposer comme une enfant, elle s'installa à l'avant, à côté de Peter, forçant Earvin à prendre place derrière elle.

Peter mit le moteur en route, et démarra sur les chapeaux de roues, fonçant sans peur sur une voiture de police qui lui barrait le passage.

Shirley vit la voiture arriver droit sur elle, se colla le dos au siège, s'attendant, terrifiée, à voir de la tôle froissée. Elle ne vit que le capot de leur voiture se fondre dans le coffre arrière de l'autre voiture. Les deux véhicules passèrent l'un dans l'autre, et Shirley, qui s'était arrêtée de respirer, écarquilla les yeux, et poussa un très léger cri de surprise. C'était au moment où un pare-chocs ainsi qu'un coffre traversaient son propre corps. Puis, un pare-brise arrière et son essuie-glace lui balayèrent la tête.

Les habitacles des deux voitures se mêlèrent un court instant sous les yeux incrédules de Shirley et d'Earvin, qui ne comprenaient plus quelle partie appartenait à quel véhicule, alors que les sièges pénétraient leur corps. Après le pare-brise avant et le capot, la voiture disparut derrière eux, révélant la route, à la sortie du portail de la maison.

Peter tourna à droite, et prit la direction de Central Park.

Ses passagers, à peine remis des apparents chocs interdimensionnels, malmenant plus l'esprit que leurs corps intangibles, ne purent profiter bien longtemps d'une route dégagée. Ils virent des ambulances venir

droit sur eux à pleine vitesse, alors que Peter maintenait son cap sans ciller une seconde. Ils ne hurlèrent pas, comme Willy avant eux, ce n'était après tout qu'une voiture terrestre, et pas une soucoupe volante faisant du rase-mottes au-dessus des bâtiments d'une ville immatérielle.

Ils mimèrent un hurlement, mais, bouche bée, ils restèrent muets durant la traversée de la première ambulance, de la seconde avec ses appareils médicaux, ses brancards, ses ambulanciers, mais aucun des deux ne put étouffer un cri de surprise quand une énorme masse rouge, toutes sirènes hurlantes, se dirigea sur eux.

Les deux nouveaux touristes de la quatrième dimension réussirent à contenir leur légitime étonnement, retenant leurs cris, afin de ne pas déconcentrer Peter dans sa conduite et de provoquer un accident, ne concevant sans doute pas qu'une telle éventualité était difficilement envisageable...

Presque calmes, ils traversèrent le moteur, son hélice de refroidissement, évitée quand même par réflexe, ses courroies et autres mécaniques, puis les divers éléments de la carrosserie, avant de se retrouver soudain dans une obscurité inattendue. Ils ne voyaient plus rien, aucun indice n'expliquait ces brusques ténèbres.

C'est alors que les gyrophares en marche de leur propre voiture jetèrent de furtifs éclairs bleutés autour d'eux, leur révélant une sorte d'aquarium à la place de leur habitacle... Ils étaient dans de l'eau.

Ils eurent d'abord l'impression de flotter, et bouchèrent leur nez par automatisme, comme pour se préparer à une longue apnée, sans chercher à comprendre ce nouveau monde décidément si différent. La voiture finit de traverser le camion, ils n'étaient plus dans le noir, ni dans l'eau, et les deux passagers tournèrent la tête en même temps, de sorte qu'ils comprirent avoir traversé la citerne d'eau du camion.

Ils se laissèrent aller contre leur siège, des questions plein la tête, après ce plongeon plus qu'inhabituel.

En scientifique averti, et comme son assistant avant lui, Earvin entreprit d'analyser rationnellement la situation, en passant la main sur sa chemise. Aucun échantillon d'un quelconque liquide ne pouvait être prélevé, sa main restait sèche. Il en conclut que "tout corps appartenant à la quatrième zone, plongé dans un élément liquide appartenant à la troisième, ne garde aucune trace dudit élément", mais lui n'avait pas de carnet pour le noter...

Shirley, dans une logique plus policière, se demandait comment son rapport expliquerait tout ceci, et si sa hiérarchie comprendrait... mais comprendre quoi, au juste ?

– Où allons-nous, si ce n'est pas trop vous demander ? s'informa-t-elle.

C'était dans l'espoir de trouver des indices concrets à mettre dans son rapport.

– A Gorck City, New York, lui répondit Peter.

– Gock, quoi ?...

Peter ne s'expliqua pas. Occupé à traverser une longue file de voitures arrêtées par un feu rouge de l'autre dimension, il ne pensait qu'à prévenir au plus vite les habitants du monde parallèle du grand danger qui les menaçait... Des armes, une bombe incendiaire... ce n'était que le début... Et il ne pouvait s'empêcher de pressentir un péril inéluctable...

Peter était pourtant loin de se douter de la réelle prescience de son angoisse, car, au centre ATX, les choses allaient vite, très vite. L'armée, sous les ordres du général Libits Sr., y veillait.

Les travaux du professeur Orbisson et de ses hommes étaient suivis de près. Des essais plus que concluants avaient déjà été entrepris sur le fonctionnement du laser, dans un sens et dans l'autre. Un soldat – de plomb pour cette fois encore, était passé dans l'autre monde, et en était revenu intact. Ce qui suffit à ces hommes de science impatients de conclure que le stade de l'expérience était à son terme, et que venait à présent le temps de l'application.

Mais le général ne partageait pas cet avis, et attendait, pour se réjouir, que l'expérience fût faite sur un être vivant. Hélas pour lui, nul n'avait prévu une réussite aussi rapide de la part du cinglé professeur Brinks, et l'homologue militaire de ce dernier n'avait ni souris, ni rats, ou autres cobayes...

Orbisson savait également, sans même poser la question, qu'aucun de ses hommes n'accepterait de tenter l'expérience. Il avait donc envoyé un de ses sous-fifres chercher un animal quelconque. Un chat, chien, ou même un vulgaire cafard.

En attendant, sous l'œil vigilant du général, il tentait de gagner du temps en développant rapidement le montage des mini-lasers. Des armes de poing. Des reproductions miniaturisées à l'extrême qui pouvaient être maniées comme de simples pistolets.

Les armes étaient en fait prêtes depuis longtemps, n'attendant que le terme de l'expérience pour qu'un circuit électronique définitif leur fût posé pour leur bon fonctionnement.

Sachant les possibilités d'une telle arme, et n'ayant qu'une confiance limitée dans ses hommes, le général avait exigé qu'elle ne fût fabriquée, dans un premier temps, qu'en quatre exemplaires.

Quatre mini-lasers qu'il sortit lui-même de son coffre-fort, et qu'il ne lâchait pas des yeux pendant que Ronald et deux de ses assistants – sous la garde d'une dizaine de soldats – y plaçaient les circuits électroniques nécessaires. C'était beaucoup de précautions, mais le général ne voulait pas voir une seule de ces armes tomber dans les mains d'un homme plus ambitieux que lui. Si tant est qu'un tel homme existât.

– Voilà, général ! C'est fait, annonça Ronald.

Il venait de poser le dernier circuit sur la quatrième arme.

– Ce ne sera fait que lorsque vous l’aurez convenablement testée, professeur Orbisson !...

Ronald, ne sachant quoi répondre, regarda, l’air presque inquiet, ses deux assistants pas plus rassurés, comme s’il les invitait à trouver rapidement une solution. Mais ceux-ci reculèrent d’un pas, prêts à laisser seul le professeur.

Ronald cherchait un moyen de gagner du temps, un quelconque prétexte, quand la porte du labo s’ouvrit sur le colonel Libits Jr., vêtu de son uniforme, apparemment très fier de sa réussite. Pour la première fois de sa vie, le professeur était heureux de le voir.

– Colonel ! commença le père.

C’était au moment même où Willy et ses trois Gorcks entraient à leur tour sans se soucier d’ouvrir la porte, et découvraient les lieux.

– Tu arrives à temps, mon grand, continua le général.

Il se tourna vers Ronald.

– Professeur, montrez le résultat au colonel.

– Certainement, répondit Ronald, heureux de gagner de précieuses minutes. Nous les avons miniaturisés au maximum, comme prévu. La batterie a une capacité de plus de trois cents tirs. Le circuit n’ajoute aucun poids à l’arme, et ça se charge en quelques secondes. Un homme moyen peut en porter plus de dix sans qu’il soit gêné. Cela donne une puissance de feu individuelle sans égale. Comme vous pouvez le constater, il y a deux gâchettes : la première est pour tirer normalement, contre quelque chose ou quelqu’un ; la seconde en revanche permet à son utilisateur de se dématérialiser lui-même ou inversement, une décharge lui est envoyée directement par la crosse... Et hop, il est d’un côté ou de l’autre...

– Combien y en a-t-il ? demanda le colonel.

– Quatre, conformément aux ordres.

– S’il y en a un de plus, Professeur, vous n’êtes plus de ce monde, dit le général dans un demi-sourire.

Il oscillait entre l’humour et la menace de mort.

– Je vous en donne ma parole, général... De toute manière, c’est vous qui les aviez dans votre coffre et...

– Et le reste ? coupa le fils.

Pris entre le père et le fils, Ronald ne savait plus à qui répondre. Sans dire un mot, il se tourna vers une petite chaîne de montage, retira un des sept disques métalliques d’environ cinq centimètres de diamètre, et colla une de ces faces aimantées contre la paroi du bunker. Puis, il exhiba un petit boîtier de télécommande, pas plus grand que le disque.

– Télécommande longue portée. Un seul bouton pour les sept disques.

Ronald appuya sur le bouton de la télécommande, et le bunker disparut aussitôt des yeux de tous.

– Comme vous le voyez, reprit-il, nous pouvons ainsi faire passer ce que nous voulons, quelles que soient la masse et la structure, d'un côté à l'autre, et inversement. Attention, regardez...

Il appuya sur le bouton, sans que rien ne se produisît.

– Un problème, professeur ? demanda le général, menaçant sans sourire.

– Euh...je crains que...que les ondes ne passent pas d'un monde à l'autre, général...

– Fais-moi réapparaître le bunker, mon grand !

Le général s'était adressé à son fils, en lui lançant l'une des armes.

– Bien... ce sera l'occasion parfaite pour voir si ça marche. Ramenez-le, dit le colonel au professeur Orbisson.

Il pointait le laser sur lui.

Willy et ses compagnons, pour qui les deux dimensions étaient toutes deux visibles de manière égale, ne comprirent pas tout de suite que le bunker – qu'ils n'avaient jamais cessé de voir, était passé de leur côté à eux, du côté de la quatrième dimension. Willy eut un doute, et s'approchant pour le toucher, s'aperçut que sa main ne passait pas au travers, de sorte qu'il comprit à quoi servait l'arme.

– Planquez-vous ! hurla-t-il à ses amis.

Il avait lui-même plongé derrière le bunker, in extremis, au moment où Libits Jr. tirant sur Ronald et le fit disparaître.

Le cri que commença de pousser Ronald quand il vit le rayon laser l'atteindre s'interrompit dans une dimension pour continuer dans l'autre.

Là, dans ce nouveau monde, il crut un bref instant apercevoir trois silhouettes, mais elles disparurent en un éclair. Il vit surtout le bunker et comprit que le test impromptu des Libits avait marché. Il attribua la triple hallucination à une sorte de décalage horaire entre les deux mondes.

Ayant vérifié qu'il était entier, il passa la main devant les yeux du colonel. On ne le voyait plus. Rassuré, il osa une grimace et quelques noms d'oiseaux devant ses deux bourreaux qui n'arrivaient pas à le voir, ni à l'entendre.

– Hello, bande d'idiots !

– Professeur, vous avez un problème ? hurla le général.

Ronald fut pétrifié. Même dans un autre monde, le général lui faisait peur, et il pensait, sans réfléchir, qu'il avait entendu son insulte. Il se dépêcha de presser le bouton de la télécommande, mais ne nota aucun changement autour de lui. Il allait recommencer quand il entendit le général :

– C'est bien, vous avez fait revenir le bunker... vous voyez, quand vous voulez...

Ronald comprit que ça avait fonctionné, mais qu'il ne pouvait s'en rendre compte lui-même car il était capable de voir le bunker dans les deux mondes. Pendant ces réflexions, il vit le colonel pointer son arme

dans une direction et l'entendit ordonner :

– Mettez-vous bien en face, professeur.

Il obéit sans se poser de questions, ferma les yeux, et pria juste pour ne pas être désintégré. Il attendit un court instant qui lui parut pourtant une éternité, et finit par ouvrir un œil. Il vit le colonel abaisser son arme, et se tourner la tête vers son père :

– Ça fonctionne parfaitement, mon général.

Ronald sut qu'il était de retour dans sa dimension d'origine quand un de ses assistants lui adressa la parole. C'était celui qu'il avait envoyé chercher un être vivant. Il avait les mains fermées hermétiquement l'une sur l'autre :

– Je n'ai trouvé qu'une mouche, professeur Orbisson.

– Vous me voyez ? demanda-t-il, rassuré.

– Pardon, professeur ?...

– Je vous demande si vous me voyez, oui ou non ?

– Euh...oui, professeur.

– Eh bien, c'est un succès. Vous saurez que je viens de tenter l'expérience sur moi-même. Alors, votre mouche, mon vieux...

– Déclenche l'opération...Transfert immédiat, lança le général à son fils.

– Ne vaudrait-il pas mieux attendre ?...

– Certainement pas. Ça fait cinquante-six ans que j'attends ce moment ! Et, à mon âge, chaque minute compte. Je n'en ai plus une à perdre. Je veux l'autre monde... avant le coucher du soleil, ajouta-t-il en partant.

– À vos ordres, mon général ! répondit Junior. Préparez vos hommes, professeur. Lancement de la phase une dans deux heures !

– Oui, colonel.

Le professeur Orbisson donna des directives, et blouses blanches et treillis se mirent à s'activer, pendant que Willy se relevait précautionneusement de sa cachette. Il laissa échapper un léger cri de stupeur, que les Gorcks entendirent, apparaissant devant lui en une fraction de seconde.

– On joue encore à cache-cache ? demanda Gruns.

– Ce n'est pas un jeu, dit Willy.

Il constatait l'innocence de ses compagnons et eut l'air soudain inquiet de les savoir parmi tous ces gens armés capables de venir dans leur monde.

– Il faut absolument que vous rentriez chez vous,

– On ne joue plus ? se plaignit Brak.

– Je ne crois pas que ce soit le moment...

– Pourquoi ?...

Willy ne savait quoi répondre à Gruns.

Loin de là, à Central Park, une voiture de police patrouillait. C'était un jour comme un autre, en plein après-midi. Il était seize heures, certains sortaient de leur bureau pour profiter du beau soleil qui régnait toujours sur la ville en ce mois d'octobre, et s'asseoir sur l'herbe encore une fois, avant que le froid de l'hiver ne se décide enfin à arriver.

Des amoureux, s'embrassaient sur un banc ; d'autres, courageux, faisaient leur jogging ; un marchand de glaces vendait ses dernières marchandises avant de se recycler dans le hot-dog, comme chaque hiver. Tout le monde à New York profitait de ce beau temps en pensant que ça ne durerait sans doute pas...

Et ils n'avaient pas tort... un orage se préparait. De gros nuages noirs à l'horizon annonçaient le début du mauvais temps. Un temps horrible qui s'apprêtait à s'abattre sur l'humanité, un vent de désastres et d'horreur se préparait à souffler.

Peter conduisait sa voiture à travers tout ce monde inconscient, inconscient de cette voiture et du danger à venir. Il se demandait ce que l'armée espérait faire en mettant la main sur l'invention de son frère.

– Oh, mon Dieu ! s'écria Shirley.

Elle venait de découvrir Central Park comme elle ne l'avait encore jamais vu.

– C'est... mais c'est..., bégaya Earvin.

Il échoua à donner des mots à ce qu'il voyait.

Gorck City se dressait devant eux, invisible au milieu d'une des villes les plus peuplées de la planète. La voiture traversa la rue principale de la ville quand un Gorck, surfant dans les airs, plongea dans sa direction. Il reconnut Peter et salua timidement la belle passagère qui l'accompagnait.

La main de Shirley répondit par automatisme à cette étrange créature sur son étrange engin, pendant que l'esprit scientifique d'Earvin admirait béatement le fonctionnement de cet appareil qu'il eût aimé inventer.

Du haut de son habitation, Samuel vit la voiture s'arrêter, juste en bas de chez lui. Il vit Peter qui en sortit en courant et comprit que les choses allaient mal.

Peter, sans perdre une seconde, pénétra le bâtiment, et emprunta ce que d'aucuns eurent appelé un ascenseur pour monter rejoindre le Gardien du Temple. Il abandonnait derrière lui, et sans explications, Shirley et Earvin, seuls face à ces Newyorkais d'un autre genre qu'ils n'avaient jamais vus.

Earvin, pris par sa curiosité scientifique mise à rude épreuve par un tel surf, surmonta le premier sa timidité, et osa aborder un des Gorcks :

– Comment ça marche ?

– Principe antigravitationnel, et la propulsion est assurée par un système de renvoi d'ondes électro-magnétiques en G puissance neuf, lui répondit le surfeur, exhibant les circuits électroniques de son superbe engin.

Peu intéressée par l'aspect technique, pourtant brillant, de ce nouveau monde, Shirley se tourna vers un autre côté des choses, en échangeant de tendres regards avec trois Gorcks. Elle ne put résister à l'envie de caresser la joue de l'un d'entre eux. Et ce dernier en fut enchanté au point de battre les pieds si fort qu'il décolla du sol, amplifiant la stupeur de la jeune policière, lui procurant néanmoins un certain plaisir. C'était comme si on venait de lui faire un beau compliment. Il y avait quelque chose de si touchant dans leur regard à chacun. Elle les aima soudain tous, et tous l'aimaient déjà.

Il n'y avait rien de touchant dans le regard de Samuel. Peter, à travers leur noirceur, y décelait comme un reproche, entre la peur et la colère. Samuel fulminait :

– Et où sont-ils, vos soldats ?

– Je n'en sais rien, Willy les a suivis avec...

– ... Avec qui ?...

– Avec...avec Gruns, Brak, et Vlanx... Je sais que vous...

– Vous n'aviez pas le droit de les y mêler !

– Mais... Écoutez, Sam ! C'était la seule solution pour savoir qui ils sont, et ce qu'ils préparent. Il vaut mieux connaître son ennemi pour pouvoir se défendre. Sam ?...

Peter s'interrompt en constatant que Sam ne l'écoutait plus. Les yeux fermés, le vieil homme, après une profonde inspiration, était déjà en communication avec les siens, voyant avec leurs yeux. Il faisait face à ces hommes qu'il ne connaissait pas, mais dont les intentions lui étaient connues d'avance. Il savait le drame qui se nouait, quelque part dans le New Jersey, dans cette base ATX...

Samuel, par les yeux de Gruns, vit le labo, le matériel haute technologie, les nombreux chercheurs, le bunker, ainsi que le professeur Orbisson qui dissimulait discrètement un circuit électronique dans sa poche, surveillé de près par Willy. Grâce à Brak et Vlanx, envoyés en éclaireurs par Willy hors du labo, Sam put voir Eddy Libits Jr. accompagné de ses deux éléments les plus fidèles et efficaces, les majors John Bernaby, et Emmy Malville, à qui il donna deux armes lasers, leur demandant d'en faire bon usage...

Samuel n'avait pas besoin d'en voir et d'en entendre plus. Le temple était sur le point d'être découvert, les siens étaient en grand danger. Il ouvrit les yeux, le regard droit vers Peter mais sans le voir.

Peter ressentait le trouble de Samuel. Pendant sa communication télépathique, il avait lui aussi fermé les yeux, par curiosité, par instinct. Il lui sembla voir et entendre des hommes en uniforme parlant entre eux. Il avait vu des armes aussi. Et il eut peur. Il avait aussitôt rouvert les yeux, pour voir le regard fixe de Samuel. Avait-il accès à la télépathie, ou avait-il tout imaginé ?

– Retournez d'où vous êtes venu, mon garçon, l'interrompit Samuel dans ses pensées.

– D'où je viens... ce ne sont plus que des cendres..., et si vous...

– Nous allons quitter cette ville...

– Ah...Mais pour où ?...

– Cela ne regarde que mon peuple et moi.

Peter voulut protester, mais le vieil homme l'en empêcha d'un geste las de sa main, lui signifiant qu'il n'y avait plus rien à dire, que sa décision était prise, et qu'elle était sans appel. Samuel était abattu, la peine se lisait sur son visage. Peter respecta le silence du vieillard. Sans dire un mot, il baissa la tête, et descendit rejoindre son frère et Shirley.

Son regard était sombre, son air grave, et tous deux comprirent à travers son silence si pesant que la situation était pire que ce qu'ils avaient pu imaginer.

– Qu'y a-t-il, Peter ?

– Je crois que nous les avons mis dans de sales draps...

– À cause de mon... à cause de moi ?

– Je le crains.

– Mais, s'il s'agit de mon laser, je le détruis sur-le-champ ! Je ne voulais pas...

– ... Ça ne sert plus à rien maintenant, Earvin ! Il est trop tard !

– Nous ne pouvons rien faire ?

– Je... si. Et c'est notre seule chance de pouvoir faire quelque chose.

Peter venait de prendre un air décidé qui contrastait avec le visage fermé qui était le sien lorsqu'il sortit du bâtiment.

– Mais que se passe-t-il au juste ? demanda Shirley.

– Je n'en sais rien, mais je compte bien le...

S'interrompant, Peter se mit soudain à courir, suivi par Shirley et Earvin. Peter arriva devant les écrans de télévision tridimensionnelle. Il se tourna vers un Gorck qui regardait une course de kangourous retransmise en direct d'Australie par un des siens. Peter le salua, le Gorck lui répondit par un sourire.

– Je m'appelle Peter.

– Je sais...

– Ah bon... Mais moi, je ne sais pas comment tu t'appelles.

– Grawk !

– Grawk ?... c'est joli, Grawk !

– Merci, répondit timidement Grawk.

– Dis-moi, c'est super la course de kangourous.

– Oh oui ! C'est amusant de les voir sauter comme ça !

Et le Gorck se mit à imiter un kangourou, avançant de bond en bond tout autour de Peter et de ses amis.

– C'est vrai que c'est amusant... mais moi, je connais trois amis qui s'éclatent encore plus, et qui regardent un nouveau jeu super !...

– Qui ? Qui ? demanda Grawk, tout excité, en s'arrêtant de rebondir partout.

– Gruns, Brak, et Vlanx !...Dommage que nous ne puissions pas les voir là-dessus. Il paraît que c'est vraiment génial...Eh ! Tu devrais leur demander de nous transmettre des images !

– Oh oui ! s'écria le Gorck en se mettant en contact avec les trois Gorcks au centre ATX.

Trois écrans retransmirent instantanément ce qu'ils voyaient. Et c'est ainsi que Peter et ses deux compagnons assistèrent au début de l'invasion du Temple, en direct.

– Qu'est-ce qu'on regarde exactement ? interrogea Shirley.

– L'humanité dans toute sa splendeur... le commencement de l'horreur, répondit Peter sans quitter les écrans des yeux.

Tout avait en effet commencé au centre ATX.

Dans la cour, les lieutenants en charge de l'opération s'occupaient de donner les ordres aux soldats, et préparaient les transferts. Le major Bernaby s'occupait des hommes et le major Malville du matériel. Le premier, comme dans une scène surréaliste, tenait en joue ses propres hommes, une cinquantaine, et leur tirait dessus, les transférant dans l'autre monde. La seconde s'étant elle-même fait passer de l'autre côté, mitraillait véhicules et munitions.

Dans toute cette agitation, Brak et Vlanx étaient cachés, chacun de son côté, à l'abri des soldats qui arrivaient dans leur monde, et qui pouvaient les apercevoir. Ils se contentaient de les observer discrètement, transmettant leur vision aux écrans de Gorck City.

– C'est fichu, dit Peter dépité.

– Mais... qu'est-ce qui est fichu ?... demanda Shirley sous le regard noir de Peter. Je ne vois pas bien quel est le problème... C'est l'armée des Etats-Unis, c'est notre armée ? On ne craint rien... Ils pourront même nous ramener chez nous !

– Et eux ?

– Quoi, eux ?

– Que crois-tu que notre armée, comme tu dis, va faire d'eux. Les emmener au cirque, peut-être ?...

– Oh oui ! Chic ! On va voir des clowns ! cria Grawk.

La réaction si naïve de ce Gorck inclina Shirley à voir la situation d'un autre œil, et à craindre, comme Peter, les intentions de l'armée.

Willy surveillait les soldats sur le pied de guerre et, dans le labo qui se vidait, il épiait les scientifiques sur le départ, sans savoir quoi faire.

Gruns l'appela, en le tirant par la manche :

– Willy, viens, il y a Peter qui veut te parler !

Willy se mit à chercher Peter dans le laboratoire, mais ne le trouva

pas. Gruns loucha en levant les yeux vers son front, signifiant à Willy que Peter n'était pas physiquement présent mais dans sa tête. Il finit par comprendre et regarda Gruns droit dans les yeux, comme s'il cherchait à y apercevoir Peter qui, son côté, à Gorck City, parlait à Willy, via Grawk et Gruns.

Willy apparut sur un des écrans de télévision tridimensionnelle :

– Tu es bien là, Peter ?

– Oui. Écoute, Willy, il faut absolument que tu mettes la main sur un de leurs lasers !

– Mais comment ?

– Il doit y en avoir dans le labo, non ?

– Non, ils les ont tous pris avant de... Attends... Je m'en occupe !

L'image de Willy disparut de l'écran.

Gruns avait coupé la communication car Willy venait de se rappeler qu'il avait vu le professeur Orbisson cacher un circuit électronique dans sa poche. Il décida de s'approcher du professeur, dans son bureau, à l'autre bout du laboratoire.

– Mais qu'est-ce que tu fais au juste, Peter ? demanda Earvin.

– On ne va pas les laisser faire, non ?

– Oh non ! confirma Shirley.

Les deux frères la regardèrent avec étonnement.

– Eh bien quoi ? Je me sens concernée, moi aussi.

– Tu as sans doute raison, reprit Earvin. On ne va pas les laisser faire. Et puis, c'est un peu de ma faute...

– Regardez, le coupa Shirley.

Elle en pointait du doigt les deux écrans qui transmettaient les visions respectives de Brak et Vlanx, dangereusement cernés de soldats.

– Mais, ils vont finir par les découvrir !...

– Fichez le camp ! cria Peter à Grawk.

Il s'adressait en fait aux deux Gorcks en situation périlleuse, et qui, entendant la voix de leur ami, obéirent et se retrouvèrent en un instant de à l'intérieur de la soucoupe. L'engin était stationné sur le toit du plus haut des bâtiments du centre ATX, à l'ombre d'une énorme parabole qui la dissimulait.

Gruns prévint Willy – qui ne quittait pas Orbisson d'une semelle dans son bureau – que Brak et Vlanx étaient sur le point de partir de la base. Willy, conscient de l'importance de s'emparer du circuit caché dans la poche d'Orbisson, et sensible à la sécurité de ses amis Gorcks, dit à Gruns, comme si c'était un ordre, d'aller rejoindre Brak et Vlanx. Gruns hésita un instant à partir avec les siens, mais il se ravisa et les contacta par télépathie :

– Allez-y, vous deux. Nous, on reste !

Willy se félicita d'être resté, il ne s'était pas trompé sur le professeur.

Il le vit retirer un pistolet planqué dans un des tiroirs fermés à clé de son bureau, afin d'y placer avec minutie le circuit qu'il avait sorti de sa poche, avant de cacher l'arme sous sa chemise, dans la ceinture de son pantalon. Il fallait maintenant trouver une solution pour s'emparer de cette arme, ce qui, pour Willy, même assisté de Gruns, paraissait loin d'être une mince affaire.

Pourtant, il fallait faire vite.

Dehors, la soucoupe se leva doucement et sans un bruit, au-dessus des bâtiments de la base militaire. Parmi un groupe de soldats marchant dans sa direction, un jeune militaire crut l'apercevoir, mais elle disparut en un éclair. Il s'arrêta un instant et, convaincu qu'il avait rêvé, il finit par emboîter le pas à ses compagnons d'armes, sans dire un mot de son hallucination.

Le temps pour ce jeune soldat de reprendre ses esprits, la soucoupe était déjà arrivée à Gorck City, reprenant sa place pour redevenir un des éléments des habitations. Elle avait parcouru les quatre-vingts kilomètres qui séparaient la base de leur ville en vingt-sept secondes et trois dixièmes.

Brak et Vlanx sortirent de l'engin et Samuel vint à leur rencontre, suivi par Peter et ses compagnons.

– Mais où est Gruns ? s'inquiéta le vieux gardien.

– Il est resté là-bas, répondit Brak.

– Et vous l'avez laissé ?... Il ne fallait pas vous mêler à tout ça. Dites-lui de rentrer immédiatement. Nous partons ce soir... à la nuit tombée...

– Où allons-nous ? demanda Vlanx.

Il souriait comme s'ils partaient en vacances.

– Au Sud... En Floride, pour le moment.

– Disney World ? crièrent en chœur tous les Gorcks.

L'air réjoui des Gorcks semblait abattre plus encore Samuel, et son visage si sombre masquait de plus en plus mal le désespoir qu'il tentait de ne pas montrer.

Peter semblait bouillir devant l'inaction de Samuel. Shirley et Earvin, quant à eux, découvriraient ce petit homme dont l'autorité régnait sur ce peuple si attachant.

– Qu'importe où vous fuirez, commença Peter en gardant sa voix calme, ils vous trouveront un jour ou l'autre...

– Nous l'avons déjà fait... nous sommes toujours là, répondit Samuel tout aussi calmement.

Il était décidé à ne pas s'énervier devant les siens.

– Mais vous ne pouvez pas passer tout votre temps à fuir, osa Shirley.

– C'est notre destinée...

– Mais enfin, c'est chez vous, ici ! Vous ne pouvez pas partir sans rien faire, ajouta Earvin.

– Et c'est vous qui me... Chaque fois que vos semblables avaient l'intelligence de mettre au point une nouvelle arme, un nouvel instrument de mort, il nous fallut déménager, tout abandonner. Nous nous en sommes accoutumés... Ce ne sera qu'une fois de plus...

– De quelle arme parlez-vous ? s'étonna Earvin qui avait presque les larmes aux yeux. Je n'ai jamais cherché à.... enfin... Je ne cherchais qu'à...

– ... qu'à donner au genre humain un nouveau moyen de détruire, le coupa Samuel.

Il avait levé le ton, perdant son habituel sang-froid.

– Vous ne savez faire que ça ! Toutes les inventions des hommes finissent par devenir des armes !... Toutes !... D'un simple bout de papier et d'un peu d'encre, vous faites un traité qui signe la mort de peuples entiers. N'est-ce pas ce que vous avez fait sur cette terre ? Avez-vous oublié à qui cette terre appartenait ? À chaque pas que vous faites, vos pieds foulent le sang de ses anciens habitants... Et cette terre n'a que trois siècles d'histoire, imaginez l'horreur que j'ai pu voir en trois mille ans, sur les rives d'autres océans... Non, personne ne peut imaginer... Et puis, votre imagination n'apporte rien de bon... Aujourd'hui encore en est la preuve... L'imagination des hommes...

– Mais... le coupa Shirley, et vous ?...

– Quoi, moi ?... demanda Samuel, l'œil noir.

– Vous êtes comme nous... pas comme eux...

– Je ne suis plus comme vous. C'est mon peuple, pas vous...

– Mais qui êtes-vous ? Leur chef ?...

– Je suis le Gardien du Temple ! Et je ne vois pas en quoi vos questions...

– ... Vous ne voyez plus grand-chose, monsieur le gardien, s'énerva Shirley. Vous mettez tout le monde dans le même sac, sous prétexte que vous avez souffert ! Nous existons, nous les femmes, et cela, depuis plus de trois mille ans ! Nous avons toutes subi ce que "les hommes", comme vous dites, ont fait de ce monde. Nous l'avons fait à leurs côtés, nous les avons mis au monde. Nous les avons accompagnés dans le meilleur comme dans le pire... Et nous continuons à le faire... Mais jamais, vous entendez ? Jamais nous n'avons renié notre race, car c'est la même ! Nous sommes de la même race, nous, monsieur le Gardien. En bien, comme en mal... Nous assumons tout. Nous le devons, nous en portons le poids dans nos ventres, espérant que nos enfants seront meilleurs, et eux-mêmes auront cet espoir... Où est votre espoir ?... Qui êtes-vous pour parler des humains comme si vous n'en étiez pas un ? Vous n'êtes pas Dieu... vous êtes un homme, comment osez-vous nous juger ?... Oui, certains d'entre nous sont mauvais... mais tant d'autres sont bons. Ne nous insultez pas, ne vous insultez pas... Vous êtes un homme, vous êtes né ainsi, comme vos parents avant vous... Que diraient vos parents s'ils

vous entendaient insulter leur mémoire de la sorte ?...

Shirley s'était laissé emporter, et elle sentit à cet instant qu'elle était allée trop loin dans ses mots. Elle se tut. Elle connaissait à peine cet homme, elle connaissait à peine ce monde, mais elle avait eu l'impression qu'elle devait exprimer ses sentiments.

Samuel gardait le silence, observé par Peter et Earvin. Et, peut-être pour la première fois de leur existence, les Gorcks ne souriaient plus.

En parlant à Samuel de ses parents, Shirley avait rouvert une blessure que les millénaires n'avaient pu refermer, comme si une sensibilité d'outre-tombe s'était réveillée dans le cœur du vieil orphelin.

Les épaules du vieux gardien s'affaissèrent sous le poids des mots assénés par cette jeune femme qui avait parlé avec son âme. Il se sentit vieux, lui qui savait depuis fort longtemps qu'il n'était plus apte à garder le Temple.

Les temps avaient changé si vite qu'il n'arrivait plus à nuancer ses propres jugements comme il le devrait, comme Salomon l'eût fait... Il avait vu trop d'horreurs, et il avait perdu l'essence de sa mission : l'espoir.

De toute manière, il n'était pas dans l'ordre naturel des choses qu'un homme vive aussi longtemps. Son roi l'avait prévenu du grand poids de sa charge, lui qui lui avait confié le Temple et ses habitants. Il lui avait rappelé que si le temps bonifiait le vin, les années de trop l'envenimaient...

Et c'était le cas.

À ce moment-là, Samuel sentit qu'en lui de trop lourds dépôts du passé altéraient sa vision, son jugement, son cœur. Il n'arrivait plus à voir le futur, ne croyait plus à l'avenir. Il était devenu pessimiste, et cela aussi, Salomon l'avait prévu...

Mais le roi lui avait aussi promis que le jour où il ne tiendrait plus son rôle, la bague lui enverrait un remplaçant. "Où était-il, ce remplaçant ?" pensa-t-il... Il serait temps... temps que la bague tienne ses promesses et m'envoie l'enfant promis. Celui qui portera le fardeau des Gardiens, la bague éternelle, l'anneau qui fait traverser les temps, le Sceau de Salomon"...

Dans les moments de doute, Samuel avait l'habitude de consulter la fameuse bague. Il regarda son doigt, et s'étonna alors de voir briller l'anneau royal, comme si Salomon, par de-là la vie et la mort, l'invitait à ne pas perdre patience.

Il leva les yeux, et regarda autour de lui, à la recherche de celui envoyé pour le remplacer. Il vit une mère et son jeune enfant passer non loin de lui, et sourit à l'idée que c'était peut-être lui, cet être marchant encore avec peu d'assurance, qui un jour... Samuel se rendit compte de son sourire béat, car tout le monde le fixait avec un air étrange.

Il reprit la digne attitude du Gardien du Temple, et se tourna vers

Shirley avec un visage rempli de bonté :

– Ma jeune enfant, je vous prie d’excuser mon pessimisme... Ce doit être l’angoisse du départ. Vous avez raison, tous les hommes ne sont pas mauvais... Mais nous devons néanmoins partir d’ici.

Shirley baissait les yeux, comme honteuse des accusations qu’elle avait osé lancer à cet homme dont l’expérience et l’humilité ne valaient pas la violence de son attaque.

– Et vous, qu’allez-vous faire maintenant ? demanda Samuel aux trois humains.

– Je ne sais pas, répondit Peter. Profiter du temps qui reste pour faire connaissance avec votre peuple...

– Bien sûr... Faites. Mais ne les mêlez pas aux problèmes de l’autre côté.

– Comptez sur moi, mentit Peter.

– Est-ce que vous auriez un laboratoire ? demanda Earvin à Vlanx, dans l’espoir de recharger son laser.

– Oh oui, suis-moi, lui répondit le Gorck.

– Brak, j’aimerais bien essayer un de vos surfs, dit Peter, cherchant à montrer à Samuel qu’il était sincère.

Le vieux Gardien regarda ce petit monde, heureux de s’amuser encore quelques heures, et vit partir d’un côté Earvin suivant Vlanx et deux de ses amis, Swix et Trombs, et de l’autre, Peter donnant la main à Brak. Shirley se trouva dès lors seule face à Samuel.

Génée, elle aurait aimé être ailleurs. Elle hésitait : quel frère suivre ?... Le bricolage scientifique n’étant pas une de ses activités préférées, elle opta pour le surf, et suivit Peter et Brak.

Samuel la regarda s’éloigner, regrettant de ne pas avoir eu une femme comme elle à ses côtés. Le temps eût semblé moins long, moins lourd, mais la solitude était un des fardeaux du Gardien du Temple. Il chassa cette idée de sa tête, et jeta un œil à sa bague.

Elle brillait de mille feux.

Dans le bureau du professeur Ronald Orbisson, Willy cherchait toujours un moyen de s’emparer du laser caché sous sa chemise, mais comment faire ? Du monde où il était, il ne pouvait rien saisir. Il regarda par une petite lucarne donnant sur le laboratoire, et vit que les assistants du professeur avaient rangé tout le matériel dans des caisses métalliques.

Ils passaient désormais un par un dans le bunker afin d’être transférés dans la quatrième dimension au moyen du grand laser. Une silhouette entra à travers la porte fermée du laboratoire, Willy la regarda, et vit une femme. Il eut un mouvement de recul en voyant l’expression si ferme de son visage, c’était le lieutenant Malville – Emmy, qu’il voyait pour la première fois.

Willy n’avait pas connu beaucoup de femmes dans sa vie, pour ainsi

dire aucune. Il ne s'y connaissait pas en gent masculine, et il n'avait pas la prétention de pouvoir les juger au premier regard, mais celle-ci ne lui disait rien qui vaille. Il la vit avec un des quatre pistolets à la main, et comprit qu'elle faisait partie des dirigeants de cette opération militaire qui – et ça, il en était certain – n'était motivée que par des mauvaises intentions.

La jeune femme commença sa mission de transfert du matériel, et envoya le rayon de son arme contre toutes les caisses qui s'entassaient dans un coin. Willy savait qu'elle ne manquerait pas de rentrer dans le bureau où il se trouvait pour transférer la caisse du professeur, et finirait par le découvrir.

Il sentit un début de panique l'envahir, plus à l'idée de se retrouver dans la même pièce que cette femme qu'à l'idée d'être découvert. Après tout, il n'allait pas être fusillé, on était en Amérique, et il était américain.

Il s'éloigna de la lucarne, avec cette pensée rassurante, quand il aperçut Gruns lui souriant. La réalité refit surface :

– Il faut se cacher, Gruns !

– Cache-cache, chouette ! s'écria Gruns, tout content qu'ils se remettent enfin à jouer.

– Chut, lui intima Willy.

Il avait peur que la femme ne les entendît et reprit à voix très basse :

– Oui, on va jouer à cache-cache... Mais il faut que personne – tu m'entends, personne, personne ne puisse te trouver... d'accord ?...

– D'accord, chuchota Gruns. Tu fermes les yeux !

– Pardon ?

– Pour jouer à cache-cache : ferme les yeux, et compte jusqu'à trois !

– On n'a pas le temps pour ça, Gruns, il faut...

– ... jusqu'à un, alors ?...

– D'accord, je compte, mais si personne au monde ne te trouve !

– Tope là ! dit Gruns.

Il souriait mystérieusement.

– Très bien. Je compte jusqu'à un et tu n'es plus là, fit Willy avant de fermer les yeux.

Mais Gruns n'était déjà plus là : d'un pas de côté à travers la caisse du professeur Orbisson, il s'était laissé choir au cœur de son contenu.

– Un ! fit Willy.

Il rouvrait rapidement les yeux, espérant voir la planque de son compagnon. Il ne vit pas où Gruns s'était caché, concluant que le Gorck avait sûrement dû utiliser un de ses dons surnaturels pour disparaître. Il aurait bien aimé posséder les mêmes dons afin de ne pas avoir à faire face à cette femme dont il avait peur et qu'il apercevait par la lucarne, se dirigeant droit vers lui.

Il avait l'impression de manquer d'air, il ne savait pas quoi faire, il était pris au piège. Il aperçut un stylo par terre, devant la porte, et une

idée simple s'imposa à lui : pour ne pas être vu par son ennemi, il suffisait de lui apparaître comme un ami.

Il entreprit de mettre en pratique cette idée toute simple et fouilla dans ses poches. Il trouva ce qu'il cherchait, un stylo, différent de celui qui était devant la porte, mais, dans son esprit, les gens de guerre n'avaient guère l'habitude d'utiliser ce genre d'ustensile, de sorte que la femme ne remarquerait pas trop la différence.

Il cacha le stylo dans la manche de sa chemise, et s'appliqua à faire semblant de lire une notice collée au mur.

Le lieutenant au beau mais dur visage passa enfin à travers la porte du bureau. Elle vit deux scientifiques qui se préparaient au départ, l'un assis à son bureau prenant des notes, et le second, debout, lui lisant la liste des éléments à emporter dans l'autre dimension. Elle fit un pas de plus dans le bureau, et marcha sur le stylo qui traînait par terre. Ce qu'espérait Willy se produisit, elle s'aperçut qu'elle avait marché sur un objet, et par réflexe, elle souleva le pied pour s'assurer qu'elle n'avait rien brisé d'important. Elle s'amusa même de voir que son pied n'était que passé au travers, et, par jeu, elle entreprit d'écraser à nouveau le stylo à plusieurs reprises.

Willy, qui l'observait du coin de l'œil, sut que le moment était venu de mettre son plan à exécution. Il se retourna d'un coup, regarda en direction du lieutenant, faisant semblant de ne pas la voir, regardant autour de lui comme s'il était toujours dans sa dimension d'origine, vérifiant de n'avoir rien oublié. Il fit alors mine de découvrir le stylo. Il alla droit dessus malgré la présence de cette femme sur son chemin, espérant que par un réflexe naturel, elle se pousserait d'elle-même. Ce qu'elle fit. Et Willy, mettant son pied sur le stylo, donna l'impression de le ramasser, mais exhiba en fait le sien à la place.

– Nous avons failli oublier ce stylo, dit-il à l'adresse de Ronald Orbisson. C'est avec ce stylo que nous avons commencé les premières équations de ce projet...

Le major Malville s'apprêta à transférer la caisse de matériel dans la quatrième zone, ainsi que son contenu... et ce qui devait arriver arriva... Gruns, caché à l'intérieur, effectua le chemin inverse, il passa dans le monde des humains, et apparut au milieu de la pièce. Le lieutenant, tout comme Willy, évoluant eux-mêmes dans la quatrième zone, voyaient la caisse, mais n'en voyaient que l'extérieur métallique, de sorte qu'ils n'en pouvaient pas voir l'intérieur.

Si Willy avait pu voir Gruns, son cœur se serait arrêté à coup sûr, tandis que Malville...

Gruns, de son côté, ne voyait plus la caisse et son contenu, mais il ne pouvait voir ni le lieutenant ni son ami Willy. Seul en mesure d'apercevoir le Gorck, Orbisson était pour le moment occupé à la rédaction d'un rapport sur le fonctionnement du laser, et le professeur ne

se doutait guère de ce qui se tramait autour de lui, dans les deux dimensions.

Gruns restait à sa place sans bouger. Le lieutenant, ayant fini sa mission, sortit de la pièce. Willy, si heureux d'avoir berné cette femme avec un inoffensif stylo, souriait, sans se douter un instant de ce qui l'attendait à présent.

Son rapport terminé, Orbisson se tourna afin de le déposer dans la caisse derrière lui, mais ne la vit pas. Il se trouva nez à nez avec le Gorck. Il hurla, effrayant la pauvre créature qui disparut en un clin d'œil, se cachant dans l'un des trois placards de l'autre côté de la pièce. Willy vit Gruns disparaître, découvrant à la fois son ancienne et sa nouvelle cachette. Il comprit que le transfert de la caisse avait changé Gruns de dimension, et il réalisa le pétrin dans lequel Gruns et lui se trouvaient désormais.

Ronald Orbisson avait saisi son laser, mais hésita à appeler à l'aide, de peur que quelqu'un découvrit cette arme illicite. Il se résolut à affronter seul la créature, et se dirigea vers le placard dans lequel le monstre était caché. Il allait en ouvrir la porte et débusquer la chose, lorsqu'il se rendit soudain compte que son laser n'était pas une arme adéquate dans une telle situation, au mieux, elle ne lui servirait qu'à faire disparaître la créature hors de sa vue, mais sans l'éliminer. Il saisit alors une statuette qui traînait sur son bureau, comptant s'en servir comme d'une arme si l'occasion se présentait, et posa le laser sur son bureau.

Willy oublia son état intangible et se précipita sur l'arme, tentant en vain de s'en emparer. Sa main traversa le laser, le rappelant à sa réalité. Il se maudit de ne pas avoir pris la place de Gruns dans la caisse, ce qui lui aurait permis de prendre l'arme. Il pensa à son ami enfermé dans le placard, et au danger réel qu'il risquait. Un cri de rage lui échappa. Il vit Ronald, la statuette à la main, ouvrir le placard. Willy lui sauta dessus, le ruant de coups inutiles et inefficaces.

Ronald, inconscient de ce passage à tabac, se tenait prêt à frapper la créature tapie dans l'ombre, mais il trouva le placard vide. Il ne comprenait pas. Avait-il rêvé cette créature ?

Willy vit l'air étonné d'Orbisson, et cessa de lui donner des coups, tournant son regard vers l'intérieur du placard. Il n'y avait aucune trace de Gruns.

Aussi abasourdi que le professeur, il ne vit qu'une batte de base-ball. Le professeur n'avait aucun souvenir qu'un tel objet ait pu être rangé là, peu importe, pensa-t-il, elle tombait à pic. Il posa sa statuette, et prit la batte, avant d'inspecter les deux autres placards, pour s'assurer rationnellement que la créature n'était que le fruit de son imagination, fatigué du travail qu'il avait dû fournir ces dernières semaines. Il ne trouva rien dans le premier placard. Il prépara la batte avant d'ouvrir le second, prêt à abattre son arme contre le crâne de la bête, aucunement

géné par les coups enragés que Willy continuait à lui asséner. Mais il n'y avait rien non plus dans le dernier meuble. Rassuré, le professeur se laissa choir sur le coin de son bureau. Willy, après le même constat, et fatigué par tant de coups inutiles, se laissa choir à son tour sur le seul mobilier qu'il pouvait utiliser, la caisse.

Le professeur Orbisson posa la batte sur son bureau et reprit dans les mains son laser. C'était comme un trophée, la récompense qu'il s'était lui-même attribuée pour tout ce qu'il avait pu endurer de la part des Libits père et fils, pendant ces cinq longues années.

Mais c'était aussi, et surtout, son assurance-vie, au cas où viendrait à l'idée de ses supérieurs militaires l'idée de se débarrasser de lui, une fois la mission terminée. Il ne leur faisait aucune confiance, et s'attendait à tout de leur part, le père s'avérant le plus dangereux à ses yeux. Pensant ainsi au général, Orbisson se souvint d'un jour où, dans son bureau, il avait vu des photos d'une créature étrange, et qui ressemblait à la chose qu'il avait cru apercevoir.

Libits père les appelait les Autres...

C'était à cause d'eux en vérité que toutes ces expériences étaient menées... l'obsession du général, ceux pour qui tout ce complexe militaro-scientifique avait été construit. Mais Ronald Orbisson était bien trop épuisé pour que de telles pensées occupent son esprit fatigué par tant d'insomnies, tant de nuits passées à suivre les expériences d'un dingue à présent décédé, feu le professeur Brinks, que le général estimait à tort plus capable que lui, l'un des plus grands scientifiques américains. Libits avait tort, puisque lui, Ronald Orbisson, était toujours vivant, et sans compter qu'il avait, grâce à son laser, un coup d'avance.

Seule la fatigue pouvait expliquer son hallucination, mais il pouvait souffler maintenant. Il contempla son laser, le résultat de ses recherches, l'arme qu'il avait réussi à fabriquer en cachette, malgré les mesures de sécurité draconiennes régissant la base. Il avait berné tout le monde. Il pouvait faire tant de choses. Il fut soudain pris d'un doute : et si son arme ne fonctionnait pas ? Il ne l'avait pas testée après tout.

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, et il prit la première chose qu'il vit – la batte de base-ball. Il la posa par terre, au milieu de la pièce, tira dessus, et la vit disparaître. Il regarda son arme avec fierté, comme si le pouvoir de faire disparaître les choses augmentait son orgueil. Afin de vérifier si l'arme fonctionnait bien dans les deux sens, ainsi que pour ne pas laisser de preuve qu'il en possédait une, il entreprit de faire réapparaître la batte. Il visa dans la direction de l'objet invisible, et pressa la détente.

La batte apparut, tenue par Willy, l'air furieux. Ronald reçut immédiatement l'objet nouvellement réapparu en plein visage, et s'écroula en perdant connaissance. Willy, enfin soulagé, ramassa le laser tant convoité, et se mit à la recherche de son compagnon, car il était

devenu grand temps pour eux de s'enfuir.

– Gruns ?...

– Tu donnes ta langue au chat ? demanda la voix de Gruns, toujours invisible.

– Oui, je donne ma langue au chat ! répondit Willy, heureux d'entendre son ami. Tu peux sortir de ta cachette maintenant.

Dans la main de Willy, la batte commença à remuer, avant de reprendre sa forme originelle.

– J'ai gagné ! cria Gruns, en se frottant la tête, à l'endroit même où il avait cogné celle du professeur Orbisson.

– Il faut fiche le camp, Gruns ! Vite !

– On peut courir, pour aller plus vite.

Gruns joignit le geste à la parole, courant comme une flèche sur les murs de la pièce. Willy, l'observant, fut secoué par cet éclair tournoyant.

L'éclair se figea, tout sourire.

– Facile, non ?...

– Je crois qu'il nous faut trouver autre chose de plus discret... comme se déguiser, par exemple...

– En Droopy ? On peut en Droopy ? demanda Gruns en prenant la forme de ce fameux chien de dessin animé, reproduisant à s'y méprendre les longues oreilles tombantes et le regard triste. Mais Gruns vit le visage peu convaincu de Willy, et modifia son apparence, afin de trouver un personnage plus crédible. Mickey Mouse, fit-il, arborant à présent de grosses oreilles rondes. Willy était de plus en plus consterné, au fur et à mesure que Gruns continuait de se métamorphoser, passant de personnage en personnage, avant de trouver, enfin, celui qu'il fallait pour passer inaperçu : le Diable de Tasmanie...

Gruns était devenu un ouragan miniature, se déplaçant dans un nuage de poussière sans que l'on pût le reconnaître. Il finit par s'immobiliser, toujours souriant. Alors ?

– Tu n'aurais pas quelque chose de plus ?... disons, plus classique ?...

– Ah... parce que ça ne l'est pas, ça ? s'étonna le Tasmanien, visiblement déçu.

Pendant que Willy voyait ses convictions rationnelles de scientifique mises à mal par les talents transformistes de Gruns, un autre scientifique, Earvin, découvrait les talents des Gorcks dans un autre domaine, constatant l'avancement de leur technologie, alors qu'il tournait la tête dans tous les sens dans ce qui leur servait de laboratoire. Pourtant, ce n'en était pas vraiment un ; toutes sortes d'inventions trônaient sur de nombreuses étagères ainsi qu'à même le sol, donnant à la pièce plus l'air d'une salle de jeux que celui d'un lieu de recherche. Et, pour la première fois de sa vie, le professeur Brinks se trouva dépassé par l'étrangeté d'une invention. Son imagination, pourtant fertile, tentait en vain de

trouver un usage à la mâchoire métallique qu'il avait devant les genoux. La chose était suspendue dans les airs, à une trentaine de centimètres du sol, grognant, lui aboyant dessus, et montrant les crocs.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, intrigué.

– Un fidèle ami, répondit Vlanx de manière sibylline.

Le Gorck se tourna vers la chose en lui caressant ce qui devait être une tête invisible :

– Gentil, Rex ! C'est un ami.

La mâchoire cessa de grogner, et se mit à aboyer de joie, et à tourner autour d'Earvin.

– Il faut lui lancer la balle, dit Vlanx. Sinon, il sera triste.

– Va chercher ! fit Earvin.

Il avait lancé de toutes ses forces la balle que Vlanx lui avait tendue.

Le scientifique croyait que la bête mettrait un certain temps à aller chercher la balle. Les Gorcks n'avaient pas prévenu Earvin et, le voyant faire, ils n'eurent que le temps de s'abriter derrière un meuble, pendant que la balle, partie comme un boulet de canon, la mâchoire à ses trousses, rebondissait une bonne centaine de fois sur les quatre murs de la pièce comme une boule dans un flipper, avant de s'arrêter brusquement dans les airs. Essoufflée, la mâchoire s'arrêta à son tour, comme s'ils attendaient la fin d'un temps mort pour reprendre la partie.

Earvin, qui s'était planqué derrière un tas de jouets, leva la tête et risqua un regard en direction de la balle, en faisant bien attention de ne presser aucun bouton sur les robots qui l'entouraient, afin de ne pas en découvrir le fonctionnement de manière impromptue.

Il vit la balle en l'air et, au moment même où il la vit, elle reprit son élan, comme douée de raison. Elle recommença ses rebonds, heurtant l'interrupteur du système d'ouverture manuelle d'urgence des portes – les portes, comme partout chez les Gorcks, s'ouvrant par la simple pensée -, il existait ce système d'urgence, en cas de panne, ou, en l'occurrence, en cas de passage de balle, robot, et autres peluches animées... La balle rebondit deux autres fois à l'intérieur de la pièce avant de s'échapper à l'extérieur, la mâchoire aboyant toujours à sa poursuite.

Dépassé, Earvin ne se doutait pas que son frère, lui aussi, avait trouvé son maître, ou, pour être exact, sa maîtresse. Sur un surf Gorck, Shirley se montrait imbattable, faisant preuve d'une folie supérieure à celle de Peter.

Ils avaient décidé de faire la course, mais Shirley avait à présent quatre bonnes longueurs d'avance sur Peter, glissant parfaitement contre la façade en ciment d'un gratte-ciel, avant de plonger sans peur vers la route et de foncer au cœur de la circulation.

Peter n'avait pas l'habitude de cette seconde place, et il tentait tant bien que mal de rester dans son sillage, attendant la première occasion

pour la dépasser enfin, et prendre la tête.

Brak, qui possédait la capacité de se déplacer plus vite que son ombre, ne participait pas à la course, et se contentait de jouer l'arbitre, restant parfois derrière eux, avant de les dépasser d'un clin d'œil pour juger des distances qui les séparaient.

Ainsi, trois objets volants non identifiables descendaient Broadway à travers la circulation.

La course avait débuté en bordure de Central Park, au croisement de Broadway et de la 59^{ème} rue, et il avait été décidé que l'arrivée se trouvait à l'entrée de Bryant Park au niveau de la 42^{ème}.

Shirley gardait sa vitesse de pointe à travers les camions, les voitures, les cyclistes, et même les piétons quand elle faisait un écart sur le trottoir. Elle arriva la première à l'angle de la 44^{ème} rue, sachant qu'il ne lui restait plus que deux croisements avant de tourner à gauche et de tomber sur l'entrée du parc, synonyme de victoire sur Peter.

Mais ce dernier se rendit compte de l'avance qu'elle avait, et, en désespoir de cause, il décida de prendre un raccourci à travers les vitrines d'un magasin au carrefour, espérant gagner du terrain en coupant par l'intérieur des bâtiments. Il traversa les halls et les clients, évita une dangereuse colonne de soutènement en béton, et sortit par une fenêtre qui donnait sur la 43^{ème} côté Est.

Shirley s'aperçut de la manœuvre de Peter, et tourna à gauche à sa suite ; mais, n'ayant pas traversé le magasin, elle perdit de très précieuses secondes pendant lesquelles Peter réussit à prendre la tête de la course, s'apprêtant à couper de nouveau à travers la vitrine d'un autre magasin à droite du prochain carrefour, et de traverser tout droit le dernier block jusqu'à l'entrée du parc. Shirley se baissa sur sa planche, la tenant des deux mains, et, au lieu de suivre Peter, elle prit de l'altitude et s'élança dans la fenêtre d'un bureau, au dix-septième étage d'une tour, comptant traverser ce fameux dernier block, dans une diagonale plongeante qui lui permettrait de gagner distance et vitesse à la fois.

Peter comprit aussitôt qu'elle allait gagner la course. Il ne lui restait plus qu'à faire comme elle : il prit de l'altitude à son tour, passa derrière elle par les fenêtres du dix-septième étage, dont la hauteur idéale permettait la prise de vitesse sans une trop grande perte de temps. Elle n'avait pas choisi cet étage par hasard, et Peter sut qu'il avait affaire à une excellente tacticienne. Il prit son sillage, à la recherche d'une faille pour tenter de prendre la tête de la course. Mais Shirley ne commit aucune erreur, surfant à la perfection. Et Peter ne pouvait rien à moins d'une erreur de sa part.

Brak s'amusait à les dépasser, jouant à l'arbitre avec beaucoup de sérieux.

Les trois bolides passaient à grande vitesse sur le flanc des murs d'un long couloir, prirent à droite à travers un autre bureau et ses occupants,

pour fondre dans la dernière ligne droite sur une large baie vitrée qui donnait sur l'arrivée.

Peter dans un dernier sursaut, accéléra. Mais il n'y avait rien à faire. Shirley allait passer en tête la baie vitrée, il ne restait aucun espoir de remporter la victoire, à moins que... Une idée vint à Peter qui, suivant Shirley à travers la baie vitrée, décida, non pas de foncer droit vers le parc, mais de foncer droit vers la route, basculant tout son poids vers l'avant, multipliant ainsi sa vitesse.

La manœuvre était des plus périlleuses, le sol s'approchant dangereusement vite, il risquait de se rompre les os.

Mais Peter voulait à tout prix gagner. Il prit appui, in extremis, sur une partie de béton de la façade, donna un coup de hanche pour redresser son surf, et dérapa sur l'asphalte, soulevant dans son passage un nuage de fumée et d'étincelles – nuage que même deux passants de l'autre monde aperçurent. Shirley vit Peter filer vers l'arrivée, elle courba le dos dans un dernier mouvement, et les deux surfeurs franchirent le portail du parc en même temps. Ils dérapèrent un peu plus loin, et s'arrêtèrent, se félicitant mutuellement d'un pouce levé au ciel, puis ils allèrent rejoindre Brak pour connaître le nom du vainqueur.

- Super ! cria Brak. C'était une très belle course. Vraiment géniale !...
- Qui a gagné ? l'interrompit Peter.
- Shirley, bien sûr, répondit le Gorck sans la moindre hésitation.
- Yes ! s'exclama Shirley.
- Mais... mais c'est impossible, contesta Peter.
- Si, si, si, confirma Brak. Shirley a gagné.
- Non, non, non...
- Si, si, si...
- Et pourquoi ce ne serait pas possible ? demanda Shirley à Peter.
- Parce que j'étais devant, voilà pourquoi !
- Ah non, tu n'étais pas devant, corrigea Brak.
- Si, j'étais devant !
- Mauvais perdant, va ! lui lança Shirley.
- Hein ? Moi, mauvais... Je ne suis pas mauvais, je n'ai jamais été mauvais, il n'y a pas meilleur que moi !
- Et voilà, c'est ce que je disais, tu es un mauvais perdant !
- Trois millimètres... ou trois dixièmes, annonça calmement Brak.
- Quoi trois millimètres ?... s'énerva Peter.
- Elle a gagné de trois millimètres... ou de trois dixièmes, en temps...
- N'importe quoi !
- Mauvais perdant !
- Je ne suis pas mauvais...
- Photo ! dit Brak en montrant sa tête.
- Quoi, photo ?...
- J'ai la photo de l'arrivée, là...

– Tu as la photo dans ta tête ? !... s'étonna Peter. J'aimerais bien voir ça.

Brak ferma les yeux pour transmettre ses pensées, et Peter les siens afin de se concentrer et de tenter de les capter.

À Gorck City, la balle et la mâchoire n'étant toujours pas revenues, Earvin avait retrouvé sa préoccupation première, c'est-à-dire recharger son laser. Mais, dépassé par la technologie qui l'entourait, il voulut démontrer l'étendue de son savoir, ainsi que l'ingéniosité de son invention personnelle. Il entreprit alors d'expliquer à ses compagnons le principe ainsi que le fonctionnement de sa machine à ouvrir les dimensions, et nota à cet effet une équation complexe sur un tableau électronique transparent à l'aide d'un stylo magnétique que les Gorcks lui avaient fourni. Encore une invention...

Les chiffres apparaissaient, comme par magie, suspendus dans l'air... Earvin ressemblait à une sorte de chef d'orchestre menant grâce à sa baguette des valse de chiffres.

– Et voilà ! finit-il par dire, une fois l'équation terminée. Simple comme bonjour !

Les Gorcks, perplexes, se consultèrent du regard. Earvin comprit que ses calculs étaient ardues, et que leur compréhension s'avérait peu évidente, de sorte qu'il décida de les expliquer simplement, de sa propre bouche :

– En envoyant les rayons à travers un cristal, ceux-ci se trouvent concentrés sur la cible, dès lors se produit une inversion des champs électriques, ce qui envoie la cible dans cette dimension, ou inversement, bien sûr...

Malgré cet exposé simplifié, le professeur Brinks constata avec étonnement que son auditoire était toujours si perplexe.

– Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?... C'est simple, pourtant...

– La formule... dit Vlanx.

– Qu'est-ce qu'elle a la formule ? demanda Earvin.

– Compliquée...

– Mais c'est la seule possible ! s'étonna Earvin.

Vlanx secoua la tête.

– Il y en aurait une autre ?...

Les trois Gorcks hochèrent la tête.

– Eh bien, je serais curieux de savoir laquelle ! dit-il.

Il tendit le stylo à Vlanx, l'invitant à modifier sa formule.

Vlanx refusa le stylo et effaça une grande partie de la formule par le biais de ses pouvoirs télépathiques, et remplaça la formule compliquée par une autre à trois chiffres. Earvin regarda le résultat avec stupéfaction, se rendant compte de sa simplicité extrême et de son évidence.

– Mais... ce serait alors aussi simple qu'un transistor...

Les Gorcks confirmèrent avec de larges sourires, et Earvin commença à démonter son laser compliqué, afin de le modifier selon les simples calculs de Vlanx.

Quelque part dans le New Jersey, la base ATX était à présent déserte. Il n'y avait plus aucune trace d'une armée, ni d'un véhicule, ni de quelque matériel, ou même d'un seul soldat.

À l'intérieur du complexe, le laboratoire était vide, le bunker avait disparu, ainsi que tous les hommes de science qui s'y affairaient encore il y a peu.

C'était en tout cas ce qu'aurait vu le commun des mortels. Mais la réalité se révélait tout autre. La réalité de la quatrième dimension s'agitait de tous côtés, les lieux grouillaient de soldats et de chercheurs sur le départ...

Les soldats, à l'extérieur, rangeaient leur matériel dans les soutes d'une vingtaine d'énormes hélicoptères à doubles pales, engins surarmés prêts à envahir tout un monde... Un nouveau monde...

Les scientifiques, comme les soldats, s'occupaient également à ranger leur matériel. Et personne parmi ces hommes vêtus de blouses blanches, n'accordait d'attention à la démarche singulière d'un des leurs.

De plus près, ils auraient sans doute découvert des yeux exagérément grands, une peau d'une étrange couleur jaune et, malgré le masque blanc stérile couvrant la moitié du visage, l'absence quasi totale d'une bosse nasale. Gruns, en effet, avait rallongé son corps et ses membres de plus de soixante-dix centimètres, afin de passer pour un humain, certes de petite taille, mais un humain tout de même. Dépourvu d'un nez à proprement parler, le Gorck avait eu beau multiplier la taille originelle de son appendice de plus de cinq fois, il lui fut impossible de lui donner l'apparence et la dimension voulues.

Willy, dans son angoisse de ne pas passer totalement inaperçu, avait insisté sur la teinte de la peau de son ami, afin de parfaire son déguisement humain. Mais Gruns n'avait pas réussi, même en modifiant la structure génétique de la pigmentation de sa peau, à plagier une couleur de peau typiquement humaine. Il avait fourni toutes les teintes de l'arc-en-ciel, sans jamais obtenir ce pseudo-blanc entre le rose et l'orangé, cette teinte majoritaire dans la base, et peut-être même exclusive.

Willy n'avait vu aucun personnel appartenant à une autre race que la race blanche, mais ne s'en était pas étonné outre mesure. Il avait seulement jugé qu'il valait mieux diminuer toutes les chances de se faire remarquer et rester au plus près du blanc, même en se résignant à cette teinte jaunâtre. Néanmoins, il avait imposé à Gruns le port du masque, faisant d'une pierre deux coups, puisque le masque cachait également l'absence d'appendice nasal.

Vêtus de deux blouses blanches trouvées dans un des placards du professeur Orbisson, les deux "hommes" passèrent inaperçus dans le laboratoire, se dirigeant sans se presser vers la sortie la plus proche. Willy ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter en regardant son compagnon et tentait de faire corps avec lui, contrant tout regard appuyé éventuel.

Un homme les dépassa en les frôlant, et les examina avec suspicion.

– Eh !... Vous là ! les apostropha-t-il.

Willy se tourna vers lui, blême.

– Qu'est-ce que vous faites là ?...

– Euh...c'est-à-dire que... bégaya Willy.

– Mettez donc ça dans l'hélico sept ! le coupa l'homme.

Il désignait des caisses de matériel, entassées près d'eux.

– Qu'est-ce que vous attendez ?... Le déluge ?... Allez, on s'active, messieurs, le départ est prévu dans dix-sept minutes.

Willy se contenta de hocher la tête, soupirant profondément, trop heureux de s'en sortir à si bon compte. Mais son soulagement fut de courte durée, car l'homme, au lieu de les abandonner, remarqua le teint étrange de Gruns, et s'en inquiéta :

– Vous vous sentez bien ?...

– Il a attrapé un mauvais virus, se hâta de répondre Willy.

– Ah... qu'il n'enlève surtout pas son masque, alors, lui répondit l'homme en reculant d'un pas. Ce n'est pas le moment de contaminer tout le monde.

L'homme s'éloigna.

Willy, terrorisé, tirait déjà Gruns vers le matériel à transporter, et les deux intrus croisèrent le colonel Eddy Libits Jr. qui entrait dans le laboratoire balayant tout d'un regard circulaire.

– Où est Orbisson ? demanda-t-il à un des scientifiques.

– Dans son bureau, colonel.

Willy vit Libits se diriger alors vers le bureau d'Orbisson et fit signe à Gruns de se dépêcher. Il était temps de fiche le camp. Willy souleva une des caisses et Gruns en souleva trois. Willy, grimaçant, tenta de lui expliquer que c'était trop. Gruns ne comprenait pas, et ce que Willy craignait arriva. Ils se firent remarquer et les scientifiques se mirent à observer ces deux individus bizarres.

– C'est trop lourd ! chuchota Willy.

– Oh non, je peux en prendre plus, tu sais.

– Toi, oui, mais pas un humain !...

Gruns finit par comprendre et fit soudain semblant de souffrir du lourd poids des trois caisses. Puis il choisit une toute petite et fit mine de la soulever avec beaucoup de peine. Willy se dépêcha de sortir du laboratoire, avant qu'ils ne finissent par se faire trop remarquer.

Libits Jr. découvrit Ronald assommé dans son bureau. Il voulut le secouer, mais son pied passa à travers. Il comprit que le professeur était

encore dans l'autre monde et le matérialisa dans la quatrième dimension. Il put alors lui asséner un véritable coup de pied afin de lui rendre ses esprits.

– Professeur Orbisson, hurla le colonel. Que se passe-t-il ? Que faisiez-vous ?

Orbisson mit un moment à se rappeler ce qui venait de lui arriver. Il se souvint de la créature, et de l'homme à la batte de base-ball et fut sur le point de tout raconter au colonel, lorsqu'il pensa au pistolet laser. Il regarda en direction de son bureau et constata que celui-ci avait disparu.

– J'ai dit, que se passe-t-il ici ? Répondez, Orbisson.

– Je... je... Je suis tombé et... j'ai dû me cogner la tête... Avec la fatigue de ces derniers jours...

Le colonel, peu soucieux de la santé d'Orbisson, parut satisfait de sa réponse, d'autant qu'il n'avait aucune raison d'en douter.

– Vos hommes sont prêts ?... Je veux tout le monde dehors dans dix minutes.

– Oui, mon colonel, répondit Orbisson, soulagé de s'en sortir ainsi en se ruant hors de son bureau. Je veux tout le monde dehors dans dix minutes !... Qu'est-ce que c'est que ces caisses qui traînent là-bas ?... Vous, occupez-vous de ces caisses !... Je les veux dans l'hélico sept sur-le-champ ! Et vous, prenez la caisse dans mon bureau !...

Libits laissa Orbisson jouer au petit chef et sortit vérifier que ses soldats étaient prêts.

Willy et Gruns s'étaient fondus dans la fourmilière de soldats et d'hommes de science qui se préparaient au départ. La base était en pleine effervescence et personne ne pouvait faire attention à la démarche particulière de Gruns. Les deux intrus se mirent à l'écart, loin des regards, derrière des caisses prêtes à être embarquées dans un des appareils. Willy semblait de plus en plus préoccupé.

– Je ne sais pas ce qu'ils préparent, chuchota-t-il, mais ça n'annonce rien de bon.

– Ce sont des méchants ? demanda Gruns en reprenant sa forme réelle.

– Pire que ça...

– Il faut les raisonner, non ? Je peux essayer...

– Gruns, non ! dit Willy.

Il réalisait de nouveau que son compagnon n'était vraiment pas à sa place, parmi tous ces gens si dangereux.

– Il faut que tu ailles rejoindre les autres.

– Mais, je veux rester avec toi !

– Tu ne peux pas rester, c'est beaucoup trop risqué !

– Alors, tu rentres avec moi.

– Je dois rester, pour savoir ce qui se passe, Gruns.

– Alors, je reste moi aussi !

– Non... Il faut leur donner ça ! répondit Willy.

Il lui donna le laser subtilisé au professeur Orbisson et ajouta :

– Et il faut leur apprendre ce qui se trame ici.

– Je vais les contacter.

– Non ! Ce sont des affaires entre humains, ça ne regarde pas les tiens. Rappelle-toi ce qu'a dit Samuel. Tout repose sur toi à présent, Gruns. Si tu apportes cette arme au professeur Brinks, nous aurons fait un grand pas. Il saura quoi faire.

Mais Willy fut soudain pris d'un doute quant aux termes de la mission qu'il assignait à Gruns. Peter était peut-être plus à même que son frère de trouver une solution, ou, en tout cas, de ne pas créer de catastrophe supplémentaire.

– Donne le plutôt à Peter, corrigea-t-il.

Les scientifiques sortaient du bâtiment, et Willy pressa Gruns de partir. Le Gorck était triste d'abandonner son ami. Willy le dans ses bras et Gruns le regarda avec une infinie tendresse dont seuls les Gorcks semblaient capables. Écortant ces adieux, Willy lui fit signe de partir ; et Gruns, comme à son habitude, fut déjà loin en un instant.

Encore touché par la bonté du regard de son ami, Willy, pensif, semblait regarder au loin, immobile. La voix hurlante d'un haut-parleur le ramena à la réalité :

"Votre attention, je vous prie !" criait la voix métallique du Général Libits Sr., inondant toute la base et figeant sur place tous les hommes.

Le général était debout, en haut des marches du bâtiment central, son fils à sa droite.

"Soldats ! J'ai le plaisir et l'honneur de vous annoncer que la Phase Un, Immersion, est une réussite totale."

Des hourras se firent entendre, mais le général imposa le silence avant de reprendre son discours et de glacer le sang dans les veines de Willy :

"L'ancien monde est derrière nous ! Nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère ! C'est le grand jour que nous avons tant attendu !"

Willy regardait autour de lui ces hommes et femmes hypnotisés par cette voix aux accents millénaristes, leurs visages fascinés donnaient à Willy une impression de déjà-vu.

"Aujourd'hui ! Oui, aujourd'hui, un rêve que je caresse depuis cinquante-six ans est sur le point de devenir réalité, notre réalité ! Grâce à vous !... Vous, la nouvelle graine, vous les conquérants du nouveau monde ! Vous, les Adam et Eve de toutes les générations futures. Vous les meilleurs de l'ancien monde, hommes, femmes, soldats, chercheurs, vous êtes les premiers à franchir ces portes ! Vous ouvrez la voie, pour que l'homme soit enfin digne de ce nom ! L'homme régénéré ! Oui, demain, plus jamais nos enfants n'auront à souffrir de la vermine qui a transformé notre pays en jungle, et notre vie en enfer. Je vous offre une nouvelle chance, la chance de la race blanche !..."

À ces mots, Willy cessa d'écouter.

Il comprit enfin la mission dont tous ces gens parlaient. Il eut la vision tragique du projet d'un homme fou, suivi dans sa folie par des fanatiques. Tout le monde dans cette base était blanc. Comment n'avait-il pas compris plus tôt ? Ce n'était pas une base officielle de l'armée américaine, aucun noir, aucun asiatique, aucun latino... Willy découvrait avec horreur une véritable armée aryenne au cœur même de son pays.

La tête lui tournait, il était au bord de la nausée. Des bribes du discours haineux du général dément lui parvenaient, malgré lui :

" ... créer une nation immaculée, la NOUVELLE AMÉRIQUE ! "

Les hourras nombreux lui donnèrent mal à la tête, il avait envie de vomir, et se retenait de toutes ses forces, pour ne pas se faire démasquer, à ce moment où il se sentait si peu à sa place, si honteux, si sale. Soudain, il vit chacun se retourner. Il se retourna à son tour et vit, montant vers le ciel, l'horreur flotter au vent devant ses yeux voilés de larmes : un drapeau composé d'une étoile blanche dans un carré bleu sur un fond rouge.

Au milieu des cris de joie des soldats, Willy laissa échapper un cri... Son impression de déjà-vu vida ses entrailles.

L'histoire se répétait, et Willy en était le premier témoin.

Sur les marches, le fils continuait les mots du père, lui le commandant en chef des opérations :

"Comme vous l'a annoncé mon père, la Phase Un est un succès. Faisons en sorte que la Phase Deux, Control, le soit également ! Tous à vos postes ! "

Willy s'essuya la bouche, et une lueur nouvelle brillait à présent dans ses yeux. Il était fermement décidé à faire tout ce qui était en son pouvoir pour arrêter ces hommes. Il ne savait pas encore comment, mais étrangement, il n'avait plus peur.

Il se redressa pour constater que tout le monde se dirigeait vers les hélicoptères et se joignit au mouvement. Il alla vers l'appareil le plus proche et s'apprêtait à embarquer, lorsqu'un soldat l'interpella.

– Section A ou B ? demanda le soldat.

– B ! répondit tout de suite mais au hasard Willy.

– Alors, c'est l'appareil trois, dit le soldat, indiquant un autre hélicoptère.

Willy acquiesça, comme pour confirmer lui-même qu'il s'était trompé et fit demi-tour. Il arriva devant l'hélicoptère qui lui était destiné et monta dans l'engin. Il découvrit ainsi une dizaine de scientifiques. Comme ce nom de scientifique dont Willy était si fier lui semblait ne pas convenir à ces dangereux fous !

– Vous pouvez enlever votre masque maintenant, lui dit l'un de ces fous, l'invitant à prendre place dans le siège vacant à ses côtés. Je vous laisse vous asseoir à côté du hublot. J'espère que vous n'avez pas le mal de l'air.

– Non, non, répondit Willy en toussant, faisant comprendre à l'homme qu'il était malade.

– Rien de grave ? demanda l'homme, inquiet pour sa propre santé.

Willy secoua la tête.

– Tant mieux. Espérons qu'ils n'ont pas de maladies contagieuses, les Autres...

– Quels autres ?

– Les aliens, pardi... Depuis que je suis au courant, je n'ai plus jamais mis les pieds à Central Park !

– Oh mon Dieu, ne put s'empêcher de dire Willy.

– Ne craignez rien, mon vieux ! Nous avons quand même les meilleurs médecins avec nous. Au fait, je m'appelle Wayne Martin, et vous ?...

Les hélicoptères décollèrent, et le bruit assourdissant de ces monstres d'acier couvrit l'absence de réponse.

De son côté, Gruns avait traversé les quarante trois kilomètres qui séparaient la base du New Jersey de Gorck City, et s'était mis à la recherche de Peter. Une explication télépathique avec un de ses congénères le mit sur la voie. Il se trouva un surf et partit retrouver Peter.

Peter, près du lieu de sa défaite, était assis avec Shirley au bord de la route, devant un vendeur de hot-dogs ambulants. Vlanx lorgnait les saucisses et les pains si appétissants.

– Tu as vraiment réussi à voir l'image de l'arrivée ? demanda Shirley à Peter.

– Oui, aussi nette que je te vois. C'était extraordinaire, je nous voyais sur nos surfs, juste devant la grille du parc. Je ne sais pas comment ça marche, l'image s'est comme imposée à moi. Je la voyais, là, dans ma tête, pas avec mes yeux... D'ailleurs, je la vois encore, même si mes yeux voient autre chose, elle est dans une sorte de fichier, quelque part dans ma tête... C'est fabuleux...

– Tu peux la voir maintenant ?...

– Oui.

– Qui a gagné, alors ?...

– Toi... tu as gagné la course...

– Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir, dis ?

– Non.

– Waouh !

– Je dois reconnaître que tu surfes vraiment bien, comme une pro...

– Merci, fit-elle soudain gênée, rougissant presque.

– Où as-tu donc appris à surfer comme ça ?

– J'ai grandi à Sydney...

– Ah...oui...

– Mon père était diplomate à l'époque... Et toi ?...

– Quoi, moi ?...
– Où as-tu appris à surfer ?
– Oh... j'ai appris... avec mon frère...
– C'est un surfeur ? s'étonna-t-elle en pensant à l'escogriffe de frère qu'il avait.

– Pas exactement, dit-il en riant... Mais toutes les inventions de mon frère ont fait que j'avais plutôt intérêt à tout savoir faire, surf y compris... J'étais le cobaye attitré de toutes ses expériences. À cinq ans, je roulais en trottinette à turbine... mon premier vélo fonctionnait au gaz, et mes patins à roulettes au nitro-méthane... J'avoue que ça forme l'équilibre...

– Donc, tu n'es pas un scientifique ?

– Ah non, pas du tout... Je suis dans... les jeux vidéo...

– Ah...

– C'est génial, ça ! cria Brak.

Le Gorck oublia les hot-dogs en entendant le mot "jeux".

– Et ça marche ?... s'informa Shirley.

– Oui... J'ai quelques problèmes pour créer des monstres. Ils ne sont jamais... comment dire... assez effrayants.

Brak semblait avoir une idée de ce qui était effrayant et, sans que Peter ou Shirley ne s'en aperçoivent, il avait sorti une feuille et un crayon de nulle part, et se mit à dessiner la chose qu'il avait en tête.

– Ça, c'est effrayant ! dit-il, souriant et fier, en tendant la feuille à Peter.

Peter n'eut pas le temps de regarder le dessin de Brak, Gruns s'était immobilisé devant lui, après avoir surfé au-dessus de la ville et plongé en piqué sur eux.

– De la part de Willy, dit Gruns.

Peter prit le laser que lui tendait le Gorck et mis le dessin de Brak dans sa poche sans y jeter un œil.

– Super, fit Peter. Mais où est Willy ?

– Il est resté là-bas. Il ne voulait pas rentrer, il a dit que c'était dangereux pour moi, mais qu'il devait continuer à les surveiller.

– Ils sont nombreux ? demanda Shirley.

– Deux cent vingt-neuf soldats, et trente-deux scientifiques... à peu près...

– Emmène-nous là-bas, dit Peter.

– Mais ils doivent être déjà partis maintenant.

– Partis où ?

– Je ne sais pas. Ils ne l'ont pas dit. Mais Willy doit savoir.

– Très bien, on l'attend et on y va...

– Et qu'est-ce qu'on peut faire contre une armée ? s'inquiéta Shirley.

– On a ça ! dit Peter en exhibant le laser.

– Eux aussi, il me semble...

– Oui... mais ils ne savent pas qu'on est là... ni qu'on l'a.

Peter ne pouvait pas savoir à quel point il se trompait. Les hélicoptères de l'Armée de la Nouvelle Amérique volaient droit vers Central Park, à cinq minutes seulement d'eux.

Willy, à bord d'un de ces monstres remplis de monstres, angoissait au fur et à mesure qu'il approchait de Manhattan qu'il commençait à entrapercevoir. Soudain, il vit l'appareil changer de cap et se diriger vers l'Ouest. Il eut alors un vague espoir, et se tourna vers Wayne.

– Nous n'allons pas à Central Park ?

– Vous êtes de quelle section ? lui demanda Wayne, quelque peu suspicieux.

– Section B.

– Je ne vous ai jamais vu auparavant...

– Oui, on m'a recruté à la dernière minute.

– Dans quel domaine opérez-vous ?

– Programmation, répondit Willy.

Il avait donné sa véritable spécialité au cas où ce curieux lui poserait des questions précises.

– Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié qu'il nous manquait des éléments dans ce domaine, dit Wayne apparemment débarrassé de ses doutes. Moi, je suis dans le nucléaire... Je suis en charge de la pose des disques.

Il désigna une boîte à ses pieds et ajouta sur le ton de la confiance.

– Toute l'opération dépend de moi.

– Les disques télécommandés ? demanda Willy, intéressé.

– Vous êtes au courant ?

– J'ai travaillé sur leur compression... N'oubliez pas d'appliquer la face aimantée sur la cible.

– C'est exactement ce que le professeur Orbisson m'a dit. Vous avez travaillé avec lui ?

– Bien sûr, répondit Willy, avant de regretter, inquiet. Il est avec nous ?...

– Mais non, puisqu'il est dans la Section A. Décidément le nouveau, il y a beaucoup de choses que vous ne savez pas.

– C'est à cause de la maladie, prétextait Willy.

Il toussa, coupant court à la conversation. Wayne, par peur des microbes, détourna la tête, le laissant observer l'extérieur de nouveau.

Willy vit que les appareils s'étaient divisés en deux groupes, et que l'un d'eux se dirigeait vers Manhattan, apparemment la Section A. Il regretta de ne pas être dedans, se demandant, la larme à l'œil, comment ses amis allaient faire pour échapper à ce qui les attendait ? ce qu'il pourraient faire pour leur venir en aide ? Comment s'opposer à cette armée décidée ?

Earvin finit de remonter la version compacte de son laser, qui n'était à

présent pas plus grand que sa poignée elle-même. Il fonctionnait avec des piles Gorck qui lui fournissaient l'énergie nécessaire pour plus de cinq mille tirs.

Peter expérimentait son nouveau jouet... Il avait emprunté un billet de dix dollars à Shirley, et avait commandé des hot-dogs pour tout le monde. Le vendeur l'avait vu payer, puis disparaître avec la marchandise. Il ferma boutique pour aller prendre un peu de repos, car la fatigue, ou l'alcool, lui faisait avoir des hallucinations.

Le vendeur ne vit pas comment Brak et Gruns s'étaient jetés sur ses hot-dogs, heureusement pour lui, sinon il aurait probablement hésité à venir travailler le lendemain.

Peter et Shirley crurent que les pauvres n'avaient pas mangé depuis des jours et leur offrirent leurs hot-dogs. Shirley voulut même en acheter d'autres, mais le vendeur s'en allait.

– Il ferme, dit-elle.

– Dommage, répondirent en chœur et la bouche pleine, les deux Gorcks affamés.

– Allez, on y va, lança Peter en sautant sur son surf.

– Il vaut mieux attendre qu'ils aient digéré, non ?...

Mais les deux Gorcks ne partageaient pas les soucis de Shirley et firent, synchronisés, un rot très sonore, avant de sauter sur leurs surfs.

Shirley fit de même, et les quatre bolides décollèrent, dans la belle lumière du soleil couchant.

L'hélicoptère de tête de l'Armée de la Nouvelle Amérique fondait droit sur Manhattan, arrivant de l'Ouest. Le colonel Libits, assis à côté du pilote, était aux premières loges, tandis que son père était derrière lui, accompagné du major John Bernaby, ainsi que les sections d'assaut d'élite.

Central Park était en vue, Gorck City apparaissait au loin.

"Contact visuel avec la cible", annonça Libits Jr. à la radio. John Bernaby, responsable de la protection rapprochée du général, fit signe à ses soldats. Ils vérifièrent leurs armes, prêts au combat, quel qu'il fût.

Le vieux Libits regardait par le hublot, voyant l'objet de tous ses désirs briller sous les derniers rayons de soleil de la journée : la ville qu'il avait rêvé d'apercevoir avant de mourir, après plus d'un demi-siècle d'attente. Elle était enfin là, sous ses yeux, et elle serait à lui, dans quelques minutes.

L'armada suivait son cap, s'abattant sur la ville et ses habitants. Ces derniers entendirent les bruits des rotors et se tournèrent vers le soleil qui tombait derrière les gratte-ciels. Ils virent ces appareils, si beaux dans cette lueur rose et les regardaient fascinés, sans savoir que derrière cette majesté de couleurs et de formes, les attendait un bien sombre dessein.

Hors de la quatrième dimension, le parc était paisible, avec ses promeneurs nocturnes, ses sempiternels coureurs, un marchand de glaces énumérant ses parfums. Personne ne pouvait imaginer le drame qui menaçait les lieux.

Samuel se reposait avant le départ qu'il avait prévu plus tard dans la nuit. Il était allongé sur sa couche, pensant au voyage vers la Floride qu'il entreprenait à contrecœur, comme à chaque fois qu'il avait dû fuir avec les siens.

Ce n'était pas la première fois qu'ils quittaient New York, loin de là, mais il aimait cette ville et, à chaque fois qu'il l'abandonnait, son cœur se nouait.

Il l'avait quittée il y a peu, deux ans auparavant, lorsque les tours s'étaient évanouies dans la folie de quelques hommes. Mais il était revenu et il avait ramené son peuple. Quelque chose de particulier l'attirait dans cette ville, il n'aurait su dire quoi. Il l'avait choisie le jour où elle fut choisie par des hommes en fuite d'un monde qui les avait chassés.

Pour ces hommes, c'était un nouveau monde. Pour Samuel et son peuple aussi. Et puis, la colonie humaine avait pris le nom de New York, et la sonorité même de ce nom – si proche du nom de son peuple, avait conforté Samuel dans son choix. Il se disait que ce n'était probablement qu'un hasard, mais à chaque fois, il se rappelait les paroles de son roi : le hasard n'existait pas.

Le hasard aurait-il pu expliquer que les hommes n'aient jamais entrepris de constructions sur le lieu même de leur installation ? Au cœur d'une ville qui avec les siècles était parmi les plus peuplées de la planète, l'emplacement choisi par Samuel était toujours resté vert, un îlot de nature... Pourquoi les hommes l'avaient-ils appelé Central ? N'étaient-ce pas des signes ? Était-ce l'œuvre de la bague ?... D'ailleurs, la bague avait-elle un quelconque pouvoir ?... Si tel était le cas, pourquoi n'aidait-elle pas Samuel à lui épargner un nouvel et lourd exode ?...

Le vieux Gardien se rendit compte que c'était la toute première fois qu'il se posait cette question. Il eut honte de ce doute, comme s'il outrageait son roi. Il n'avait pas le droit de laisser ses pensées vagabonder ainsi, il n'avait pas le droit au doute. Il était le Gardien du Temple.

Samuel entendit soudain ce qu'il venait de sentir en se relevant brusquement. Quelque chose se passait au dehors. Il regarda en direction du bruit et les parois de sa chambre perdirent aussitôt leur opacité. Il vit les appareils arriver vers lui et comprit aussitôt qu'ils étaient dans son monde.

Il comprit qu'ils venaient pour les siens.

Le vieil homme ferma les yeux et ordonna à tous de rentrer chez eux.

Les Gorcks s'exécutèrent et disparurent.

Earvin avait vu les trois Gorcks qui l'accompagnaient regarder à travers les parois de la salle de jeu, et l'inquiétude se peindre sur leurs visages. Il laissa son regard aller dans la même direction et vit les engins de destruction envahir l'espace aérien du parc, pénétrant la ville.

Il comprit les dégâts que causait son invention et brandit machinalement son nouveau laser miniaturisé, prêt à défendre la ville au péril de sa vie.

L'hélicoptère de tête se mit en vol stationnaire au milieu de la ville et la porte arrière coulisssa et un soldat pointa une mitrailleuse sur la rue déserte. Un second appareil survola les lieux, à raz de terre. Sa porte s'ouvrit à son tour, une vingtaine de soldats sautèrent sur l'herbe et coururent se positionner face aux habitations, pointant leurs armes dans toutes les directions.

L'angoisse de l'inconnu se lisait dans leurs yeux, ils étaient prêts à faire feu au moindre mouvement de résistance.

Mais le général savait d'avance que son armée ne rencontrerait aucune résistance. Il savait qu'il lui suffirait de se montrer avec une poignée d'hommes pour que la ville et ses habitants soient sous son contrôle en un rien de temps, sans une goutte de sang.

Il connaissait les Gorcks mieux que quiconque, savait qu'ils se laisseraient capturer, et avec le sourire. Eux ne poseraient aucun problème, mais il n'y avait pas qu'eux. Il y avait son ennemi de toujours, l'homme qu'il voulait écraser comme un insecte, celui vers qui allaient toute sa haine, son armada, ses soldats...

Il voulait enfin montrer qui était le maître à ce vulgaire petit voleur qui se prenait pour un roi. Il le détestait de toutes les fibres de son âme – s'il en avait toujours une. Il le haïssait sans l'avoir jamais vu. Il lui avait volé son rêve d'enfant et il l'exécrait, lui et son roi, pour lui avoir volé ce qui lui revenait de droit : les Autres...

Le général, tout à sa haine ressassée, regardait la ville par le hublot, mais sans la voir. Il ne voyait que sa haine et cherchait son ennemi, pour voir briller la peur dans ses yeux. Il voulait l'humilier comme il avait été humilié avant lui...

Il sentit sa présence et tourna la tête vers une sphère, la plus haute de la ville, ses parois s'effacèrent et il le vit enfin.

"Ici l'Armée de la Nouvelle Amérique", hurlait Eddy Libits Jr. dans son micro. "Vous occupez illégalement un terrain appartenant à la ville de New York ! Vous avez cinq minutes pour jeter toutes vos armes et sortir, les mains en l'air ! Sinon, nous ouvrirons le feu !"

Sa voix était grossie par les haut-parleurs accrochés à son appareil, résonnant de mur en mur jusqu'aux oreilles de Samuel, dévasté par ce qu'il entendait et par ce que ses yeux voyaient sur le visage de Libits Sr.

La haine sans égal d'un regard qu'il avait reconnu. Le fils répéta ses paroles de guerre, pendant que le père fixait toujours la sphère là-haut, les yeux pénétrés d'une haine vieille de cinquante six ans.

"Mon Dieu !" s'écria Samuel, abattu par le souvenir. Il prit sa tête entre ses mains quelques instants, puis il s'adressa à son peuple, caché un peu partout dans la ville et ses alentours.

Les Gorcks levèrent la tête au ciel, écoutant les paroles sans son de leur Gardien :

– *Mes amis, l'heure est grave...*

Surfant en direction de leur ville, Gruns et Brak entendirent les paroles de Samuel et se figèrent aussitôt pour écouter.

– Que se passe-t-il ? demanda Shirley.

Elle voyait l'air inhabituellement grave des deux Gorcks et se tourna vers Peter pour lui faire part de ses interrogations. Elle le vit se comporter de manière très étrange.

– Peter, ça va ? s'inquiéta-t-elle.

Mais Peter ne l'entendit pas, il se tournait et se retournait sans cesse, se bouchant et se débouchant les oreilles – comme un enfant avant lui, trois millénaires plus tôt. Une voix résonnait dans sa tête.

Peter ferma les yeux, et la voix de Samuel emplit son être comme elle emplissait l'esprit de tous les Gorcks de la Terre, à travers l'âme de l'Univers :

– *Ces hommes sont là pour vous... Ils connaissent votre existence, et ne reculeront devant rien... Ils ne veulent pas votre bien...*

L'image des hélicoptères dans Gorck City et des soldats armés en sortant s'imposa à Peter.

– Non ! hurla-t-il.

Shirley comprit que l'heure était grave. Elle tourna la tête vers Gorck City et tenta d'apercevoir ce qui s'y passait.

Elle vit le soleil disparaître complètement.

Le soir

À travers l'âme de l'Univers, Samuel avait entendu un cri déchirant. Les pensées, elles aussi, avaient leur propre timbre, une sorte de vibration. Et Samuel crut reconnaître dans ce cri l'empreinte de Peter qui, étrangement, ressemblait à sa voix : tendre, forte, et décidée.

Sam fut perturbé par ce cri. Une idée lui vint, mais il la chassa de son esprit. Et il se concentra sur les yeux haineux du général qui le regardait toujours à travers le hublot de l'hélicoptère, un sourire narquois au coin des lèvres, comme s'il lui demandait : "Te souviens-tu de moi ?"...

Et Samuel se rappela.

C'était en 1947, c'était l'été. Un orage magnétique – conséquence d'une éruption solaire balayant la Terre d'un nuage de particules ionisées, avait frappé une soucoupe Gorck en plein vol, et avait projeté l'engin hors de sa dimension, tout en dérégulant ses instruments de vol. Le phénomène était rare : une sorte de soubresaut entre les deux mondes, comme s'ils voulaient se détacher l'un de l'autre à la suite d'une querelle amoureuse. Souvent, les tremblements de terre étaient la cause de tels chamboulements, ressentis dans les deux mondes à la fois. Mais il arrivait aussi, et c'était la source de la perturbation interdimensionnelle, qu'un seul côté tremblât, sans que l'autre ne suivît.

C'était une de ces bizarreries de la nature qui était arrivée ce jour de juillet 1947, créant un passage dont seul Salomon possédait le secret... Lui qui en avait usé un jour, ouvrant les portes de son monde qu'il offrit aux Gorcks comme terre d'asile.

Samuel connaissait ces passages, ce secret. Il sut pour le crash au moment même où il se produisit. Il courut au chevet des accidentés, trois enfants de son peuple accueillis par les hommes, dans un hôpital du Nouveau-Mexique, dans une petite ville au nom alors inconnu de Roswell.

Des médecins, plus ou moins humains, s'occupaient des Gorcks, s'affairant autour de ces corps qu'ils n'avaient jamais vus dans les livres d'anatomie. Ils faisaient tout leur possible, mais il était déjà trop tard pour l'un des trois : Roxs avait rendu l'âme.

Les deux autres pouvaient encore être sauvés. Trowk souffrait de quelques fractures, faciles à réduire, mais l'une d'elles, crânienne, se révélait plus inquiétante ; Wlixw, en revanche, n'avait que de rares contusions, et pouvait être remis sur pieds rapidement.

Mais arriva un jeune lieutenant, dépêché sur les lieux par le gouvernement qui, averti des événements, l'avait dépêché au plus vite à

la *Roswell Army Air Field*, la base aérienne de la région.

Il faisait partie de la toute nouvelle Agence de Renseignements créée cette même année – la CIA, et il avait toute autorité.

Ce qu’il fit, Sam ne l’oublierait jamais.

– Bonjour, mon lieutenant, fit un soldat.

Celui-ci était faction devant la salle d’opérations à l’intérieur de laquelle gisaient les trois êtres.

– Combien sont-ils ? demanda le lieutenant Eddy Libits.

– Trois, mon lieutenant.

– Il aurait fallu les entreposer à la base.

Libits s’était énervé. Il se rendit compte et reprit à voix basse.

– Combien de témoins ?

– Une vingtaine, sans compter le personnel de l’hôpital, mon lieutenant.

– Je veux le nombre exact, avec noms et adresses. Et pas un mot...

– Le journal local en a parlé, mon lieutenant !

– Envoyez quelqu’un là-bas, et faites les taire. Je ne veux plus de nouvel article, ordonna-t-il.

Il poussa la porte de la salle, suivi de ses trois gardes et se dirigea vers Trowk. Il poussa sur son chemin le médecin qui l’auscultait et examina le malade de près.

– Mais qu’est-ce qui vous prend ? protesta le médecin furieux.

Le médecin fut aussitôt encadré par les trois soldats. Il reprit en bégayant d’une voix adoucie contre son gré.

– On va le perdre...euh...

– ...lieutenant, l’aida Libits.

– Lieutenant... Il doit être opéré d’urgence, lieutenant.

– Et les deux autres ?

– Pour celui là-bas, il n’y a plus rien à faire... Pour l’autre, il semble ne rien avoir à première vue, mais je dois l’ausculter plus en détail. J’ai préféré m’occuper de celui-ci, son état est...

– ... concentrez-vous donc sur celui qui va bien ! Il m’en faut au moins un en bon état !

– Mais vous êtes dingue ? ! hurla le médecin, qui, même saisi par les soldats, ne baissa plus le ton. Vous ne pouvez pas m’empêcher de le soigner !... C’est un hôpital ici ! Ce n’est pas à vous de me dire ce que je dois faire, surtout si c’est pour laisser crever un de mes patients !

– Ce sont mes patients à présent...

Libits fit signe à ses hommes de l’évacuer. Ils le traînèrent qui se débattait comme un diable.

– Vous allez entendre parler de moi, c’est moi qui vous le dis, espèce de sal...

La porte de la salle claqua, interrompant sa phrase. La salle était désormais calme, sans ce médecin récalcitrant, qui ne remit plus jamais

les pieds dans cet hôpital. Le personnel apprit quelques jours plus tard qu'il avait eu un accident de voiture, en rentrant chez lui ce soir-là.

L'autre médecin présent dans la salle avait compris que le lieutenant Libits n'était pas homme à supporter la contradiction, et que sa propre vie en dépendait.

– Est-ce que ça a un cœur, ce truc ?... demanda-t-il, comme pour plaire au jeune officier.

– À vous de me le dire, docteur. Je vous confie la suite des opérations.

– Je vous remets celui-là sur pieds... quant aux autres, je m'occuperai de savoir ce qu'ils ont à l'intérieur... ça vous va ?...

– C'est vous le doc, Doc ! répondit Libits sans même regarder ce médecin qu'il méprisait déjà.

Samuel vit le médecin partir s'occuper de Wlixw. Il s'approcha alors du lieutenant afin de le regarder de plus près. Il se demandait comment un tel monstre pouvait exister, lorsqu'il surprit sur le visage du lieutenant un regard empli de tendresse, sa main se mettant à caresser le visage du pauvre mourant. Il entendit même la compassion sortir de sa bouche :

– Excuse-moi, mon vieux... J'aurais aimé vous sauver tous, mais il faut au moins qu'un de vous survive. Tu n'as pas eu de chance de tomber dans ce petit patelin... si c'était arrivé ailleurs, je t'aurais fait venir les meilleurs toubibs de l'armée, tu sais... Mais je dois concentrer tous les efforts afin de sauver ton copain. Tu me comprends ?

Trowk comprenait ; il sourit de toutes ses dents au militaire. Samuel, lui, ne comprenait plus rien.

Un demi-siècle plus tard, il ne comprenait toujours pas, surtout en sachant ce qui s'était passé par la suite... Mais cela, il ne voulait plus y penser, car il ne voulait pas transmettre de mauvais souvenirs aux siens. Ce qui était en train de leur arriver risquait de les attrister bien assez. Et la tristesse tuait les Gorcks.

Alors, Samuel garda ses souvenirs pour lui, leur résumant le reste en quelques mots :

– *Ce que je vis les jours qui suivirent, j'essaye de l'effacer de ma mémoire, mais ces événements me mènent aujourd'hui à croire que ces jours étaient les derniers jours d'une époque, la fin d'une ère... Pourtant il nous faut espérer que celle qui suivra ne sera pas aussi mauvaise que nous pouvons le craindre... juste différente...*

Une larme coula sur la joue de Peter, Shirley, par pudeur, détourna les yeux.

– *Rendez-vous, mes amis, rendez-vous, sinon ils n'hésiteront pas à vous massacrer tous.*

Les hélicoptères survolaient la ville, éclairant violemment les lieux de leurs projecteurs aveuglant, et les Gorcks sortirent de toutes parts, obéissant à leur Gardien, face à ces monstres volants.

Eddy Libits Sr sourit.

Samuel vit les soldats encercler son peuple. Une larme coula sur son visage, traçant le même sillon salé que sur la joue de Peter, plus loin, ouvrant les yeux en même temps que Gruns et Brak.

Pour ne pas les chagriner, Peter essuya son visage. Comme eux, il regarda en direction de Gorck City.

Mais la nuit était tombée, et Central Park était dans le noir ; ils ne virent rien.

– C'est la fin, dit Peter.

– La fin de quoi, demanda Shirley, tout en se doutant de ce qui se passait. Est-ce que vous pourriez m'expliquer ?...

Aucun ne répondit.

Ils regardaient au fond d'eux-mêmes, ils y voyaient par les yeux des leurs la ville abandonnée aux soldats qui regroupaient leurs frères comme du bétail qu'ils répugnaient à toucher avec les mains, se contentant de les pousser avec leurs fusils pour les pousser d'un côté ou de l'autre.

Ils les regroupèrent au milieu de la rue principale de Gorck City. L'hélicoptère du commandement se posa. Le major Bernaby contrôlait la sécurité des lieux.

"Fouillez partout", ordonna-t-il.

Ses hommes obéirent et pénétrèrent dans les habitations.

Sans avoir besoin de dons de télépathe, Earvin avait compris la situation en regardant à travers les parois de la salle. Les trois Gorcks qui étaient avec lui voulurent se rendre à leur tour.

– Où allez-vous ? leur demanda-t-il en les retenant.

– Il faut nous rendre, lui répondit calmement Swix.

– Il n'en est pas question ! cria Earvin.

Les Gorcks étaient muets.

– Vous restez avec moi !... J'ai besoin de vous...

Il avait employé le mot magique pour les empêcher de sortir. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur et vit que les soldats fouillaient toutes les habitations. Deux militaires approchaient même de la salle de jeux.

Earvin prit une décision rapide. Il pointa son laser vers ses trois compagnons, tira, et les matérialisa, avant de retourner l'arme contre lui.

Les trois Gorcks chutèrent de trois mètres, atterrissant sur l'herbe du parc. Ils ne voyaient plus trace de leur ville, ni des soldats. Ils levèrent la tête vers ce qui devait être leur salle de jeux, juste à temps pour voir Earvin apparaître, et pour plonger de côté afin d'éviter d'être écrasés par lui.

Le scientifique tomba face contre terre. C'était la première fois qu'il subissait en personne et physiquement les affres de ses inventions. Il cracha la terre et l'herbe qu'il avait dans la bouche et resta un moment allongé sur le sol, observant si personne ne les voyait.

Il n'aperçut aucun soldat et fut étonné, avant de comprendre la

subtilité des changements soudains de dimension. Il finit par se relever, poussant ses protégés pour les éloigner de ces lieux dangereux au plus vite. Ils se mirent à l'abri des regards derrière une haie sans que les soldats ne les voient.

Les deux soldats partis fouiller la salle de jeux en ressortirent, faisant signe au Major qu'il n'y avait aucun être vivant à l'intérieur. À la radio, Bernaby annonça que la zone était sécurisée.

Dans un des hélicoptères, le professeur Orbisson ainsi que son équipe de scientifiques attendaient que l'armée fit son travail de nettoyage. On leur annonça que la voie était libre. La porte de l'hélicoptère coulisssa et un soldat leur fit signe qu'ils pouvaient sortir. Ronald s'enquit auprès du soldat :

– C'est désaffecté ?

Le soldat ne daigna pas lui répondre.

– Mettez vos masques, Ordonna-t-il à ses hommes.

Ce qui lui permit de remonter le sien sur le nez, avant de sauter dehors le premier, montrant ainsi qu'il n'avait pas peur.

– Il paraît que ce sont des génies, mais ce n'est pas la peine de risquer de contracter une saloperie extra-terrestre... Nous avons du travail, messieurs, conclut-il, en regardant les habitations de la ville Gorck".

Les scientifiques sortirent de l'appareil et firent leurs premiers pas dans cette ville qui les fascinait.

Les Libits étaient aussi sortis de leur hélicoptère, pendant que Samuel était descendu le long du tube élévateur, escorté par deux soldats.

Le Gardien était désormais dehors.

Les deux vieillards se trouvèrent face à face, les yeux dans les yeux, se jaugeant silencieusement un long moment.

– J'attends cet instant depuis cinquante-six ans, finit par dire le vieux général sur un ton victorieux, rompant le lourd silence entre les deux hommes.

– Et moi, je le crains depuis trois mille ans, rétorqua Samuel, le dégoût à la bouche.

– Tu étais là-bas, non ?...

Samuel ne répondit pas. Un étrange sourire figé apparut sur son visage.

– J'ai senti ta présence... lui aussi savait que tu étais là... C'est ce qui lui a permis de survivre... Enfin, de survivre assez longtemps pour tout me révéler. Tu ne croyais pas que ça me permettrait un jour de venir jusqu'à toi... Tu vois, c'était une erreur, il aurait fallu le laisser mourir...

– Vous vous en êtes chargé... Vous aimez voir mourir... Que Dieu vous pardonne.

– Dieu ? !... s'écria le général avant d'éclater de rire. Mais quel Dieu ?

Il avait soudain le regard empli de toute la haine qu'il avait pour ce nom.

– Le tien ou le mien ?... Le tien ou... Moi ? !...

Une telle rage habita ce dernier mot que même son fils en trembla d'effroi. Il n'avait jamais compris son père, mais là, c'était au-delà de l'incompréhension. Il se demandait si son père n'avait pas perdu la raison. Se prenait-il vraiment pour Dieu ? Les années l'ont rendu fou... Ses doutes se confirmèrent lorsqu'il vit son père tourner sur lui-même, écartant les bras vers le ciel, crachant sa haine :

– Dieu de Salomon ! Toi qui es au Ciel ! Viens donc au secours des Tiens !... Où es-tu ? !... Regarde, le petit voleur a besoin de toi !... Yahvé ? !... Où te caches-tu ?... Envoie ta foudre me frapper, écarte les océans pour me noyer ! Oui, Pharaon est de retour !... Où es-tu ?... Il ne répond pas ton Dieu.

Il s'était adressé à Samuel, en baissant les bras, les yeux fous, exorbités.

– Il doit être occupé !... ajouta-t-il. L'âme de son Univers est coupée... Ah, mais c'est vrai, j'oubliais, elle n'est pas accessible à tous !... Il faut être de la race des voleurs pour y avoir accès, hein ? Les gens honnêtes, eux, ils n'y ont pas droit, c'est vrai, où avais-je la tête ? Il ne les aime pas, les honnêtes gens, ton Dieu ! Tu pourrais Le contacter pour moi et Lui dire que je suis là ! Dis-lui que le petit garçon qui regardait le ciel tous les jours est là !... Dis-lui qu'il est venu chercher ce qui lui appartient !...

Samuel ne répondit pas, il se demandait si cet homme trop plein de sa haine n'en avait pas perdu la raison. Et il n'était pas le seul à douter de la santé mentale du général, ses hommes, ainsi que son fils, s'interrogeaient sérieusement, à la vue de ce déchaînement verbal incompréhensible ; aucun d'eux n'avait jamais vu le général sous un tel jour, lui qui était toujours maître de lui – dur, parfois criant, mais toujours incarnant une autorité évidente.

Et là, il était pathétique. Le général sentit ces regards presque effrayés sur lui et fit signe à un soldat :

– Toi ! Va m'en chercher un !

L'homme obéit sans une hésitation, trop heureux d'échapper à ce spectacle grotesque et soucieux de ne pas subir les foudres de ce fou.

– Je reprendrai ce qui m'appartient, continua le général, la voix calme, en s'adressant à Samuel. Ce n'est pas ton Dieu qui m'en empêchera cette fois-ci.

Le soldat revint, poussant sans ménagement un Gorck devant lui avec son fusil.

– Combien êtes-vous ici, mon joli ? demanda le général au petit être apeuré.

Il s'adressa à la créature avec une douceur dans la voix et dans les yeux qui surprit tout son entourage, ainsi que Samuel, de la même façon qu'il avait été surpris dans cet hôpital du Nouveau-Mexique, devant une

tendresse inattendue qui ne semblait pas feinte.

– Cent trente sept ! répondit spontanément le Gorck.

– Vérifie-moi ça ! dit sèchement le général à son fils, avant de reprendre, calme et souriant à l'adresse du Gorck. Tu n'as pas peur de moi, n'est-ce pas ?...

Le Gorck jeta un regard interrogateur à Samuel qui lui sourit affectueusement. Il se rassura, et fit non de la tête.

– C'est bien, ça... il faut me considérer comme un père. Personne ne peut avoir peur de son papa, pas vrai ?

Une nouvelle fois, le Gorck fit non de la tête. Au même moment, le colonel Libits Jr. partit, la rage au ventre, effectuer la mission que son supérieur de père venait de lui assigner. Il n'avait jamais aimé que son père lui donnât des ordres ainsi, comme à un vulgaire soldat, et sa fierté d'être le commandant en chef des opérations en fut encore une fois écornée.

Mais là, il y avait autre chose. Il y avait ce ton inédit, cette voix si tendre dans la bouche de son père quand il s'adressait à cette chose dégoûtante, comme si elle était son enfant... Et un sentiment de jalousie l'exaspéra plus que d'habitude.

Samuel ne savait pas que les deux officiers étaient parents, mais quand il vit, dans le regard du plus jeune, perler la même expression de haine, il ne manqua pas de faire le rapprochement. C'était bien le fils de ce général dément, un digne héritier, dont le cœur abritait une même flamme maligne, une même envie, le pouvoir.

Les liens du sang – un sang mauvais, unissaient ces deux assoiffés d'ambition qui ne pourraient, pensait Samuel, que s'affronter un jour ou l'autre. Mais, à cet instant, Samuel craignait leur union et il frissonna à l'idée que le destin de son peuple fût entre les mains impitoyables de tels hommes, allant jusqu'à se demander si cet affreux général n'avait pas raison... Si Dieu n'avait pas abandonné les Siens... Cette noire pensée, ce sentiment de désespoir venait de visiter son cœur une deuxième fois en peu de temps et il regarda de nouveau sa bague. Elle brillait, confirmant au Gardien, pris de doute, qu'elle œuvrait.

Non loin de là, Peter observait les lieux et les tristes événements qui s'y déroulaient. À ses côtés, Shirley le tenait par la taille, afin de passer pour un banal couple d'amoureux. Ils traversaient le parc, à la vue des soldats qui ne se souciaient pas de ces promeneurs nocturnes, dont ils ne pouvaient se douter qu'ils évoluaient en fait dans la même dimension.

Peter et Shirley marchaient au cœur de l'invasion militaire, faisant mine de ne rien regarder, prenant garde de ne pas rentrer en contact physique avec les hommes en armes qui pullulaient autour d'eux. Mais, un soldat, venant vers eux, et croyant leur passer au travers, ne chercha pas du tout à les éviter, fonçant droit sur Peter, qui, pour éviter d'être

repéré, sauta brusquement de côté. Le soldat, devant ce mouvement soudain, eut quelques soupçons et braqua son arme vers Peter. Ce dernier se mit aussitôt à hurler en secouant Shirley :

– Tu as un homme dans ta vie ! C'est ça ? ! J'en suis sûr !...

– Pardon ?... s'interrogea Shirley, avant de comprendre les grimaces et le regard de Peter. Mais ça va pas ? Tu es de plus en plus soupçonneux !

– Oui, et alors ? J'ai raison, non ?...

– Ah ça ! Ce n'est pas de ma faute ! Parce que monsieur a de petits problèmes au lit, c'est moi qu'on accuse d'aller voir ailleurs ! Il ne pas exagérer ! C'est moi qui devrais me plaindre, dis donc !

– Quoi ?... fit Peter.

Il était vraiment interloqué, ne s'attendant pas à une telle réplique. La réaction si spontanée de Peter donna à la scène la touche nécessaire pour provoquer l'hilarité du soldat qui effaça du même coup tous ses doutes. Il s'éloigna en riant.

– Ça marche toujours, chuchota Shirley, les malheurs sexuels des hommes rassurent les autres, et confortent leur propre virilité en les faisant rire. Tous des machos !

– Euh... pas tous...

– Ah bon...

– Oui, enfin, ce n'est pas le moment, répondit Peter cherchant à changer de conversation. Je crois que l'on devrait aller vers l'arbre là-bas, on sera plus discrets.

– Prends-moi dans tes bras...

– Quoi ?...

– Avec plus de conviction...si tu ne veux pas nous faire remarquer, bien sûr...

– Ah oui... bien sûr...

Peter était gêné, Shirley le sentait. Après une belle étreinte, ils se dirigèrent vers l'arbre, bras dessus, bras dessous, passant tout près de Samuel.

La bague de Salomon brilla de plus belle.

– Mais que nous voulez-vous ? demanda sans aucune peur Samuel.

Il était rassuré par le scintillement de la bague, comme s'il était à présent certain qu'elle ne l'avait pas abandonné.

– Reprendre ce que ton Dieu m'a pris, lui répondit le général.

– J'ai pourtant cru comprendre que vous n'y croyiez pas...

– En effet... je ne crois pas en ce qui n'existe pas. "Ton Dieu", c'est une façon de parler, voilà tout...

– Nous sommes vraiment différents.

– J'espère bien, je n'appartiens pas à ta race, dit le vieil homme, le dégoût à la bouche. Je ne crois pas à vos mensonges... Le bien, le mal... Dieu, le diable... le Jugement Dernier... L'humanité est remplie de vos

mensonges depuis bien trop longtemps... Vous...

– ...Vous ne nous portez pas dans votre cœur ! l'interrompit Samuel, ne croyant plus que l'homme en face de lui pût avoir un cœur. Qu'est-ce que nous vous avons fait ?...

– Tu les caches à toute l'humanité et tu me demandes ce que... Mais de quel droit ? De quel droit les cacher ?... Vous mentez depuis trois mille ans ! J'ai passé mon enfance à attendre qu'ils arrivent un jour sur Terre. J'ai passé mes nuits à scruter le ciel dans l'espoir de les rencontrer un jour, et quand ce jour arrive enfin, c'est pour apprendre qu'ils vivaient parmi nous depuis toujours, dans un monde qui nous appartient, gardés par un petit voleur, par un juif ! Je vous ai haïs, toi et ton roi, d'avoir pris ces décisions sans consulter personne, comme si vous étiez habilités à décider au nom de l'humanité entière !... Et s'il n'y avait pas eu cet orage magnétique, je ne les aurais jamais vus. Je n'aurais jamais su... Et je serais mort sans jamais savoir... Je suis là aujourd'hui pour reprendre ce qui m'a été volé. Je les veux tous : d'Asie, d'Afrique, d'Europe... Tous. Je les veux tous, les trois mille neuf cent quatre ! Tous ici avant le lever du soleil... sinon j'en exécuterai un chaque demi-heure...

– Et vous prétendiez les aimer... Ce jour-là, j'ai failli vous croire. Je voulais y croire. Je voulais tant que mon roi ait eu tort de les cacher... Vous m'avez fait douter. Vous étiez comme un enfant qui veut faire une rencontre... Moi aussi, j'avais protesté auprès de mon roi. Je croyais qu'il se trompait... Mais non, il ne se trompait pas. Je voyais un enfant... je vois maintenant un vieux fou privé d'un... d'un jouet !... Salomon avait raison, hélas... Il aura fallu trois mille ans pour que je voie ce qu'il avait vu... L'horreur !...

Libits Jr. revint.

– Il en manque cinq, mon général.

– Où sont-ils ? demanda Libits Sr. à Samuel. Dis-moi où ils sont, sinon je vais te montrer ce qu'est véritablement l'horreur.

Samuel resta muet. Le général se tourna vers son fils et lui fit signe de le suivre avec le vieux Gardien. Il prit par la main le Gorck qui était avec eux et se dirigea vers les prisonniers en sa compagnie.

– On va aller voir tout le monde... tu veux bien me les présenter, dis ?...

– D'accord, répondit le Gorck.

Libits Jr. était fou de rage, devant le contraste s'accroissant entre les ordres lancés par son père sans aucun ménagement, comme si lui, le colonel, n'était qu'un simple larbin. Et cette amitié – il n'y avait pas d'autre mot, avec ces aliens repoussants. Cherchant à évacuer sa colère, il donna un violent coup de coude dans le ventre de Samuel, le pliant de douleur, et le poussa brutalement à la suite du général.

Peter assista impuissant à cette horrible scène.

Il avait bien sursauté de fureur et s'était levé, prêt à abattre son

emportement légitime à coups de poing sur le dos de cet officier ignoble qu'il avait déjà vu poser la bombe dans la maison de ses parents, mais Shirley l'avait retenu de la main, en le raisonnant d'un regard. Il comprit sans peine qu'elle avait raison et qu'il leur fallait attendre le moment opportun pour agir. Il se rassit près d'elle à contrecœur, faisant semblant d'appuyer son dos contre le tronc d'arbre qu'ils avaient choisi comme poste d'observation.

De loin, c'était un couple d'amoureux heureux, goûtant les joies de la nuit dans le parc, comme tant d'autres promeneurs. Mais le tronc leur était impalpable et ce qu'ils regardaient, ce n'était pas les étoiles, mais le pire de leurs cauchemars.

Leur entrée dans la quatrième dimension leur avait pourtant d'abord semblé comme l'entrée dans un rêve, à partir du moment où ils avaient mis un pied dans Gorck City et rencontré ses habitants innocents.

Mais ce rêve allait être décortiqué par Ronald Orbisson et son équipe de scientifiques dévoyés. Ils étaient là pour étudier l'avance technologique des Gorcks. Et, bien que préparés à toutes les folies, ce qu'ils virent les avait stupéfiés, pour ne pas dire dégoûtés. C'était lorsqu'ils aperçurent les petits êtres responsables de telles prouesses scientifiques. Orbisson s'était joint à Lords, le médecin en chef, lui-même accompagné de sa troupe, et tous tentaient de mettre un nom scientifique sur le dégoût :

– Beurk ! dit le docteur Lords.

Il venait de toucher la peau d'un Gorck de ses mains gantées.

– Oui, comme vous dites, répondit Orbisson, ravi de ne pas avoir choisi la médecine comme spécialité. Qu'est-ce que vous allez en faire ?...

– C'est simple. On va regarder ce qu'ils ont dans le ventre... dit-il, un demi-sourire aux lèvres.

– Je vous plains, sourit Orbisson, avant de se tourner vers ses hommes en se dirigeant vers les habitations. Allons voir ce que ces drôles de maisons cachent, j'espère que c'est plus ragoûtant.

Il s'en alla pendant que Lords choisissait un Gorck à étudier, demandant à un subalterne de s'en saisir pour lui.

L'assistant s'exécuta, malgré son apparente répulsion et empoigna un pauvre Gorck pétrifié de peur ; puis, il le plaça dans une grande boîte en plastique transparent, avant de refermer le couvercle précipitamment, moins par peur que la créature ne lui échappe que pour s'en éloigner au plus vite, comme s'il s'était agi d'un serpent venimeux.

– On nous a prévu un endroit pour travailler, au moins ? se plaignit Lords. On ne va quand même pas s'amuser à disséquer cette chose en plein air ! Ce n'est pas un abattoir, ici...

Les Libits et leurs prisonniers arrivèrent juste derrière lui.

- Où vous croyez-vous, docteur Lords ? hurla le général.
- Euh... Général !... Je me souciais simplement de ne pas provoquer une épidémie, général... Nous ne savons pas ce qu'ils peuvent bien contenir comme bactéries...
- Vous avez six heures pour me le dire... pas une de plus ! Après ça, c'est moi qui regarderai ce que vous contenez ! Vu ?...
- Oui, général, articula Lords en proie à une certaine panique. Emmenez ça là-dedans !

Il désigna à ses hommes un bâtiment au hasard.

Le pauvre Gorck, prisonnier dans sa boîte et dont le destin immédiat apparaissait sans espoir, lança un regard triste aux siens, et surtout à Samuel. Tous lui sourirent en retour, simplement, comme de coutume chez ce peuple pour se remonter le moral. Porté par des humains tel un rat de laboratoire, il allait vers sa fin, le sourire aux lèvres. Mais une telle attitude si proche d'une mort certaine donna quelque frayeur aux deux hommes de l'équipe médicale le transportant : "pour sourire ainsi, cette chose devait avoir un don surnaturel pour se sauver, ou pire. Elle portait peut-être en elle un virus mortel..."

Alarmés par ce sourire ravageur, les hommes s'efforçaient de porter la boîte du bout des doigts, ou presque, l'éloignant d'eux le plus possible, en se jurant d'appliquer à la lettre et avec zèle toutes les mesures de sécurité et d'hygiène.

– Où sont-ils ? demanda le général à Samuel.

– Qui ?...

– Les cinq qui...

Le général ne prit pas même le temps de finir sa phrase et se tourna vers ses hommes. À son geste, les soldats mirent en joue tous les prisonniers. Mais les Gorcks ne semblaient pas s'inquiéter. Leur sérénité était telle que le colonel Libits Jr., vexé par une telle absence de peur, dégaina son pistolet et en appuya le canon sur la tempe d'un Gorck :

– À trois, je lui explose la tête ! menaçait le colonel. Un.

Aucune réaction ne se fit jour chez les Gorcks.

Le colonel commença à compter, mais ce n'est pas la peur qui apparut alors sur leurs visages, c'est ce même sourire qui intriguait l'équipe scientifique. Le Gorck menacé par Libits Jr. souriait, Samuel souriait, tous les prisonniers souriaient. Le colonel continuait de compter, de plus en plus enragé.

– Deux...

Peter bondit, mais Shirley, une nouvelle fois, le retint. Les soldats s'étonnaient de l'indifférence des créatures à la mort imminente. Le général, impassible, observait. Le colonel comptait.

– Trois.

Mais, avant que le colonel n'appuie sur la détente, le Gorck fit ses adieux et, ses yeux révoltés, il bascula la tête de côté. Ses membres se

détendirent et son âme quitta son corps. Il s'écroula au sol, toujours le sourire aux lèvres.

Les siens, mais aussi les hommes en armes, tous se figèrent. Le temps s'arrêta. La bague brilla de nouveau.

L'âme de l'Univers œuvrait...

Le sourire hors nature faisait son effet sur le cœur des hommes. Ils virent les choses comme elles étaient : l'indifférence des uns, la peur des autres, la haine de la plupart, l'ambition de certains, l'amour des Gorcks, tout se mélangeait dans l'âme de l'Univers qui, invisible, œuvrait, renvoyant chacun à sa propre vision, à sa propre conscience de la vie.

Les Gorcks étaient immortels. Ils ne voyaient dans leur fin que le passage à un autre niveau. Une sorte de niveau ultime au sein duquel le jeu continuerait à l'infini. Car le jeu était l'activité unique à laquelle se limitait leur esprit et ils ne pouvaient percevoir la mort que sous ce seul angle. Comme dans un jeu vidéo où le *Game Over* n'existerait pas, le joueur se relevait pour reprendre sa quête : jouer.

Et ils souriaient.

À l'inverse, les hommes présents, mortels, voyaient dans la mort un tourment, un précipice sans fond dans lequel leur âme errerait à tout jamais dans l'inconnu. Ce sourire, si fort dans sa simplicité et son évidence, les perturbait. En pions que l'on bougeait sans vergogne sur l'échiquier de la vie, les soldats virent l'expression de leur inutilité, car ce sourire mettait à bas leurs armes. Devant ce sourire, leurs armes étaient inutiles, de sorte qu'eux-mêmes devenaient inutiles. La force s'avérait inefficace, la menace vaine, et le combat sans lieu d'être.

Mais aux yeux du commandement, père et fils, ce sourire prit une autre dimension. Les Libits n'y voyaient qu'une simple contrariété, un agacement, un grain de sable dans l'engrenage parfait qu'était la terreur qu'ils imposaient. Une gêne dans leurs plans de conquête, un retard dans la réussite de leur but ultime... Ils ne manqueraient pas d'effacer, d'une manière ou d'une autre, ce sourire.

Et sur les visages des Libits se dessina une grimace.

Qui pouvait savoir que cette grimace n'était que la foudre que le général avait lui-même demandée au Ciel. Une foudre que l'âme de l'Univers leur renvoyait là les larmes d'un orphelin qui vit en eux la main qui, jadis, tua les siens ?...

"Non !! !...".

Le hurlement gronda comme le tonnerre, et remit le temps en marche. Toutes les têtes se retournèrent vers un étrange couple d'amoureux qui s'enlaçaient au pied d'un arbre. Samuel reconnut le couple. Il vit le scintillement à son doigt, et il comprit. Le Gardien du Temple accepta enfin de comprendre ce que la bague lui disait.

– Va donc voir ce que c'est ! ordonna aussitôt le général à son fils.

À ces mots, le colonel donna un coup de pied au petit corps gisant, plus par rage contre son père que pour constater l'évidence, et partit en direction du couple.

Peter n'en pouvait plus et Shirley avait dû le retenir de toutes ses forces. Elle continuait à retenir cet homme qu'elle connaissait depuis quelques heures en le serrant de plus en plus fort contre elle, ne voulant pas le voir foncer tête baissée contre tous ces militaires qui les fixaient, le voir se faire tuer. Front contre front, tout en retenant ses propres larmes, elle posa ses lèvres sur les siennes. Ils devaient avoir l'air de vrais amoureux pour rester en vie.

Elle l'embrassa.

Le goût salé des larmes de Peter la fit frémir de tendresse et son baiser, de prétexte pour se cacher, devint un abandon tendre et sincère.

Les Gorcks les regardaient également et, comme Samuel, ils les avaient reconnus. Leur regard pour eux disait leur affection. Samuel fit un signe. Tous se mirent à regarder ailleurs, continuant à sourire de ce beau baiser qu'ils venaient de voir. Le général surprit le geste de Samuel et comprit alors que le vieux gardien était la solution pour effacer la trace du sourire.

– Contactez-les ! ordonna-t-il aux Gorcks, en braquant son arme sur la tête de Samuel.

Sans besoin d'un autre ordre, les Gorcks obéirent et rentrèrent en contact avec Gruns et Brak qui, en un instant, s'extirpèrent hors de la marchandise du vendeur de glaces ambulant du parc, remontèrent la rue principale de leur ville, et vinrent se constituer prisonniers.

Les soldats sursautèrent en les voyant ; même le général eut un mouvement de surprise. Mais, l'étonnement passé, il constata qu'il lui en manquait toujours trois. Il menaça de nouveau Samuel de son arme qu'il avait baissée. Les Gorcks comprirent et cherchèrent à joindre les trois de leurs compagnons qui manquaient à l'appel.

Sous l'arbre, les deux amoureux s'embrassaient toujours, plongés tous deux dans leurs effusions, les yeux clos, oubliant où ils étaient. Libits Jr., à moins d'un mètre à présent, les observait. Par instinct, ou peut-être par hasard, Shirley ouvrit les yeux et vit l'officier armer son bras pour lancer la crosse de son arme sur eux.

Il n'y avait pas une seconde à perdre : tournant le dos d'un coup au danger prêt à frapper, ses mains perdues sur le torse de Peter se saisirent du laser à sa ceinture. Peter avait ouvert les yeux, les deux hommes se faisaient face, et le colonel crut voir le regard de cet inconnu affronter le sien.

Il en fut troublé un instant, avant de reprendre son geste, balayant l'air avec son arme. Shirley pressa la double gâchette et le rayon envoya le

couple dans leur dimension d'origine, à l'abri de tout assaut du colonel Libits.

L'arme balaya en effet du vide et le colonel, maudissant un ordre inutile, repartit vers son père. Il pensa à ce regard qui l'avait troublé, comme si cet homme l'avait vu, mais c'était impossible, personne à part eux – l'Armée de la Nouvelle Amérique, ne pouvait franchir les dimensions. Le colonel chassa vite cette stupide pensée de sa tête.

À l'abri lui aussi du triste tumulte de la quatrième dimension, du côté de l'entrée sud du parc, Earvin s'éloignait de cet endroit périlleux, ne pensant qu'à emmener les trois seuls Gorcks encore libres loin de toute cette folie humaine. C'était en attendant de trouver un moyen pour réparer, si c'était possible, le tort monstrueux que son invention avait causé.

Pour fuir sans risque, il avait demandé aux trois extraterrestres s'ils pouvaient altérer d'une manière ou d'une autre leur visage, afin de passer pour des enfants humains.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils changèrent la forme de leur visage et devinrent de petits enfants à l'allure très humaine ; c'est du moins, ce que pensait Earvin. N'ayant pas les mêmes impératifs que Gruns dans la base militaire, les trois n'eurent pas à changer de taille ; et, New York étant une ville cosmopolite, ils avaient le choix des couleurs. Ils choisirent la teinte qu'ils désiraient, selon l'envie de chacun, sans oublier un grand soin accordé à la vraisemblance requise... Vlanx se brida les yeux en adoptant un teint d'un somptueux jaune canari... Swix se tourna vers le style afro-américain, frisant ses cheveux pour aller avec la brillance de sa peau chocolat... Et Trombs opta pour la peau-rouge, littéralement... un rouge Ispahan, afin de ressembler à son héroïne préférée, la belle Pocahontas, qu'il copia dans tous les détails.

Ainsi, Earvin se trouva père adoptif de trois enfants à la normalité humaine évidente... Et il errait, avec ses deux garçons et sa fille, la nuit, à Manhattan, à la recherche d'un taxi.

Des voitures ralentissaient à la vue de cette équipée multicolore, freinant pour regarder en riant ou en écarquillant les yeux ce qu'ils voyaient comme un déguisement de carnaval, et qu'Earvin considérait comme un habile travestissement.

"C'n'est pas encore Halloween !" leur lança un chauffeur de taxi avant de s'arrêter quelques mètres plus loin pour charger une cliente normale.

Intrigué par la réflexion du chauffeur, Earvin, lui, ne trouva rien d'anormal. Sa fille était ravissante, et les garçons... Mais qu'est-ce qui pouvait bien clocher ? Il est vrai qu'Earvin ne s'y connaissait pas trop en enfants et, son seul élément de comparaison en la matière étant Peter, il finit par voir un détail :

– Vous êtes trop sages !

Ce n'était pas faux, bien que vivant parmi les humains pendant trois millénaires, c'était la première fois qu'ils tombaient sous leurs regards, et leur comportement pouvait ne pas apparaître humain. En un instant, les trois Gorcks devinrent pires que de vrais gosses, bondissant tout autour de leur père. L'un tirait sa chemise, le deuxième lui grimpait dessus, tandis que la troisième lui tapait dessus avec un Tomahawk en plastique ; et Earvin poussait des cris de douleur à chaque coup que lui donnait Pocahontas. Elle avait découvert son arme dans sa poche, avec un arc et des flèches, sarbacane, calumet, et autres rouges à lèvres...

Earvin était satisfait de l'impression qu'ils donnaient, et il héla un taxi vide qui passait. La voiture s'arrêta, confirmant le sentiment d'Earvin : des enfants pareils à Peter ne pouvaient qu'être crédibles.

– Et où vont ces messieurs ?... demanda le chauffeur avant de voir la petite indienne. Pardon, messieurs dames ?...

Pocahontas lui fit un magnifique sourire. Ils montèrent dans le taxi.

– Euh, hésita Earvin qui ne savait pas où aller. Nous allons...

Il voulait trouver une solution pour libérer les Gorcks, il devait réfléchir, quelque part...

– Au nord, finit-il par dire, au hasard.

Les enfants hurlaient, la voiture démarra, les éloignant plus vite et plus sûrement de leur ville envahie. Ils ne se doutaient pas que, de là-bas, leurs frères tentaient de les contacter. Mais eux n'appartenaient plus à la quatrième dimension et la télépathie ne passait pas d'un monde à l'autre.

Tant mieux pour eux...

Leurs frères prisonniers échouant à les trouver, finirent par ouvrir les yeux. Le général comprit qu'ils n'arrivaient pas à joindre les trois manquants. Libits, braquant toujours son arme sur Samuel, s'adressa à son fils qui revenait auprès des prisonniers.

– Renforce la garde. Ils ne mentent jamais, on peut leur faire confiance... Ils n'essaieraient pas de s'échapper, mais on ne sait jamais. Ils se fichent de leur vie, mais pas de celle du petit voleur !... Tu ne le quittes pas des yeux. On l'emmène avec nous.

– Mais, ce n'était pas prévu. On ne peut pas s'encombrer de ce vieux débris, le reste des opérations risquerait d'en...

– ... Sans lui, nous n'avons aucun pouvoir sur eux !... Et il me les faut tous !... Tous.

– On a ceux-là, ça devrait suffire. Pourquoi s'encombrer de trois mille saloperies de plus ? Qu'est-ce qu'on va en fiche ?

– Toi, rien... et moi non plus... Mais tes enfants, mes petits-enfants s'en régaleront... Tu me remercieras un jour.

– Mais...

– Pas de "mais" avec moi, Junior ! Je ne suis pas encore mort et d'ici ce moment, c'est encore moi qui commande. Tu m'entends ?...

– Oui.

Le colonel s'était plié à contrecœur, montrant un peu trop ses sentiments. Le général lui lança un regard noir et il se reprit, se mettant au garde à vous.

– Oui, mon général ! À vos ordres, mon général !

Le major John Bernaby arriva, interrompant les foudres paternelles. Constatant la tension entre les deux hommes, il hésitait à annoncer la nouvelle au commandant en chef des opérations, autrement dit, le colonel Libits Jr. Mais le général le vit et lui adressa le premier la parole :

– Quelque chose à dire, major ?

– Oui, mon général ! dit Bernaby au garde à vous. Le périmètre est entièrement sécurisé, mon général !

– Des nouvelles de la Section B, major ?

– Négatif, mon général. Désirez-vous que je les contacte par radio, mon général ?

– Non. Laissez-les travailler. Ils nous contacteront quand ce sera fini. De toute manière, nous allons les rejoindre.

– Votre appareil est prêt, mon général, l'informa un soldat.

– Allons-y ! dit le général, en prenant Gruns et Brak par la main. J'emmène ces deux-là aussi, ils me tiendront compagnie. Je vais vous montrer ce que c'est la vie des hommes.

Il se dirigea en leur compagnie vers l'hélicoptère.

– Ça vous changera de la vie misérable des voleurs. Vous verrez, mes petits, vous allez adorer.

Le major et le colonel se regardèrent d'un air entendu. Ils partageaient les mêmes doutes quant à la capacité du général à continuer d'assumer le commandement. Mais Junior n'osait encore affronter directement son père et il fit un signe discret à Bernaby, il devait continuer à obéir au vieux. Le major acquiesça et partit à la suite du général.

Le colonel poussa Samuel devant lui, brutalement, et les deux marchèrent vers l'hélicoptère. Le général passa près du cadavre du Gorck toujours au sol et se tourna vers le major :

– Emmenez-moi ça au labo ! Ce n'est pas bon pour leur moral. Ils sont fragiles de ce côté-là. Vous êtes responsables d'eux, faites-en sorte de bien les traiter.

– Oui, mon général.

– D'autres arriveront bientôt, et je les veux tous. Attention, s'il le faut, n'hésitez pas à... enfin, vous me comprenez... mais, ne gaspillez que le strict nécessaire.

– À vos ordres, mon général.

Les prisonniers regardèrent Samuel partir et une lourde tristesse s'abattit sur eux.

– *Vous m'entendez ?*

Une voix leur parlait à travers l'âme de l'Univers. Samuel reconnut la

vibration. Ils levèrent tous la tête vers le ciel, répondant en chœur : *Oui*.

– *Écoutez-moi.*

C'était Peter, et comme son peuple, le Gardien écouta.

– *Ne soyez pas tristes, mes amis !*

Sa voix se fondait dans un tableau de l'autre monde, Peter leur parlait, perdu au milieu d'un petit groupe de spectateurs écoutant un duo de musiciens ; l'un des deux soutirait à son saxophone de longues plaintes qui résonnaient dans la nuit comme les cris d'un jeune loup solitaire. Comme un appel déchirant à l'union et à l'amour, tandis que le banjo du second semblait répondre à sa flamme frémissante par de petites ondulations rapides et entraînantes, accompagnées par la voix du musicien :

"No more darkness, no more night... I saw the light...". Et ses paroles épousaient la voix de Peter au creux du cœur des prisonniers, s'insinuant telle une promesse mélodieuse annonçant le retour de la lumière et la fin de la nuit. Les petits êtres sourirent plus encore, alors que Samuel montait dans l'hélicoptère, poussé par le colonel, à la suite du général et des deux Gorcks.

– *Les humains ne sont pas tous comme ceux-là !... Je ne sais pas d'où viennent ces monstres, ni ce qu'ils veulent au juste. Je ne sais pas qui les envoie, ni pour quelles obscures raisons ils vous traitent de la sorte... Mais tout ce que je sais, c'est qu'ils vont arrêter tout de suite !...*

Tous écoutaient, souriant toujours. Le colonel lança un regard méprisant en direction des musiciens du parc, pensant qu'ils étaient seuls la cause de ces grimaces dirigées contre son autorité. Il voulut même, un court instant, changer de monde et aller leur fermer le bec, mais il n'en fit rien. Il monta dans l'appareil.

– *Je ne sais pas encore comment je pourrai les arrêter, car ils sont nombreux et armés... Mais je vous promets une chose...*

Le colonel poussa Samuel sur un siège près d'un hublot pour qu'il vît, impuissant et pour la dernière fois, le triste destin de sa ville, mais le vieux Gardien était heureux de regarder son peuple. Gruns et Brak coururent vers lui comme des enfants – on les laissa faire, et les trois regardèrent leur ville, leurs frères.

Les portes de l'engin se refermèrent, et l'hélicoptère décolla, ses projecteurs aveuglants balayèrent les lieux. Les prisonniers étaient poussés par les militaires vers la salle de cinéma de la ville, d'autres soldats patrouillaient dans le parc. La lumière des projecteurs éclaira les musiciens, faisant apparaître aux yeux de tous Peter au moment où il promit :

– ... *Je ne les laisserai pas faire !...*

"I saw the light", continuait de prédire le chanteur, comme s'il eût été capable de voir cette vive lumière qui l'éclairait d'une autre dimension

sans qu'il le sût.

Shirley, elle, vit son ombre ainsi que celle de Peter se dessiner devant eux, seules ombres parmi les spectateurs et les musiciens, dont les corps n'obstruaient pas cette lumière venue de la quatrième zone. Shirley comprit en voyant leurs ombres s'étendre qu'elles révélaient leur présence aux soldats. Et ces derniers étaient très proches, ils pouvaient les remarquer à tout moment. Inquiète, elle secoua Peter en murmurant son nom. Il se déconnecta de l'âme de l'Univers, regarda au sol comme le lui indiquaient les yeux de Shirley et comprit le danger qui les menaçait. Il prit Shirley par la main et l'emmena derrière les buissons, là où la végétation empêcherait ces ombres de les trahir.

– Je crois que je vais perdre la tête avec tout ça, dit Shirley. C'est la première fois que mon ombre me cause des soucis...

– Pas moi, dit Peter.

Il repensait à son jeu, se parlant plus à lui-même qu'il ne répondait à Shirley.

– J'y étais encore ce matin... les ombres, je me battais contre elles... Des monstres sans visage sortis tout droit de mon imagination... Mon imagination, tu parles... ça, c'est la réalité...

– Tu faisais des cauchemars ?

– Non. Je jouais...

– Pardon, mais je ne te suis pas.

– Je testais mon dernier jeu vidéo.

– Ah d'accord...

– Et là, j'ai l'impression d'y être... Les ombres, la nuit, les armes... Sauf que là, ça ne m'amuse plus du tout. Ça me fait même peur, et... c'est la première fois que ça m'arrive... Je ne...

Peter s'interrompit brusquement, car une voix se mit à résonner dans sa tête, l'appelant par son prénom. Il crut la reconnaître :

– Samuel ? s'étonna-t-il.

– Quoi, Samuel ?...

– Il me parle – là, dit Peter en pointant sa tête du doigt.

– Ah oui ? fit Shirley.

Elle se tut pour ne pas l'interrompre dans ses pensées avec le vieux Gardien.

– *Peter, mon enfant, j'ai besoin de toi...*

– *Samuel ?... C'est bien vous ?...*

– *C'est bien moi.*

– *Écoutez, d'abord, je ne suis pas un enfant ! Vous avez peut-être quelques années de plus que moi... mais ce n'est pas une raison... Maintenant, en ce qui concerne les Gorcks, sachez qu'il est hors de question que je reste en dehors de ce qui leur arrive. C'est votre peuple, et vous êtes leur Gardien, mais...*

– *... non, Peter. Tu te trompes...*

– *Comment ça, non ? Je vous dis qu'à présent, je suis impliqué ! Et j'ai raison !...*

– *Peter, écoute-moi : c'est toi le Gardien du Temple...*

– *C'est moi le...*

Peter avait du mal à croire les paroles de Samuel qui résonnaient dans son cœur et son corps. Pourtant, Samuel disait vrai, le Gardien savait la vérité, et bien qu'elle lui était apparue plusieurs fois sans qu'il voulût l'accepter, il savait maintenant que Peter incarnait cette vérité qu'il avait attendue toute sa longue vie. Il avait entendu les mots de Peter aux Gorcks, sa promesse de veiller sur eux, et la bague avait brillé comme jamais auparavant. Samuel n'eut plus aucun doute : Peter était l'enfant promis par son roi. Il était le Gardien venu prendre sa place, pour emmener le Temple vers une nouvelle ère.

L'étonnement de Peter fit sourire Samuel, il lui rappela le sien, il y a trois mille ans de cela, quand Salomon lui donna sa lourde charge. Il se le rappelait comme si c'était hier, mot pour mot :

"Mon enfant, je te demande de porter cette bague à ton doigt, ainsi que son fardeau sur tes frêles épaules. Tu as été choisi et tu dois accomplir ta destinée. Comme moi, tu seras Roi et tu mèneras ton peuple vers une nouvelle terre. Une terre sacrée, une terre vierge. Tu es jeune, Samuel, et tu sauras mieux que moi diriger un monde qui est jeune. J'ai peur que mes yeux, après tout ce qu'ils ont vu, ne me trahissent. Mes yeux manquent d'innocence, pas les tiens. Car de l'innocence, mon enfant, il t'en faudra, pour ne pas perdre ton âme face à ce que tu verras. Tu as été choisi pour mener ce peuple venu des cieux vers une terre promise aux hommes, le jour où ils en seront dignes. Sache que cette charge est difficile et longue. Tu ne pourras l'abandonner qu'au moment venu, lorsqu'un enfant-roi viendra, envoyé pour te remplacer. Comme toi, il sera orphelin... comme tous ceux qui ont le destin des autres sur leur cœur. Lui seul pourra te libérer. D'ici là, si tu hésites, si une décision se trouble dans ton esprit, laisse ton cœur et la bague parler pour toi. Elle sait ce qu'elle a à faire et reconnaît les siens. Acceptes-tu ta destinée, mon enfant ?".

L'enfant avait accepté une destinée dont il ne pouvait savoir qu'elle durerait plus de trois mille ans. Samuel, patriarche d'un peuple en péril, portait toujours la bague liée à cette destinée. Mais il était temps de la transmettre à Peter, le nouveau Gardien du Temple. Seulement, comment la transmettre ? À bord de l'hélicoptère, Samuel se rendit alors compte que le général regardait sa bague avec un regard appuyé, lourd... Un regard rempli d'une convoitise malsaine. Et le vieux Gardien sut, comme si l'âme de l'Univers lui soufflait ses pensées, qu'au mal incarné par ce général dément répondrait l'innocence de Peter, et que lui, le vieux Gardien, n'avait nul besoin de transmettre sa bague. L'enfant-roi la

trouverait par lui-même, à travers l'âme de l'Univers.

Samuel n'avait plus peur.

– *Peter, il est temps de prendre ta place.*

– *Quelle place ? Qu'est-ce que vous racontez ?* demanda Peter, peinant à comprendre.

– *La tienne, celle qui t'attend depuis toujours.*

– *Le nouveau Gardien, c'est ça ? !...*

– *L'âme de l'Univers t'a choisi. La bague te revient. Il est temps pour moi de partir.*

– *Quelle bague ?... Mais partir où ?... Je ne comprends rien à ce charabia. Je ne veux prendre la place de personne. Je veux juste aider les Gorcks et rentrer chez moi après. J'ai beaucoup de travail en retard, des jeux à finir, et... et... Mais qu'est-ce que tu racontes dans ma tête ? Samuel ?...*

Samuel ne répondit pas. Le vieillard cherchait les mots pour expliquer... Pourtant, il n'y avait pas tant à expliquer, qu'à comprendre.

– *Vous êtes encore là, Samuel ?... Sam ?...*

– *Oui. Je cherchais un moyen de t'expliquer les choses clairement.*

– *Et vous avez trouvé, j'espère ? Parce que ça s'embrouille un peu dans ma tête.*

– *Quand je t'ai vu pour la première fois, mes yeux seuls t'ont vu... Mais c'est toi que j'attendais depuis si longtemps. Je ne t'ai pas reconnu parce que l'on m'avait parlé d'un enfant, et mes yeux m'ont trompé. Pourtant je savais que les enfants communiquaient entre eux. Et là, mon cœur te voit.*

– *Mais je ne peux pas être celui dont vous parlez...*

– *Peter ! Le temps presse...*

– *Je ne...*

– *Acceptes-tu ta destinée, Peter ?*

– *Vous parlez sérieusement ?...*

– *Oui.*

– *Et vous allez partir où, au juste ?*

– *Là où mes parents m'attendent depuis des siècles et des siècles... là où tout homme se doit d'aller un jour rejoindre les siens, Peter... Ils me manquent...*

– *Vous voulez dire...*

– *Mon temps est fini. Je veux me reposer...*

– *Mais... et moi... je deviendrai millénaire comme vous ?...*

– *Oui. Jusqu'au jour où un autre viendra te remplacer.*

– *Et il faudrait que je poireaute trois mille ans avant de rejoindre les miens ?... Ils me manquent, moi aussi... Pourquoi je passerai mon tour pendant des siècles ?... J'ai tout fait pour prendre un raccourci, j'ai tenté le diable par tous les moyens... et vous me demandez de rester dans ce monde quelques milliers d'années de plus ? !... Au nom de quoi me*

demandez-vous un tel sacrifice ?

– Au nom des tiens, Peter... afin que leur mort ne soit pas inutile. Au nom de tous les futurs orphelins de cette terre, et dont ces hommes semblent vouloir accroître le nombre. Au nom d'un peuple qui ne sait pas se défendre, et auquel tu as fait une promesse...

– Je... j'ai promis de veiller sur eux, oui... mais maintenant, pas...

– ... pas pour toute la vie.

– Je suis jeune... trop jeune pour tout ça.

– Justement. Tu as l'innocence, Peter.

– Mais... mon frère m'a fichu dans toute cette histoire par hasard, et...

– ... le hasard n'existe pas, Peter. Ton frère n'a été que l'instrument de l'âme de l'Univers, ta vie s'en est trouvée changée. Ses bêtises t'ont formé et entraîné pour être celui que tu es aujourd'hui. Je sais que tu as peur. J'ai éprouvé la même. Mais j'ai affronté mon destin. Je ne te mentirai pas, le temps m'a paru très long, sans les miens, seul... Je finis par compter les secondes. Des milliers de fois, j'ai eu envie de retirer ma bague – pour en finir, mais je n'ai jamais pu. Leurs sourires m'en empêchaient... Ils m'ont donné tant de bonheur, je voyais l'amour des miens briller dans leurs yeux... Tu es là maintenant, je peux partir en paix. L'âme de l'Univers sait ce qu'elle fait : la bague est à toi.

– Mais Samuel, tout ce que j'ai jamais fait, c'est passer ma vie à jouer !... Je n'ai pas d'expérience pour mener tout un peuple...

– Ils ne demandent qu'à jouer. Et moi, je ne sais plus le faire. Mon temps, ma méthode sont révolus. Et tu as sans doute raison, il faut se battre de nos jours, et ne plus se contenter de fuir ; Mais ça, je ne sais pas le faire. Je sais me cacher, je ne suis qu'un petit voleur après tout. Me battre, je ne saurais pas le faire, je n'ai jamais su... Moi, j'en ai trop vu, j'en ai trop supporté, j'ai perdu l'essentiel – l'innocence, comme mon roi avant moi. Je dois partir, aide-moi à partir, Peter...

– J'accepte, Samuel.

– Merci, Peter.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Une cérémonie d'intronisation, ou quelque chose comme ça ?...

– Non. L'âme de l'Univers saura te trouver, et tu sauras trouver la bague. En attendant, l'âme de l'Univers est avec toi, et un jour, tu porteras simplement la bague à ton doigt.

– Et eux ?... Tu as pensé au chagrin qu'ils auront ?... Mais ils ont déjà dû tout entendre !

– Non, ils n'écoutent jamais si on ne s'adresse pas à eux. Il faut que je leur annonce, mais ne crains rien, ils ne seront pas malheureux de me voir partir. La mort est différente pour eux. Ils seront heureux de me savoir auprès des miens. Et ils souriront.

– Alors, je suis heureux aussi.

– Les tiens te regardent de là-haut, Peter, et eux sont heureux pour toi,

crois-moi. Vis ce que tu dois vivre... tu les rejoindras le jour où tu devras les rejoindre. Dieu te garde.

– Bon retour, Samuel... Adieu...

– Oui, à Dieu...

Et le vieux Gardien s'adressa ensuite à tous les Gorcks, brièvement, dans toutes les villes du monde. Comme il l'avait prévu, ils ne furent pas tristes, et tous lui souhaitèrent un bon voyage de retour vers les siens. Tous, même ceux qui dormaient le firent dans leurs rêves. Tous sauf trois qui se trouvaient dans l'autre dimension, dans un taxi en compagnie d'Earvin Brinks, et qui, ne l'entendant pas dire adieu, ne purent lui répondre.

Le comportement du vieillard intriguait de plus en plus le général qui le voyait fermer les yeux, souriant. Il crut reconnaître l'écho exact de ce sourire se dessiner sur le visage de Gruns et de Brak. Il craignit que ce sourire ne signifiât la préparation d'une sorte de suicide collectif de ses prisonniers organisé par ce vieil homme, afin de permettre à tous les autres de lui échapper. Le général s'apprêtait à les menacer, en pointant son arme sur la tempe de Samuel, pour les empêcher de commettre l'irréparable, quand celui-ci rouvrit les yeux et porta la main à sa bague pour la retirer, lui souriant. D'instinct, Libits Sr. comprit à cet instant qu'il allait perdre son moyen de pression sur les Gorcks, et devina que la bague au doigt de son ennemi revêtait une extrême importance. Il plongea sur lui pour l'empêcher de se retirer la vie, mais, quand il l'attrapa, l'anneau de Salomon roulait sur le sol, et la main du général empoigna du sable qui lui coula entre les doigts, comme si un antique sablier reprenait enfin la tâche qui lui était incombée et qui lui fut refusée pendant plus de trois mille ans. Il vit le corps de Samuel se transformer en poussière, s'éparpillant partout dans l'appareil. Et, soudain, comme si chaque particule de ce vent de cendres était mue par une force invisible, la poussière s'unit de nouveau en un tourbillon continu, flottant en figures et volutes, étranges formes que chaque passager entreprit d'imaginer selon la couleur de son âme. Les deux Gorcks virent Samuel leur sourire une dernière fois, se rappelant le premier sourire qu'ils avaient vu sur son visage d'enfant, et sourirent, touchés par ce souvenir. Les sept soldats présents discernèrent un guerrier géant dans une armure d'or et qui les regardait avec dédain. Ils se surprirent à pointer leurs armes en tremblant vers ce nuage de poussière ; quant au général, il ne voyait rien d'humain, juste du sable s'écartant en deux vagues comme la mer devant Moïse, et il en fut troublé un court instant, avant de laisser un rictus méprisant se dessiner sur son dur visage :

"Envoie-moi ta foudre, maintenant...", dit-il à Samuel. Le tourbillon se dispersa, s'échappa de l'hélicoptère.

Au sol, la bague roula jusqu'aux pieds du général, et s'arrêta. Le sceau

de Salomon avait perdu à présent tout éclat.

Dans le cockpit, le colonel et les deux pilotes n'en croyaient pas leurs yeux : une tempête de sable semblait entourer l'appareil. Le colonel crut voir une forme humaine, un visage sans peau, un squelette... Mais cette hallucination disparut avec la tempête aussi soudainement qu'elle était apparue. Le jeune Libits se demanda ce qu'il lui arrivait, et sortit du cockpit, pour s'assurer que rien ne se passait à l'arrière. Tout était calme, il vit son père ramasser une bague qu'il regardait étrangement. Le vieux prisonnier avait disparu.

– Où est le prisonnier ? demanda le colonel.

Aucun de ses hommes ne lui répondit, ne sachant comment lui expliquer. Libits se tourna alors vers son père. Mais il avait l'air si bizarre qu'il n'osa lui demander d'explications. Il reconnut la bague que portait Samuel.

– Mais... c'est sa bague, s'étonna le colonel.

– C'est ce qui lui a permis de traverser le temps, répondit le père, les yeux toujours si fous. Je le sais. Et c'est à moi...

Il glissa lentement l'anneau à son doigt, et à peine sentit-il le métal sur sa peau, que l'éternité lui sembla couler dans ses veines. Il était plein d'une énergie nouvelle, d'une puissance inconnue. Son dos courbé se déplaça, son cou se releva, sa vision s'améliora, ses jambes portaient son corps sans plus aucun effort... Les traits étaient moins marqués, les rides plus rares. Eddy Libits Sr. se sentait plus jeune... Il était plus jeune.

– Mais... Père, qu'est-ce que...euh... général ?...

– Avec ça, dit-il d'une voix plus forte, semblant parler à la bague, nous sommes assurés d'aller jusqu'au bout de mes plans ! J'irai jusqu'au bout...

Le colonel ne comprit pas tout de suite ce que son père voulait dire, malgré la métamorphose à laquelle il venait d'assister.

– Avec ça, s'adressa-t-il à son fils, je verrai tes enfants grandir... et j'en ferai des hommes, comme j'ai fait avec toi !... Je serai toujours là...

Le fils avait compris. Son père n'abandonnerait jamais, il ne lui laisserait jamais les rênes du pouvoir qu'il désirait tant. Une haine parricide obscurcit le regard du fils conscient de son impuissance. La bague le condamnait à n'être qu'un fils, pour l'éternité. À cet instant, il la voulait pour lui.

L'âme de l'Univers œuvrait : la bague semait le trouble parmi l'ennemi. Et le nouveau Gardien saurait bientôt la glisser à son doigt.

Mais pour l'instant, l'ennemi n'était freiné par personne.

Et, Willy, par le hublot de l'hélicoptère où il était encore assis, assistait à un massacre d'un nouveau genre, une attaque interdimensionnelle. L'engin était posé dans l'enceinte d'une base militaire du Connecticut, *Northern Springs*, à quarante-cinq minutes de

vol de Manhattan. Invisibles, les dix appareils de la Section B de l'Armée de la Nouvelle Amérique étaient arrivés sur les lieux depuis déjà quinze minutes. Ils s'étaient posés sans que personne ne les vît autour du bâtiment principal, un bunker théoriquement imprenable qui abritait le commandement nucléaire du Nord-Est américain. Rien ni personne ne pouvait s'emparer d'une telle base, forteresse des temps modernes, à l'intérieur de laquelle se cachaient les armes les plus destructrices que l'homme ait inventées depuis qu'il avait commencé à jouer à la guerre.

Les lieux possédaient évidemment les meilleurs systèmes de défense qui auraient empêché une souris d'y pénétrer. Et si la souris entraît, il y avait toujours l'élite de l'armée américaine pour s'en occuper : les Marines. C'était une section spéciale de ce corps d'armée qui protégeait cette base, et n'importe quelle armée ennemie eût raison de la craindre.

Mais pas l'ennemi en question. Aucun radar, aucune alarme, aucun soldat même surentraîné, ne pouvaient détecter la présence d'un tel ennemi, qui put pénétrer comme dans un moulin dans le saint des saints du système de défense des Etats-Unis d'Amérique, et qui prit possession des lieux sans effort, sans se voir opposer une résistance valable, éliminant chaque opposant, un à un, en un éclair, le temps d'apparaître, le temps de disparaître...

Willy avait vu faire cet assaut qui n'avait aucune faille stratégique en compagnie des scientifiques qui applaudissaient les prétendues prouesses de leurs camarades soldats, riant même de la surprise des pathétiques Marines qui voyaient sans comprendre leurs assassins apparaître soudain devant eux, n'ayant que le temps de sentir une lame dans le ventre. Ils riaient comme s'ils assistaient à une corrida comique dans laquelle le toréador était remplacé par des clowns dansant autour d'un taureau aux yeux bandés, enfonçant sans risque aucun leurs épées dans sa chair... Comment pouvaient-ils rire ?...

Willy regardait le corps scientifique sous un autre jour : lâches, méprisants, et horribles. Ses "collègues" lui donnaient tant de honte, tant de dégoût. Il n'en pouvait plus. Mais Willy s'effrayait encore plus du chef d'orchestre de ce massacre, qu'il avait vu plus tôt s'amuser à faire disparaître de vulgaires caisses et qui déjà lui avait donné des frissons. Ce n'était plus des caisses qui disparaissaient, c'étaient des hommes cette fois-ci. Elle dirigeait l'assaut sanglant, et Willy savait à présent son nom. Les scientifiques autour de lui le criaient haut et fort, l'applaudissant : major Emmy Malville. Comment un tel monstre pouvait avoir un nom ?

Professionnel, le major Malville exécuta sa mission à la perfection. Elle avait été entraînée à cette fin, à toutes les formes de combat, même contre des invisibles dans le cadre d'un combat interdimensionnel. Le général avait en effet mis à la disposition de ses troupes un logiciel de simulation très sophistiqué, spécialement conçu pour des situations inconnues jusqu'alors. Des informaticiens, sur ses descriptions, d'après

ses informations, avaient créé un simulateur plus vrai que nature qui permettait à son utilisateur de s'entraîner au combat interdimensionnel. Ils avaient imaginé tous les cas de figure, toutes les invraisemblances auxquelles les soldats se trouveraient confrontés en passant dans la quatrième dimension, ou d'une dimension à l'autre.

À l'inverse de Peter, qui n'avait mis au point qu'un jeu vidéo basique, les concepteurs du logiciel de simulation avaient scientifiquement et exhaustivement étudié toutes les possibilités, toutes les hypothèses. Les personnages n'étaient pas des monstres sans visage, mais des hommes comme eux, avec leur comportement, leurs défauts. Ils ne s'étaient permis aucune fantaisie ludique et avaient poussé le réalisme au point de reproduire le moindre détail pour les personnages, les lieux, du simple bouton d'uniforme de l'ennemi, à la couleur blanche des frères d'armes. L'utilisateur du simulateur était plongé dans une quatrième dimension virtuelle où ne manquaient ni contours ni ombres, il y était vraiment, et il s'y entraînait à se battre de jour comme de nuit. Mais cette simulation respectait aussi la hiérarchie militaire, et seuls les officiers supérieurs disposaient dans cette réalité virtuelle d'un laser pouvant transformer leur propre état ou celui de leurs ennemis. Les simples soldats ne s'entraînaient en fait qu'au tir sur des cibles aux apparitions discontinues. La fiabilité technique de ce logiciel ne faisait aucun doute, mais les ingénieurs du projet n'avaient prévu aucune résistance de l'intérieur. Ils avaient sous-estimé l'ennemi – la conception qu'ils en avaient, et surtout, peut-être par manque d'imagination, ils avaient commis une grave erreur en omettant de se pencher sur le problème des ombres d'une dimension à l'autre. Un manque de fantaisie qui avait permis à Peter et Shirley d'échapper à la vigilance des patrouilles à Gorck City.

Le major Malville était la meilleure au simulateur ; dans la réalité aussi... Elle dirigea les opérations avec précision et rapidité, de sorte que la base, de l'enceinte extérieure jusqu'aux recoins des sous-sols intérieurs, fût sous son contrôle en quelques minutes. Il ne lui restait plus qu'à débarrasser la chambre forte – où se trouvaient les commandes de tir – de ses deux occupants. Elle traversa la porte métallique du premier sas donnant sur la chambre elle-même, et se heurta à la première difficulté non prévue de sa mission. La dernière porte la séparant de son but était construite pour résister à une attaque nucléaire : elle était en béton armé. Le major ne pouvait donc pas la traverser. Elle maudit les ingénieurs incapables de son armée qui n'avaient pas anticipé cet inconvénient, et commença à réfléchir elle-même au problème.

Les deux soldats dans la chambre forte ne se doutaient pas de ce qui se passait à l'extérieur des quatre murs qui les isolaient du reste de la base et du monde. Enfermés dans neuf mètres carrés, ils partageaient cet espace confiné avec diverses consoles de contrôle qui occupaient à elles seules les trois-quarts de la pièce. À portée de main, ils avaient le fameux

et terrifiant bouton rouge qui commandait le tir des missiles nucléaires. Chacun d'eux possédait une clé, les deux devant être tournées au même moment, si jamais le Président des Etats-Unis leur en donnait l'ordre, leur communiquant personnellement les codes qui déclencheraient, quelque part sur la planète, une apocalypse. Ces deux hommes passaient leur temps assis, dans la peur de recevoir le coup de téléphone redouté, et d'avoir à tourner leur clé. Ils ne pouvaient quitter leur poste que pour céder la place à la relève qui s'effectuait toutes les six heures par le seul accès à la chambre. La porte blindée qui ne s'ouvrait qu'au moment de la relève. Les paramètres de sécurité étaient évidemment extrêmes, la relève ne devant s'effectuer que durant soixante secondes, toutes les six heures, laps de temps suffisant aux deux hommes de l'intérieur pour placer leur pouce droit sur l'un des deux systèmes de reconnaissance digitale qui leur était attribué. Et aux deux hommes arrivant pour faire de même dans le sas de sécurité. Si pour une raison ou une autre, le protocole n'était pas respecté, la porte ne s'ouvrirait pas. Et il faudrait attendre six nouvelles heures avant de tout recommencer. Un système de surveillance vidéo liait le sas et la chambre forte, et si les occupants de la chambre trouvaient la moindre anomalie, ou si la base était attaquée, il suffisait d'une pression sur un bouton pour que la porte se bloque, et ne s'ouvre plus que grâce à un code détenu par le Président. Ils avaient assez de nourriture pour tenir enfermés onze mois. Mais tout cela était "en cas d'attaque"... or, pour les deux hommes, il n'y avait eu aucune attaque, puisqu'aucune alarme ne s'était déclenchée. Et ils attendaient tranquillement la relève prévue dans neuf minutes, occupés à lire une bande-dessinée ou à écouter de la musique.

Le major Malville les observait sur l'écran extérieur. Eux ne pouvaient pas la voir sur leur écran, elle était toujours dans la quatrième dimension. La jeune femme, impassible, fit demi-tour et sortit du sas. Elle revint sur ses pas, jonchés de cadavres. Elle se félicitait cependant de n'avoir pas éliminé les deux hommes de la relève et allait leur demander un coup de main... Elle devait vérifier précisément l'identificateur exact de chacun d'eux. Elle arriva devant les deux hommes gardés par ses soldats :

- Main gauche ou main droite pour l'empreinte ? demanda-t-elle.
- Gauche, répondit l'un d'eux.
- Faux, rétorqua Malville.

Elle lui tira une balle entre les deux yeux, avant de tourner son arme vers l'autre homme.

- Quel est l'identificateur ?
- La main gauche, mentit à son tour le second.
- Encore faux.

Le major connaissait le genre d'entraînement que subissaient ces hommes, et elles savaient qu'ils défendraient la base au péril de leur vie. Ils ne pouvaient que mentir. Elle tua le second d'une balle dans le cœur.

Puis, elle ordonna sans aucune émotion à ses hommes :

– Enfilez leurs uniformes, et coupez-leur la main droite. Compris ?

– À vos ordres, Major ! répondirent en chœur les deux hommes.

– Et dépêchez-vous, il ne nous reste que huit minutes avant la prochaine ouverture.

Huit minutes plus tard, la porte de la chambre forte s'ouvrit. Les deux hommes sortirent de la chambre, la gorge tranchée, et les soldats aux ordres du major Malville prirent leurs clés et leurs places devant les commandes de tir. Face au bouton rouge, ils étaient prêts à obéir à n'importe quel ordre de leurs supérieurs. La porte du bunker se referma sur eux, pour les six heures à venir.

Le major avait résolu le problème de la chambre forte de belle façon, pensait-elle. Il était temps de reprendre la suite de sa mission.

Elle alla rejoindre ses hommes dans la grande salle des opérations de la base, à l'intérieur de laquelle des écrans montraient le monde dans ses moindres détails, grâce à des images relayées par une trentaine de satellites tournant autour du globe. Le major devait apporter la touche finale à l'opération. Elle sortit son laser et tira sur la principale console de commande qui occupait la pièce, et les connections électriques se chargèrent de transporter le rayon dématérialisant à travers toute la base – les écrans, les consoles, les portes, l'éclairage, les transmissions radio... tout sans exception, passa en un instant, dans la quatrième dimension, laissant visible aux yeux de l'autre monde, le béton nu de l'installation. Restait le mobilier que le major rapatriait au fur et à mesure.

À l'extérieur, les radars et les portes d'accès électroniques disparurent également.

Aussitôt, des soldats se chargèrent de transférer le matériel sorti des hélicoptères dans la base, et l'un d'eux annonça aux scientifiques que le transfert était désormais terminé, les invitant à gagner leurs postes.

Willy vit alors tout ce petit monde applaudir, lançant des "bravo" aux militaires, et dut en faire autant, afin de ne pas être remarqué. Il sortit de l'engin avec tous les autres, et ne sachant pas quoi faire, il se colla à Martin et ses précieux disques, décidé à se les approprier.

"Centre sous contrôle, criait une voix dans les haut-parleurs de la base. Démarrage de la phase finale, chacun à son poste !".

L'infatigable major Malville continuait son travail de transfert d'un monde à l'autre. Elle sortit dans l'enceinte de la base pour s'assurer du bon déroulement des opérations et vit les cadavres des Marines qui jonchaient le sol. Elle ordonna à ses hommes d'enlever "ça". Puis, elle leva les yeux vers le drapeau américain qui flottait encore en haut de son mât criblé de balles. Elle importa le drapeau dans la quatrième dimension, rengaina son laser, prit à l'un de ses hommes son fusil, et tira

rageusement sur la bannière étoilée.

– Changez-moi ce torchon... dit-elle au soldat en lui rendant son arme.

Le drapeau du monde libre – meurtri, fut mis abaissé, remplacé par celui victorieux de l'Armée de la Nouvelle Amérique. Les soldats saluèrent avec fierté leur drapeau.

Au même moment, aux abords de Gorck City, d'autres soldats de cette même armée avaient le regard, beaucoup moins inspiré de fierté, fixé sur un objectif qui n'avait rien de militaire.

– Vise-moi le châssis de cette nana ! Joli... siffla l'un d'eux.

Shirley, qui avait outrageusement déboutonné sa chemise, marchait droit vers eux au bras de Peter, sans voir ni entendre les soldats, car ils étaient dans leur dimension d'origine. Ils se dirigeaient vers les soldats en faction en avançant selon un parcours défini d'avance.

– Je me sens toute nue comme ça, chuchota Shirley.

– Pour aller à la pêche, répondit Peter, il faut un appât...

Peter vit qu'ils étaient proches d'une boîte de soda qui traînait sur le gazon, et l'ayant utilisée comme repère, il estima qu'ils devaient être juste devant les soldats. Il fit un clin d'œil à Shirley, démarrant les hostilités.

Elle se tourna vers lui d'un coup et le poussa de sorte qu'il traverse les deux hommes et se retrouve derrière eux. Elle le regarda ensuite l'œil lascif, et commença un lent strip-tease.

– Il n'y a personne ici, mon chéri, je vais te montrer quelque chose qui va te faire perdre la tête !...

Les militaires la regardaient faire les yeux grand ouverts, oubliant la présence de Peter derrière eux. Il en profita pour passer dans leur dimension et les assomma en se servant de la crosse de son laser. Ils s'écroulèrent aux pieds de Shirley qui, ne les voyant pas, continuait de se tremousser et de se dévêtir pour le seul plaisir de Peter.

Celui-ci avait accompli sa mission, mais il n'arrivait pas à détacher les yeux d'elle. Il finit quand même par reprendre une partie de ses esprits et la fit apparaître dans la quatrième dimension. Shirley vit tout un monde invisible lui sauter aux yeux et elle remit hâtivement sa chemise.

– On les déshabille... vite ! dit Peter.

À ces mots, Shirley resta perplexe pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'elle vît Peter débarrasser un des soldats de son uniforme.

À quelques pas de ce premier acte de résistance contre l'Armée de la Nouvelle Amérique, dans une des habitations Gorck et sous la direction du Docteur Lords, les médecins avaient dépecé le corps du Gorck qui s'était laissé mourir, sous les propres yeux de son frère enfermé dans une cage en verre. On venait de sortir ce dernier afin de l'étudier à son tour. Un médecin lui étirait les membres pour mesurer leur étonnante élasticité. Il se tourna vers le chirurgien qui s'occupait du cadavre et

s'informa :

- Combien de muscles brachiaux ?
- Vous n'allez pas le croire... Vingt-et-un...
- Des os ?...
- Pas à proprement parler, une sorte de cartilage...
- Et l'analyse ADN, c'est pour demain ? hurla Lords.

C'était à l'adresse d'un jeune médecin devant l'écran de son microscope électronique.

- Prête dans un instant, docteur Lords.
- Étude bactériologique ?
- Zéro !
- Quoi ? ! Mais c'est impossible !
- Pas une seule bactérie, un germe, un microbe... rien ! C'est incroyable...

– Docteur Lords ! lança le jeune médecin face à son microscope.

Il avait le regard éberlué devant les données de son écran.

– Vous devriez venir voir ça !

Lords s'approcha et se pencha sur l'écran.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna-t-il.

– ... la perfection ! osa répondre le jeune généticien, la bouche et les yeux grand ouverts.

Et à l'apparente perfection génétique des Gorcks s'ajoutaient leurs prouesses technologiques à propos desquelles s'étonnaient d'autres scientifiques, dont le professeur Ronald Orbisson. Celui-ci était en train d'observer une drôle de boule flottant à quelques centimètres au-dessus du sol, dans une des habitations de la ville.

– À quoi cela peut-il bien servir ? demanda-t-il à son premier assistant.

– Je ne suis pas certain, répondit l'assistant.

Il remarqua des quilles alignées sur une piste visiblement magnétique au fond de la pièce et ajouta :

– Il me semble que c'est une boule de bowling, professeur.

– Ah... de bowling... Et...

– Professeur ! cria un autre assistant, arrivant essoufflé d'avoir couru. Venez voir !

Il ressortit aussi vite qu'il était entré sans attendre de réponse. Ronald Orbisson partit à sa suite, accompagné de son premier assistant.

Déguisés en soldats de l'Armée de la Nouvelle Amérique, Peter et Shirley vérifiaient leurs armes.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Shirley.

– On libère les gentils, et on renvoie la vermine chez elle !

– À nous deux ?...

– Bien sûr que non ! On va demander un petit coup de main à tes

collègues...

– Mes quoi ?...

– "Protéger et servir", répondit Peter, en lisant la devise de la police newyorkaise sur une voiture de patrouille non loin d'eux.

– Comment ?

– On va leur demander un coup de main, dit-il en se dirigeant vers la voiture.

– Mais ils vont nous prendre pour des échappés de l'asile...

– Pas si on est persuasifs...

À bord de la voiture, les sergents William Boyd et Victor Sanchez patrouillaient dans leur parc comme chaque soir. Pour une fois, tout leur semblait très calme, pas de trace d'ivrognes se battant, ni d'autres indésirables qui, la nuit tombée, avaient la fatigante habitude de les empêcher de siroter tranquillement leur café.

Boyd, à la place du passager, profitait de l'accalmie pour déguster le sien, tout en prédisant, comme pour conjurer le sort :

– Pas de dingos, ce soir, je...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il comprit que les prophéties appartenaient aux prophètes et les ennuis aux policiers. Un soldat apparut soudainement au milieu de la route. Sanchez freina brusquement et le café se renversa sur l'entrejambe de Boyd qui poussa un cri de douleur.

Le soldat pointait son arme dans leur direction. Boyd plongea derrière le tableau de bord, tout comme Sanchez. Le pare-brise vola en éclats sous l'impact des balles et les deux policiers reçurent les bris de verre sur le dos. Les rafales de tirs cessèrent. Ils n'avaient rien, seuls les appuie-tête étaient sérieusement touchés. Ils finirent par dégainer leur arme et, comptant jusqu'à trois – plus un signe de croix –, ils risquèrent un œil au dehors.

Personne.

Peter avait vidé son chargeur sur la voiture en faisant attention de ne blesser aucun des deux policiers, puis s'en était aussitôt retourné dans la quatrième dimension. Il se retrouva face à Shirley, qui le menaçait de son arme.

– Mais tu as perdu la raison ? ! hurla-t-elle.

Peter ne répondit pas. Il regardait les deux hommes qui le cherchaient partout, attendant d'eux ce qu'il espérait. Boyd finit par réaliser le vœu de Peter :

– Voiture quatorze à Central. Code rouge ! Je répète : Code Rouge ! Avons été attaqués à l'arme de guerre par un individu déguisé en soldat – blanc, caucasien, un mètre quatre-vingt-cinq. Renforts demandés !

Peter tourna la tête vers Shirley :

– Et voilà !... Tu me voyais leur demander de l'aide autrement ? Ils

m'auraient pris pour un fou...

– C'est sûr, admit Shirley en baissant son arme. Mais une balle aurait suffi ! Tu aurais pu les blesser. Et maintenant, tes coups de feu ont dû alerter les autres dans le parc, on n'aura plus l'effet de surprise.

– Oui, mais maintenant, on a la Cavalerie avec nous, dit Peter en entendant les nombreuses sirènes de police se réveiller au loin.

Comme le craignait Shirley, le major Bernaby avait entendu les tirs de Peter. Il envoya une patrouille pour voir ce qui se passait derrière les buissons qui leur cachaient la vue. Il regarda ses hommes partir sans vraiment s'inquiéter, car il était sûr que, quoi qu'il se fût produit, ça se passait dans l'autre dimension. Reste qu'il valait mieux s'en assurer et, dans le doute, il doubla la garde devant la rue principale de Gorck City.

Earvin, toujours en fuite de toute l'agitation de Central Park, n'en finissait pas de réfléchir et de chercher une solution pour venir en aide aux habitants prisonniers de la quatrième zone. Mais il n'en trouvait aucune. Il regardait les pâtés de maisons défiler à travers la vitre du taxi qui l'emmenait "avec ses enfants" partout et nulle part. Le taxi avait traversé deux fois l'île de Manhattan, une fois en direction du Nord, une autre vers le Sud, Earvin prétextant au chauffeur – Ed, qu'il connaissait bien à présent – qu'il voulait montrer à ses enfants *New York by night*. Ed était du genre patient, habitué à toutes les excentricités des habitants de la ville ou des touristes, du moment qu'ils payaient la course et le pourboire. Il exerçait le même métier depuis vingt ans, venait de fêter son quarante-et-unième anniversaire, et aimait rouler.

De sorte que les quelques heures qu'il passa en compagnie de ces drôles de clients ne lui parurent pas trop longues. Il arriva à l'extrême-sud de la ville, au niveau de Battery Park, et arrêta son taxi.

– Voulez-vous qu'on s'arrête un peu, ou on continue ? demanda-t-il à Earvin en le regardant dans son rétroviseur.

Earvin était plongé dans ses pensées, malgré les cris et les hurlements de ses enfants.

– Pardon ?... Où sommes-nous ?...

– Battery Park, monsieur.

– La Statue de la Liberté ! montra du doigt Pocahontas. Elle est belle, j'aimerais bien me changer en elle !

– Non ! cria Earvin.

Il eut peur que Trombs ne se transformât sous les yeux d'Ed.

– Il faut que je t'achète le déguisement, ajouta-t-il en voyant le regard triste de Trombs.

– Génial !

– Et moi, je veux celui de Spiderman ! cria à son tour Vlanx.

Swix rallongea son index pour imiter son personnage de film préféré.

– Et moi, E.T. ! E.T. veut... aller... maison, dit-il en imitant la voix

raque de l'extraterrestre.

Swix aurait pu réciter tous les dialogues de ce film qu'il adorait au point de l'avoir vu cent vingt et une fois rien qu'à sa première sortie sur grand écran. Les Gorcks – tous férus de cinéma, hantaient les salles obscures, et assistaient aux séances assis à travers les genoux des spectateurs, imitant pendant la projection les personnages qu'ils voyaient dans les films. Comme ses congénères, Swix pouvait aisément prendre la forme d'E.T. et n'avait nul besoin d'un déguisement pour lui ressembler, mais l'idée de se voir offrir des cadeaux les rendait fous de joie.

– Très bien, vous aurez tout ce que vous voulez... à condition que vous soyez bien sages et gentils maintenant, dit Earvin.

Il commençait à penser que trois Peter, c'était un peu trop.

– Je vous mets un peu la radio, non ? proposa Ed.

Earvin hocha la tête dans le rétroviseur, et Ed alluma son poste :

"...tous les axes routiers sont fluides, à l'exception des abords de JFK, en raison de l'arrivée de Air Force One dans l'aéroport. Le Président est en effet attendu à la Conférence Internationale sur le nucléaire qui doit se tenir à..."

Ed venait de changer de station.

– Laissez ! cria Earvin, intéressé.

– Comme vous voulez...

"...l'avion présidentiel atterrira ce soir à 23h15, et les mesures de sécurité sont susceptibles de provoquer des ralentissements jusqu'aux environs de minuit". Earvin regarda sa montre, il était 21h50.

– À l'aéroport, Ed !

– Lequel ?

– JFK, voyons !... Mes enfants, je vais vous présenter au Président des Etats-Unis d'Amérique et lui demander de retirer ses troupes.

– C'est vrai ? demanda Vlanx

– Super ! fit Swix.

Pocahontas poussa un cri de joie propre à sa tribu.

Earvin partait vers JFK, persuadé de pouvoir convaincre le Président de son pays de laisser les Gorcks vivre libres et en paix... Il ne savait pas que l'armée qui avait envahi le parc n'avait rien d'américain. Il ne se doutait pas encore que ces militaires ne voulaient pas qu'envahir la quatrième dimension, mais qu'ils s'apprêtaient sans que personne ne s'en doutât, à envahir le monde entier et à le remodeler.

L'hélicoptère du général Libits atterrit dans l'enceinte de la base nucléaire de Northern Springs. Le major Malville, dehors, regarda l'appareil se poser, prête à accueillir ses occupants et à se mettre au garde à vous.

La porte s'ouvrit et, au moment où elle allait claquer ses talons, elle vit Gruns et Brak sauter à terre, donnant la main au général. Bien que

connaissant leur existence, elle était surprise de les voir ici. Elle était surtout étonnée voir son supérieur si dur leur donner la main. Il avait quelque chose de changé. Elle ne put cacher le dégoût qui apparut sur son visage habituellement impassible et, à cet instant très précis, elle avait perdu tout respect pour ce général qui donnait l'impression de se balader avec ses enfants. Libits croisa ce regard méprisant et une ombre terrible envahit ses yeux. Le major sentit son sang se glacer, car elle savait de quoi il était capable si jamais il soupçonnait ses pensées intimes. Elle se mit enfin au garde à vous.

– Opération réussie, mon général !

Le général hocha la tête, mais l'approbation qu'il montrait quant à cette nouvelle ne pouvait se comparer à la satisfaction sans nom qui était déjà la sienne, à présent que les Gorcks étaient à lui. Il avait ce qu'il avait toujours voulu.

Son fils qui sortit de l'hélicoptère.

– À toi de jouer, lui dit-il. Occupe-toi des codes ! Moi, je vais leur montrer la base.

Il partit en emmenant Gruns et Brak par la main, comme un père, fier, qui fait découvrir à ses enfants l'endroit où il travaille, pour qu'ils suivent le même chemin, à leur tour, après lui.

– À vos ordres, mon général, répondit son véritable fils.

C'était sur un ton ironique que seul le major perçut.

Le général s'éloigna vers le bâtiment central de la base, sous le regard ahuri des soldats qui découvraient ces étranges créatures pour la première fois.

– Que se passe-t-il, mon colonel ?... s'informa le major.

– Malville, je crois qu'on va l'avoir sur le dos plus longtemps que prévu.

Elle ne comprit pas bien ce que le colonel voulait dire, mais Libits Jr. n'avait pas le temps de lui expliquer. Il devait aller récupérer les codes de tir pour les missiles, c'était un impératif pour la suite des opérations dont il était le commandant en chef, lui seul. Il tourna les talons et se dirigea vers l'hélicoptère prêt à redécoller. Il fit un pas, et s'arrêta. Il semblait hésiter. Il se retourna enfin vers le major.

– Je vais rester ici... Occupe-toi de la mission. JFK, 23h15. Tu sais quoi faire ?...

– Oui, mon colonel.

– Bien. Rapporte-moi les codes...

Le major se tourna vers l'hélicoptère.

– Malville, l'arrêta le colonel Libits. Tu es sûre de tes hommes ici ?...

– J'en réponds comme de moi-même, répondit-elle d'un air entendu.

– Bien. Prépare-toi à des changements... de gros changements !

– J'y compte bien.

– Reviens vite.

Elle sauta dans l'engin, et fit signe au pilote de faire tourner les pales. L'hélicoptère s'éleva lentement dans les airs. À travers le hublot, le major Malville ne quittait pas le colonel Libits des yeux.

Le futur général s'éloigna de la plate-forme d'envol et suivit les pas de son père, vers la salle des opérations.

À l'intérieur, le général ne vit pas tout de suite son fils, il était trop occupé à montrer son terrain de jeux aux deux Gorcks.

– Toutes les commandes, tous les circuits sont sous notre contrôle, annonça un soldat en faisant son rapport au général. Nous sommes en train de poser les disques, mon général. Il ne manque plus que les codes.

– Le colonel s'en occupe, rétorqua Libits Sr., il va nous les ramener en très peu de temps.

Le jeune soldat parut soudain mal à l'aise. Il pouvait voir derrière le général qui lui parlait, le colonel, son fils. Il ne comprenait pas. Le général, voyant ce regard fuir derrière lui, se retourna et vit son fils.

– Mais que fais-tu là ?...

– J'ai envoyé Malville à ma place.

– C'est moi qui commande, hurla le général, hors de lui. Quand je donne un ordre à un soldat, je veux qu'il l'exécute à la lettre !

Il venait de le traiter de simple soldat. Junior se sentit humilié d'être ainsi traité devant ses propres hommes qui s'étaient tous tournés vers lui, comme s'ils attendaient de lui une réaction. Sa haine pour son père redoubla. Il bouillait. Son désir de prendre le pouvoir, d'assumer enfin la réalité de ce commandement dont il avait le titre, était plus fort que jamais. Il avait envie de lui cracher ce qu'il éprouvait à la figure... mais c'était trop tôt. Il avait besoin du major Malville pour cela. Il ravala sa haine avec difficulté et il opta pour une prudente patience.

– Ce n'est qu'une mission secondaire. J'ai pensé que...

– ...Tu ne penses pas ! Personne ne prend de décision ici à part moi ! Vous m'entendez, colonel ? ! Compris, colonel ?

Son soudain vouvoiement rendait encore plus violente son attaque. Il montrait à son fils qu'il n'y avait qu'un seul maître à bord et qu'il ne pouvait souffrir aucun changement, aucune décision. Ce qui était faux. En effet, le général aimait voir son fils prendre des décisions. Il y avait tant d'incapables autour de lui, son fils valait mieux que les autres. Mais ce fils avait désobéi à un ordre direct et personnel. C'était une faute grave et il ne pouvait la laisser passer sans risquer de voir ses hommes lui désobéirent un jour ou l'autre ; de sorte qu'il fallait y remédier sans attendre. Il devait leur inspirer cette terreur qui faisait sa réputation. Il dégaina son arme et la pointa sans ciller sur son fils.

– J'ai dit : compris, colonel ? !

Le fils fut abasourdi par la réaction si brutale de son père. Il n'en croyait pas ses yeux. Son propre père le menaçait d'une arme chargée, la balle était dans la chambre. Certes, il était coupable de vouloir prendre la

place du général, il fomentait une mutinerie, et pour une telle action, une cour martiale le condamnerait à mort. Mais ce n'était pas une cour... c'était son père. Et lui-même n'aurait jamais eu à l'idée de se débarrasser de son gêneur de père par les armes. Il voulait l'écarter dignement, militairement, avec les honneurs, juste le destituer de son poste... le laisser s'amuser avec ses nouveaux jouets. Ces choses immondes qu'il adorait et qu'il avait attendues toute sa vie. Il voulait le voir prendre sa retraite – une vraie... Qu'il voie avec fierté que son fils était capable de le remplacer, qu'il était prêt. Il voulait mériter l'estime de son père, gagner une place dans son cœur. Il voulait lui montrer qu'il était son fils, et non pas un soldat quelconque que l'on menace d'une arme, qu'on pourrait éliminer sans regret...

Le canon qu'il fixait lui fit changer d'approche. Il semblait laisser l'image paternelle s'effacer dans son esprit, comme s'il était un fils sans père. Comme s'il était seul et qu'il n'avait rien à prouver à personne, qu'à lui-même. Ce sentiment d'indépendance, cette liberté, tout cela changeait la donne.

Et tout changerait en temps et en heure. Mais pour l'instant, le danger était réel. Il devait prendre son mal en patience, en attendant le retour du major... Elle, elle le suivrait dans tout.

Elle était de la même trempe que lui...

– Compris !

– Pardon ? ! hurla le général ne baissant pas son arme.

– Mon général ! Compris, mon général ! se reprit le colonel, en se mettant au garde à vous.

– Occupe-toi donc de contrôler la pose des disques.

Le général en rengaina son arme. Son fils obéissait, ses hommes avaient peur, tout était rentré dans l'ordre.

– Oui, mon général ! se contenta de dire Junior, en tournant les talons.

Il avait eu très peur. Il était humilié, mais l'important, c'est qu'il se savait désormais libéré de toute obligation envers un père. Il n'avait plus de père. Il sortit de la salle, en se jurant de n'y revenir que maître des lieux. Il allait exécuter les derniers ordres de son général, et descendit dans les sous-sols de la base, superviser la pose des disques, ces précieux disques qui feraient de lui le maître du monde.

En bas, Wayne Martin posait le troisième disque très précautionneusement, à l'intérieur de la tête nucléaire d'un missile. Celui-ci permettait de télécommander le passage de la tête d'une dimension à l'autre. Le missile pouvait ainsi survoler le monde à travers la quatrième dimension, sans être repéré un seul instant par les radars ennemis situés dans l'autre monde. Et on pouvait le matérialiser une fois arrivé à destination.

L'Armée de la Nouvelle Amérique se préparait à contrôler la planète entière, leur monde et la quatrième dimension. Le monde des Gorcks, ne

les intéressait que comme plate-forme de départ, pour ensuite dominer leur propre monde, et le façonner.

Le disque posé, Martin se retourna vers sa sacoche qu'il avait posée un peu plus loin. En l'ouvrant, il s'aperçut que les quatre autres disques n'y étaient plus. La surprise lui fit pousser un hurlement qu'il étouffa de la main au premier son échappé. Mais le colonel Libits entendit ce début de cri.

– Tout va bien ? lui demanda-t-il.

– Oui...oui... bégaya-t-il en refermant sa sacoche. Oui, colonel, tout va bien.

Martin savait que sa vie ne pèserait plus rien si le colonel apprenait la disparition des disques dont il était responsable.

– Pourquoi ce cri ?

– Les nerfs, colonel. Travailler près d'une charge nucléaire... Mais tout va bien. J'ai posé le troisième disque. Il me reste les quatre autres à trouver... à poser, mon colonel...

– Faites vite, je veux tout en place d'ici une heure !

Il voyait bien que l'homme était mal à l'aise, mais il savait aussi qu'il avait toujours tout fait pour que ses hommes le soient en sa présence. Il attribua donc cette angoisse évidente au respect et la crainte que lui, le colonel Libits, leur inspirait. Il vit même dans cette peur un signe. Le signe qu'il était prêt à prendre la place du vieux général, une place qui lui revenait de droit. Il sourit et laissa Martin continuer son travail.

Il était inutile de le surveiller.

Martin, à nouveau seul, fut soulagé, mais il disposait de très peu de temps pour retrouver les disques et les installer. Il vérifia le contenu de sa sacoche, comme s'il espérait qu'ils pussent réapparaître par enchantement. Il pensa un moment que quelqu'un avait peut-être appuyé par accident sur le bouton de la télécommande... Mais non, la sacoche aussi aurait... Il pensa soudain, en levant la tête, à l'étrange personnage à côté de lui dans l'hélicoptère. Il l'avait vu traîner autour des missiles. Il se rappela également l'intérêt qui semblait le sien quand il lui parla des disques. Martin se mit alors à le chercher dans les sous-sols de la base.

Willy était caché dans un petit réduit, examinant les disques. Il les avait volés avant tout parce qu'ils lui paraissaient très importants pour les projets de ces fous. Projets dont il ne connaissait pas les détails, mais qui devaient être aussi déments que leurs discours. Il espérait pouvoir se servir de ces disques afin de changer de dimension à volonté, ce qui l'aiderait pour sortir de cette base, et aller prévenir le monde de ce qui s'y tramait, avant qu'il ne fût trop tard.

Il étudia les disques de plus près et constata avec déception qu'ils ne marchaient qu'avec la télécommande. Il fouilla dans ses poches, en sortit un petit tournevis et entreprit de démonter un disque afin de rendre

manuel son fonctionnement.

À l'autre bout du monde, un autre scientifique, le professeur Orbisson, pseudo-inventeur des disques, découvrait un surprenant aspect de la technologie si avancée des Gorcks.

Son premier assistant et lui étaient en train de perdre la raison, face à un Brontosauve ouvrant sa gueule, proche de les engloutir, malgré son régime végétarien. Ils se disaient qu'ils n'auraient jamais dû suivre le second assistant hors de la salle de bowling qui les avait emmenés jusqu'à ce petit bâtiment, sur le mur duquel était inscrit : *Gorck City International Airport of Central Park*.

En lisant cette large inscription, ils n'en avaient pas compris le sens réel et, pénétrant, ils s'étaient retrouvés à l'intérieur de ce qui semblait être un hall d'aéroport, mais en miniature – 25 mètres carrés, et face à plusieurs tunnels portant chacun le nom d'une grande métropole : Paris, Londres, Cracovie, New Delhi, Copenhague... Ils avaient suivi sans réfléchir le second assistant qui s'engouffrait dans le tunnel nommé *California City*. Ils s'étaient alors retrouvés dans une pièce similaire à la première, et face à de nouveaux couloirs. Le professeur avait même cru être revenu à leur point de départ, mais son premier assistant lui fit remarquer que les noms au-dessus des tunnels étaient différents.

Ils n'eurent pas le temps de se poser trop de questions car celui qui montrait le chemin passa par une porte où l'on pouvait lire : *Welcome To California City*.

Et là surgit ce brontosauve.

Le professeur crut que les tunnels étaient une sorte de machine à remonter le temps qui les avait propulsés dans le passé pour finir dans le ventre de ce monstre, quand la voix du second assistant, hurlant plus que son propre cri de terreur, lui parvint :

– C'est un parc d'attractions !

Mais Orbisson continuait de crier, ne voulant rien savoir. Il vit un groupe d'enfants autour de lui et de son assistant, et constata que le monstre n'était pas réel. Il cessa de crier et ordonna à son premier assistant d'en faire autant. Ce dernier vit les enfants et se reprit à son tour. Calmés, ils observèrent autour d'eux.

Un Gorck passa, secouant la tête devant ces adultes qui criaient dans un parc d'attractions. Les deux hommes regardèrent la créature passer, se regardèrent, puis levèrent la tête pour découvrir l'inscription *Gorck City California*, suspendue au-dessus du nom *Universal City Hollywood*, le célèbre parc.

Des haut-parleurs demandaient aux visiteurs de se diriger vers la sortie, le parc allait fermer, la nuit allait bientôt tomber en Californie.

– Nous sommes à l'autre bout du pays... dit le premier assistant.

– Mais comment ça marche ? demanda le second.

– Euh... c'est, commença sans savoir le professeur Orbisson.

– Téléportation ? se dit le second assistant à lui-même. Vous ne croyez pas ? Ils ont réussi à appliquer le principe de téléportation. J'ai toujours cru que ce n'était que de la science-fiction, mais là... Vous vous rendez compte des possibilités d'une telle découverte ? Il faut prévenir le général, cette découverte peut changer tous nos plans !

– Pas de précipitation ! le calma le professeur. Examinons d'abord l'aspect purement scientifique de la chose, avant de la mettre aux mains des militaires. Il faut s'informer de son fonctionnement, et voir les destinations...

–...Je suis déjà allée à Londres ! le coupa le second assistant. Ils ont leur ville à l'ombre de Picadilly Garden. Apparemment, ils aiment la verdure, ils choisissent toujours un parc en centre-ville, comme s'ils aimaient la compagnie...

– Ils ne vous ont pas vu là-bas ?

– Non, ils dormaient.

– Ah tiens... Tous ?...

– Je crois... Avec le décalage horaire, il devait être environ une heure du matin... J'en ai vu qui dormaient un peu partout dans le parc.

– Dehors ? s'étonna Orbisson. Ah bon... Nous allons visiter quelques-unes de leurs charmantes cités, on prend des notes, on observe... et on fait un état des lieux... Nous travaillerons enfin sans la pression de l'armée...

– Mais, ne pensez-vous pas que l'on devrait les prévenir d'abord ? demanda le premier assistant.

– Il vaut mieux savoir à quoi nous avons affaire, savoir de quoi nous parlons, répondit le professeur qui avait l'idée de garder certaines inventions pour lui. Le général n'aime pas les rapports incomplets ou inutiles. Cela risque de lui déplaire, et vous savez ce que ça veut dire...

– Par où commençons-nous ? demanda le second assistant.

– Le Brésil ! proposa le premier assistant. J'ai toujours rêvé d'y aller.

– Bonne idée, trancha le professeur qui se tourna vers le second assistant. Y a-t-il un télé... transporteur pour ?...

– Un téléporteur, professeur. Je pense qu'il va nous falloir prendre une ou deux correspondances, mais on devrait y arriver.

– Alors, allons-y messieurs ! fit le professeur.

Il passa le premier dans le hall d'embarquement.

À Central Park, les sirènes de police hurlaient de toutes parts. Les premières voitures arrivaient, répondant à l'appel à l'aide de collègues en danger. Peter et Shirley virent la patrouille envoyée par le major Bernaby s'approcher de la voiture criblée de balles des sergents Boyd et Sanchez. Ils se mirent hors de la vue des soldats et les observèrent. La patrouille – trois hommes, vérifia que la voiture et les deux policiers effrayés

n'étaient pas dans la quatrième dimension. Rassurés, ils contactèrent leur chef par radio pour le prévenir.

– Patrouille sept à base alien...

– Major Bernaby à patrouille sept, j'écoute...

– Patrouille sept au rapport, mon commandant. Les coups de feu provenaient de l'autre zone... Une voiture de police a été la cible d'une arme lourde, et des renforts arrivent de tous les côtés. Qu'est-ce qu'on fait, mon commandant ?...

– Restez sur place, et rappelez-moi s'il y a du nouveau. Terminé.

– Bien reçu, mon commandant. Terminé.

Peter observait la patrouille. Il vit derrière les soldats, au loin, une voiture de police tourner au coin d'un sentier et se diriger droit sur eux.

– D'abord, on coupe le contact, dit Peter à Shirley, en pointant son laser sur le soldat qui portait la radio.

La voiture de police approchait à vive allure, amenant deux policiers prêts à en découdre pour aider leurs collègues agressés, disait le Central, par un fou dangereux en tenue militaire et armé jusqu'aux dents.

Ils virent d'abord la voiture criblée de balles, avant de voir le fou, sorti de nulle part, apparaître droit devant eux.

La voiture pila et s'arrêta dans un dérapage qui souleva un gros nuage de poussière, immobilisant le véhicule à quelques mètres du soldat. Les deux policiers sortirent d'un bond, l'arme à la main, et se mirent à l'abri derrière leurs portières, en hurlant :

– Police ! Jetez vos armes ! Police ! Jetez vos armes sans mouvement brusque ! Jetez vos armes, ou nous ouvrons le feu !

Les sergents Boyd et Sanchez avaient vu le soldat apparaître, et ils se mirent de la partie. Protégés par leur voiture trouée, pointant eux aussi leurs armes vers le soldat, le prenant évidemment pour celui qui leur avait tiré dessus. Pris entre ces deux feux, le soldat à la radio regardait les paires de policiers et crut qu'ils se visaient les uns les autres. Mais qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire ? Il voulut se tourner vers ses compagnons d'armes... Ils avaient disparu. Il comprit qu'il n'était plus dans la quatrième dimension et voulut se saisir de son arme.

Ce fut son dernier geste.

Les policiers arrivés en renfort ouvrirent le feu sans hésiter et le soldat s'écroula aux pieds de ses deux compagnons. Ceux-ci crurent à leur tour être passés hors de la quatrième dimension et, prenant leurs armes, tirèrent sans retenue sur les policiers. Mais les balles, invisibles et intangibles, ne firent aucun mal aux policiers, ni aucun dommage à leur voiture. Ils allèrent se loger dans le sol, dans la terre.

Peter leur laissa un peu de temps pour comprendre ce qui leur arrivait, et baisser leurs armes inutiles d'une dimension à l'autre. Puis il matérialisa les deux d'un coup, les exposant immédiatement au feu des policiers de plus en plus nerveux. Ceux-ci, les apercevant, tirèrent sans

sommaton. Un des deux soldats tomba, mais l'autre, plus sur ses gardes réussit à échapper à leur tir, en plongeant dans un petit fossé. Il courut vers Gorck City.

Peter et Shirley étaient pris de court. L'homme allait prévenir les siens. Bien que revenu dans sa dimension d'origine, il pouvait facilement donner l'alarme – puisque les militaires l'entendraient et le verraient. Il risquait de mettre leur plan en péril et ils se mirent à courir après lui. Comme eux étaient dans la quatrième dimension, ils couraient plus vite, dévalant le premier versant du fossé à toute allure, traversant les buissons et les troncs d'arbres. Le soldat, lui, était forcé de slalomer pour éviter la végétation, mais aussi les balles éventuelles des policiers.

Ainsi, ses poursuivants furent rapidement à son niveau. Peter tenta de le dématérialiser afin de pouvoir l'arrêter physiquement, mais, il ne vit pas une grosse pierre sur son chemin. Son pied la heurta, il perdit l'équilibre et tomba à terre. Shirley ne s'arrêta pas, courant toujours derrière le soldat qui grimpait déjà le deuxième versant. Il ne lui restait plus que quelques mètres à parcourir, avant d'arriver à découvert, et d'avertir les soldats.

– Matérialise-moi, hurla Shirley à Peter. Matérialise-moi !

Peter se redressa. Il vit que le soldat était sur le point de leur échapper, entendit les cris de Shirley, et lui obéit.

À peine matérialisée, Shirley visa le soldat et tira, mais elle n'eut pas le temps d'ajuster son tir, et les balles manquèrent leur cible. Le soldat se retourna, et tira sur Shirley à son tour. Elle eut juste le temps de s'abriter derrière un arbre, pendant que le soldat continuait de lui tirer dessus, tout en progressant à reculons vers les siens, et sans la quitter des yeux. Peter se matérialisa à son tour et visa le soldat. D'où il était, c'était un jeu d'enfant, il ne pouvait pas le manquer, d'autant que le soldat ne se doutait pas de sa présence. Peter posa son doigt sur la détente. Il allait tirer, mais il était comme paralysé. Il n'arrivait pas à presser la détente, sa main était comme engourdie. Pourtant, il avait fait ce geste des milliers et des milliers de fois, tuant des soldats et des monstres, sans jamais hésiter un instant. Il avait l'habitude des armes et aimait jouer avec. Mais là, rien à faire. Il n'arrivait pas à tirer sur cet homme. Son arme n'était plus un jouet, n'était pas une manette ; et l'homme n'était pas virtuel. Il était réel. Le tir était irréversible, il ferait de lui un assassin...

Peter ne pouvait pas appuyer sur la détente...

– Mais tire ! cria Shirley en le voyant hésiter.

Le soldat entendant ce cri et tout se passa très vite. Il tourna son arme en direction de Peter, Shirley visa le soldat, Peter, même avec une arme pointée sur lui n'arrivait pas à tirer, le soldat appuya sur la détente, Shirley s'appliquait à viser de son mieux, Peter ferma les yeux, croyant qu'il allait mourir, l'arme du soldat fit un cliquetis métallique, son arme

était vide... Shirley tira, mais rata une nouvelle fois sa cible, comme à l'Académie. Le soldat sourit, il comprit qu'il n'avait pas affaire à de véritables soldats. Il dégaina son arme de poing et, sachant qu'il n'avait rien à craindre de Peter, il visa Shirley entre les deux yeux. Peter rouvrit les siens, vit Shirley en danger et se reprit. Il saisit son laser et dématérialisa Shirley avant que la balle ne pût l'atteindre. Il profita de l'étonnement du soldat et le visa avec son arme. Le soldat se tourna vers Peter, sourit, puis tomba.

Peter avait tiré le premier.

Shirley poussa un grand soupir de soulagement. Mais sa joie de voir Peter vivant fut de courte durée, car elle aperçut les policiers arriver derrière eux et lui tirer dessus.

– Attention ! hurla-t-elle.

Mais son cri se perdit à travers la quatrième dimension, sans pouvoir parvenir aux oreilles de Peter, qui fixait le corps auquel il avait ôté la vie. L'homme ne se relevait pas, il ne se relèverait jamais, ce n'était pas un jeu, un temporaire *game over*... Peter manqua de rejoindre le soldat, mais le sergent William Boyd tirait aussi maladroitement que Shirley et, se rendant compte qu'il était pris pour cible, Peter se dématérialisa.

Le sergent fut pétrifié.

– Tu l'as eu ? lui demanda Sanchez en arrivant à ses côtés.

– Qui ça ?...

– Tu viens de tirer sur quelqu'un, non ?

– Je ne sais pas...

Près des deux policiers, Peter et Shirley se regardaient sans rien dire. L'un et l'autre étaient gênés pour ce qui venait de se passer. Shirley s'en voulait de sa maladresse et Peter pour son manque de courage avec une arme à la main.

– Je ne suis pas un tireur d'élite, finit par dire Shirley pour détendre l'atmosphère. J'ai toujours eu les plus mauvaises notes en tir à l'Académie !

– Samuel avait raison...

– À quel sujet ?

– Se battre ne mène à rien de bon... Il vaudrait mieux...

– ... laisser tomber ?

– Je ne...

– ... Tu as raison. Nous avons le laser et nous pouvons retourner tranquillement dans notre petit monde comme si de rien n'était. Je vais reprendre mon poste au commissariat, faire mon rapport, le donner à mes supérieurs. Après tout, je ne suis qu'une *rookie*, je ne vais pas prétendre sauver le monde ! Chacun son truc... Toi, tu retournes faire joujou avec tes jeux vidéo, là, tu seras un héros, tant que ça te plaira, et...

– ... Je viens de tuer un homme, Shirley ! Tu comprends ça ?... J'ai pris sa vie !

– Mais tu as sauvé la mienne !

– Je sais... mais il avait sans doute une famille, des parents... peut-être des enfants... qui sont orphelins à présent...

– Et eux, ce ne sont pas des orphelins ? demanda-t-elle en pointant Gorck City. On dirait des enfants. Ne méritent-ils pas de vivre ? Ce salaud que tu as tué, qu'est-ce qu'il voulait en faire de ces enfants prisonniers là-bas ? Les mettre en cage ? Va leur tirer une balle tout de suite, tu leur épargneras bien des souffrances ! C'est toi-même qui m'as dit que j'étais naïve. Eh bien, je ne le suis plus... et je me battrais pour les défendre ! J'en ai assez des pseudo-pacifistes qui croient que le monde va bien tel qu'il est... assez d'entendre que l'usage de la force, c'est mal, qu'il faut parler aux tyrans pour leur expliquer qu'il ne faut pas tuer les enfants, que tout ça, ce n'est pas gentil... J'en ai assez de tous ces abrutis qui parlent de raisonner des assassins... J'en ai assez des hypocrites ! La violence existe Peter. Elle a toujours existé et si elle se tourne contre moi, ou contre ceux que j'aime et qui sont innocents, alors, je me servirai de la violence ! Ouvre les yeux, Peter ! Ces soldats n'appartiennent même pas à l'armée américaine. Ces hommes que tu as peur de tuer, ce sont des machines à fabriquer des orphelins... tu veux être leur complice en ne faisant rien... Sais-tu ce que c'est d'être orphelin, Peter ?

Shirley parlait avec son cœur, comme quand elle s'emporta contre Samuel, et ces derniers mots résonnaient tout particulièrement dans le cœur de Peter.

– Je suis un orphelin...

– Je... je ne voulais pas... enfin... Je parle trop, mon père me le répète assez souvent. Ah, décidément, je mets toujours les pieds dans le plat...

– Shirley... Tu as raison... sur tout... Je suis prêt à me battre, et toi ?...

– Plus que jamais !

– Alors, il faudra tirer un peu mieux, dit-il avec un clin d'œil et en s'éloignant des lieux qui commençaient à grouiller de policiers. Parce que pour un flic, ça la fiche mal...

– Eh ! J'avais les meilleures notes à l'Académie... pas au tir...

– Oui, j'avais compris !

– Bon. Sinon, c'est quoi, ton plan ?

– On va chercher les surfs.

– Ah... alors là, c'est moi la meilleure !

– De trois millimètres...

– Ou de trois dixièmes !

Ils s'en allèrent, souriants, chercher leurs surfs, prêts à lancer leurs premières offensives.

À Gorck City même, le major Bernaby avait entendu retentir des coups de feu, des rafales de fusils automatiques, et il avait reconnu le

staccato si caractéristique des M-16 utilisés par ses hommes, mais il savait aussi que cette arme était largement répandue aux Etats-Unis. Il se fiait au rapport de ses hommes et continua de croire à une banale affaire criminelle concernant l'autre monde et sa police. Il demanda quand même aux hommes de garde d'ouvrir l'œil. Il vit des voitures de police passer devant lui, leurs occupants éclairant les fourrés du parc à la recherche de quelqu'un, sans qu'il se doutât qu'ils recherchaient ses propres soldats.

Très rapidement, les lieux occupés par l'Armée de la Nouvelle Amérique pullulaient de policiers en tenue et d'agents du FBI. Des barrières de sécurité furent dressées dans un large périmètre autour de Barnaby et de ses hommes. Ne s'inquiétant pas de cet encerclement d'un autre monde, il s'approcha, par curiosité, d'un groupe de policiers, pour les écouter parler. Ils se racontaient la fusillade dont avaient été victimes leurs collègues Boyd et Sanchez, lui confirmant ce qu'il savait déjà. Il était sur le point de retourner à ses occupations et à ses prisonniers lorsqu'il entendit parler de soldats qui apparaissaient comme par enchantement.

Son regard se figea, son souffle se bloqua, et le doute soudain l'envahit. Il se tourna vers la rue principale de Gorck City et il scruta les lieux. Tout y était normal, ses hommes patrouillaient, et les policiers, nombreux sur les lieux, ne les voyaient pas.

Il vit alors comme un mince rayon bleuté venant du ciel toucher trois de ses hommes d'un coup. Les policiers les plus proches d'eux les aperçurent aussitôt et les abattirent sans qu'ils eussent le temps de réagir. Les autres soldats, alertés, avaient désormais l'arme à la main, prête à servir.

Et un étrange combat commença.

Le rayon frappa les hommes de Barnaby de nouveau, plusieurs fois, venant de différents endroits, comme s'il prenait sa source d'un objet volant, frappant parmi ses hommes ceux qui étaient les plus proches des policiers. Le major examina le ciel avec attention, vit une ombre, et une nouvelle fois un rayon. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Il vit une seconde ombre se détacher dans le ciel sans nuages, volant juste derrière la première, mais qui elle, lançait des étincelles par rafales.

Il reconnut le bruit d'un M-16 et comprit qu'ils étaient attaqués par des êtres humains, et pas par un monstre volant.

Le major s'élança vers ses hommes en courant, son laser à une main, son pistolet à l'autre – un 44 magnum, qui devait faire l'affaire contre les objets volants. Sur son chemin, il dématérialisa deux policiers, qu'il fit, une fois dans sa dimension, disparaître du monde des vivants. Le major Barnaby entra dans la bataille avec rage, et avec une certaine satisfaction dans ce retour au combat véritable.

Pour leur attaque surprise, les deux surfeurs s'étaient donc partagé les tâches. Depuis la quatrième dimension, Peter changeait l'état de ses ennemis en les chassant hors du Temple de Salomon, les livrant de fait aux balles de Shirley, ou à celles des policiers, si elle venait à les manquer en balayant l'espace avec de larges rafales.

Shirley, comme les policiers, voyait apparaître les militaires, et n'avait aucune hésitation pour les envoyer au diable. Elle ne pouvait voir Peter, mais elle savait qu'il était tout près d'elle, veillant sur elle... Avant leur attaque, elle avait vu son regard changer, il s'était chargé d'une force nouvelle, et quelque chose en elle lui disait qu'il ferait tout pour que rien de mal ne lui arrivât.

Les soldats de l'Armée de la Nouvelle Amérique virent le ciel leur tomber sur la tête. Les balles pleuvaient. Ceux d'entre eux qui étaient toujours dans la quatrième zone voyaient leurs camarades s'écrouler sous ce feu du ciel ou celui des policiers. Ils tentèrent de leur venir en aide, mais leurs armes étaient inefficaces, leurs balles ne passaient pas d'un monde à l'autre.

Les policiers, à présent, s'étaient bien organisés. Abrisés derrière des arbres ou derrière les portières de leurs voitures, attendant, comme au stand de tir, l'apparition impromptue des soldats pour marquer des points. Les soldats savaient leur inutilité et, quand leur état changeait sans prévenir, ils s'en apercevaient trop tard. Ils prenaient les habitations de Gorck City comme repère et, quand ils ne les voyaient plus, comprenaient qu'ils étaient dans leur dimension d'origine. Ils pouvaient alors se défendre contre les policiers, mais tant d'incertitude au combat leur était très inhabituelle, et beaucoup avaient peur. L'arrivée du major Bernaby les fit se ressaisir.

– Bon Dieu ! Le ciel ! Regardez le ciel ! leur hurlait-il. Éclairez-moi ce bon Dieu de ciel !

Ils s'exécutèrent sans attendre et l'un des soldats, ayant saisi une torche, finit par éclairer l'un des deux surfeurs.

– Descendez-moi ça ! cria le major en tirant lui-même.

Les soldats imitèrent leur commandant en visant tous l'objet volant, mais ils constatèrent que leurs balles étaient inefficaces. La chose venait de l'autre monde.

Peter vit le faisceau de lumière éclairer Shirley, ainsi que les balles lui passer au travers. Elle continuait à tirer sur tout ce qui lui apparaissait et, ne pouvant voir la torche, elle se croyait toujours à l'abri de la nuit. Peter comprit qu'elle allait vite être en danger et il plongea droit sur le soldat à la torche, voulant l'envoyer dans l'autre monde. Il réalisa in extremis qu'il augmenterait le péril de Shirley et que, si jamais ce soldat repassait dans la même dimension qu'elle, celui-ci l'éclairait, l'exposant au tir des policiers, ses collègues... Peter n'hésita pas, il baissa son laser et avec

son arme à feu, il abattit le soldat.

Le major Bernaby, équipé pareillement que Peter – une arme et un laser, avait, lui, visé avec son laser Shirley qu'il eut le temps de voir grâce au faisceau. Il la dématérialisait quand il vit son homme s'écrouler mort, lâchant la torche des mains, alors que le major s'apprêtait à faire feu sur le soldat volant. Mais il ne le voyait plus. Il se précipita sur la torche, éclaira le ciel en balayant l'obscurité, et ne tarda pas à trouver l'objet volant. Le surf était vide, continuant sur sa lancée comme un cheval qui aurait désarçonné son cavalier, avant de s'arrêter au bout de sa course, dans les airs.

Peter, ne s'attardant pas sur la mort qu'il avait causée, avait vu le laser du major toucher Shirley. Le faisceau parti, il ne discernait plus la silhouette de la jeune femme. Il comprit cependant que la planche, non touchée par le laser, était restée dans l'autre monde, imaginant que Shirley, passée dans la quatrième dimension, avait traversé le surf, pour tomber sur le sol, après une chute d'environ vingt mètres. Faisant demi-tour, il s'élança à son secours.

Shirley, elle, avait soudain vu une ombre apparaître devant elle, avant de se sentir tomber au travers de la planche, et de heurter l'ombre de plein fouet. Le coup l'étourdit, et ses armes lui échappèrent des mains. Elle glissait le long d'une matière froide et lisse qu'elle mit quelques secondes à identifier comme le dôme d'un des bâtiments de Gorck City. Elle vit le sol sous ses pieds, mais la paroi trop lisse – il n'y avait aucune soudure, aucun assemblage, ne lui offrait aucune prise pour freiner sa chute. Elle glissait inmanquablement vers le sol, risquant de se rompre le cou, ou de prendre une balle des militaires.

Peter cherchait à retrouver la trace de Shirley, allant vers le dernier endroit où il l'avait vue, s'attendant à la voir inconsciente, gisant au sol. Il n'était pas le seul à la chercher, la torche du major également, chacun de ses soldats pointant son arme, prêt à tirer sur celui qui avait décimé beaucoup des leurs. Si Shirley n'était pas morte en tombant, eux la tueraient.

Peter désespérait de trouver une solution. Il décida de tenter de détourner leur attention, et plongea vers le sol, de sorte qu'ils l'aperçoivent. Il fut en effet vite repéré, le faisceau lumineux le braqua et les armes tirèrent sur lui. Il s'accroupit contre sa planche afin de ne pas offrir une cible trop grande, et slaloma dans les airs en se servant de son laser et de son pistolet pour en éliminer le plus possible. Il tirait sur ceux qui le visaient et dématérialisait les autres, dont s'occupaient les policiers de l'autre monde. Le major regardait ce surfeur et vit qu'il avait, comme lui, un laser et une arme. Bernaby, son laser à la ceinture, la torche à la main, éclaira Peter, et le mit calmement en joue.

Le plan de Peter marchait : personne ne cherchait plus Shirley qui

avait réussi dans sa chute glissante, à sauter grâce à un ultime effort – un coup de rein, un tour sur elle-même et un bond salvateur –, à atterrir sur le toit d'un autre bâtiment en contrebas.

Elle se sut sauvée, reprit son souffle, regarda autour d'elle et vit le faisceau lumineux du major braqué sur Peter. Elle sortit son arme de policier à laquelle elle n'avait encore jamais eu recours, la pointa vers la source de la lumière, espérant viser juste, et tira.

Par chance, ou par adresse, la balle de Shirley vint percuter le manche de la torche, cassant celle-ci en deux et blessant du même coup Bernaby qui, surpris par ce tir, sursauta, déviant involontairement sa balle. Celle-ci passa à quelques centimètres du visage de Peter, sifflant à son oreille.

Le ciel était à nouveau noir.

– Tirez, bande d'idiots ! Tirez ! hurla Bernaby.

Ses hommes faisaient feu, mais Peter était déjà loin, au-dessus de leurs têtes, profitant de l'obscurité pour reprendre ses recherches et trouver Shirley.

Cette dernière sautait d'un toit à l'autre, prenant garde de ne pas laisser sa silhouette se dessiner dans le ciel. Elle arriva sur le toit le plus bas de Gorck City, et s'accroupit pour observer ce qui se passait dans la rue.

Elle découvrit qu'elle était sur le toit du cinéma, là où les Gorcks étaient prisonniers, et vit trois soldats qui gardaient l'entrée. Elle regarda le toit à ses pieds comme si elle espérait voir au travers, et, à son grand étonnement – car elle ne connaissait pas la particularité des parois Gorck, elle vit son vœu se réaliser et les Gorcks regarder dans sa direction en souriant.

Elle crut rêver et se frotta les yeux avant de regarder à nouveau. Les Gorcks la regardaient toujours, frottant leurs yeux comme pour l'imiter. Elle sourit et se mit à observer avec attention ce qu'elle pouvait voir. Deux soldats seulement gardaient les prisonniers, et ceux-ci semblaient trop occupés à regarder à travers d'autres parois ce qui se passait au-dehors pour l'apercevoir.

Rassurée de ne pas avoir été repérée, elle fit des signes aux Gorcks, cherchant à leur faire comprendre qu'elle voulait qu'ils rentrent en contact avec Peter par télépathie afin de lui signaler sa position ; mais ses grimaces et ses signes étaient peu compréhensibles et les Gorcks crurent qu'elle s'amusait. Ils imitèrent chacun de ses gestes, riant et sautillant dans tous les sens.

"Vous allez la fermer, là-dedans !", hurla l'un des gardes dérangé par leurs singeries, pointant son arme vers eux. Ils cessèrent leurs petits sauts, et se retournèrent vers Shirley, l'air tout triste, mais elle avait disparu. Sentant la rage lui monter en voyant le soldat menacer ceux qu'elle considérait comme des enfants, elle s'était laissée glisser sur la courbe du bâtiment jusqu'au sol, et était allée se cacher dans l'espace

vide sous le bâtiment, aux pieds des Gorcks et des gardes. Elle observa les trois soldats qui gardaient la porte au-dehors, fermement décidée à sortir "les enfants" de leur prison.

Dehors, un certain calme était revenu. Depuis les derniers tirs sur Peter, la bataille avait cessé, et aucun des hommes de Bernaby n'avait plus été exposé au tir des policiers. Le major crut avoir touché le responsable et s'en être débarrassé. Néanmoins, il restait sur le qui-vive, demandant à ses hommes de le chercher partout, ainsi que son acolyte, qui devait être sur un toit. Les soldats se mirent à leur recherche.

De leur côté, les policiers pensaient, devant le calme qui se prolongeait, que les militaires n'apparaîtraient plus. Ils commencèrent à sortir de leurs abris, pour aller voir les cadavres de plus près.

Trois vans noirs arrivèrent à vive allure sur les lieux désormais paisibles. C'était une section du SWAT, le corps d'élite d'assaut de la police américaine. Vingt et un hommes équipés du matériel et de l'armement dernier cri, casqués, vêtus de gilets pare-balles, se ruèrent hors des camions, pour se regrouper autour du commandant en charge des opérations concernant la *situation* à Central Park, le Capitaine Thomas Basley. Ce dernier cherchait un quelconque responsable sur place afin de lui faire le résumé des événements, mais personne ne vint à sa rencontre.

– Qui est le responsable, ici ? cria le capitaine.

Un homme portant un uniforme qu'il n'avait jamais vu auparavant s'approcha de lui.

– Peter Brinks, se présenta l'homme. Content de vous voir.

– Capitaine Basley, unité spéciale d'intervention. Que se passe-t-il au juste ?... À qui avons-nous affaire ?... Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cet uniforme ?... Qui êtes-vous ? !

– Je suis le Gardien du Temple.

– Quoi ?... Quel Temple ?... C'est quoi, cette plaisanterie ? Qu'est-ce que...

Le capitaine ne finit pas sa phrase : au lieu de lui répondre, Peter était passé au travers d'un policier près de lui. Basley se figea.

– Qu'est-ce que ?... Nom de Dieu !

Peter semblait montrer du doigt quelque chose derrière lui. Et le capitaine n'en crut pas ses yeux : il découvrait ébahi les bâtiments de Gorck City.

– Bienvenue à Gorck City, messieurs ! leur fit Peter.

Les hommes du SWAT et leur chef ne disaient rien. Une voiture de police venait de leur passer au travers. Ils étaient interdits, la tête pleine d'interrogations inouïes...

Pendant que le nouveau Gardien du Temple expliquait la situation à l'unité spéciale, dans un laboratoire improvisé, le docteur Lords sortit de

sa cachette. Comme ses hommes, il s'était caché pendant la durée de la bataille, arrêtant les expériences, et s'abritant au cas où les choses tourneraient mal. Voyant les soldats patrouiller de nouveau dans la rue, et n'entendant plus aucun coup de feu, le médecin-chef pouvait reprendre ses travaux de recherche :

– À vos postes, messieurs, je vous rappelle que nous avons jusqu'à minuit pour rendre notre rapport au général Libits... Dois-je vous rappeler ce que signifierait un retard ?

Les médecins se remirent tous au travail rapidement. Shawk, le Gorck cobaye, était toujours à sa place, couché sur une table d'opération, un masque lui couvrant la bouche et ce qui lui servait de nez.

– On l'ouvre tout de suite et on en finit... je veux savoir comment ça fonctionne là-dedans et...

– Docteur Lords ! le coupa l'anesthésiste. Il ne dort pas !

Lords vint s'assurer lui-même de ce que son subordonné lui affirmait et constata en effet que le Gorck avait les yeux ouverts. Celui-ci le regardait même en souriant.

– On ouvre quand même !

Une telle cruauté de la part de Lords étonna même ses hommes qui pourtant, partageaient toutes les vues de la Nouvelle Amérique.

Dehors, dans le calme revenu, le major Bernaby observait les policiers sortir de derrière leurs barricades et fouiller le parc à la recherche d'éventuels survivants parmi ses soldats. Il avait la furieuse envie de changer de dimension et d'aller les exterminer tous, mais il n'en fit rien. Il savait l'importance de sa mission et était surtout préoccupé par la disparition sans traces de ses deux ennemis. Il vit, au milieu des policiers, s'approcher les hommes du SWAT, mais il ne leur accorda aucun intérêt, commettant sans doute la plus grande erreur de sa vie.

Le capitaine Basley et ses hommes expérimentaient un nouveau genre d'infiltration des rangs ennemis : le visible invisible. Accompagnés de Peter qui avait revêtu leur uniforme noir spécifique, ils perçaient les lignes ennemies à découvert, en faisant en sorte de faire semblant de ne rien voir ni de rien entendre de ce qui se passait autour d'eux, dans la *quatrième zone*. Ils devaient en outre éviter de rentrer en contact physique non seulement avec l'ennemi, mais aussi avec les policiers, nombreux sur les lieux. C'était pour aller se positionner chacun en un lieu précis, selon une stratégie établie d'avance par Peter et Basley.

Les deux avançaient vers le cinéma, Peter voulant avant tout protéger les Gorcks – son peuple, d'éventuelles représailles. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du cinéma quand une question vint à l'esprit du capitaine qui demanda à Peter en chuchotant :

– Mais ils sont comment les...

– Les Gorcks ? l'aida Peter. Adorables... des enfants que ces salauds

risquent de...

Il ne put finir sa phrase : un des agents du SWAT venait de bousculer un soldat de l'Armée de la Nouvelle Amérique qui se mit à hurler en constatant le contact physique. L'agent lui enfonça un couteau dans le ventre, mais l'alarme était donnée.

Le major Bernaby ordonna d'ouvrir le feu contre le SWAT dont les hommes ne pouvaient rien faire d'autre que répliquer. Deux d'entre eux tombèrent aussitôt le combat commencé. Peter et Basley se mirent dos à dos, tirant sur tout ce qui avait un treillis militaire.

Le capitaine donna ses ordres au SWAT par radio :

– Aigle à Épervier... Tentez de prendre les positions convenues, et mettez-vous au rapport.

Ses hommes, selon un ordre établi, donnèrent leur position. Un silence prolongé signifiait que l'homme qui devait s'annoncer était à terre. Pendant qu'il faisait l'appel de ses hommes, Peter envoya deux soldats hors de la quatrième dimension, à charge pour les policiers de se remettre dans la partie. Il y avait désormais deux batailles sur deux niveaux dans chacune des dimensions.

– Dites, demanda Peter, vous êtes sur le même canal que les hélicos de la police ?

– Oui, répondit le capitaine. Mais je ne vois pas en quoi ils pourraient nous servir...

– Contactez-les...

Peter tira avec son laser sur un des hélicoptères survolant Central Park.

Le pilote, en voyant les bâtiments de Gorck City apparaître de nulle part, manqua de lâcher les commandes. La voix du capitaine Basley lui parvint alors aux oreilles :

– Ici le capitaine Thomas Basley, commandant en charge des opérations du SWAT. Je m'adresse au pilote de l'hélicoptère PD-41 au-dessus de Central Park, vous me recevez ?

– Oui, mon capitaine. Ici, le lieutenant Edwin Frips. Je vous entends, mais vous n'allez pas me croire, je vois...

– Une ville dans Central Park, je sais... Vous faites désormais partie d'une opération ultrasecrète, et je réquisitionne votre appareil et vos hommes, lieutenant.

– Vous quoi ?...

– Pas le temps de vous expliquer ! Vous voyez la bataille au sol ?

– Je ne vois que ça !

– Eh bien, nous sommes en plein dedans ! Alors, abattez-moi ces saloperies en tenue militaire, ce n'est pas l'armée américaine, vous m'entendez ?

– Oui, mon capitaine.

– Et faites attention de ne pas toucher mes hommes !

Le projecteur de l'hélicoptère de la police éclaira le centre de la rue.

Le major Bernaby le vit et leva les yeux, mais crut que l'appareil appartenait à l'autre monde, jusqu'au moment où il vit la porte arrière s'ouvrir, et trois policiers ouvrir le feu sur ses hommes.

Il comprit que le vent tournait, prit sa radio, et donna l'ordre tant redouté par Peter :

– Liquidez-les tous !

Les deux gardes dans le cinéma reçurent l'ordre de leur commandant et se tournèrent vers les Gorcks, mais ils se retrouvèrent face à l'arme de Shirley qui avait réussi à se glisser dans la salle.

– Posez vos armes gentiment, leur dit-elle, l'œil très menaçant.

Les deux soldats obéirent immédiatement, et les Gorcks entourèrent Shirley en un instant, heureux de la voir... L'un des deux soldats profita alors d'un moment d'inattention et plongea sur elle, lui saisissant la main qui tenait l'arme. Shirley se débattit, et tomba au sol, entraînant l'homme avec elle.

– Appelez Peter ! cria-t-elle.

C'était juste avant que le second soldat ne vînt à l'aide de son collègue, donnant un coup de pied dans la tête de Shirley.

Elle perdit conscience.

Dehors, l'infériorité numérique du SWAT avait été palliée par l'intervention de l'hélicoptère, et les hommes du capitaine Basley avaient pris le dessus. Peter vit le major Bernaby s'éloigner de la débâcle avec trois de ses hommes, laissant le reste de ses soldats tomber sous les balles du SWAT.

Il s'apprêtait à aller à sa recherche quand les Gorcks le contactèrent pour le prévenir de ce qui était arrivé à Shirley. Il regarda à travers leurs yeux, et la vit gisant au sol sans connaissance, une arme au-dessus de sa tête...

Il n'avait pas le temps de courir jusqu'à elle et cria aux Gorcks :

– *On va jouer à un nouveau jeu !*

Les Gorcks se mirent à crier en chœur, surprenant les soldats et retardant l'exécution de Shirley, le temps pour Peter de donner les règles du nouveau jeu.

Un Gorck ne pouvait pas jouer. Il était attaché, face au docteur Lords qui, bien que les affrontements à l'extérieur eussent repris, continuait son travail et, un scalpel à la main, s'apprêtait à ouvrir le ventre de Sbawk. Mais Sbawk avait entendu les paroles de Peter à propos d'un nouveau jeu et son corps se défaisant de ses liens. Il se dressa d'un coup, souriant et en pensant très fort :

– *À quoi l'on joue ? À quoi on joue ?*

Les médecins sursautèrent. Ils fixaient l'alien qui regardait le scalpel en souriant. Leurs yeux interrogateurs se croisèrent les uns les autres, l'air de dire que ce sourire était peut-être synonyme de danger. Cette

créature avait sûrement des pouvoirs surnaturels... Et leurs craintes furent fondées. Le petit alien se métamorphosa en un horrible et gigantesque alien – imitant le personnage du film éponyme. Les médecins hurlèrent d'effroi, et se dispersèrent dans la pièce, loin de ce monstre, laissant Lords seul, paralysé face à une créature dégoulinant de bave, et dont la bouche semblait prête à l'avaler.

L'idée de Peter fonctionnait à merveille. Les yeux fermés, il orchestrait toute l'action. Il sourit de voir les deux gardes du cinéma s'époumoner à crier leur peur, oubliant dans leurs angoissantes visions de se servir de leur arme pour éliminer Shirley. Ceux-ci affrontaient Godzilla, Hulk, Dracula, le monstre de Frankenstein, et bien d'autres monstres que les Gorcks avaient pu voir au cinéma. Les soldats arrivèrent à surmonter leur peur et pointèrent leurs armes vers les monstres ; mais, sur ordre de Peter, trois diables de Tasmanie, comme trois tourbillons, vinrent emporter les armes des mains des soldats, et éjectèrent dans leur course trépidante les militaires hors du cinéma.

Dehors, les assistants de Lords qui avaient fui leur laboratoire, traversaient la rue de Gorck City en criant, malgré les armes qui continuaient de crépiter dans la ville. L'un de ces médecins apeurés reçut sur la tête un des gardes du cinéma, pendant que le second atterrissait aux pieds de Peter, qui l'assomma d'un coup sur la nuque.

Les trois militaires les plus proches du cinéma braquèrent leurs armes vers les portes de la salle, et suivant le scénario de Peter, ils firent face aux monstres sortant de leur tanière. Ceux-ci, sans laisser aux soldats le temps de réagir, leur foncèrent dessus. Le premier reçut un coup de queue donné par un dinosaure furieux, et valsa dans les airs ; le deuxième vit son arme s'envoler dans une tornade non identifiée, et se sentit tourner en l'air, tenu par les pieds, avant d'être lancé, comme une fronde, sur une douzaine de mètres. Quant au troisième, après avoir été délesté de son arme, il encaissa les nombreux et violents coups de poing d'un kangourou halluciné qui le prenait pour un punching-ball.

À l'intérieur du labo, Lords suppliait l'Alien monstrueux de ne pas le tuer, s'agenouillant en sanglotant :

– Pitié, pitié...

Et le monstre couvert de bave gluante eut pitié de lui. Il reprit sa forme originelle pour qu'il n'ait plus peur.

– Tout doux, fit Lords, en voyant la transformation. Vous n'avez rien à craindre de moi !

Le médecin cachait derrière son dos le scalpel. Sbawk le voyait faire et le regarda avec tristesse. Il suivit les instructions de Peter qui était dans sa tête et sauta de côté en évitant un premier coup de lame, puis de l'autre en évitant une seconde charge. Lord, déséquilibré, tomba. Il se releva aussitôt, le scalpel en avant, fondant droit sur son ennemi. Sbawk

le laissa s'approcher, mais, au dernier moment, il allongea les jambes de sorte que Lords, poussé par son élan, passa entre, et s'écroula à terre de nouveau.

Le médecin se releva épuisé, balayant l'air de son arme au niveau du visage de Sbawk. La tête de ce dernier disparut dans ses épaules et Peter lui donna, par poing de Sbawk interposé, un coup qui envoya l'affreux médecin s'aplatir contre un mur.

Peter se frotta la main, comme s'il avait donné le coup en personne, au moment même où le capitaine Basley arrivait vers lui, annonçant que la bataille était terminée. Il regarda avec un étonnement non dissimulé les monstres qui étaient en face de lui.

– Ils sont adorables, non ? lui demanda Peter.

– C'est vrai qu'ils le sont... adorables...

Les Gorcks entourèrent le capitaine, et lui dirent en chœur :

– Merci ! Vous aussi, vous êtes adorables !

Le capitaine du SWAT fut attendri par les paroles sincères des Gorcks, et encore plus lorsqu'il vit leurs vrais visages et leurs grands yeux timides le fixant avec une infinie tendresse.

Peter souriait de l'embarras de ce grand gaillard, commandant des forces spéciales d'assaut, habitué à braver tous les dangers dans n'importe quelle situation, se trouver ainsi désarmé face à un sourire. Mais Peter était comme lui. Il connaissait bien ces moments où le langage des hommes était trop pauvre pour exprimer certains sentiments, qu'un simple sourire dessinait parfaitement...

– Y en a-t-il d'autres ?... ailleurs ?... finit par demander Basley.

Il avait repris ses esprits et son rôle de policier posant des questions.

Peter n'eut pas le temps de lui répondre, car Shirley apparut dans l'embrasure de la porte du cinéma, pointant son arme vers le capitaine du SWAT, le prenant pour un ennemi, mais ce dernier, menacé, tenait déjà en joue la jeune femme.

– Non ! hurla Peter.

– Peter ? s'étonna Shirley qui n'avait pas reconnu Peter de dos avec son uniforme du SWAT. Mais qu'est-ce que...

– Shirley, je te présente le capitaine Thomas Basley, du SWAT... Capitaine, je vous présente le détective Shirley Shapmond, de la police de New York.

– Le SWAT ?...

Ils rangèrent chacun leur arme et se serrèrent la main. Peter put expliquer à Shirley l'aide précieuse qu'avait fournie le capitaine avec son unité dans la victoire de cette bataille et la libération de Gorck City.

Ce n'était qu'une bataille et Peter ne se doutait pas du genre de guerre que l'Armée de la Nouvelle Amérique préparait. Comment pouvait-il

savoir qu'à quelques dizaines de kilomètres, dans une base nucléaire du Connecticut, c'étaient des missiles que l'on s'apprêtait à importer dans la quatrième zone, dans le Temple ? Seul William Stanton le savait, et pouvait faire quelque chose.

Mais justement, il était seul...

Caché dans le petit cagibi, il avait réussi à transformer, grâce à un simple tournevis et à son savoir-faire, l'un des quatre disques, de manière qu'il pût s'en servir sans avoir recours à la télécommande. Le fonctionnement du disque était somme toute relativement peu élaboré – par impulsion électrique directe et non par rayon, et il lui fallut juste l'adapter à son propre usage, incrustant ses composants électroniques dans la partie interne de sa ceinture, afin que la décharge lui fût directement transmise. Il pourrait ainsi passer d'une dimension à l'autre par une simple pression sur la boucle de sa ceinture, changée pour l'occasion en interrupteur. Équipé de la sorte, Willy sortit de son cagibi.

Il tomba nez à nez avec Martin.

– Depuis le début, ta tête ne me disait rien qui vaille, dit-il avant d'asséner un coup de poing à Willy.

Ce dernier s'écroula et Martin se rua sur lui, l'étranglant des deux mains. Willy tenta en vain de desserrer l'étau, et il était sur le point d'étouffer, quand un ultime sursaut et une morsure à la main firent lâcher la poigne. Martin hurla de douleur et Willy put s'éloigner en reprenant son souffle. Mais le répit ne dura pas. Martin revint à la charge. Willy appuya sur la boucle de sa ceinture et se matérialisa d'un coup. Martin lui passa au travers, et tomba à terre.

Hors de la quatrième dimension, Willy échappait aux coups de Martin, mais il ne pouvait plus le voir. Il actionna de nouveau la boucle et vit l'homme se relever et foncer droit sur lui. Willy recommença à jouer au torero, se matérialisa une deuxième fois, juste le temps pour le taureau de lui passer au travers, se dématérialisant au moment même où la tête de Martin heurtait le sol. Sans perdre de temps, Willy se précipita sur lui et l'assomma avec le premier objet qui lui tomba sous la main – une énorme clé à molette. Il regarda ensuite autour de lui pour s'assurer que personne n'avait assisté à la lutte, puis il entreprit de tirer le corps de Martin pour le déposer dans la petite pièce où lui-même avait trouvé refuge. Il l'y enferma avant de s'enfoncer dans les couloirs du sous-sol avec la ferme intention de saboter les missiles, afin de les rendre inoffensifs.

Alors qu'il voulut prendre le premier couloir à droite menant vers les missiles, ceux que Martin avait équipés, Willy vit le colonel donnant des ordres à des soldats. Il prit immédiatement la direction opposée.

Ed avait l'habitude des embouteillages de New York et, du moment que le compteur tournait, il attendait calmement et patiemment au volant

de sa voiture immobile.

Earvin, quant à lui, n'en finissait pas de regarder sa montre qui indiquait maintenant 23h10 ; il s'impatientait. Il restait deux kilomètres avant d'arriver à l'aéroport et il était à présent impossible d'arriver à temps pour l'atterrissage de l'avion présidentiel. Pour arriver à l'heure, il eût fallu passer à travers toutes ces voitures... Earvin eut une idée qu'il s'étonna de ne pas avoir eue plus tôt.

– Dites, Ed ?...

Ed ne répondit pas, il se contenta de jeter un œil au rétroviseur. Il y vit Earvin exhiber une sorte de poignée de porte.

– Ne vous inquiétez pas, Ed, mais je vais faire quelque chose d'un peu spécial. Je vous demande juste de me faire confiance. Cela ne fait pas mal, mais c'est... surprenant...

Ed, habitué aux excès et aux excentricités, se contenta de hausser les épaules, faisant comprendre à Earvin que rien ne pouvait plus l'étonner. Earvin visa le plancher et tira. La voiture était dématérialisée ainsi que ses occupants.

Dans le véhicule devant eux, deux jeunes gens adeptes d'une fumée d'un genre particulier, avaient remarqué trois garnements étranges qui leur faisaient des grimaces étonnantes, mais ils avaient mis ces visages d'une autre planète sur le compte des effets de ce qu'ils étaient en train de fumer. Mais, lorsqu'ils virent le taxi jaune où s'amusaient les trois enfants bizarres disparaître soudainement sous leurs yeux rougis, ils abandonnèrent leur expérience en jetant immédiatement le mégot responsable d'une telle hallucination par la fenêtre. Le conducteur derrière eux les klaxonna, les invitant à avancer et à occuper l'espace libre. Ils avancèrent très lentement, croyant qu'ils avaient rêvé la disparition et qu'ils allaient percuter le taxi.

Ed non plus ne croyait pas à la disparition. Earvin avait beau lui expliquer qu'ils étaient invisibles et intangibles, et qu'ils pouvaient passer au travers des voitures, Ed ne voulait rien savoir. Il hochait la tête en souriant, fatigué. Et là, dans son rétroviseur, il vit la voiture les suivant avancer alors qu'ils ne bougeaient pas. Le capot de la voiture commençait à traverser le coffre arrière de son taxi, puis l'habitacle... Lui-même était traversé. Il restait stoïque, constatant que les deux voitures étaient emboîtées l'une dans l'autre, faisant la connaissance de deux jeunes aux yeux hallucinés, et celui assis sur le siège passager semblait s'adresser à lui :

– Faut arrêter la came, mec...

Earvin revint à la charge :

– Vous voyez, Ed, je vous l'avais bien dit. Vous pouvez foncer maintenant !

Ed ne se fit plus prier et appuya sur l'accélérateur. Sans appréhension, il traversa la première voiture, et commença même à pousser des cris de

joie en traversant toutes les autres sur les deux kilomètres qui les séparaient de l'aéroport. Ses cris étaient repris en chœur par les trois diables sur la banquette arrière. En moins d'une minute, le taxi arriva à la porte des arrivées. Ed parqua sa voiture devant un panneau d'interdiction de stationner, sous le nez d'un policier, puis il se tourna vers Earvin :

– Alors, ça, monsieur ! C'est la plus belle course qu'il m'ait été donné de faire en vingt ans de métier !...

– Je veux bien vous croire, fit Earvin.

Il fouillait dans ses poches à la recherche de billets qu'il n'avait pas, pour payer les 132 dollars et 27 cents affichés sur le compteur.

– Excusez-moi, mais je ne crois pas que j'ai...

– Vous plaisantez ! le coupa Ed, en mettant le compteur à zéro. Le plaisir était pour moi. Allez, ouste ! Vous allez rater votre avion !

– Au revoir, Ed ! crièrent les Gorcks descendant du taxi.

– Au revoir les enfants !

– Où va-t-on ? demanda Swix.

– Sur la piste ! lui répondit Earvin.

Ils allaient s'éloigner quand Ed les apostropha :

– J'ai adoré être invisible, et tout, et tout...Mais j'ai des gosses et j'aimerais bien qu'ils continuent à me voir...

Earvin se rendit compte de son oubli. Il matérialisa le chauffeur et son taxi. Ed fut très heureux de voir la surprise dans les yeux du policier auxquels venait d'apparaître, sous un panneau d'interdiction de stationner, un taxi. Ed lui fit un large sourire et démarra sur les chapeaux de roues.

Earvin et les Gorcks, restés dans la quatrième dimension, traversèrent le hall bondé de l'aérogare. Ils virent un attroupement de journalistes et de caméras devant une grande baie vitrée, regardant en direction de la piste. C'était sûrement l'arrivée de l'avion présidentiel. Profitant de leur invisibilité, Earvin et les Gorcks passèrent sans aucune difficulté le cordon de sécurité plus loin, et descendirent sur la piste, se mêlant aux hommes des *Secret Services* – l'élite chargée de la protection de l'homme le plus puissant du monde.

– Vous allez rencontrer le Président des Etats-Unis d'Amérique, annonça fièrement Earvin aux Gorcks, en voyant Air Force One atterrir au bout de la piste.

– Ouh ! firent les Gorcks impressionnés.

Le Boeing du Président se dirigeait vers l'endroit prévu pour son arrêt, les *Secret Services* s'activaient, prêts à tout, entraînés qu'ils étaient à réagir à n'importe quelle menace contre le Président. Mais aucun de ces hommes d'élite ne pouvait remarquer la présence du major Emmy Malville et d'une douzaine de soldats en armes sur la piste. Ceux-ci, attendant comme eux l'arrivée du Président. L'avion portant l'aigle américain s'arrêta enfin et l'escalier fut avancé. La porte s'ouvrit et le

Président s'avança d'un pas, sa main était en train de se lever afin de saluer, quand il disparut aussitôt. Earvin le vit passer au travers de l'escalier et tomber de plus de six mètres de haut sur le béton de la piste.

L'ennemi était là.

Earvin tourna la tête, et vit des soldats portant ce même uniforme qu'il avait fui plus tôt à Central Park. Lui et les Gorcks devaient se cacher dans la foule de journalistes et d'officiels qui gesticulaient et criaient à la suite de la disparition du Président. Les *Secret Services* couraient dans tous les sens cherchant en vain l'homme le plus puissant du monde. Pourtant, il était devant leurs yeux, gisant au sol, mais dans l'autre dimension.

Sonné, mais toujours conscient – il n'avait aucune fracture, le Président se demandait pourquoi aucun de ces hommes ne venait vers lui, quand le major Malville et ses soldats s'approchèrent de lui, l'un d'eux lui tendant enfin une main pour l'aider à se relever.

– Merci mon garçon, dit le Président au jeune militaire, le prenant pour un élément de son armée. Que s'est-il donc passé ?

Le soldat ne lui répondit pas et deux autres militaires le prirent par les aisselles pour le traîner sans aucun ménagement loin de l'avion.

Le Président, offusqué, s'énerva :

– Que faites-vous ? ! Lâchez-moi immédiatement !

– Ferme-la ! lui dit Malville en lui assénant un coup de poing.

Le major et ses hommes emmenèrent, au nez et à la barbe des *Secret Services*, le Président vers leur hélicoptère stationné un peu plus loin sur la piste, prêt à décoller. Earvin les suivait du regard, se demandant ce qu'il pouvait faire sans risquer sa vie ou celle de ses amis. Mais il ne pouvait pas laisser le Président être kidnappé de la sorte. Il vit alors un hélicoptère de la police et demanda aux Gorcks :

– Vous sauriez piloter ce genre d'engin ?

Ils hochèrent la tête, se battant presque pour savoir lequel d'entre eux le piloterait.

– On y va ! dit Earvin en courant vers l'appareil, qu'il dématérialisa.

Il vit les portes de l'hélicoptère du major Malville se refermer et l'engin emmenant le Président décolla.

Au bout de cinq minutes de vol, un écho sur son écran radar intriguait le pilote de l'Armée de la Nouvelle Amérique. Un appareil semblait les suivre depuis JFK, mais comment un tel écho pouvait exister puisqu'ils étaient dans la quatrième dimension ?

À l'arrière de l'hélicoptère, Malville distribuait avec une certaine satisfaction des claques, des coups de poing, des coups de pied au Président afin de lui soutirer les codes permettant d'armer et de lancer les missiles nucléaires. Le visage présidentiel n'était plus qu'une large plaie douloureuse. Sa peau avait viré au bleu et ses yeux s'ouvraient

difficilement. Le major s'acharnait avec soin, prenant garde de ne pas le tuer, du moins pas avant qu'il ne lui ait donné les fameux codes. Malville fut soudain interrompue dans son interrogatoire par la voix du pilote qui résonnait dans un des haut-parleurs :

– Mon commandant, il y a quelque chose qui cloche. Vous devriez venir voir...

Contrainte d'abandonner sa victime, elle se dirigea vers le cockpit, non sans avoir lancé un dernier coup de pied dans le ventre du Président, lui promettant de revenir très vite.

– Il nous suit depuis l'aéroport, annonça le pilote au major en montrant le point lumineux.

– C'est... un hasard. Personne ne peut nous suivre. Nous sommes invisibles.

– Alors, lui aussi mon commandant...

Elle ne comprit pas tout de suite ce que son pilote voulait dire. Un avion croisait leur route au loin, le pilote pointa du doigt l'écran radar, faisant constater au major Malville l'absence de tout écho correspondant à l'appareil. Comprenant, son regard s'inquiéta. Elle retourna à l'arrière, et regarda par l'un des hublots. Il n'y avait aucune trace de poursuivants, juste un avion de ligne manœuvrant pour atterrir. Rassurée, elle pressa le bouton de l'interphone :

– Rien d'anormal, c'est un avion de ligne en approche de l'aéroport. Il doit y avoir des interférences entre les deux mondes. Ça ne peut être que ça !

Puis le major tourna la tête vers le Président :

– À nous deux, pauvre loque !

À bord du point lumineux qui les suivait réellement, Earvin cria :

– On va les perdre !

Il s'inquiétait car ils n'avaient plus de contact visuel. Les nuages étaient comme à l'intérieur de l'appareil. Mais Trombs, qui avait été choisi comme pilote après tirage au sort, lui montra son écran radar, pointant l'écho de l'appareil ennemi. Il pouvait les suivre aux instruments. Trombs souriait, heureux de piloter, même à travers cette couche nuageuse qui lui enlevait toute visibilité. Earvin fut soulagé de savoir qu'ils ne les perdraient pas. Il fixa les nuages comme pour tenter de les percer de son regard et crut apercevoir quelque chose. Il approcha la tête de la vitre qu'il touchait des doigts et, soudain, l'avion de ligne fonda sur lui, traversant de son énorme carlingue le frêle hélicoptère.

Earvin se mit à hurler de tout son corps, croisant les pilotes, les passagers de première, puis de seconde classe, avant de traverser l'arrière du fuselage, pour se retrouver de nouveau face à l'épaisseur nuageuse.

– Mon Dieu... soupira-t-il.

Sans savoir que l'on cherchait à le sauver, le Président, accablé par la douleur, était très mal en point. Le major semblait véritablement apprécier les cris qu'elle provoquait. Il n'en pouvait plus :

– ... TVN ... 321... XTBZM... 52784...

– Eh bien, tu vois, ce n'était pas si difficile que ça ! Tu les as notés, demanda-t-elle en se tournant vers un de ses soldats.

– Affirmatif, mon commandant, dit le soldat en lui tendant une feuille de papier.

Le major contacta le général par radio et lui communiqua les codes, ouvrant et fermant sa main, rougie par cette séance d'interrogatoire.

À *Northern Springs*, les codes étaient déjà aux mains des deux soldats enfermés dans la chambre. Ils tapèrent les codes, engagèrent leurs clés, puis les tournèrent simultanément. La carte du monde s'afficha alors sur les écrans géants de la salle de contrôle, toutes les cibles potentielles des missiles apparaissant aux quatre coins du monde.

– Les codes sont bons, major, dit le général. Vous pouvez rentrer.

– Bien, mon général. Qu'est-ce que je fais du... Président ?...

– Faites-en ce que vous voulez, major ! Pour moi, il n'a jamais existé !... Terminé.

– Compris, mon général ! Terminé.

Le général se tourna vers son fils qui entra dans la salle :

– C'est fait, mon grand ! On a les codes. Tu sais choisir tes hommes, surtout quand c'est une femme... Grâce au major Malville, nous pouvons passer à l'étape suivante dès que les autres seront là.

Junior ne répondit rien à son père, il serrait les dents et se retenait de lui lancer à la face ce qu'il pensait de *ses autres*, car il n'y avait que lui que ça intéressait. Mais Malville serait bientôt là et il n'aurait plus long à attendre pour dire ce qu'il pensait à son général de père.

– Réglez le premier missile sur le sud de l'Afrique, dit le général à ses hommes, il n'y a rien qui nous intéresse de ce côté...

– Missile Alpha initialisé, mon général, répondit une voix.

Sur l'écran, une simulation de l'impact nucléaire fit apparaître la destruction des trois-quarts du continent africain.

– C'est beau, non ? s'extasiait le général. Ça devrait suffire à leur faire comprendre notre détermination, dit-il durement.

Il se tourna, le visage adouci, vers les deux Gorcks qui l'accompagnaient et reprit :

– Vous voyez, les enfants, bientôt toute cette partie sera effacée de la carte. Ce ne sera pas une grosse perte... mais il faut dire à vos frères qui vivent là-bas de rentrer. Je ne voudrais pas leur faire de mal... c'est à vous de voir...

– Mais c'est mal, osa Gruns.

– Non, mon petit, c'est le mal qui y vit pour le moment. Là-bas, leur

peau est comme leur âme, elle est sombre et déteint sur nous tous. Vous vivez parmi nous depuis assez longtemps pour le savoir... Ici même, nous avons été contaminés... cette vermine s'est mélangée à nous... et avec le temps, nos rues tranquilles sont devenues plus dangereuses à traverser que des jungles hostiles... Et à qui la faute ? Salomon et sa bande de Juda... Eh oui, celui-là même qui vous avait accueillis. On vous a menti. À moi aussi, ils ont menti. Mais aujourd'hui, c'est fini. Je suis là. Il était temps que l'on prenne votre destin en main. Vous n'aurez plus rien à craindre désormais. Je vais d'abord éradiquer la vermine et je vous ouvrirai les portes des deux mondes. Vous n'aurez plus besoin de vous terroriser, comme ils vous ont forcé à le faire... Vous verrez ce que la liberté signifie, quand vous vivrez au grand jour, avec des hommes dignes de ce nom... Appelez-les, mes enfants ! C'est pour leur bien, le vôtre, le nôtre...

Gruns et Brak hésitaient. Ils avaient peur pour les leurs, mais encore plus pour les habitants de ces terres qui allaient disparaître pour toujours sous le feu nucléaire. Ils ne savaient pas quoi faire. Soudain, l'opérateur radio coupa court à leur hésitation :

– Mon général, nous avons un problème ! cria-t-il. À la base alien... Le major Bernaby vous demande de toute urgence...

– Branchez-le-moi sur les haut-parleurs !... Major ?... Que se passe-t-il, nom de Dieu ? !

– Nous avons été attaqués, mon général, nous n'avons rien pu faire et...

– ... C'est impossible ! hurla le général hors de lui. Attaqués par qui ? Personne ne peut avoir accès à cette dimension ! Vous affabulez, major !

– Négatif, mon général. Ils avaient au moins un laser comme les nôtres. Au début, ils étaient deux – portant nos uniformes, ensuite il y a eu une section du SWAT avec eux et...

– ...le SWAT ?... Mais que vient faire le SWAT là-dedans ?... Et le laser, comment ?... il n'y en avait que quatre... Où est Orbisson ?...

– Je ne sais pas, mon général. Je ne l'ai pas vu depuis un moment, et avec la bataille...

– Combien est l'ennemi ?

– Une vingtaine, mon général.

– Mais vous étiez cinq fois plus !...

– Une vingtaine dans la quatrième dimension, mon général... plus une cinquantaine de policiers et d'agents du FBI... sans oublier un hélicoptère de la police... Nous étions cernés et attaqués des deux côtés à la fois...

– Quelle est votre position, major ? demanda le colonel Libits.

– Nous nous sommes repliés aux abords du parc, mon colonel, mais nous risquons d'être débusqués à tout moment. Ils fouillent partout dans les deux dimensions et je... je n'ai plus que trois hommes avec moi...

– Alors dégagez le périmètre immédiatement, répondit le colonel, nous allons lancer un missile et effacer...

– Personne n’effacera quoi que ce soit, colonel ! hurla le général.
– Mais... général, protesta le colonel.
– Vous avez toujours votre laser avec vous, major ? demanda le général tout en menaçant son fils d’un œil noir.
– Oui, mon général, mais je ne...
– ... un autre "mais", major, et je viens m’occuper personnellement de vous ! Compris ?!

– Compris, mon général !
– Alors, continuez à m’écouter attentivement... Vous allez vous introduire dans leurs rangs, de la même manière qu’ils ont infiltré vos rangs... Vous récupérez le laser et vous les exterminerez un par un... y compris Orbisson... il est forcément pour quelque chose dans ce cinquième laser qui sort de nulle part... Faites vite, major, mais... sachez que vous répondrez de la vie de chaque Gorck tué inutilement. Vous m’entendez toujours, major ?

– Oui, mon général !
– Je vous envoie le major Malville pour vous donner un coup de main. Elle ne devrait pas mettre longtemps pour vous rejoindre... d’ici là, ne me décevez pas, major... Ramenez-les-moi tous. Sinon...

– À vos ordres, mon général !
Le général se tourna vers son fils :
– Contacte Malville ! Dis-lui de changer de cap et d’aller à Central Park !

Puis le général s’accroupit près des deux Gorcks, et il les serra dans ses bras.

Les plans du colonel Libits ne cadraient pas avec un changement de cap du major Malville. Le fils fit semblant d’obéir à son père, mais se dirigea vers l’opérateur radio pour contacter sa complice et la prévenir de l’évolution de la situation.

Le major Malville était occupée. Elle devait se débarrasser du Président des Etats-Unis de manière définitive. Arrimée à une sangle, elle se tenait devant la porte ouverte de l’hélicoptère, forçant le Président à regarder dans le vide. Les lumières des villes et des routes brillaient à terre comme des étoiles. Le Président comprit que ce serait là sa dernière vision. Voulant le faire souffrir le plus possible, le major avait demandé à son pilote de prendre le maximum d’altitude, afin que sa chute fût longue et terrifiante. Une lumière rouge s’alluma au-dessus de la porte : l’altitude maximale était atteinte. Plus de trois mille mètres de chute attendaient le Président.

– Bon vol, monsieur le Président ! lui souhaite le major en le poussant d’un coup de pied hors de l’hélicoptère.

Et l’homme le plus puissant du monde tomba dans la nuit en hurlant. Le major souriait, elle n’entendait plus son cri.

À une altitude moins élevée, dans l'hélicoptère qu'il avait emprunté, Earvin vit quelque chose tomber de l'appareil ennemi.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à ses compagnons.

– Le Président, répondit Swix, nyctalope comme tous ses congénères.

– Mon Dieu ! Approche-toi vite ! cria Earvin à Trombs qui s'exécuta.

Le Président chutait toujours, la tête la première. Il était gelé, il savait de toute façon qu'il ne lui restait que quelques secondes avant de mourir écrasé au sol. Ses yeux étaient fermés, il priait. Trombs plongeait le plus rapidement possible en direction de ce corps sombrant vers sa fin. Le sol approchait dangereusement, l'aiguille de l'altimètre tournant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, comme une sorte de compte à rebours inéluctable et mortel.

– Il faut faire quelque chose ! angoissait Earvin.

Il voyait le Président chuter à quelques mètres de la porte ouverte de l'hélicoptère. Il était penché, solidement tenu par Vlanx et Swix qui eux-mêmes s'agrippaient aux sièges comme à des lianes. Trombs commandait l'appareil à la perfection, mais une chute à une telle vitesse faisait trembler sa structure de toutes parts, menaçant de désosser l'engin d'un moment à l'autre. Les vis commençaient à tourner. L'hélicoptère risquait de ne plus pouvoir se redresser et chaque seconde les rapprochait tous d'une mort certaine. Earvin prit son laser dans la main, se penchant le plus possible hors de l'appareil et matérialisa le Président. Celui-ci chutait toujours, sans s'arrêter de prier. Il ne voyait pas l'hélicoptère qui, soudain, se mit à tomber plus rapidement que lui, pour prendre, sous ses pieds, la même vitesse de chute. Puis, Trombs lutta avec les commandes contre la pesanteur afin de remonter très doucement. L'appareil passa à travers le corps du Président qui se retrouva à l'intérieur de l'habitacle, son corps et l'hélicoptère chutant à la même vitesse, dans deux dimensions différentes.

Earvin était prêt à tirer sur le Président, mais un des pieds de ce dernier n'était pas entièrement à l'intérieur de l'appareil, et risquait de l'amputer s'il changeait d'état. Les lumières au sol étaient toutes proches. Le crash semblait inévitable.

– Plus bas ! hurla Earvin. À droite... tu y es presque, Trombs !

Les manœuvres prenaient du temps. Le pied gauche du Président apparut entièrement à l'intérieur, mais Earvin, secoué, n'arrivait pas à viser. Il changea de tactique et tira sur le plancher de l'hélicoptère, matérialisant ainsi l'appareil et ses occupants. Trombs remit aussitôt les gaz, relevant aussi fort qu'il le put le manche. La tête du président heurta le plancher ce qui l'assomma.

Les pales de l'hélicoptère tournaient à plein régime, Trombs se battant presque contre les instruments affolés. La chute était ralentie, mais ils le sol remontait toujours très rapidement. Ils allaient s'écraser sur le toit d'une vieille grange. Earvin sut comment remédier à la situation. Il tira

de nouveau sur le plancher et dématérialisa l'appareil qui passa à travers le toit. Le sol les attendait. Les skis de l'hélicoptère heurtèrent violemment le sol, se brisant sous le choc, forçant l'engin à se coucher sur son flanc. Les pales risquaient de se casser en touchant le sol et Earvin matérialisa tout le monde rapidement, en visant chacun à son tour, sans tirer sur l'appareil.

Il se matérialisa lui-même juste au moment où les pales crissèrent sur le sol avant de se rompre dans un nuage d'étincelles, projetant l'hélicoptère dans les airs. Il explosa. Les flammes invisibles et immatérielles montèrent haut sans qu'Earvin et les autres, qui avaient roulé au sol sans trop de heurts, pussent les voir.

Des projectiles volaient partout dans la quatrième dimension, mais Earvin, les Gorcks et le Président étaient indemnes, dans l'autre dimension.

Swix portait gentiment le Président dans les bras, comme un enfant qui dort. L'homme faisait trois fois son poids et sa taille, mais la force des Gorcks était telle qu'il le faisait sans aucun effort.

Le Président reprit connaissance ; il cligna des yeux, les ouvrit et aperçut le visage de Swix. Ce dernier lui sourit, en soulevant haut ses sourcils.

– Oh, mon Dieu ! fit le Président avant de s'évanouir à nouveau.

Swix le posa délicatement sur un lit de paille, en attendant qu'il reprît connaissance.

Earvin avait non seulement réussi à sauver le Président, mais il l'avait fait sans qu'aucun des membres de l'Armée de la Nouvelle Amérique ne s'en doutât.

D'autant que cette armée, pour le moment, avait d'autres problèmes à gérer... L'hélicoptère du major Malville venait de se poser dans l'enceinte du complexe nucléaire de *Northern Springs* et le major, appelée en urgence par le colonel Libits, courut le rejoindre.

Il l'attendait devant le bâtiment principal.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-elle.

– Changement de plans... Tu es avec moi, Malville ?...

– À la vie, à la mort, répondit-elle sans une hésitation.

À Central Park, le cadet des frères Brinks pouvait lui aussi être fier. Il avait réussi à libérer son peuple.

Les ambulanciers ramassaient des corps de soldats et de policiers tombés au cours des combats.

Autour du parc, les barrières étaient maintenues, le nombre des agents de police présents avait triplé, les agences fédérales et gouvernementales avaient toutes envoyé des hommes pour s'enquérir de la gravité de la situation. Mais que s'était-il vraiment passé ? Les agents avaient vu des

soldats et des hommes de science apparaître de nulle part pour se constituer prisonniers, des cadavres apparaissaient sans prévenir au sol les faisant trébucher.

La quatrième zone était à présent nettoyée de ses envahisseurs. Rien n'encomrait plus la rue principale de Gorck City, elle donnait l'impression d'être ce qu'elle avait toujours été : un lieu paisible qui servait de terrain de jeu à ses habitants. Dans l'autre monde, les lieux étaient désormais un vaste terrain d'investigation pour la police new-yorkaise.

Les Gorcks libérés entouraient Peter, Shirley, le capitaine Basley et les quatorze survivants de son unité ; tous semblaient soulagés.

Ils ne remarquèrent pas, au milieu de ce pullulement policier, quatre agents fouillant le parc à la recherche d'indices ; ils ne pouvaient pas savoir qu'ils évoluaient en fait dans la quatrième dimension, et qu'il s'agissait du major Bernaby accompagné des trois hommes qu'il lui restait. Ils utilisaient la même tactique dont Peter avait eu l'idée, cherchant à infiltrer les bâtiments de Gorck City et à lancer une contre-attaque.

Leur tactique fonctionnait. Les hommes du SWAT, eux, étaient trop occupés à expérimenter un nouveau genre de contact avec les extraterrestres, et semblaient y prendre beaucoup de plaisir.

– Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Shirley.

– Il faudrait les mettre à l'abri, répondit le capitaine Basley en pointant les Gorcks.

– Oui, acquiesça Peter, le capitaine a raison. J'ai vu un de leurs chefs s'enfuir avec quelques hommes, et j'ai bien peur qu'ils ne reviennent d'un moment à l'autre avec des renforts...

– Combien sont-ils ? demanda Basley.

– Je ne sais pas exactement... Plus de deux cents hommes...

– Ah quand même... Et où se trouve cette armée ?

– Ça non plus, je ne...

– Avec Gruns et Brak ! cria un Gorck.

Shirley et Peter se rappelèrent alors leurs amis emmenés par le général avec le vieux Samuel, qui avait quitté ce monde pour passer le flambeau à Peter. Qu'en était-il de Gruns et Brak ? Peter pensait à tous les membres de son peuple menacé. Combien y en avait-il portés disparus ? Il se mit soudain à penser à son frère qu'il avait vu plus tôt partir avec trois Gorcks vers le laboratoire. Où était Earvin ? Où étaient-ils ?

Peter n'en savait rien, car Swix, Vlanx et Trombs ne pouvaient être joints dans l'autre monde.

Dans la grange, le Président des Etats-Unis d'Amérique avait repris connaissance, et avait appris par la bouche d'Earvin ce qui se passait à Central Park, lui demandant son aide. Et lorsqu'Earvin lui proposa d'être

présenté aux Gorcks, le Président s'étonna :

– Ils sont ici ?

– Trois sont avec moi, monsieur le Président.

– Sont-ils invisibles ?...

– Pour le moment, répondit Earvin, énigmatique. Vous sentez-vous prêt à les voir, monsieur ?

– Mais absolument !

– Vous êtes prêts ? cria Earvin pour se faire entendre de ses trois amis cachés derrière un tas de foin

Il leur avait demandé de se cacher, le temps de préparer le Président au choc visuel de leur rencontre. En entendant la question d'Earvin, les trois Gorcks se rendirent présentables, vérifiant leur coiffure, leur maintien, etc. comme s'ils allaient à un premier rendez-vous. Ils répondirent en chœur :

– Oui, oui, oui !

Ils apparurent soudainement devant le Président, en souriant de toutes leurs dents et, d'une manière très hollywoodienne, lui dirent :

– Hello, Mister President...

L'homme le plus puissant de la planète ne supporta pas ce nouveau choc, il tourna de l'œil, et s'effondra sur la paille.

– Mais... où est le professeur Brinks ? demanda Shirley, comme si elle venait de lire les pensées de Peter. Ça fait un moment qu'on l'a vu, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé...

– Qui est ce professeur ? interrogea le capitaine.

Peter ne répondit pas. Il ferma les yeux, lui et les Gorcks plongèrent dans l'âme de l'Univers, à la recherche des leurs, de tous les leurs.

– Qu'est-ce qu'ils font ? demanda le capitaine, intrigué, à Shirley.

Sans répondre à Basley, Shirley se tourna vers les écrans tridimensionnels derrière elle, et, comme elle l'avait déjà vu faire, elle les mit en marche par commande vocale :

– Gorck City Network.

Les écrans s'allumèrent... et les images retransmises glacèrent le sang de Shirley et des hommes du SWAT. Ce qu'ils virent, c'était l'horreur qui menaçait le monde, les deux mondes, dont étaient témoins Gruns et Brak, là-bas, dans ce complexe nucléaire du Connecticut.

Sur les écrans, le général et ses hommes de l'Armée de la Nouvelle Amérique, une salle de contrôle, des trajectoires de missiles nucléaires, et l'Afrique clignotant comme cible... Les différents lieux d'impact étaient à l'étude sur le simulateur, affichant les chiffres de l'apocalypse, la superficie détruite, le nombre de victimes, le périmètre radioactif immédiat, celui à long terme... Une légère alarme sonore retentit, une lumière rouge clignota sur le tableau des lancements : un opérateur en vérifia aussitôt la cause, il y avait un problème de fonctionnement avec le

quatrième missile, Kappa. L'opérateur demanda par haut-parleur une intervention : "Demande vérification du tube de lancement numéro quatre. Anomalie probable avec le missile Kappa".

Le général se fâcha contre son fils qui devait s'être occupé du bon fonctionnement des missiles, et de la pose des disques. Le colonel Libits entra au même moment dans la salle de contrôle, accompagné du major Malville, et suivi d'une dizaine d'hommes.

La colère du vieux général redoubla :

– Tu devais t'occuper du bon fonctionnement des missiles !... Et qu'est-ce qu'elle fiche là, elle ? On se fiche encore de mes ordres, ici ?!...

Junior regardait son père sans répondre. Pour la première fois de sa vie, il ne baissa pas son regard. Le général n'en croyait pas ses yeux, exorbités de rage. Il vit Malville et ses hommes désarmer les soldats présents.

– Mais qu'est-ce que...

– Tu ne donneras plus d'ordres !

– Tu es fou, Junior ! Arrête ça tout de suite, sinon...

– ... sinon quoi ? demanda le colonel qui souriait. Sinon, tu vas me tuer, comme tu as voulu le faire tout à l'heure ?... Oh non, tu ne tueras plus personne. Je te destitue. Général Libits, je vous relève de votre commandement ; motif : incompétence ! Je reprends le commandement en chef.

– Nous sommes au point de réaliser nos rêves, et tu vas tout...

– ... *tes* rêves !... Pas les nôtres ! Nous n'aurions jamais dû nous encombrer de ces choses, hurlait le colonel en montrant Gruns et Brak qui se planquèrent derrière les jambes du général. Il fallait les massacrer sans perdre de temps ! Nous voulons créer un monde neuf, débarrassé de toute vermine, et pas un monde plein de ces monstres !

– Ces "choses", comme tu dis, sont la meilleure chance pour notre nouveau monde. Ils sont ce que tout enfant rêve d'avoir. Ils seront les meilleurs compagnons de tes enfants !...

– Mes enfants, eux, auront ce qu'il y a de mieux au monde... Un père !

– Mais... tout ce que j'ai fait, c'est pour toi, tu le sais...

– Je ne t'ai rien demandé ! Tu m'as toujours parlé de ces choses. Il n'y en a jamais eu que pour elles ! Je n'en veux pas... Je n'en ai jamais voulu ! Je voulais avoir mes propres rêves ! Un père à la maison, avec une mère...

– Mais c'est elle qui est partie, elle t'a abandonné...

– C'est toi qu'elle a abandonné ! Elle est partie parce qu'elle n'en pouvait plus de toi et ton obsession malade ! Elle n'en pouvait plus de t'entendre te plaindre des salauds qui t'en avaient privé toute ton enfance ! Alors, ne viens pas me dire que tu as fait ça pour moi ! Tu veux tout contrôler. Tout ! Moi, eux, le monde !...

– Mais non, c'est pour toi que j'ai fait tout ça, pour que tes enfants

vivent dans un monde parfait...

– Un monde sous tes ordres ! cria Junior, montrant la bague de Salomon que portait son père.

– Je l'ai mise pour te protéger contre toi-même, pour mettre tout sur pied pour tes descendants ! Et c'est comme ça que tu me remercies ?!... Dis à tes hommes de baisser leurs armes maintenant, et je te promets de tout oublier. Allez, mon grand, arrête avant d'aller trop loin, nous...

– La bague !

– Ne me demande pas de l'enlever... c'est me condamner à mort... Tu as vu ce qui est arrivé à...

– La bague !

Le général n'en croyait pas ses oreilles. Son fils désirait sa mort. Il regarda les yeux de Jr. et y vit la haine briller. Il ne voulait pas croire que son fils voulait le tuer. Il le fixa comme par un ultime défi :

– Si tu veux cette bague, il faudra me passer sur le corps.

Calmement, sans hésitation, le colonel Libits retira le couteau qu'il avait en bandoulière de son fourreau et, dans un mouvement d'une fluidité extrême, il poignarda son père en plein cœur. Le général gémit, se plia sous la douleur, puis, sous le regard ahuri de tous, il se redressa et regarda son fils plein de tristesse.

– Je n'aurais jamais cru que tu en serais capable...

Le père et le fils étaient toujours dans les bras l'un de l'autre, la lame encore figée dans le corps du père. Le fils eut un mouvement de panique devant la résistance de sa victime. Il desserra soudain leur étreinte, lâchant le couteau, recula et demanda au major de s'en charger. Cette dernière arma son fusil et mitrilla le général encore debout.

Les balles le faisaient tressauter, mais il était toujours debout, vivant.

Les soldats se mirent eux aussi à tirer, mais le général ne tombait pas. Il tourna la tête vers les Gorcks, échangeant avec eux un regard sombre, rempli d'un chagrin sincère, eux, les seuls qui étaient tristes pour lui. Il avait semé la haine tout au long de sa vie et récoltait ce qu'il avait semé, de la main même de ceux dont il avait noirci le cœur. Il eut un moment de découragement, car les êtres qui avaient de la peine pour lui, étaient ceux dont il avait envahi le monde. Des étrangers venus d'une autre planète, qui assistaient à sa déchéance, son échec en tant que père. Il leva les bras en l'air, comme pour se rendre à ceux qui avaient décidé sa perte.

Le feu cessa.

Il regarda son fils apeuré avec un mélange de haine et de mépris.

– Ça suffit... Tu as gagné... Vous avez gagné, colonel Libits.

Il se tourna vers les deux Gorcks.

– Il m'a bien eu votre Samuel avec sa bague, dit-il.

Il laissa sa haine pour le petit voleur refaire surface, hurlant comme s'il s'adressait à lui :

– Mais si tu crois avoir gagné, tu te trompes !... Le venin de ma haine coule désormais dans les veines de ma descendance... Regarde... regarde, roi des voleurs, regarde-le... Regarde ce que va faire ta bague... Regarde-le bien, parce que ma vengeance viendra de lui... Lui, il va les tuer, tous ! Il ne laissera rien, ni personne se mettre sur son chemin... Même pas moi, tu vois... et j'en suis fier ! Oh oui, j'en suis fier ! J'en ai fait un soldat, un vrai ! J'ai fabriqué un homme qui ne recule devant rien. Il sera encore pire que ce que j'ai pu être. Bravo mon fils, bravo... Eddy... Je te laisse faire. Tu as prouvé ta valeur, et c'est au-delà de mes espérances. Tu n'as aucun scrupule, et c'est très bien ainsi... Et tu as raison, je n'étais pas fait pour régner sur ce nouveau monde qui s'ouvre à toi... J'avais une faiblesse... c'était eux... Une faiblesse d'enfant que je n'ai pas réussi à éliminer... Toi, tu ne l'as pas... Tu n'en as aucune... Continue ainsi. Mais un conseil... un seul avant que je te cède ma place... détruis cette bague, Eddy ! Tu m'entends, ne la mets pas à ton doigt, elle te mènera à ta perte... détruis-la !...

Le fils hocha la tête, impressionné par la voix d'outre-tombe du père, qui, toujours debout, saisit le manche du couteau fiché dans sa poitrine, l'enleva dans un cri déchirant et, regardant le plafond, se coupa le doigt qui portait la bague.

– Rendez-vous en Enfer, Samuel !

Le corps du vieil homme fut alors pris de violentes secousses, comme s'il ressentait l'écho en retard des balles qu'il avait reçues. Ses membres se figèrent. Il tomba.

Le général était mort.

Les deux Gorcks furent attristés de voir cet homme s'écrouler après que tant de violence lui fut infligée. Eddy Junior regardait Eddy Senior avec indifférence. Le major Malville alla ramasser le doigt sanglant, enleva la bague. Eddy eut comme soudain peur qu'elle ne veuille la mettre elle-même, et il cria :

– Donne !

Il se surprit à placer la main sur son arme. Malville tendit la bague à son supérieur.

– Mais c'est pour toi que je la prenais...

Jr. prit la bague sans l'écouter. Il regarda le corps de son père avec un étrange rictus, mit la bague au doigt et lui lança :

– Regarde, j'obéis à tes dernières volontés...

Il sentit immédiatement l'effet de la bague, une force nouvelle coulait dans ses veines, démultipliant ses désirs et ses sentiments... Et la haine dominait tous les autres.

Peter décida qu'il en avait vu bien assez. Il coupa la communication après avoir promis à Gruns et à Brak de les sortir de là.

Les images sur les écrans disparurent. Shirley et les hommes du

SWAT se tournèrent vers Peter. Il avait les yeux toujours clos. Ils ne comprirent pas qu'il était encore en communication avec les Gorcks qui l'entouraient. Ils le virent sourire et s'étonnèrent.

– Qu'est-ce qu'il fait encore ? se renseigna le capitaine auprès de Shirley.

Elle haussa les épaules, lui signifiant qu'elle n'en savait rien.

– Nous partons d'ici ! annonça soudain Peter en ouvrant les yeux.

– Pour aller où ? demanda le capitaine.

– Voulez-vous que nous nous débarrassions de ces fous dangereux, capitaine ?

– Bien sûr ! Comment ?

– En arrêtant de poser des questions, fit Peter en levant la tête vers le haut des bâtiments de Gorck City. Regardez plutôt...

Comme s'ils obéissaient à Peter, tous les Gorcks fermèrent les yeux et, mus par leurs pensées, les bâtiments de leur ville commencèrent à se déplacer, s'ébranlant les uns après les autres, bougeant chacun à son tour selon un ordre apparemment défini. Ils se rassemblaient, bords contre bords, comme un gigantesque jeu de construction.

De larges véris glissaient hors des uns pour s'accrocher aux autres et, devant les visages ébahis des hommes du SWAT et de Shirley, la ville se transforma en un immense vaisseau spatial. Même après tout ce dont ils avaient été les témoins auparavant, ils n'en croyaient pas leurs yeux.

L'intérieur du vaisseau se révéla presque à l'identique de ce que pouvait être la ville au cœur de Central Park, avec un couloir interne en guise de rue principale, des salles de jeux, un hall d'aéroport, etc.

Chaque habitation gardait sa fonction première et restait verrouillée à la structure générale, bien qu'indépendante des autres, et pouvant se détacher à tout moment pour servir de véhicule léger pour le transport individuel, comme soucoupe volante personnelle. La cabine de pilotage du vaisseau était l'ancienne salle de cinéma, là même où les Gorcks étaient gardés prisonniers pendant l'occupation de la ville, mais l'écran géant s'était effacé pour laisser la place aux divers instruments de vol, radars, et autres...

Peter, Shirley et le capitaine Basley entrèrent dans ce vaste cockpit à la suite des trois Gorcks qui allaient prendre les commandes du navire spatial, pendant que le reste de l'unité du SWAT découvrait le reste des lieux.

– Mais... où est le pare-brise ? demanda le capitaine qui s'étonnait de voir un habitacle sans vitre.

– Il suffit de regarder à travers, lui répondit Peter, et vous verrez l'extérieur.

Peu habitué à voir à travers les murs, le regard sceptique du capitaine se heurta d'abord à l'opacité des parois. Basley ne pouvait croire que l'on pût voir à travers du métal, et son peu de foi le handicapait. Mais ce

qu'il avait vu depuis quelques heures était si incroyable qu'il finit par se laisser convaincre que tout était possible. Son regard finit par se libérer de ses barrières, et le capitaine discerna les tours de Manhattan se dresser devant lui ; où qu'il tournât la tête, sa vision le suivait.

Sa curiosité fut aiguisée par une telle technologie, et un nombre invraisemblable de questions afflua vers son cerveau, mais il ne voulait ni ne pouvait les poser toutes en même temps...

– Où sont les manettes ?... Comment ça se pilote ?... Quel est le système de propulsion ?... Où allons-nous ?...

Les trois pilotes répondirent aux deux premières questions, l'un d'eux en tapotant sa tempe avec l'index, montrant que ses neurones servaient de manettes, un autre en soulevant – sans aucun mouvement, le vaisseau du sol, lui faisant prendre de l'altitude doucement, silencieusement et sans secousses ; et le troisième regardait les deux autres en soulevant ses sourcils. Ce dernier se tourna vers Peter, comme s'il lui demandait quelque chose, mais avant qu'il n'ouvre la bouche, Shirley s'avança :

– Nord, nord-est, nous allons à Bridgeport, Connecticut, direction la base nucléaire de *Northern Springs*...

– Comment ? s'étonna le capitaine.

– C'est le seul complexe militaire équipé de missiles nucléaires du Nord-Est des Etats-Unis. Ils n'ont pas pu avoir le temps d'aller ailleurs, surtout avec leurs CH-47 Chinook. Non, ils sont forcément au nord, à *Northern Springs*.

Shirley semblait sûre d'elle, Peter comme le capitaine étaient perplexes.

– C'est quoi, des Chinook ? demanda Peter.

– Des hélicoptères cargo à doubles pales, répondit le capitaine à la place de Shirley. Mais d'où savez-vous tout cela, mademoiselle ? Ce n'est quand même pas à l'Académie de Police que l'on vous l'a appris...

– ...Disons que mon père m'a beaucoup appris...

– ...Votre père, mais comment ?...

– Son père est un politicien, coupa Peter.

C'était pour éviter à Shirley de s'appesantir sur ce père qui avait provoqué son embarras, un peu plus tôt, devant le vendeur de hot-dogs.

– Capitaine, reprit-il, savez-vous surfer ?

À cette question pour le moins inattendue, de nouvelles et nombreuses interrogations fleurirent dans l'esprit du capitaine, alors que le vaisseau *New York* prenait le cap indiqué par Shirley, se dirigeant vers la base nucléaire occupée par l'Armée de la Nouvelle Amérique. Mais, à bord même de ce vaisseau, des éléments de cette terrible armée étaient tapis dans l'ombre, attendant le bon moment pour intervenir.

Cachés dans ce qui avait servi de laboratoire au cruel docteur Lords et son équipe, le major Bernaby et ses trois hommes, préparaient une

contre-attaque, afin de récupérer les Gorcks comme l'avait ordonné le général Libits. Bernaby ne savait pas encore que le commandement avait changé de mains et que le fils se moquait bien de la vie de ces créatures qui le dégoûtaient. Il avait coupé toute liaison radio pour ne pas risquer d'être repéré et étudiait toutes les possibilités d'action. La stratégie d'infiltration initiée par l'ennemi avait montré son efficacité et il comptait bien faire de même. Bernaby regarda à travers les murs pour surveiller cet ennemi et vit des hommes s'entraîner au surf au-dessus de la rue principale, dans le couloir central du vaisseau. Aucun ne portait d'arme, cela semblait le moment propice pour passer à l'offensive. Il divisa sa maigre équipe en deux, décidant de poster deux hommes dans chaque dimension. Mais, restant lui-même dans la quatrième dimension. Il comprit la faiblesse de sa stratégie à peine eut-il matérialisé le premier soldat, qu'il vit ce dernier s'enfoncer dans le sol du vaisseau comme dans des sables mouvants, amorçant une chute mortelle vers la terre. Le major vit ainsi disparaître un quart de son effectif d'un coup et pesta contre les scientifiques et leur damné simulateur.

Il se mit à réfléchir à une nouvelle tactique, attendant une autre occasion pour attaquer.

L'entraînement de surf suivait son cours. Les hommes du SWAT, tous affûtés, suivaient avec succès les conseils des Gorcks, appliquant leurs méthodes. Leur capitaine avait plus de difficultés à maîtriser ce nouvel engin. Il tenait bien en équilibre sur la planche, mais il ne parvenait pas tout à fait à réaliser les périlleuses figures que la plupart de ses hommes réussissaient.

Basley était né à New York, et n'avait jamais quitté sa ville natale. Il n'avait guère eu l'occasion de pratiquer ce sport à la mode en Californie ou en Floride. Pourtant, il tenait sur le surf convenablement, comme par fierté, malgré ses quarante ans, grâce à une musculature impressionnante qui lui permettait de tenir droit sans tomber, stable mais sans chercher à faire des figures complexes. Il surfait ainsi comme les autres au milieu des Gorcks, sans trahir son âge qui, s'il ne le montrait pas, commençait à lui poser des questions existentielles...

Malgré ses efforts, Peter et Shirley qui assistaient à l'entraînement, décidèrent d'un commun accord, que le capitaine serait plus à sa place dans l'équipe terrestre, avec trois autres de ses hommes, peu à l'aise dans les airs.

Soudain, ils sentirent le vaisseau perdre de la vitesse, puis se mettre à l'arrêt. En l'air, les Gorcks sur leurs surfs, ralentirent également, se dirigeant doucement vers le sol, pour atterrir, et s'allonger à terre.

– Mais qu'est-ce qu'il leur prend ? s'inquiéta Shirley.

Peter vit les trois pilotes arriver. Ils bâillaient à faire tomber leur mâchoire. L'un d'eux, entre deux bâillements, s'adressa à Peter qui ne comprenait rien :

– Minuit...dodo...minuit...

Dans le vaisseau, tous les Gorcks bâillèrent en chœur. Et tous s'effondrèrent en même temps. Ils dormaient. Devant l'incompréhension des humains, Gorck City s'abandonnait à Morphée...

Il était minuit...

Non loin de là, dans une grange, les mêmes comportements étranges se produisaient.

Le Président des Etats-Unis qui avait repris connaissance pour de bon et était parti dans un long discours visant à rassurer ce peuple qu'il venait de découvrir quant au soutien de la Maison Blanche pour les Gorcks, leur assurant protection et... Les Gorcks s'étaient mis à bâiller, réussissant à vexer le Président qui crut que les créatures se moquaient de lui. Earvin, écoutant avec attention, avait tenté de secouer ses trois amis pour les réveiller, mais rien n'y fit. Ils avaient fermé les yeux, et s'étaient écroulés.

Il était minuit...

Et il était la même heure à la base de *Northern Springs*, de sorte que le colonel Libits vit les Gorcks tomber à terre, au moment même où il s'apprêtait à abattre Gruns et Brak qui ne bénéficiaient plus de la protection de son père. Il les tenait en joue, hésitant pour décider lequel mourrait le premier d'une balle entre les yeux, ces gros yeux dégoutants, lorsqu'il les vit bâiller, puis s'affaisser de tout leur poids.

Comme il avait assisté plus tôt au suicide de l'un d'entre eux, il crut que ces deux là s'étaient également laissé mourir, le frustrant une nouvelle fois d'une exécution dont il se régala à l'avance. Il lança un violent coup de pied dans le ventre de Gruns qui, sous l'impact, alla s'écraser quelques mètres plus loin contre un mur, retombant à terre sans avoir bougé ne serait-ce qu'un cil.

Gruns dormait. Mais le colonel était certain qu'il était mort.

– Après tout... ça économisera des munitions ! dit-il, avant de s'adresser à un soldat. Dégage-moi ces deux déchets de là, ce n'est pas une décharge !

Le soldat obéit immédiatement et alla ramasser les deux corps inertes, pour les jeter dans un container à ordures.

Il était minuit...

Les Gorcks s'endormaient... et ils ne se réveilleraient qu'aux premiers rayons du soleil, l'astre principal de leur système d'adoption. Ils tombaient ainsi d'un coup, à minuit, comme des enfants, plongeant dans un monde de rêves, pour continuer à jouer...

L'après minuit

Au Caire, où les premiers rayons du jour avaient déjà fait leur apparition, les habitants de la Gorck City locale se livraient à leur activité préférée : la *Pyramide-Bobsleigh*.

Ils étaient observés par le professeur Orbisson et ses deux assistants qui se fondaient dans la masse de touristes, déjà nombreux à ces heures pas trop chaudes de la journée.

– Quelle heure est-il ? demanda le professeur.

– Minuit une, professeur, heure de New York, répondit l'un des assistants.

– Cela veut dire qu'ils doivent à présent dormir là-bas, en conclut le professeur. Il est temps de rentrer à la base.

Les trois scientifiques prirent la direction de l'aéroport Gorck, situé entre les pyramides de Gizeh. Ils réussirent à s'y introduire sans se faire repérer par les habitants de la ville, comme ils avaient toujours réussi à le faire au cours de leur tour du monde des villes Gorck.

Ils s'engouffrèrent dans les couloirs afin de suivre les correspondances, via Paris, puis Londres, où ils empruntèrent le couloir direct pour New York. Ils sortirent du hall et, s'attendant à retrouver Central Park, ils furent plus qu'étonnés de tomber nez à nez avec Peter, Shirley, et l'unité du SWAT, à l'intérieur d'un immense vaisseau spatial...

Ces derniers, après la plongée des Gorcks dans un sommeil profond, cherchaient une solution pour se rendre à *Northern Springs*, incapables qu'ils étaient – même Peter, de piloter ce fabuleux appareil par la pensée. Ils avaient d'abord compté y aller en surf, mais s'étaient aperçus que les portes extérieures du vaisseau fonctionnaient également par la pensée, et qu'ils étaient en fait prisonniers à l'intérieur. Ainsi, ils avaient leur planche sous le bras, enfermés dans un vaisseau à plus de trois mille pieds au-dessus des terres, lorsqu'ils virent arriver les trois scientifiques ennemis, qui se demandaient bien où ils venaient de débarquer.

Les hommes du SWAT, lâchèrent leurs planches et braquèrent aussitôt leurs armes sur les trois intrus.

– Mains en l'air ! cria le capitaine Basley. Qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ?

Le capitaine se tourna alors vers Peter et Shirley :

– Des amis à vous ?...

– Loin de là ! fit Shirley en reconnaissant le professeur qu'elle avait remarqué au début de l'invasion de Gorck City. C'est un de ces salopards...

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? osa demander Orbisson sans

donner l'impression de se démonter. Et vous d'abord, qui êtes-vous ?

– Police de New York. Vous êtes en état d'arrestation, dit Shirley pour la première fois de sa courte carrière.

– La police de...

– D'où venez-vous ? demanda Peter au professeur.

Orbisson, très inquiet, ne répondit pas. Peter prit son laser et le menaça :

– Vous êtes un scientifique : nous sommes à plus de trois mille pieds, si je vous matérialise ici, qu'arrivera-t-il à votre corps ?...

– Nous arrivons du Caire. Nous avons utilisé l'aéroport des Gorcks ; ça mène à toutes leurs villes, ça fonctionne par téléportation et...

Le major Bernaby observait la rencontre de loin, et devant les aveux d'Orbisson, il décida qu'il était temps de passer à l'action. Il saisit son laser d'une main, son pistolet de l'autre, fit signe à ses deux hommes en position des deux côtés de la rue pointant leurs M-16 vers l'ennemi, et leur ordonna de tirer.

Le temps d'une rafale, six hommes du SWAT furent à terre. Pris par surprise, les autres mirent quelques secondes à comprendre et deux hommes de plus furent touchés.

Le capitaine Basley plongea sur Shirley, lui évitant une balle. Peter vit un rayon laser qui frôla son visage et se jeta au sol pour l'éviter de justesse. Le rayon toucha une paroi derrière lui, matérialisant le vaisseau et tout ce qui le touchait. Tous ses occupants.

Bernaby pesta d'avoir manqué de si peu son ennemi. Il savait que celui-ci avait le laser et il avait voulu l'éliminer sans attendre. Le major avait surestimé son adresse au tir, commettant l'erreur de tenir le laser de la main gauche. Il y remédia et intervertit les deux armes.

Il visa Peter de nouveau, mais celui-ci s'était déjà mis à l'abri derrière un des bâtiments de la ville. Le capitaine protégeait toujours Shirley et une balle vint le toucher au bras gauche. La douleur le fit lâcher la jeune femme et le rayon laser que lui destinait Bernaby le manqua de peu. Il toucha cependant Shirley qui se dématérialisa. Peter la vit disparaître et comprit qu'elle était passée à travers le sol du vaisseau, chutant dans le vide. Il dématérialisa aussitôt un des surfs qui traînaient. La planche disparut, suivant le même chemin que Shirley.

La jeune femme chutant dans les airs, et, malgré la pénombre qui régnait, vit la planche tomber du vaisseau. Elle se mit alors sur le ventre, augmentant le plus possible la surface de son corps en écartant les membres, pour ralentir au maximum sa chute. Elle avait déjà pratiqué le parachutisme, ce qui lui permit de ne pas paniquer, sachant qu'elle avait un espoir. Il lui fallait absolument attraper la planche.

Orbisson et ses hommes profitèrent de la confusion pour ramasser les armes des hommes du SWAT tués et se joignirent au major Bernaby, tirant sur l'ennemi. Mais l'un des assistants n'eut pas le temps de se

servir de son arme, recevant une balle en pleine poitrine tirée par le capitaine Basley.

Les huit hommes du SWAT toujours vivants s'étaient vite repliés, hors de portée des tirs ennemis, en position de répliquer. Peter, à couvert également, pointa son laser en direction d'un soldat qui, laissant dépasser la tête d'un cheveu, se trouva immédiatement dématérialisé.

Le soldat chutait dans le vide à son tour. Il vit les lumières au sol, comprit sa situation et, sans céder à la peur, il scruta les airs à la recherche de Shirley ainsi que du surf. Il ne tarda pas à les repérer une centaine de mètres plus bas, se détachant parmi les lueurs du sol. Il serra les membres le long du corps et se positionna pour fondre sur elle à la manière d'un oiseau de proie.

Shirley tentait en vain d'attraper la planche qu'elle avait frôlée à plusieurs reprises. Le surf, d'un matériau relativement léger, chutait moins vite et elle devait faire beaucoup d'efforts pour faire planer son corps le plus à l'horizontal possible. À chaque échec, elle devait reprendre sa position, perdant de fait de précieuses secondes pour se remettre au niveau du surf.

Sa situation devenait critique, elle devait faire vite. Elle s'approcha cette fois par la droite, laissant ses bras tendus, pour planer et s'approcher encore plus. La planche n'était plus qu'à quelques centimètres. Elle n'avait plus qu'à la saisir. Elle la toucha du bout des doigts, puis de la paume. Elle réussit à l'attraper, resserrant sa main de toutes ses forces. Elle tendit l'autre main, perdant sa position horizontale et sa vitesse de chute augmenta d'un coup. Elle ne lâcha pas prise pour autant et se dépêcha d'agripper le surf de son autre main. Elle le tenait.

Elle colla son corps contre la planche et, au moment où elle s'apprêtait à la faire démarrer, le soldat fondit sur elle, lui saisissant les pieds, manquant de lui faire lâcher le surf. Mais Shirley tenait bon, le soldat également. Il commençait à escalader centimètre par centimètre le corps de Shirley pour pouvoir s'emparer de la planche, s'accrochant à ses habits. Shirley ne pouvait pas se défendre au risque de perdre le surf.

Le sol s'approchait dangereusement.

Chacun s'agrippait comme s'accrochant à la vie. Le soldat finit par lui attraper les cheveux, il y était presque. Mais, alors qu'il crut être bientôt sauvé, il comprit qu'il venait de se condamner à mort. Shirley avait approché la bouche de cette main qui lui tirait les cheveux et elle enfonça ses dents jusqu'aux os, sentant le goût du sang du soldat qui retira sa main en poussant un cri inhumain. Shirley en profita pour se dégager. Elle se mit en position de chute rapide, laissant le soldat lui arracher une mèche. L'homme s'était laissé détacher et, lorsqu'il voulut la rattraper, il vit Shirley coller son torse sur la planche et réussir à la redresser en posant ses deux genoux.

Elle mit en marche le surf qui vibra, et le lança à pleine puissance en

direction du sol. Le soldat la vit s'éloigner et comprit qu'il allait mourir. Shirley, comme Peter pendant leur course dans Manhattan, avait foncé vers le sol pour pouvoir redresser la planche in extremis et reprendre de l'altitude grâce à l'élan. Elle était sauvée.

À l'intérieur du vaisseau, le combat tournait, comme celui qui venait d'avoir lieu dans les airs, au désavantage des hommes du major Bernaby. Ce dernier l'avait compris en voyant que l'effet de surprise passé, les hommes du SWAT reprenaient l'offensive. Il ne lui restait qu'un soldat valide et deux scientifiques aux capacités militaires improbables. Sachant la défaite proche, il se mit à chercher un moyen de fuir.

Il vit un surf à ses pieds et eut une brillante idée. Il sauta sur l'engin, celui-ci se mit en marche. Il accéléra et monta en l'air, tout en appuyant sur les deux gâchettes de son laser simultanément, dématérialisant la planche et lui-même d'un seul coup, évitant ainsi de passer au travers. Il devint aussitôt invisible aux yeux de ses ennemis, et donc intouchable. Il en profita pour dématérialiser un des hommes du SWAT. Le capitaine Basley disparut, heureusement, sous les yeux de Peter qui fit sans attendre ce qu'il avait fait pour Shirley, sans savoir si celle-ci était toujours vivante ou pas. Il avait bon espoir qu'elle s'en fût sortie, mais doutait des chances du capitaine – mauvais surfeur et blessé, d'en réchapper.

Peter voulait aller à son secours, mais ne pouvait partir du vaisseau en laissant le major armé d'un laser à bord. Il dématérialisa le vaisseau et put ainsi voir le major sur son surf, s'apprêtant à tirer sur un autre membre du SWAT.

– Derrière vous ! hurla Peter à l'homme tout en tirant sur le major.

Bernaby entendit le cri de Peter et comprit qu'ils étaient désormais tous dans la quatrième dimension. Il fit demi-tour et s'enfuit, évitant les balles de Peter et des hommes du SWAT. Il savait à présent qu'il ne pourrait retourner la situation à son avantage et fonça droit vers l'aéroport d'où il avait vu les scientifiques sortir.

De son côté, Orbisson avait choisi une retraite identique laissant son assistant couvrir sa fuite. Les deux hommes se retrouvèrent à l'intérieur de l'aéroport, dans le hall d'embarquement, au même instant.

– Où est-ce que cela mène ? demanda le major en voyant les couloirs.

– Dans les villes indiquées.

– Très bien, dit le major en pointant son arme sur Orbisson. Adieu, professeur.

Orbisson plongea de côté, évitant une mort certaine et tira à son tour dans tous les sens en fermant les yeux. Son pistolet cliquetait dans le vide. Il rouvrit les yeux, Bernaby avait disparu. Il eut à peine le temps de se relever qu'il vit Peter arriver sur un surf, le menaçant de son arme. Peter tourna la tête à gauche et à droite.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas. Je vous jure, je n'en sais rien, on s'est tiré dessus, et je...

Orbisson ne termina pas sa phrase, Peter l'assomma d'un coup de crosse, avant de partir à la poursuite du major. Mais il se trouva face aux couloirs et ne sut pas lequel emprunter. Il savait juste qu'ils permettaient de se téléporter à travers le monde. Où avait-il pu fuir ? Peter prit au hasard celui qui était le plus proche et partit pour Guadalajara au Mexique.

À *Northern Springs*, Willy toujours seul et sans renforts, n'avait pas perdu de temps. Il continuait de saboter les systèmes de lancement des quatre missiles qui n'avaient pas été munis de disque, au moyen d'une boîte à outils subtilisée à Wayne Martin. Il démontait et arrachait joyeusement, tout en prenant garde néanmoins de ne pas tout faire sauter.

Malheureusement pour lui, tout à son entreprise de destruction, il n'entendit pas arriver derrière lui le major Malville qui l'assomma en jetant sa tête contre un mur. Elle était partie surveiller les sous-sols de la base, après que l'un des opérateurs eut signalé une anomalie dans les systèmes de lancement.

Dans la salle de contrôle, le colonel Libits observait sur un écran radar une grosse lumière rouge que lui montrait le contrôleur aérien.

– C'est aussi vaste que plusieurs pâtés de maisons, mon colonel. Et c'est immobile à plus de trois mille pieds, au-dessus de New Rochelle, depuis trente et une minutes.

– Pourrait-il s'agir tout simplement d'un dirigeable ?...

– Négatif, mon colonel. C'est que j'ai cru au début, mais au fur et à mesure qu'il s'approchait, j'ai pu me rendre compte de ses dimensions invraisemblables.

– Vous l'avez sur votre écran depuis quel endroit ?...

– Depuis Manhattan, mon colonel. Je ne l'ai pas quitté des yeux. Il a disparu à un moment de mon écran, mais il est réapparu quelques minutes plus tard.

Libits se tourna vers un de ses hommes en charge des armes tactiques.

– Envoie-lui de quoi l'arrêter !

Le soldat choisit un missile sol-air à courte portée, avec l'approbation du colonel. Puis, il sélectionna l'objectif, au moment où le major Malville entra dans la salle, poussant Willy devant elle.

– J'ai trouvé ce rat d'égouts en train de saboter nos missiles, dit-elle au colonel.

– Stanton ? s'étonna Libits.

– Tu le connais ?

– William Stanton, c'était l'assistant d'Earvin Brinks. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici, Stanton ?

– Réponds quand le colonel Libits te parle ! hurla Malville en le frappant au plexus. Il a saboté les missiles et avait réussi à s'emparer de quatre disques. J'ai retrouvé l'idiot à qui il les avait volés, et je lui ai réglé son compte. En attendant, je n'ai retrouvé que trois disques sur lui... et il s'entête à soutenir qu'il n'avait que ces trois-là.

Le colonel prit les trois disques et les mit dans sa poche.

– Et les missiles ? C'est récupérable à temps ?

– Non, mon colonel, répondit un des opérateurs, il nous faudra plus de vingt-quatre heures.

Libits s'emporta et décocha une claque à Willy, l'envoyant à terre. Il le rua de coups de pieds, lui cassant plusieurs côtes. Willy, roulé en boule, était sur le point de s'évanouir, mais les coups cessèrent aussi subitement qu'ils avaient commencé. Eddy se maîtrisait et inspirant profondément, demanda au major :

– Occupe-toi de lui délier la langue.

– Avec plaisir, colonel...

Malville traîna le corps de Willy hors de la salle de contrôle. Sur l'écran principal, le missile sol-air était en attente, réglé sur son énorme cible. Libits fit un geste, et l'opérateur de tir enclencha la mise à feu. Quelques minutes et le missile s'élancerait de son silo vers le vaisseau.

Shirley, après avoir réussi à ne pas s'écraser, entreprenait, elle aussi, de se diriger vers le vaisseau. Arrivant près du grand navire immobile, elle avait vu l'ombre d'un homme se détacher de l'appareil, suivi par un surf. Elle reconnut là l'œuvre de Peter et comprit qu'il s'agissait d'un homme du SWAT. Elle ne perdit pas une seconde et fondit vers l'homme qui chutait dans la nuit. Elle reconnut le capitaine Basley qui, habitué aux situations extrêmes, avait adopté une position de chute libre, malgré sa blessure au bras, pour réduire sa vitesse au maximum. Il avait vu la planche et, bien qu'étant conscient de son peu d'aptitude au surf, savait que c'était là son seul salut... Il aperçut soudain Shirley surfant à ses côtés et lui fit un large sourire, content de la savoir vivante. Elle se plaça devant lui, afin de lui permettre de s'agripper à l'arrière de sa planche. Le capitaine réussit à la saisir et Shirley ralentit sa vitesse, lui permettant de se hisser sur la planche, pour se retrouver à califourchon, juste derrière elle. Elle l'avait sauvé, comme lui l'avait sauvée plus tôt. Ils remontèrent vers le navire. Mais comment allaient-ils pouvoir rentrer dans le vaisseau ? Comment ouvrir les portes ?

Ils tournèrent tout autour du vaisseau sans trouver de solution. Ils fixèrent les parois, et virent que les combats étaient terminés, le SWAT maîtrisait la situation, faisant prisonniers le dernier soldat et l'assistant du professeur Orbisson. Mais ils ne virent pas ce dernier, ni le major, ni Peter...

Shirley décida de se poser sur le toit du vaisseau pour jeter un coup

d'œil à la blessure du capitaine. Elle prit la torche de celui-ci et inspecta son bras. La plaie n'était pas profonde, la balle était ressortie, mais une écharde métallique s'était logée dans les muscles. Basley tendit son couteau et demanda à Shirley de s'en charger. Le capitaine ne laissa échapper aucun cri de douleur, même s'il souffrait en fait beaucoup, pendant que Shirley bloquait sa respiration pour ne pas tomber dans les pommes.

Elle arracha enfin le bout de métal et Basley poussa un cri longtemps retenu.

– Je vous ai fait très mal ? s'inquiéta Shirley.

– Non, non, mentit le capitaine. Je hurle souvent pour me détendre, vous savez. Et puis, ce n'est pas une balle et un bout de métal qui vont me faire mal...

– Bien sûr... Je crois surtout que vous mentez, capitaine Basley, dit-elle.

Elle lui fit un garrot avec sa ceinture qu'elle serra très fort, lui soutirant un nouveau cri.

– Arg ! Mais vous êtes dingue, ma parole ?!

– Oh, je vous ai fait mal ? Mais c'était pour vous détendre...

Le capitaine n'eut pas le temps de lui répondre, il vit un hélicoptère arriver dans le dos de Shirley, allant droit dans leur direction. Il saisit son pistolet et plaqua Shirley au sol, derrière lui. Se sachant désarmée, elle se laissa faire, tout en regardant l'appareil qui s'était mis en vol stationnaire au-dessus du vaisseau, à quelques mètres d'eux.

Deux puissants projecteurs éclairèrent le capitaine et Shirley, les aveuglants. Plissant des yeux, Basley tenta de viser le pilote, mais la douleur l'empêchait d'ajuster son tir. Soudain, un deuxième hélicoptère fit son apparition, celui-ci ouvrant sa porte arrière et des soldats surarmés pointèrent leurs mitraillettes vers eux.

Le capitaine eut conscience de l'inutilité de son arme, c'était la fin. Il songea à vendre chèrement sa peau contre ces salopards de la Nouvelle Amérique, mais il hésita, pensant à Shirley derrière lui, pour qu'elle s'en sorte. Ils allaient être déchiquetés par un feu nourri dans quelques instants. Des dizaines d'autres hélicoptères apparurent comme une nuée d'insectes métalliques et bruyants. Le capitaine abaissa son arme. Il entendit la voix de Shirley :

– Mais tirez donc ! Bon Dieu ! Tirez !

Elle ne voulait pas se rendre vivante non plus. Il respecta son choix courageux et visa de nouveau le pilote quand soudain une voix sortit du haut-parleur de l'hélicoptère :

– Baissez votre arme ! Ici, les Forces Spéciales de l'Armée Américaine sous commandement direct du Président ! Lâchez votre arme, et mettez les mains en l'air ! Cet ordre ne sera pas répété !

Le capitaine Basley posa immédiatement son arme. Shirley se

demandait comment les Forces Spéciales pouvaient se trouver, comme elle et le capitaine, dans la quatrième dimension. C'était impossible, et pourtant...

– Mais c'est une blague, pensa-t-elle à haute voix.

Une voix qui ne lui était pas inconnue résonna dans le haut-parleur :

– Détective Shapmond ! C'est bien vous ?...

– C'est à vous qu'ils parlent, dit le capitaine de plus en plus intrigué.

Mais qui est-ce ?...

– C'est moi, détective, reprit la voix, Earvin Brinks !

– Professeur Brinks ? s'étonna Shirley en laissant naître un sourire sur ses lèvres.

– Qui est cette jeune femme ? demanda le Président à Earvin, assis à ses côtés dans l'hélicoptère présidentiel.

– Le détective Shirley Shapmond, monsieur le Président. De la police de New York.

– Shapmond... Et que fait-elle donc ici ?

– Que faites-vous ici ? répéta Earvin, posant la question à Shirley par le haut-parleur.

Il la vit gesticuler sur le toit, lui hurlant une réponse qu'il ne pouvait pas entendre.

– Nous devrions aller les chercher, monsieur le...

Sans qu'il eût terminé sa phrase, il vit que Shirley avait sauté sur son surf, venant le rejoindre, avec le capitaine Basley derrière elle.

– Mais qu'est-ce que c'est que cet engin ? demanda le Président.

– Un surf, monsieur le Président, répondit Earvin.

– Évidemment, se contenta de répondre le Président

Il avait vu tant de choses étranges depuis qu'il avait posé les pieds à JFK, que rien ne l'étonnait plus. Il avait expérimenté les chutes libres sous toutes les formes, à travers des escaliers sur un tarmac, d'un hélicoptère à un autre, en plein vol... il avait atterri dans une grange avec des extraterrestres s'endormant pendant un discours... Alors, un surf volant...

Le Président était à présent en sécurité, sous la protection des Forces Spéciales venues à son secours dans la grange, grâce à la puce électronique que les *Secret Services* avaient implantée sous sa peau, et dont le signal avait pu être repéré sitôt le Président revenu dans leur dimension. Il avait alors pensé que le cauchemar prendrait fin et qu'il allait enfin se reposer, voire se réveiller le lendemain, avec comme tout souvenir une hallucination due à la fatigue, mais c'était sans compter sur la ténacité du doux dingue qui lui avait sauvé la vie. Earvin Brinks lui avait demandé d'honorer sa dette et, lui rappelant mot pour mot son discours, d'aller sauver les habitants de Central Park, ces Gorcks, comme il les appelait, et qui habitaient la quatrième dimension. Il faillit le laisser

y aller seul en compagnie des Forces Spéciales pour prendre du repos loin de toute agitation, mais il se rappela le traitement que lui avait infligé cette femme, le forçant à donner les codes nucléaires, et les conséquences apocalyptiques qui se profilaient à l'horizon. D'ailleurs, s'il était venu à New York, c'était pour assister à la conférence sur le nucléaire. Il ne pouvait risquer, en son âme et conscience, de voir ce pouvoir de destruction entre les mains de fous, surtout parce qu'il avait voulu sauver sa propre vie. Il était le Président des Etats-Unis d'Amérique, il devait rester et réparer sa faiblesse.

Il avait alors pris le commandement des opérations, et était parti avec les Forces Spéciales pour libérer Gorck City, dans un essaim d'hélicoptères. Le Président avait pris près de lui les trois extraterrestres, portant lui-même celui qui l'avait porté plus tôt. Les hélicoptères décollèrent et, au moment où Earvin dématérialisa tous les appareils et leurs occupants, une énorme masse suspendue dans le ciel leur apparut, à moins d'un kilomètre de la grange. Ainsi, pour la première fois de sa vie, le Président avait vu un vaisseau spatial, puis un policier newyorkais sur un surf volant...

Shirley ouvrit la porte de l'hélicoptère présidentiel :

– Monsieur le Président ! dit aussitôt Shirley, j'espère pour vous que vous n'êtes pas ici pour voler cet appareil au compte de mon pays ! Parce que les Gorcks n'ont jamais fait de mal à personne, et on ne doit pas leur faire de mal ! Alors, je sais bien que les soldats qui voulaient leur faire du mal ne sont pas des militaires de vos armées, mais les Gorcks sont...

Elle s'interrompit en voyant les trois Gorcks dormant autour du Président.

– Shapmond... dit le Président, vous n'auriez pas un lien de parenté avec Jonathan Shapmond, détective ?...

– C'est mon père...

– Bien sûr, j'aurais dû m'en douter...

– Je ne vois pas le rapport !

– Votre énervement... c'est tout lui...

– Énervement ? s'étonna Shirley. Mon père ? Vous devez vous tromper...

– Je ne crois pas, mademoiselle. Et des Jonathan Shapmond, Dieu merci, il n'y en a qu'un !...

– Monsieur le Président, l'interrompit le pilote, nous avons un objet non identifié qui vient de décoller de la base de *Northern Springs*. Il se dirige droit sur nous...

– C'est eux ! *Northern Springs*, c'est là que les fous qui ont envahi Central Park sont !...

– Mais qui ?...

– Ceux qui s'appellent l'Armée de la Nouvelle Amérique !

– Ceux qui vous ont enlevé, je présume, monsieur le Président ! ajouta

Earvin.

– Ils ont établi leurs quartiers de commandement à *Northern Springs* !
cria Shirley.

– Mon Dieu ! se lamenta le Président. Ils ont pris le contrôle du complexe... mais c'est terrible ! Que Dieu nous protège !

– Mais du moment qu'ils n'ont pas les codes, nous ne craignons rien...
pas vrai ? tentait de se rassurer Shirley.

Elle vit le visage blême du Président et n'eut pas besoin de réponse.

– Monsieur le Président, intervint le pilote, c'est un missile conventionnel tactique. Ce n'est pas un missile nucléaire stratégique.

À ces derniers mots, chacun respira.

– Mais nous sommes son objectif. Impact prévu dans deux minutes et trente-sept secondes...

De son côté, Peter était toujours en chasse du major Bernaby, à Guadalajara. Il faisait nuit là-bas, et les Gorcks locaux étaient, comme les autres, plongés dans un sommeil profond, incapables de renseigner Peter. Aucune trace de l'ennemi nulle part...

Peter s'en voulait d'avoir abandonné le SWAT sur le vaisseau, d'être parti alors même qu'il était sans nouvelles de Shirley ou du capitaine Basley. Étaient-ils seulement vivants ? Mais il ne pouvait pas laisser cet homme s'enfuir, pas avec un laser en sa possession. Il pouvait envahir n'importe quelle ville Gorck, armé d'un seul pistolet. Peter se laissait perdre dans ses pensées... il se reprit et repartit à la recherche du major dans une autre ville, en empruntant un couloir au hasard. Mais il pouvait faire le tour du monde sans jamais le trouver. Il s'arrêta net. Il se rappela qu'il avait un don : il pouvait voir à travers les yeux des Gorcks. Il les contacta :

– Vous m'entendez ?

Peter doutait presque du fonctionnement de la télépathie sur de longues distances. Et pourtant... des milliers de voix lui répondirent de par le monde. Samuel avait prévenu son peuple de l'arrivée d'un nouveau Gardien pour le Temple. Non seulement pouvait-il entendre les Gorcks, mais il distinguait chacune de leurs voix, filtrant une à une les informations et les images lui parvenant, aussi vite qu'un ordinateur l'eût fait.

En un instant, le monde – baigné par les rayons du soleil, lui apparut dans sa totalité. Peter repéra le fugitif. Bernaby surfait quelque part en Europe. Il essaya de reconnaître la ville où il se trouvait. Il reconnut une construction illuminée dans le petit jour.

La Tour Eiffel...

Les images de la tour venaient de Gritch, un Gorck parisien. Il avait aperçu le major Bernaby sortir du couloir avec un surf et il avait transmis les images à Peter.

– Ne le quitte pas des yeux, j’arrive ! dit Peter à Gritch.

Il de plongea dans un des couloirs et prit les correspondances nécessaires pour arriver dans la capitale française. Il sortit quelques instants plus tard de l’aéroport de Gorck Ville Paris, au milieu des Jardins des Tuileries.

L’annonce de l’arrivée de leur nouveau Gardien s’était répandue très rapidement dans tous les esprits des Gorcks parisiens qui accoururent à sa rencontre, provoquant une légère jalousie dans les autres villes Gorck. À peine Peter eut-il posé le pied dans la ville lumière que ses sujets l’entourèrent, lui souhaitant la bienvenue en souriant ; et, devant un tel accueil, Peter oublia la chasse à l’homme qui l’avait amené à Paris.

Il échangea un regard de grande tendresse avec son peuple, puis il se reprit, sachant qu’il lui fallait absolument retrouver cet homme si dangereux. Il demanda aux siens le chemin qu’avaient pris le soldat et Gritch, et ils lui indiquèrent une direction qu’il emprunta sans attendre, surfant au-dessus de la ville. Peter était en route vers la plus belle avenue du monde : les Champs-Élysées.

Conformément aux instructions de Peter, Gritch n’avait pas perdu de vue celui que Peter appelait le soldat mais qui avait un uniforme de policier, ce que le Gorck avait trouvé étrange, mais c’était peut-être un jeu. En tous les cas, Gritch suivait l’homme en courant de toit en toit, transmettant sa vision à Peter.

Le major Bernaby, dès qu’il fut sorti du couloir de téléportation, était parti le plus loin possible de la ville Gorck afin de mettre le plus de distance possible entre lui et ses éventuels poursuivants. Il avait échoué dans sa mission de récupérer les Gorcks pour le général, et il savait que ce dernier ne lui pardonnerait pas. Mieux valait donc fuir et se mettre à l’abri, le temps pour lui de trouver une solution. Il avait un laser, ce qui le rendait très puissant. Ne pouvait-il pas créer sa propre armée, et envahir n’importe quel pays ?...

Perdu dans ses pensées guerrières, il surfait au hasard du ciel parisien, se dirigeant vers l’Arc de triomphe. Il songea à l’homme au laser, celui qui fut la cause de sa première défaite. Il savait qu’il le suivrait, il le sentait. Il se retournait souvent pour voir s’il n’était pas juste derrière lui. Il n’y avait personne mais Bernaby n’arrivait pas à se débarrasser de cette impression étrange d’être épié. Il sentait la présence de cet homme, et se demandait si celui-ci n’avait pas des pouvoirs surnaturels, comme la première fois qu’il l’aperçut volant au-dessus de Central Park, tirant sur ses hommes... Le major avait peur. Ce sentiment avait toujours été son allié, il avait appris à le semer dans le cœur de ses ennemis, mais il n’avait pas l’habitude de l’éprouver, seul dans le ciel d’une ville qui lui était inconnue. Il y avait beaucoup trop d’inconnu pour un militaire tel que Bernaby. Il crut soudain apercevoir une ombre bondissant entre les

toits, et faillit lui tirer dessus. Mais il renonça à utiliser son arme, il ne voulait pas se faire repérer. Il décida alors de plonger au cœur de la ville, et de se fondre parmi les piétons.

C'est ainsi que Gritch le vit disparaître dans la foule, assez nombreuse à cette heure matinale. Les touristes qui attendaient l'ouverture des boutiques prestigieuses se mélangeant aux parisiens se rendant au travail. Le long de l'avenue, des camions de livraison étaient arrêtés. Sur l'avenue elle-même, les véhicules verts des éboueurs montaient et descendaient des deux côtés comme dans un étrange défilé, effaçant les traces de la foule de la veille. Les lampes encore allumées malgré le soleil allaient bientôt s'éteindre.

– Où est-il passé ? s'inquiéta Peter, constatant que Gritch avait perdu le soldat de vue.

– *Il a plongé, là !* lui répondit Gritch en lui transmettant l'image.

Peter vit l'avenue... Il plongea vers les Champs-Élysées, survolant les lieux quelques instants avant de décider de se poser et d'abandonner son surf pour ne pas être repéré. Il continua ses recherches à pied. Gritch glissa le long d'une gouttière et atterrit un peu plus haut sur l'avenue. Pendant que Peter remontait l'avenue, le Gorck la descendait, ce qui leur permettait de pouvoir prendre l'homme en sandwich, dans ce qui était pour la petite créature un jeu de cache-cache. Peter se rappela son jeu vidéo, et sa chasse des ombres, il se rappela aussi les paroles de Samuel sur le hasard qui n'existait pas...

Bernaby avait décidé de changer de vêtements, son uniforme de policier américain n'était pas l'idéal pour passer inaperçu à Paris. Il entra dans un magasin de vêtements pour hommes, dématérialisa rapidement de quoi se changer, et ressortit quelques minutes plus tard en civil, complètement incognito parmi les piétons.

Peter désespérait de retrouver le soldat. Il ne semblait pas être sur les trottoirs de l'avenue, et il était sur le point d'emprunter une des rues adjacentes. Mais, seul, il ne le retrouverait jamais. Il appela tous les Gorcks de Paris à son aide, les éparpillant dans un large périmètre, sur et autour de l'avenue. Afin qu'ils ne fussent pas remarqués par l'ennemi, il leur avait dit que c'était un jeu, et que l'on ne devait pas les voir : ils devaient voir sans être vus, telle était la règle. Peter, caché derrière une vitrine, n'avait plus qu'à recevoir les images de ses espions, un nain de jardin sur une terrasse, une grosse peluche dans un magasin de jouets, un chien errant d'un croisement inconnu, un chat Persan, des enfants, et encore des peluches... En plus de cette règle, les Gorcks ne devaient pas se laisser traverser par les humains, pour ne pas révéler leur présence dans la quatrième zone. C'était tout en continuant à chercher le soldat qui, de son côté, faisait de même. C'est ainsi que le major Bernaby, passant tout près d'un chat de gouttière, fit attention de l'éviter pour donner l'impression d'être un passant tridimensionnel ; et Gritch, le chat,

se donna la même peine.

Occupé à analyser plus d'une centaine de points de vue, Peter ne remarqua rien. Il commençait même à croire que l'homme lui avait définitivement échappé. Il pouvait être n'importe où. Il eut soudain une idée, contacta tous ses espions, et leur donna les règles d'un tout nouveau jeu...

Bernaby ne relâchait pas sa vigilance, son instinct lui disait que l'ennemi était tout près. Il remontait l'avenue en prenant garde de ne pas se faire traverser par les passants. Il comprit à quel point il avait raison quand il vit des monstres surgir de partout sur l'avenue : un chien se transformait en une créature cauchemardesque, un nain en céramique devint un géant horrible... ils étaient des centaines plus monstrueux les uns que les autres à surgir de tous les coins et à passer à travers les piétons. Il savait qu'ils étaient à sa recherche, et que la manœuvre visait à lui faire perdre son sang-froid et commettre un faux-pas. Bernaby, concentré, ne fit aucune erreur. Il tenait son laser dans la poche de son imperméable, pressa la double gâchette, et se matérialisa juste avant qu'un monstre ne lui passât au travers.

Il ne voyait plus les créatures qui le traquaient, mais il était certain que ceux-ci ne connaissaient pas son visage, et il pensait que cette stratégie était la meilleure pour ne pas être repéré. Il bouscula volontairement quelqu'un afin de parfaire son déguisement, avant de rentrer dans un luxueux salon de thé rempli de riches touristes.

Le stratagème du major aurait pu fonctionner s'il n'avait pas sous-estimé l'intelligence de Peter, qui n'attendait pas une réaction de panique de sa part afin de le confondre dans la foule. En réalité, c'est aux ombres que s'intéressait Peter. Si l'homme pouvait contrôler ses réactions, il ne pouvait pas contrôler son ombre. Devant tant de monstres dans la quatrième zone, Peter espérait justement que le soldat se matérialiserait.

Le soleil brillait déjà, balayant d'une intense clarté les trottoirs de l'avenue, projetant à terre les ombres de chaque passant tridimensionnel. Et si Peter avait demandé aux Gorcks de foncer dans le tas, c'était pour observer l'apparition soudaine d'une ombre, celle de Bernaby. Au moment où celui-ci se matérialisa, son ombre surgit comme par magie, et Peter le repéra, habillé d'un imperméable noir, et il le vit rentrer dans le salon de thé.

Il lui fallait maintenant l'éliminer, et ça, il voulait le faire hors de la quatrième dimension pour ne pas y mêler les Gorcks.

Peter portait encore son uniforme du SWAT. Il passa la vitrine d'un magasin, dématérialisa un très coûteux manteau, et, se matérialisant, partit rejoindre son adversaire dans le salon de thé. Il nota que ce salon se trouvait à l'angle d'une rue qui portait le nom d'un homme qui s'était lui aussi battu en son temps contre la différence, un Américain, comme lui, Abraham Lincoln.

Peter n'avait jamais vu un lieu pareil, il ne fréquentait pas ce genre d'endroit, il se dit que seule la France offrait un tel raffinement, discret, élégant, majestueux. Il tourna la tête partout à la recherche de l'homme à l'imperméable noir, mais l'endroit était vaste, sur plusieurs étages, avec des salons particuliers.

Peter eut soudain peur de ne pas le retrouver.

– Bonjour monsieur, lui dit une ravissante hôtesse, avant de reprendre en anglais : désirez-vous prendre un petit déjeuner ?

– Euh, balbutia-t-il, mais comment savez...

– ... comment je sais que vous êtes américain ?...

Il hocha la tête.

– Cela reste entre nous, dit-elle.

Elle avait adopté le ton de la confiance, teinté d'un soupçon de reproche.

– Il n'y a qu'un Américain pour s'habiller avec un manteau en cachemire et des bottes... euh... comme les vôtres... Et avec une montre Mickey !... Tiens, vous êtes encore en décalage horaire, vous arrivez de l'aéroport ?

– En quelque sorte, répondit Peter.

Il comprit que cette femme était exactement la personne qu'il lui fallait pour retrouver l'homme.

Il lut le nom inscrit sur son badge.

– Violette... vous pouvez vraiment m'aider. J'ai...euh... rendez-vous avec un compatriote pour affaires, mais je ne l'ai jamais vu, alors...

– Comment est-il ?

– Euh, grand, avec un imperméable noir, et...

– ... et des bottes comme les vôtres ?

– Absolument !

– Il est au bar, là-bas. Je vous laisse y aller. Bonne journée, monsieur ! ajouta Violette avant d'aller à la rencontre d'un couple qui venait d'entrer.

Peter se dirigea vers le bar. Plusieurs personnes y étaient assises, sirotant les cafés noirs et serrés dont les Parisiens raffolaient. Aucun imperméable noir. Peter crut que l'homme était déjà reparti lorsqu'il remarqua le détail ressassé par l'hôtesse ; il vit un homme en complet gris assis dans le coin, sirotant un verre, et qui portait une paire de bottes. Peter allait discrètement vers lui quand le barman l'apostropha :

– Bonjour monsieur, what would you like to drink ?

En entendant parler sa langue, l'homme aux bottes leva la tête et vit Peter. Leurs regards se croisèrent, et chacun sut à qui il avait affaire. Dès lors, tout se passa rapidement : les deux mirent la main à leur laser, et se matérialisèrent sous les yeux stupéfaits du barman et de quelques clients.

Le major regarda autour de lui pour s'assurer que Peter était seul, et

que les Gorcks n'étaient pas là.

– Tu as laissé tes monstres dehors ? demanda le major. Évidemment, c'est interdit aux animaux ici...

Une grimace se dessina sur le visage de Peter, touché par de telles paroles.

– Mais c'est qu'il y tient à ses petites bestioles ! se moqua Bernaby.

Peter ne répondit rien. Les deux hommes restaient face à face, les yeux dans les yeux, s'éloignant du bar en marchant à travers les tables et les clients. Un large poteau en béton les fit se perdre du regard un court instant, pour se retrouver encore face à face, mais brandissant leur laser et leur pistolet dans chaque main.

– Rapide avec ça, fit mine d'admirer le major. Ça promet... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Le cadre te convient-il ?...

Peter restait silencieux, concentrant son attention sur l'homme tout en s'inquiétant de savoir si, le moment venu, il serait capable de lui tirer dessus. Il doutait. Pourtant, il l'avait pris en chasse. Il hésitait de nouveau. Il était seul à présent, et il devait le tuer. Ou peut-être arriverait-il à le désarmer, mais comment ?...

Le major n'avait pas ses états d'âme, au contraire, il ne pensait qu'à éliminer l'ennemi qu'il avait enfin face à lui. Il sentit l'incertitude de Peter. Un second poteau se trouva de nouveau entre les deux ennemis, et celui-ci à peine dépassé, le major se mit à tirer. Mais Peter, sur ses gardes, avait plongé entre les tables dès qu'il avait perdu de vue Bernaby. Il était caché par les clients, et en profita pour ramper vers son laser qu'il avait laissé échapper en tombant. Il tendit la main pour le ramasser et se mit à découvert entre deux tables. Le major le repéra immédiatement et le visa, Peter était perdu, quand soudain, Gritch et une dizaine de Gorcks firent irruption dans le salon de thé, pour détourner l'attention du soldat.

Les voyant, Bernaby changea de cible et pointa son arme sur eux sans hésiter. Peter eut un décliné : les Gorcks se sacrifiaient pour lui, et il ne pouvait les laisser faire.

– Non ! cria Peter.

Il se releva d'un bond en tirant sur l'homme qui menaçait son peuple, mais Bernaby évita les balles de justesse en sautant de côté, et, répliquant, alla s'abriter derrière le poteau. Peter ne se souciait plus des balles, et le major en fut presque paniqué. Il regarda derrière lui à la recherche d'une possible retraite. Il courut et plongea à travers la vitrine qui donnait sur la rue transversale.

L'arme de Peter était déchargée, il continuait de presser la détente dans le vide. Il avait manqué l'homme de peu. Le cliquetis du pistolet le réveilla, perdu dans sa rage qui l'avait aveuglé. Il se tourna vers les Gorcks et vit qu'ils étaient tristes.

– Ce n'est pas un jeu, dirent-ils dans un même élan, le visage sombre.

– Non, répondit Peter. Je vous avais dit de rester dehors.

– Ce n'est pas un jeu, répétèrent-ils.

– Ça l'est dans l'autre monde, dit Peter en ramassant son laser... il faut que je le rattrape...

Peter sortit du salon en courant. Les Gorcks restèrent sur place un moment, observant les clients qui continuaient à boire et à manger, sans se douter qu'ils avaient été les témoins aveugles d'une fusillade. Ils virent d'appétissantes pâtisseries sur le plateau d'une serveuse. Leurs yeux dégoulinèrent d'envie, et ils oublièrent qu'ils étaient tristes.

À l'extérieur, le major, voyant un jeune homme laissant sa voiture de sport aux bons soins d'un voiturier, avait dématérialisé le véhicule, et était parti au volant de ce bolide sur les chapeaux de roue.

Peter avait juste vu la fumée des pneus. Il n'osa pas matérialiser la voiture pour l'immobiliser, elle risquait de blesser beaucoup de monde. Le temps de recharger son pistolet, la voiture était déjà loin.

La voix de Peter retentit dans la tête des Gorcks qui salivaient toujours : il avait besoin d'aide. Ils sortirent des lieux en un éclair et se mirent à la poursuite de Bernaby dans sa voiture, en sautant sur les toits.

Peter n'avait plus son surf à proximité, il manquait de temps. Il vit un motard mettre le contact de sa machine, et avant qu'il ne l'enfourche, Peter la dématérialisa et monta dessus, fonçant dans le trafic à la suite de major.

Il coïna son laser et son arme dans sa ceinture, pour ne pas risquer de les perdre. La voiture était déjà loin, en bas de l'avenue, mais les Gorcks ne la perdaient pas de vue, et transmettaient à Peter sa position.

Bernaby ne perdait pas une seconde, il écrasait l'accélérateur, voulant semer l'homme qui avait foncé sur lui sans craindre ses balles. À l'armée, on lui avait appris à se battre sans avoir peur, mais on ne lui avait pas appris à se suicider. Il était troublé par cet homme. Il avait d'abord senti comme une hésitation chez lui, un désir de ne pas se battre. Il l'avait même eu à sa merci... puis les choses étaient entrées, et tout avait basculé, un cri, et l'homme s'était métamorphosé...

Ses pensées et ses doutes ne ralentissaient pas le major. Il eut à nouveau le sentiment d'être suivi, mais ne vit rien d'anormal. Il jeta un coup d'œil à son rétroviseur central et vit la tête d'un motard sans casque dépasser des toits des voitures derrière lui.

Son ennemi fonçait droit sur lui. Bernaby se dit qu'à moto, l'homme ne pourrait pas se servir convenablement de ses armes. Il arriva sur une grande place dominée par un obélisque, prit à droite, s'enfonça dans un tunnel sur sa gauche, et accéléra.

Peter n'avait jamais mis les pieds à Paris, et pourtant, il connaissait par cœur sa topographie, grâce au célèbre jeu vidéo Paris Racing dans lequel il excellait. Il n'allait pas tarder à longer la Seine, au bout du tunnel. Il demanda aux Gorcks de se rendre sur place, et de lui transmettre leurs points de vue.

Aussitôt demandées, les images lui parvinrent. Il vit la longue route droite qui ne tarderait pas à s'ouvrir sur son passage, et accéléra dans le virage du tunnel, se rapprochant de plusieurs mètres de la voiture. Mais celle-ci avait des capacités que la moto n'avait évidemment pas, et Peter n'arrivait pas à la rattraper.

Il vit un bras sortir de la fenêtre : le major tendait la main armée du laser et tira. Peter n'eut pas besoin d'éviter le rayon qui toucha une voiture devant lui. Bernaby cherchait à dématérialiser les véhicules sur le passage de la moto afin de provoquer une collision. Peter regarda le compteur de sa moto : 195 kilomètres/heure, et comprit qu'il ne réchapperait à aucun choc à une telle vitesse. Il évita la voiture mais perdit de la distance. Il slalomait entre les voitures que l'ennemi dématérialisait, une, puis deux, puis trois autres, les évitant d'un cheveu. Il dut diminuer sa vitesse de moitié et réussit à contrôler les dérapages de son engin. La disparition soudaine de ces véhicules aux yeux des usagers de la route fit son effet, causant un carambolage dans leur sillage. Les conducteurs des voitures dématérialisées entendirent le bruit des tôles froissées, et accélèrent pour ne pas se faire emboutir par l'arrière.

Cette accélération permit à Peter de regagner quelques mètres. Mais, un peu plus loin, à un feu rouge, les chauffeurs perdirent le contrôle en freinant brusquement. Deux des voitures immatérielles se heurtèrent, permettant à Peter de se faufiler. Il se retrouva derrière la dernière qu'il se décida à re-matérialiser, pour pouvoir passer à travers. Peter avait échappé à la mort de justesse, mais l'ennemi s'éloignait.

En outre, Peter pensa aux gens passés dans la quatrième dimension. Il ne pouvait les laisser errer ainsi dans le monde de son peuple, et compromettre l'existence des Gorcks. Il contacta les siens. Un Gorck, Wplip, apparut à ses côtés, lui demanda la règle du nouveau jeu. Peter lui confia son laser, lui demandant de rapatrier tous ces gens chez eux, en prenant soin de ne pas se tromper.

Et Peter repartit en chasse, sans laser.

Les images qu'il recevait lui montraient que l'ennemi, au bout des quais de la Seine, avait tourné sur la gauche. Le major cherchait à revenir aux Jardins des Tuileries, il retournait vers Gorck Ville, sûrement afin de reprendre les couloirs de téléportation, et disparaître pour de bon quelque part sur la planète.

Il fallait absolument l'arrêter.

Bernaby avait réussi à se débarrasser de son poursuivant, ne sachant cependant pas s'il avait péri dans son piège, et ne voulant pas le savoir. Il ne pensait qu'à continuer, sans ralentir, et regagner la ville des Gorcks afin de disparaître dans un endroit perdu du monde, pour se reposer et réfléchir à son avenir. Mais où aller ? Il connaissait les plans du général Libits et savait juste qu'il lui faudrait éviter l'Afrique... La terre était vaste, il trouverait bien un endroit tranquille pour se cacher.

Avec le temps, il pourrait recruter des gens comme lui... Alors qu'il échafaudait déjà des plans d'avenir, Bernaby s'engagea dans la rue de Rivoli, ne tardant pas à reconnaître les lieux où il était arrivé : les jardins sur sa gauche. Dans cette circulation à sens unique, il remarqua un engin en sens inverse, arrivant droit sur lui. C'était la moto. Bernaby appuya sur l'accélérateur, décidé à en finir une fois pour toutes. Les deux véhicules fonçaient l'un sur l'autre.

Le choc était inéluctable.

Pour Peter, la scène semblait se dérouler au ralenti, et les secondes interminables s'étiraient de plus en plus lentement. Il misait sa vie sur un coup de bluff. Il n'avait plus de laser et son idée consistait à faire croire à son ennemi qu'il n'était plus dans la quatrième dimension, pour le forcer à changer lui-même. Pour ce faire, il faisait semblant d'éviter les voitures qui arrivaient sur lui à contre sens, et prenant garde à ne pas regarder son ennemi qu'il n'était pas censé voir.

Il espérait que l'envie de tuer chez l'homme serait la plus forte et qu'il se matérialiserait. Une voiture changea de file devant Peter l'obligeant à prétendre l'éviter, avant de reprendre sa place entre les deux files.

La supercherie fut finement exécutée. Bernaby était certain que la moto était dans le monde des hommes. La voiture qui avait déboîté provoqua un concerto de klaxons qui accrut le réalisme nécessaire à la mise en scène de Peter.

Le major cependant hésitait. Il pouvait retourner à Gorck Ville et laisser l'homme le chercher dans l'autre monde, et disparaître comme il l'avait prévu, se débarrassant ainsi de cet ennemi qui lui avait causé tant d'échecs... Mais, l'homme était un militaire. La solution définitive prévalait, il ne fallait pas laisser d'ennemi derrière soi. Bernaby décida d'utiliser son laser.

Son ennemi allait mourir.

L'instant de vérité était proche. Peter pouvait soit se suicider inutilement, soit passer au travers de la voiture fonçant sur lui.

Le major visait Peter de sa main gauche depuis la fenêtre de sa voiture, mais il eut soudain peur de le rater en utilisant sa mauvaise main. Il opta pour l'auto-matérialisation. Il sourit en appuyant sur la double gâchette, imaginant à l'avance la tête de son ennemi le voyant surgir de nulle part avant de mourir. Son sourire s'effaça en voyant Peter disparaître. Bernaby, comprenant son erreur, fut paralysé de stupeur, perdit sa vigilance... la voiture de sport heurta de plein fouet un camion dans un grand fracas, et s'envola dans les airs sous la violence du choc. Peter regardait la scène dans son rétroviseur, il entendit l'horrible bruit, et ferma les yeux.

Quelques Parisiens virent la voiture de sport apparaître, criant devant l'effroyable collision, avant de la voir disparaître aussi soudainement qu'elle était apparue. Dans un ultime réflexe, Bernaby s'était de nouveau

dématérialisé, mais il était déjà trop tard, la voiture continuait ses tonneaux, sa tôle déchirée et son pare-brise en éclats. Elle retomba le toit sur l'asphalte, écrasant son conducteur. Le réservoir prit feu, la voiture explosa, Bernaby était mort...

Les flammes continuaient de consumer l'épave que Peter était déjà de retour à Gorck Ville Paris. Il appela Wplip pour récupérer son laser. Le Gorck avait rapatrié tous les Parisiens dans l'autre monde, excepté deux voitures dont le rapatriement était impossible, le carambolage ayant créé un énorme embouteillage au milieu duquel étaient ces voitures.

Dans le hall d'embarquement, les Gorcks parisiens se réunirent tous autour de Peter, et il leur demanda de s'occuper de donner une sépulture décente au soldat. Il leur fit ses adieux, leur promettant de revenir bientôt les voir.

C'était une promesse qu'il avait envie de tenir.

Peter emprunta plusieurs tunnels et se retrouva dans le hall de l'aéroport de Gorck City New York. Les choses avaient bien changé depuis son départ. Il vit des soldats courir dans tous les sens, portant les Gorcks endormis pour les déposer dans des hélicoptères stationnés à l'intérieur du vaisseau, prêts à décoller. Une voix criait dans un haut-parleur :

– 217 secondes avant impact, 216...

Peter ne comprenait pas ce compte à rebours. Il ne comprenait rien. Il crut que l'ennemi était revenu lorsqu'il aperçut Shirley, portant elle aussi un Gorck et courant vers un des hélicoptères. Il l'apostropha :

– Shirley !

Elle ne l'entendit pas avec le bruit des pales, mais, plus proches de lui, Earvin et le Président l'entendirent.

– Peter ! s'exclama Earvin.

– C'est donc lui ? demanda le Président.

– Oh oui, c'est mon petit frère, fit Earvin en courant vers Peter. Peter ! Dieu soit loué, où étais-tu passé ? Nous étions...

– ... Earvin ?! dit Peter, plus étonné que réjoui de revoir son frère. Qu'est-ce que c'est que tout ça ?! Qui sont ces gens ?!...

– Peter, voyons, c'est le Président...

– Et comment êtes-vous rentré ?

– Grâce à ça, répondit Earvin en montrant son laser miniaturisé.

– Et que fiche-t-il ici ? demanda Peter en pointant le Président.

– Il est venu nous...

– ... nous envahir ?!

– Il est venu nous aider, Peter.

– Je n'ai pas besoin de son aide !

Le poids de la journée commençait à peser sur les jeunes épaules de Peter. Il avait passé son temps à se battre pour protéger les Gorcks. La

tâche de Gardien du Temple lui semblait sa seule responsabilité, et il voyait là une ingérence dans ce qu'il devait être en mesure de régler seul. Il oubliait pourtant que, jusqu'à présent, il n'avait jamais agi seul. En son for intérieur, il reprochait aussi au Président d'avoir pu laisser tant de militaires se fourvoyer. Comment une armée avait pu ainsi se lever au cœur même des Etats-Unis ? Tant d'hommes, tant de matériel, utilisés à mauvais escient... Peter en voulait à son pays.

– Jeune homme, je crois que vous pouvez utiliser toute l'aide qui vous sera offerte, lui dit calmement le Président, avec un visage rempli de mansuétude.

– Je ne...

– Peter...

C'était la voix de Shirley. Il sentit sa main sur son épaule.

– Il a raison, Peter. Nous avons besoin d'aide. Et puis, nous n'avons guère le temps de parler. Il y a un missile qui se dirige droit sur le vaisseau...

– Mais accepter leur aide à quel prix, Shirley ?... Nous le paierons cher, ensuite. Mon peuple en paiera les conséquences ! Je ne peux laisser le gouvernement américain s'immiscer ainsi dans la vie des miens. Quant au missile, je m'en charge. Il suffit de passer dans l'autre monde, nul besoin d'abandonner le vaisseau...

– Le missile continuerait sa route pour aller s'écraser sur le sol, dit Earvin... il créerait un cratère sur la terre ou le béton, et provoquerait des effondrements de bâtiments, de maisons... Des villes sont menacées, Peter...

– Je n'en ai rien à fiche de leurs villes, grinça Peter.

– Pas moi, monsieur Brinks ! dit fermement le Président.

– Tu n'as pas le droit de dire de telles choses, Peter, ajouta Shirley.

– Ce sont des innocents qui risquent de mourir, Peter, pas des soldats !

– Je n'aurais pas cru ça de vous, Peter, s'offusqua le Capitaine Basley qui se joignait à eux.

– Ce ne sont pas eux qui ont fabriqué ce missile que je sache ! dit Peter en montrant les Gorcks, avant de se tourner vers le Président. Ce n'est pas juste qu'ils perdent leur vaisseau – leur ville, à cause de vos armes de destruction !

– Ces armes de destruction, comme vous dites, existent pour votre protection, pour défendre votre pays ! s'énerva le Président.

– Alors pourquoi ce missile nous a-t-il pris pour cible ?

– 170 secondes avant impact... 169... annonça la voix.

– Monsieur le Président, nous devons y aller, vint dire le chef des Forces Spéciales, l'invitant à prendre place dans l'hélicoptère présidentiel.

– Sont-ils tous à bord, colonel ?

– Oui, monsieur le Président.

– Alors, nous pouvons y aller. Monsieur Brinks, nous reprendrons cette conversation plus tard, fit le Président.

Il se dirigea vers l'appareil, escorté par le lieutenant-colonel.

– Je reste, dit calmement Peter.

Le Président s'arrêta et fit demi-tour.

– Tu ne peux pas faire ça, Peter ! cria Earvin. Tu vas mourir !

– Peter... sois raisonnable, tenta de le convaincre Shirley, ce n'est pas en restant que tu...

– Et que comptez-vous faire au juste ? demanda le capitaine Basley.

– Je vais le déplacer.

– Quoi ?...

– Pardon, jeune homme ?...

– C'est impossible, soupira Shirley.

– Même si vous y arrivez, dit Basley, le missile va vous coller aux basques, mon vieux ! Jusqu'à ce qu'il atteigne sa cible ! Il faut venir avec nous... ce n'est que du matériel, après tout...

– Et si vous évitez celui-ci, qui vous dit qu'ils ne vous en enverront pas un autre ? demanda le Président.

– Pas si la cible disparaît, dit Peter, mystérieux.

– Je ne vous suis pas, jeune homme...

– C'est pourtant simple : s'ils ont envoyé un missile, c'est qu'ils nous ont repérés sur leurs écrans radar, d'accord ? Eh bien, il nous suffit de disparaître tous en même temps de leurs écrans pour leur faire croire que le missile nous a détruits...

– Mais... et le missile ?

– Il disparaît avec nous, au moment de l'impact... enfin, juste avant l'impact... et après, je me charge de lui...

– Je ne vous suis toujours pas, jeune homme...

– Faites-moi confiance, monsieur

– Très bien. On m'a dit tout ce que vous aviez fait, et je suppose que vous avez les capacités de faire des choses qui me dépassent.

Le Président partit vers les hélicoptères.

– Earvin, dit Peter en se dirigeant vers la cabine de pilotage, monte avec eux et occupe-toi des transferts, je me charge du reste.

– J'espère que tu sais ce que tu fais, Peter, fit Earvin en suivant le Président.

– Très bien, assez parlé, on y va, conclut le capitaine Basley en invitant Shirley à le suivre vers les appareils.

– Je reste ! annonça Shirley en se dirigeant, vers la cabine.

– Et zut, soupira le capitaine en lui emboîtant le pas. Mais si l'autre rate son coup, moi, je le raterai pas...

Les hélicoptères des Forces Spéciales décollèrent, et la voix continuait d'annoncer le terrible décompte :

– 62 secondes avant impact... 61...

Earvin matérialisa les engins un à un, puis finit par matérialiser l'appareil présidentiel où il se trouvait.

Le vaisseau Gorck disparut.

Peter se mit aux commandes du navire, tentant de se concentrer au maximum pour le faire avancer. Shirley et le capitaine Basley arrivèrent dans son dos.

– Vous pensez... commença le capitaine.

Il fut immédiatement interrompu par un geste de Shirley, lui signifiant qu'il devait laisser Peter se concentrer, et ne pas poser ses sempiternelles questions. Le capitaine se tut à contre cœur.

De longues secondes s'égrenèrent sans que rien ne se passât. Shirley et Basley se regardèrent, commençant à s'inquiéter, mais ils n'osaient pas déranger Peter.

Le capitaine donnait de furtifs coups d'œil à sa montre, grimaçant en voyant le moment fatal de l'impact approcher à vive allure. Il regarda au travers des parois, comme il savait le faire depuis peu, et crut discerner une lumière au loin dans le ciel noir, grandissant, s'approchant... il attira l'attention de Shirley qui regarda à son tour. Le missile serait sur eux dans quelques secondes. Mais ils n'osèrent toujours pas déranger Peter.

Pour piloter l'engin, Peter avait contacté son ami Gritch, le Gorck parisien, et lui avait demandé de l'aide pour piloter le vaisseau New York. Gritch s'était étonné en disant à Peter qu'en tant qu'humain, il n'y arriverait pas car il eût fallu apprendre la langue Gorck. Peter ne se démonta pourtant pas. Les bases de la langue suffiraient, pour accélérer, monter, descendre, et changer de cap. Ainsi, il eut le temps d'assimiler *zwinzz* (gauche), *zwaszz* (droite), *bunwk* (haut) et *banwk* (droite), ainsi qu'une vingtaine d'autres mots qui, associés les uns aux autres, pouvaient l'aider à piloter le navire, sans trop d'acrobaties, ni de passage en vitesse-lumière – pour lesquelles une parfaite connaissance du Gorck, de sa grammaire, de ses déclinaisons complexes, était nécessaire.

Peter ouvrit enfin les yeux en souriant :

– Accrochez-vous ! On décolle !

À l'extérieur du vaisseau, les hélicoptères, qui étaient sortis du vaste navire en changeant d'état, avaient nettement abaissé leur altitude excepté celui du Président. Earvin dématérialisa de nouveau l'hélicoptère présidentiel, afin d'être en mesure de voir le vaisseau Gorck et le missile, et de les matérialiser au moment voulu.

– Il ne va pas y arriver, se lamentait le Président. Je n'aurais jamais dû le laisser faire.

– Il arrive toujours à faire ce qu'il veut, monsieur le Président, croyez-moi.

– Missile en vue, annonça le pilote. Contact visuel à deux heures.

Earvin tendit son bras en direction du vaisseau, braquant son laser, prêt à le faire passer dans l'autre monde. Il voyait le missile, mais le vaisseau ne bougeait pas du tout.

– C'est fichu, il n'y arrivera pas...

– Si, il y arrivera... il faut qu'il y arrive...

Le missile continuait sa course, touchant presque au but. Soudain, le vaisseau bougea.

– Vas-y, Peter ! Vas-y !

"Sept secondes avant impact..."

– C'est trop tard, fit le Président.

Mais comme pour le contredire, le vaisseau effectua plusieurs sauts rapides d'une cinquantaine de mètres chacun, allant de gauche à droite, et de haut en bas, à la manière de dire que Peter était prêt. Earvin comprit le message, et matérialisa aussitôt le vaisseau. Le missile venait de perdre sa cible, et se mit à la recherche d'une nouvelle.

Il changea de cap vers l'hélicoptère présidentiel.

– Il fonce droit sur nous, monsieur le Président, dit le pilote avec une voix angoissée.

– Qu'attendez-vous pour tirer, Brinks ? s'impatienta le Président.

– Viens mon bébé, approche, disait Earvin en ajustant son tir.

– Tirez, Bon Dieu ! Tirez donc ! disait le Président en murmurant.

Il serrait les dents, de peur de hurler et de perturber le tireur.

– Bye bye, finit par dire Earvin.

Il pressa la gâchette et le rayon rata le missile.

– Non, ce n'est pas vrai !

– Tirez encore ! hurla cette fois le Président.

"Deux secondes avant impact..."

Earvin visa de nouveau et fit feu, matérialisant avec succès l'engin de mort qui traversa sans dommages la carlingue de l'hélicoptère ainsi que son prestigieux occupant. Le missile, toujours à la recherche d'une cible, fit demi-tour, se dirigeant vers le vaisseau, qui s'ébranla, passant en un éclair de l'arrêt total à plus de sept cents mètres seconde.

– Fais-le péter loin d'ici, mon Peter, cria Earvin à son frère. Tu es le meilleur ! Tu m'entends ? On est les Brinks !

Earvin se tourna vers le Président dont le visage était blême.

– Je vous l'avais bien dit, non ?... Monsieur ? Ça ne va pas ?

Le Président ne dit pas un mot. Earvin haussa les épaules, et matérialisa l'hélicoptère afin de ne pas être détecté par les radars ennemis.

Au même moment, au centre de commandes de la base de Northern Springs, l'opérateur radar vit les petits points lumineux disparaître de l'écran, et alla immédiatement signaler la bonne nouvelle au colonel Libits.

- Objectif éliminé, mon colonel !
- Bon débarras, se contenta de répondre le colonel.

Il reprit ce à quoi il était occupé depuis qu'il avait pris le pouvoir, admirant d'un œil brillant les simulations d'attaques nucléaires sur le grand écran. Comme au cinéma, il appréciait le spectacle de victimes potentielles qui se comptaient par milliards. L'Afrique n'était qu'un début, lui avait plus d'ambition que son père. La nouvelle race serait pure et sans aucune tache, il fallait éliminer toutes les différences.

Son père semblait presque un enfant de chœur devant les si larges desseins du fils, qui mettait loin derrière tous les génocides de la sombre histoire de l'humanité. Une nouvelle terre devait naître des cendres de l'ancienne. Il n'aurait aucune faiblesse, son père avait raison sur ce point. Aucun sentiment inutile, surtout pour ces extraterrestres dont son père avait voulu l'encombrer. Il avait la vie éternelle, il avait la clé du monde parallèle, il effacerait l'un pour tout reconstruire dans l'autre. Il choisirait des hommes et des femmes dignes de ce nom pour constituer son peuple. Il serait leur patriarche, il régnerait comme un père.

Junior était mort. Et tous ceux qui avaient connu ce nom insupportable devaient mourir avec lui. Toute son armée devait mourir, une fois son plan mis en route. Mais, pour le moment, il avait besoin d'eux pour la nouvelle étape : effacer les continents inutiles et leurs populations, faire connaître son nom en Amérique, lui le Sauveur, cette Amérique qu'il épargnerait le temps de choisir les fondateurs de son peuple. Peut-être garderait-il le major Malville, elle était de la même pierre, mais il s'en méfiait. De toute façon, il avait besoin d'elle. Elle s'occupait d'interroger Stanton, l'homme responsable du retard de ses merveilleux plans...

Il y avait dans les silos du complexe de Northern Springs, sept missiles nucléaires stratégiques, conçus pour porter le feu nucléaire n'importe où sur la planète. Il y en avait un pour la Chine, un pour le reste de l'Asie, un pour l'Europe, un pour l'Océanie, un pour l'Amérique du Sud, un pour l'Afrique, et un pour le Groenland... Sept missiles, et le colonel était privé de quatre d'entre eux qui n'avaient pu être dotés d'un disque à temps, ce qui le forçait à refaire ses calculs immédiats.

Il épargnerait le Groenland et l'Amérique du Sud pour le moment. Les pays des autres continents, en cas d'attaque, seraient en mesure de répliquer. Il ne possédait que trois missiles en état et invisibles. L'ordinateur étudiait les probabilités. Le colonel s'impatientait. Les résultats s'affichèrent. Les missiles atteindraient une efficacité maximale avec les cibles suivantes : la Sicile (pour l'Europe et l'Afrique), la Thaïlande (pour l'Océanie et la Chine), et Ankara (pour l'Asie mineure).

- Impacts synchronisés, mon colonel, hurla un opérateur.
- Heure d'impact ? demanda le colonel.
- Six heures dix-sept, heure de New York, mon colonel.

- Évaluation du temps de riposte ?
- Sept minutes, mon colonel.
- Nous leur donnerons deux minutes pour avoir le temps de se sentir mourir, dit le colonel.

Il mit la télécommande que Malville avait reprise à l'incompétent Wayne Martin, dans sa poche et reprit :

- Messieurs, nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère... Démarrez la mise à feu !

Ses hommes étaient tous penchés sur les consoles de tirs.

Une alarme résonna dans les couloirs du complexe.

Le major Malville, en plein travail de torture sur Willy, l'abandonna pour aller voir ce qui se passait, en lui promettant de revenir vite. Willy se relâcha et perdit connaissance. Le major se dirigea vers la salle de commandes.

- C'est bon ? demanda-t-elle au colonel en entrant.

- C'est parti ! répondit-il.

Il montra la carte du monde comme il serait dans quelques petites heures et annonça :

- Le monde est à nous...

- Mais... les disques ? On n'a plus besoin de les installer ?

- Pas pour le moment. Il faut savoir s'adapter. Je veux que tu restes là... J'ai besoin de repos, tu me préviendras quand ce sera l'heure de les passer de l'autre côté.

- Compris, mon colonel !

Libits partit vers une petite chambre réservée au commandant en chef de la base, rêvant de ce qu'il ferait quand le monde serait à lui.

Les ouvertures des silos de lancement des missiles nucléaires se mirent en branle, et les trois engins de mort se propulsèrent dans le ciel, partant vers leurs objectifs respectifs.

Les habitants de quelques villes du nord-est newyorkais regardaient le ciel, la bouche et les yeux grand ouverts, voyant passer sans y croire un énorme vaisseau spatial au-dessus de leurs têtes, suivi dans son sillage par un missile. Le vaisseau les étonnait déjà par sa seule présence, mais, le plus étonnant était sans doute son comportement, ses étranges soubresauts, et le missile derrière qui en faisait tout autant...

La langue Gorck, comme tous les langages humains, avait des subtilités que Peter ne pouvait maîtriser en si peu de temps, ce qui rendait le pilotage malaisé. S'il avait eu une manette de jeu entre les mains, nul doute qu'il eût piloté l'engin avec une grande facilité, mais manœuvrer à l'aide de la pensée s'avérait une autre paire de manches pour Peter. Tout se passait dans sa tête, il devait se concentrer, il voyait le vaisseau dans son ensemble, il voyait le missile, il voyait tout à la fois.

Et Peter se débrouillait. Il arrivait à garder une distance de sécurité entre le vaisseau et le missile, suffisante pour que l'engin de mort ne cherchât pas une autre cible et qu'il ne l'atteignît pas.

En vérité, les manœuvres fantaisistes du navire n'étaient pas seulement dues à la trop jeune expérience de pilote de Peter, mais aussi, et surtout, à son caractère de jeune chien fou, très heureux d'avoir un nouveau jouet entre les mains. C'était au grand dam du capitaine Basley, qui regrettait d'avoir choisi de rester à bord. Le capitaine du SWAT en priait même le ciel pour que ces secousses s'arrêtassent. En outre, la vision à travers les parois et le plancher de l'appareil Gorck n'arrangeait pas le sentiment de malaise. À chaque embardée, Basley voyait les lumières au sol bouger dans tous les sens, comme s'il était dans une boîte de nuit volante.

Shirley ne se sentait pas mieux que le capitaine, mais elle essayait d'aider Peter à garder le cap, en lui criant des "à gauche" et "à droite" à tue-tête.

Au bout de quelques kilomètres, Peter finit par avoir un semblant de réel contrôle sur le vaisseau, et diminua les secousses intempestives. Il avait saisi, grâce à Gritch, quelques subtilités d'idiomes Gorck, ce qui lui permettait de prendre des virages sans à-coups inutiles.

Peter pilotait relativement bien, et il put imprimer au vaisseau le cap qu'il désirait, le dirigeant vers les côtes, vers l'océan.

Arrivé à une bonne distance au large au-dessus des eaux, Peter plongea après une brusque secousse, vers les vagues noires de l'Atlantique, réduisant de beaucoup sa vitesse, afin que le missile ne fût plus qu'à quelques mètres derrière. Le vaisseau allait percuter la surface de l'eau, mais Peter, dans une pensée ultime, redressa soudain le nez de l'appareil. Le missile ne put changer de cap aussi soudainement, et heurta la surface en explosant dans de bouillonnants remous.

L'onde de choc vint secouer le vaisseau tout proche, sans l'empêcher toutefois de continuer son ascension.

– Et voilà le travail ! se félicita Peter, ouvrant enfin la bouche en se retournant vers Shirley.

– Regarde donc devant toi, Peter ! répondit Shirley soulagée, mais pas encore rassurée.

– Et maintenant, c'est quoi le programme ? demanda le capitaine.

– On récupère tout le monde, et on s'occupe de l'ennemi...

À la base ennemie, Willy reprit enfin connaissance, sans savoir combien de temps il était resté inconscient. Il ouvrit les yeux, enflés par les coups du major Malville et regarda autour de lui, cherchant son tortionnaire. Il était seul dans la petite pièce. Il se releva péniblement, chaque geste lui soutirant une grimace de douleur, ravalant tout hurlement de peur que la femme ne l'entendît et ne revînt. Il sentit que ses doigts étaient fracturés à plusieurs phalanges, le major ayant pris un

plaisir sadique à les lui briser un par un. Le visage de cette femme jouissant sous ses cris provoquait plus d'horreur que la douleur physique ; c'était comme regarder, hypnotisé, un serpent dans les yeux, et en oublier son venin coulant dans les veines.

Willy frissonna en y repensant. Il se rappela le moment où il faillit craquer, voulant à tout prix interrompre ses souffrances, sur le point de révéler l'endroit où se trouvait le disque manquant. Il porta la main à sa ceinture, et constata avec soulagement que la bouche n'avait pas bougé. Pour le moment, il était urgent de partir de cette pièce avant que la femme ne revînt.

Malville, qui avait fouillé Willy sans trouver de disque, l'avait enfermé à clé, sans se douter qu'il le portait dans sa boucle de ceinture, et qu'il pouvait changer de monde à sa guise. Willy actionna la boucle, et se matérialisa hors de la quatrième dimension. Il vit la porte de la pièce disparaître et jeta un coup d'œil dans les couloirs, en souhaitant qu'il n'y eût pas de soldats dans la quatrième dimension qu'il ne pouvait voir.

Il prit une profonde inspiration, et tenta le tout pour le tout. Il sortit d'un bond de la pièce et se dématérialisa aussitôt dans le couloir, en regardant de nouveau autour de lui, prêt à se re-matérialiser.

Il n'y avait personne, les couloirs étaient déserts. Il soupira, et s'enfonça dans les couloirs à la recherche d'une sortie.

Heureusement pour Willy, son tortionnaire, le major Emmy Malville était toujours dans la salle de contrôle, surveillant sur l'écran la bonne marche des missiles vers leurs cibles, obéissant aux ordres de son supérieur. Il était trois heures du matin, il ne lui restait plus que trois heures et dix-sept minutes à attendre. Elle n'avait pas l'habitude de rester ainsi à ne rien faire, et s'impatiait déjà de voir l'écran lui confirmer que le premier jour de la Nouvelle Amérique fut enfin arrivé.

Elle rêvait de gloire, de cette gloire qui serait associée à son nom et à cette victoire à laquelle elle avait participé. N'était-ce pas grâce à elle ? N'avait-elle pas offert sur un plateau cette victoire à son chef ? Désormais, son nom était lié au sien. Peut-être que leurs noms se lieraient un jour de façon plus formelle, de manière moins militaire... N'y avait-il pas une grande femme derrière chaque grand homme ? Mais elle se mit à penser à la bague : il avait la vie éternelle, lui. Il continuerait un jour l'aventure, sans elle, la remplaçant... Pourtant, aujourd'hui, elle savait qu'il avait besoin d'elle, et elle en était heureuse.

Le colonel Libits eût sans doute été agréablement étonné d'apprendre que Malville était heureuse pour lui, bien qu'un peu jalouse qu'une autre la remplacerait dans l'avenir. Mais quel soulagement il aurait eu de savoir qu'elle ne désirait pas la bague pour elle-même.

Le chef suprême de l'Armée de la Nouvelle Amérique ne pouvait concevoir que l'amour pût attendrir un cœur, aussi improbable que celui

du major Malville. Il ne connaissait pas les paradoxes de l'esprit humain, lui pour qui tout était si simple, lui qui ne pouvait imaginer que de tels sentiments lui fussent dédiés. Il était seul face au monde, face à ce monde qu'il allait créer.

Seul, il échafaudait les plans de l'avenir, où personne, ni son père, ni Malville, ne pouvaient avoir une place. Il resterait toujours cet enfant mal aimé qui ne récupérerait jamais ce qu'on ne lui avait jamais donné. Il se vengeait sans doute. Il effaçait un surnom, il effaçait tout, il recommençait à zéro... Dans quelques heures, il serait le patriarche d'une nouvelle Amérique, la sienne. Les missiles semaient les graines de ses rêves, et rien ne pouvait plus les arrêter. Les consoles de la salle de contrôle étaient protégées par ses troupes, le complexe était imprenable.

Sa destinée suivait son cours.

Il ferma les yeux, oubliant que son père lui avait appris à tout superviser en personne...

Aux abords de ce complexe imprenable, deux hommes des Forces Spéciales équipés de jumelles infra-rouges observaient les bâtiments de Northern Springs.

L'un d'eux la voyait déserte, sans aucun soldat, ni matériel, ni véhicule, tandis que l'autre la voyait remplie d'hommes en uniformes et blouses, de véhicules, et de matériel de toutes sortes.

Ils étaient tous deux munis de transmetteurs radio et vidéo, leur permettant de communiquer immédiatement leur rapport au QG de fortune établi quelques centaines de mètres plus loin.

Le quartier général du Président et des quelque soixante-dix hommes constituant le corps des Forces Spéciales avait été installé après de multiples précautions et détours pour ne pas se faire repérer par l'ennemi.

Les hélicoptères avaient atterri à la suite du vaisseau Gorck dans un grand champ, à la lisière d'une forêt qui les mettait à couvert, deux kilomètres plus au sud de la base. Les soldats avaient transporté les Gorcks encore endormis hors des engins pour les déposer dans un coin du champ, à l'abri d'une éventuelle riposte.

Le Président voulut appeler de nombreux renforts pour mettre cette Armée de la Nouvelle Amérique au pied du mur, mais Peter avait refusé, estimant non sans raison que trop d'humains étaient déjà impliqués dans les affaires de son peuple. Le Président eut beau insister et protester, Peter resta sur ses positions, menaçant de ne pas se servir de son laser pour permettre l'assaut de la base. Shirley était intervenue, réussissant à convaincre le Président qu'il valait sans doute mieux que la nouvelle que l'ennemi possédait les codes de tir détenus par le seul Président ne se répandît ; ce qui risquait fort d'arriver, si trop de monde participait aux combats. Les Forces Spéciales constituaient sa garde personnelle, mais d'autres hommes moins loyaux pourraient ne pas garder un tel secret, si

embarrassant en ces temps de réélection approchant.

Et l'idée des renforts fut abandonnée.

Il y eut une autre dispute au sujet des lasers, le commandant des Forces Spéciales, le lieutenant-colonel Ranigatti, décrétant qu'un laser devait lui être confié, déchaînant une nouvelle fois la colère de Peter qui menaça de le dématérialiser définitivement lui et ses hommes.

Earvin de son côté clamait haut et fort que la quatrième dimension était une affaire familiale, qu'il ne confierait son laser à personne, tout en braquant sur le lieutenant-colonel sa "poignée de porte". Shirley s'était mise de la partie en promettant les pires foudres au pauvre Ranigatti. Et les trois civils furent alors tenus en joue par le gros des Forces Spéciales décidées à ne pas laisser leur chef insulté.

La situation était de nouveau tendue, et elle fut débloquée grâce au capitaine du SWAT qui calma les esprits en expliquant au Président la difficulté qui fut la sienne à passer d'un monde à l'autre, la difficulté de comprendre les spécificités de la quatrième dimension, et qu'un novice en la matière risquerait de faire échouer l'assaut. Il avait vu Peter en action, et assura au président qu'il était le seul à pouvoir éviter les pièges interdimensionnels, et mener l'opération à son terme. "Vous avez sans doute raison, capitaine" avait conclu le Président. Il s'était ensuite tourné vers Peter : "Jeune homme, je vous fais une nouvelle fois confiance. Vous avez le commandement des opérations".

Les Forces Spéciales baissèrent aussitôt leurs armes, obéissant à la lettre aux ordres du Président, Ranigatti se mettant derrière Peter au garde à vous.

Peter partagea les troupes en deux : Zone Prime, pour ceux qui resteraient hors de la quatrième dimension, et Zone Seconde pour les autres. Tous étaient munis d'un gilet pare-balles, d'un fusil silencieux à visée laser, d'une oreillette et d'un micro. Quatre d'entre eux s'équipèrent de minicaméras.

Earvin, ayant la charge de servir de liaison entre les deux équipes, s'installa devant deux écrans avec leurs haut-parleurs intégrés – un dans chaque zone, reliés aux caméras que portaient les hommes dans les deux zones. Il pouvait ainsi suivre les combats dans les deux mondes, et transmettre – en passant systématiquement d'un monde à l'autre, des ordres par la radio aux uns et aux autres.

Le sergent Richard Adamski, l'opérateur radar avait installé son matériel près des écrans d'Earvin. Il balayait le ciel de sa parabole portative, pour repérer un éventuel tir provenant de la base.

Quant au capitaine Basley, très soucieux du détail, il s'était occupé de planter un drapeau américain trouvé dans un hélicoptère, donnant au QG une touche très officielle et solennelle.

Les images des deux hommes partis en éclaireurs, chacun dans une zone, parvinrent au QG. La base apparut sur les deux écrans, et Earvin

écouta leurs rapports. "Zone Prime, activité néant", annonça l'un, "Zone Seconde, soldats par dizaines, environ cent cinquante, armement régulier, neuf hélicoptères..." annonçait l'autre.

– Ça fonctionne, sourit Earvin.

Tout le monde l'entoura.

– Le portail est apparemment métallique, remarqua Peter, nous pouvons passer au travers.

– Tous les hommes sont en Zone Seconde, nota pour sa part Shirley.

– Et les missiles ? s'inquiéta le Président.

– Les puits de lancement sont à droite du bâtiment principal, expliqua Shirley.

– Mais comment pouvez-vous savoir ça ? s'étonna le Président.

– J'ai visité Northern Springs avec mon père, monsieur... il faisait partie de la commission parlementaire antinucléaire...

– Base à éclaireurs, dit Earvin par radio. Examinez la droite du bâtiment principal, merci.

Les soldats s'exécutèrent, et les silos à missiles apparurent : trois d'entre eux étaient ouverts.

– Mon Dieu ! s'angoissa le Président.

Peter lui aussi s'inquiéta, et dématérialisa aussitôt Adamski et son appareillage.

– Regardez voir si vous trouvez les missiles quelque part, lui dit Peter.

– Aux Etats-Unis, monsieur ?

– Les sept missiles sont transcontinentaux, affirma aussitôt Shirley, tout aussi inquiète.

– Est-ce que vous voyez au-dessus de l'Atlantique avec votre truc ? demanda Peter à Adamski, en pensant à la carte de l'Afrique qu'il avait vue dans la salle de contrôle.

– Affirmatif, monsieur, répondit le sergent en manœuvrant sa parabole.

– Tu penses que... mais ce n'était que des simulations...

– Quelles simulations ? interrogea le Président.

– Des simulations de tirs nucléaires en Afrique, monsieur le Président, répondit le capitaine Basley qui les avait vues sur les écrans de Gorck City.

– Mais pourquoi enverraient-ils un missile en Afrique, voyons ? Ça n'a aucun sens.

– Il manque trois missiles nucléaires, monsieur, corrigea Earvin, à l'écoute des éclaireurs.

– Pardon ?! Mais c'est impossible, ce serait l'apocalypse ! Ils ne peuvent pas... ils doivent vouloir une rançon... C'est une menace... Les silos sont ouverts, mais les missiles sont là... Pas contre tout un continent... non... pas trois missiles...

– Je les ai ! hurla Adamski.

– Où vont-ils ? demanda Peter.

– Impossible à déterminer pour l’instant, monsieur. Mais il y a un moyen très simple pour le savoir...

– Et quel est ce moyen ?

– La valise, dit Adamski en se tournant vers le Président.

– La valise de tir nucléaire portable ? demanda Shirley. Mais évidemment, elle nous dira où les missiles se dirigent ! Et comme le Président ne s’en sépare jamais !...

– Eh bien, donnez-lui cette valise, dit Peter au Président.

– C'est-à-dire qu'elle est restée dans l'avion, répondit le Président en baissant la tête. Dans Air Force One... à JFK...

La tristesse et l'abattement du Président étaient palpables. Peter semblait triste et en colère. Personne n'avait entendu la quinte de toux du lieutenant-colonel Ranigatti qui tentait d'attirer les regards sur lui, sans oser interrompre le Président ou celui qui avait été désigné comme le commandant en chef des opérations.

– Nous sommes fichus, dit le Président en secouant la tête de dépit.

– Pardonnez-moi, monsieur le Président, finit par dire Ranigatti. Dans notre protocole de défense, dans le cas où le Président serait enlevé, ou blessé...

Il toussa, gêné.

– Eh bien, reprit-il, il nous revient de récupérer la valise, avant tout, avant même de...

Il toussa de nouveau, le silence était pesant.

– Vous voulez dire que ?...

– ...Que nous avons suivi le protocole à la lettre, monsieur le Président.

– Vous avez ramassé la valise avant de partir à ma recherche ?!

– Oui, monsieur !

– Vous l'avez ?

– Dans votre hélicoptère, monsieur.

– Dieu vous bénisse, colonel ! Mais que quelqu'un aille la chercher ! Vite !

La valise fut enfin apportée, dématérialisée, puis donnée au sergent Adamski, avec les codes d'accès, et ce dernier pianota sur le petit clavier. Les missiles apparurent sur un écran incorporé. Adamski ouvrit difficilement la bouche :

– Trois objectifs : la Sicile, la Thaïlande, et Ankara, avec impact synchronisé à 6 heures 17, heure de New York...

– Vous pouvez les détourner ? demanda Peter au Président.

– Impossible depuis ici, monsieur, répondit à sa place Adamski.

– Et de l'intérieur de la base ?

– On pourra seulement modifier les cibles, mais ça ne changera pas grand-chose... les missiles portent des têtes nucléaires. Même en les faisant exploser à la surface de l'océan, les dégâts risquent d'être très

lourds, et les conséquences...

– Mais ils vont exploser dans l'autre monde, dit le Président, il n'y a pas de risque pour nous, non ?

– Vous oubliez mon peuple ! s'insurgea Peter. Les Gorcks !

Le Président, mal à l'aise, ne répondit rien.

– Écoutez, le danger dépasse la frontière qui sépare les deux mondes, exposa Earvin. L'onde de choc risque de tout détruire. Nul ne peut dire si le souffle ne sera pas ressenti dans les deux dimensions, sans parler des radiations... Enfin, ce qui est certain, c'est que toutes les fondations, toutes les constructions, tout ce qui est de pierre, tout cela sera détruit...

– Ils ne veulent quand même pas détruire notre monde ? demanda le Président. Sinon, ils auraient envoyé les missiles depuis l'autre...enfin... vous me comprenez ?...

– Pardonnez-moi, monsieur, se permit Adamski, mais je crois que c'est pour éviter les tirs antimissiles de notre monde. Et c'est pour ça qu'ils ont synchronisé les impacts.

– Donc, il n'y a rien à faire, dans un monde ou dans l'autre...

Le silence se fit après les derniers mots désespérés du Président. Les visages étaient tous fermés. Shirley releva brusquement la tête comme si elle venait d'avoir eu une idée :

– Et si on les faisait exploser dans l'espace ?

– Ils doivent avoir une cible géographiquement précise pour exploser, fit remarquer Adamski.

– La lune ! suggéra le Président.

– Un point terrestre, monsieur le Président.

Chacun se tut à nouveau, réfléchissant sur le monde qui risquait de naître d'un tel cataclysme.

– Il y aurait peut-être une solution, osa Adamski.

Les visages se tournèrent vers lui.

– ... Mais c'est impossible...

– Expliquez-vous, mon garçon ! hurla le Président.

– Eh bien, les missiles sont munis de têtes chercheuses, qui pourraient être utilisées contre un autre missile... un leurre...

– On pourrait lancer des missiles d'une autre base, et programmer les missiles lancés pour qu'ils se détournent vers ces leurres ? demanda Shirley.

– Théoriquement, oui, mais les missiles sont trop loin. Ils sont plus proches de leur cible que de leur base de lancement. Il faudrait les lancer depuis les points d'impact... et...

– ... et expliquer au monde ! le coupa le Président. Vous voudriez que j'explique au monde que des missiles qui portent le drapeau américain menacent de détruire la moitié de la planète ?!

– Mais oui ! cria Shirley. Là, nous ne parlons pas d'échéances électorales ! Vous voulez devenir le complice de ces fous ? Nous parlons

de millions de morts, monsieur le Président ! Et c'est vous qui avez donné les codes... Ouvrez les yeux, bon sang !

– Vous ne comprenez pas ! Je ne suis pas en train de protéger ma carrière, ni ma vie. Je suis prêt à sacrifier les deux pour sauver le monde et arrêter ce cauchemar. Le danger, c'est la réaction des pays concernés, des pays voisins, des autres... Certains n'attendent qu'un simple prétexte pour nous envoyer leurs missiles sur la tête ! Comment voulez-vous que je leur explique quelque chose qu'ils ne comprendront pas et qu'ils considéreront simplement comme une agression américaine ?

Il avait raison, et Shirley le savait. Mais alors que faire ?

Peter, durant l'échange âpre entre le Président et Shirley, avait fermé les yeux. Le silence revenu, il les rouvrit, et annonça à Adamski :

– Sergent, je crois que vous les avez vos cibles proches des points d'impact... Alors, tenez-vous prêts...

Tous regardèrent les écrans radar, et virent trois points lumineux apparaître, en mouvement, se dirigeant vers les cibles des missiles.

– Mais comment ? s'étonna le Président, abasourdi.

– On y va ! se contenta de répondre Peter, désireux d'aller libérer la base.

– Je vous l'avais dit, monsieur le Président, dit le capitaine Basley au Président. Il est peut-être jeune, mais c'est l'homme qu'il nous fallait !

Le Président vit ses hommes partir à la suite de l'étonnant jeune homme, et se tourna vers Earvin et Adamski :

– Mais comment a-t-il fait ça ?...

– C'est de famille, monsieur, s'enorgueillit Earvin en ne quittant pas ses écrans des yeux.

Le Président ne pouvait pas savoir que Peter, le nouveau Gardien, s'était adressé à son peuple des villes Gorck de Rome, Saïgon et Moscou, et leur avait demandé de faire reprendre à ces villes leur forme originelle. Ainsi, trois vaisseaux spatiaux Gorck avaient décollé et se dirigeaient vers les points d'impact, attendant que les missiles les prennent pour cible, et dès lors, puissent les mener loin de la Terre, là où ils continueraient leur course jusqu'à épuisement de leur combustion.

Dans l'enceinte de Northern Springs, les soldats de l'Armée de la Nouvelle Amérique surveillaient les environs, mais, se sentant en sécurité dans le monde parallèle, ils avaient quelque peu relâché leur attention de militaires. Ils ne virent pas les six ombres qui passèrent au travers du portail, ne se doutant même pas que ledit portail avait été matérialisé, permettant à des hommes évoluant dans la quatrième dimension de le traverser.

Les survivants du SWAT, menés par leur capitaine, pénétrèrent sans encombre la base en se fondant dans la nuit. Les quatre sentinelles

chargées de garder le portail furent éliminées à l'arme blanche, dans le plus grand silence.

Les abords de l'entrée ainsi libérés, le capitaine éparpilla ses hommes, les positionnant dans des points stratégiques, avant que l'attaque ne fût donnée. Un de ses hommes, équipé d'une caméra, transmettait ses images au QG, Earvin les suivant sur l'écran de la Zone Seconde, attendant qu'ils eurent pris position, pour donner le signal de l'offensive.

Le lieutenant-colonel Ranigatti et une vingtaine de ses hommes attendaient le signal de Peter pour décoller avec leurs hélicoptères.

Shirley restait avec quelques hommes dans la Zone Prime tandis que Peter menait le reste des Forces Spéciales en Zone Seconde. Le SWAT était chargé de l'infiltration, Peter attendait le rapport de Basley. Earvin annonça enfin par radio : "Equipe Une en place !".

– Envoie les hélicoptères, Earvin ! répondit Peter.

En Zone Prime, les cinq engins du lieutenant-colonel Ranigatti décollèrent, et ne tardèrent pas à découvrir la base totalement dénudée sous leurs pieds.

Mais les soldats invisibles, de leur côté, entendaient le vacarme des hélicoptères, ce qui permit à Peter, en Zone Seconde, de profiter de leur attention dirigée vers le ciel, pour pénétrer à la tête de ses troupes dans l'enceinte du complexe, laissant Shirley et d'autres hommes à l'extérieur, attendant l'ordre de rentrer à leur tour.

La tactique de Peter fonctionna, il rentra sous l'œil vigilant des hommes du SWAT qui protégeaient son avancée, abattant un soldat qui manqua de donner l'alarme de manière précipitée.

Tous les hommes de Peter étaient en place, les combats ne tarderaient pas à commencer.

Les soldats signalèrent la présence des hélicoptères à leur supérieur, le major Malville, qui était toujours dans la salle de contrôle. Elle se précipita vers l'opérateur radar, et ne vit sur son écran aucun écho d'appareil ennemi. Elle prit la radio : "Ils sont de l'autre côté. Tenez-les à l'œil, j'arrive !".

Malville pensa que c'était juste une visite de routine de l'armée, et ne jugea pas nécessaire de déclencher une alarme générale et de réveiller son colonel inutilement. Elle allait s'en charger personnellement.

Elle se matérialisa et sortit de la salle, ne se doutant pas une seconde qu'elle venait de croiser Willy à la recherche d'une sortie.

Celui-ci, dans la quatrième dimension, avait senti ses jambes l'abandonner à la vue de son tortionnaire, avant de la voir lui passer au travers. Il ne voulut pas tenter le diable et prit la direction opposée, se dirigeant vers la salle de contrôle. Il fouilla dans ses poches, retrouva son masque qu'il avait porté auparavant, et cacha sa face tuméfiée. Il pénétra dans la salle sans se faire remarquer. Il vit le grand écran et constata la trajectoire des trois missiles ; ils avaient lancé leur attaque.

Willy fut abattu, ne sachant pas qu'au dehors, une armée de libération s'apprêtait à lancer elle-même son attaque. Sans les attendre, Willy décida d'intervenir pour arrêter l'horreur.

À l'extérieur, les soldats se contentaient toujours d'observer les hélicoptères de l'autre monde qui, curieusement, étaient toujours en vol stationnaire, mais ils ne s'en inquiétaient pas. Soudain, un rayon laser, venu de quelque part dans la base, toucha trois des hélicoptères, et l'enfer tomba sur la tête des soldats de la Nouvelle Amérique.

Aussitôt dans la quatrième dimension, Ranigatti avait donné l'ordre de faire feu sur les hommes qui venaient d'apparaître. Les balles crépitèrent, venant du ciel, et de l'équipe au sol. Peter dématérialisa le portail, permettant à Shirley et son équipe d'entrer. Et il se mit à matérialiser un grand nombre de soldats, offerts aux balles des Forces Spéciales.

Pris au dépourvu, les soldats tombèrent en grand nombre dans les tout premiers instants des combats. Les autres tentèrent de répliquer, mais leurs balles passaient au travers de leurs assaillants au sol, alors que l'équipe de Peter, tapie dans l'ombre, les ajustait sans risque.

Malville à peine sortie du bâtiment principal, se retrouva au cœur des combats. Matérialisée, elle vit l'équipe de Shirley avancer, tirant sur ses soldats qu'elle voyait apparaître de toutes parts. Elle dégaina son arme de poing, et plongea dans la bataille.

Les hommes de Shirley durent se mettre à couvert devant cette réplique inattendue de l'ennemi.

Dans la base, les caméras de surveillance transmettaient les images de la bataille qui faisait rage dehors, et l'alarme fut enfin donnée. Toutes les portes se fermèrent et se verrouillèrent.

Libits sursauta hors de son lit, et courut s'enquérir de la situation. Il croisa ses hommes courant dans tous les sens, et apprit que l'ennemi avait pénétré la base. Il avait fait une erreur en se relâchant, il n'avait pas été là quand l'ennemi frappa.

Il s'élança vers la salle de contrôle pour tenter de redresser la situation. Willy le vit arriver et se cacha derrière une console.

Le Président voyait des soldats disparaître d'un écran pour apparaître dans l'autre sans pouvoir comprendre – ni essayer, ce qui se passait exactement. Earvin, lui, suivait attentivement le déroulement des combats : il vit un soldat épaulant un lance-roquettes vers un des hélicoptères de Ranigatti en Zone Seconde. Earvin informa immédiatement son frère qui visa l'hélicoptère, le matérialisant in extemis.

La roquette traversa l'appareil sans dommages. Earvin vit aussi Shirley en danger, une femme apparaissant dans son dos, et il lui hurla

par radio : "Shapmond ! Derrière vous !".

Shirley plongea de côté, évitant la balle de Malville, mais elle perdit son arme en tombant. Elle se releva, désarmée face au major qui la menaçait de son arme, en visant la tête. "Bye, bye, ma jolie", lui dit Malville, en appuyant sur la détente.

Shirley se crut perdue, mais elle vit la femme et son sourire disparaître. Peter venait de lui sauver la vie, en envoyant le major dans la quatrième dimension.

Shirley ramassa son arme, prête à affronter la femme, ou n'importe quel soldat. Mais le major, voyant la balle traverser Shirley, avait compris le danger et s'était mis à l'abri, les balles fusant vers elle.

Peter avait vu son laser, elle faisait partie des dirigeants de ces fous dangereux, il ne fallait pas la lâcher. Malville vit cet homme courir vers elle, lui tirant dessus. Elle évita les balles, et put se matérialiser à temps et passer au travers de la porte du bâtiment principal.

Peter, ne voulant pas la perdre, se matérialisa à son tour, et se lança à sa poursuite.

Earvin vit son frère rentrer seul dans le bâtiment, et sut que tout reposait sur lui. Il allait lui envoyer du renfort lorsqu'il entendit par radio la voix de Shirley : "Peter est rentré, j'y vais aussi !". Earvin regarda son écran Zone Prime, sur lequel la porte était invisible ; il vit Shirley rentrer, et lui souhaita bonne chance.

- Vous pensez qu'il y arrivera ? lui demanda le Président.
- Bien sûr, monsieur le Président, c'est mon frère !
- Il ne leur reste que quarante cinq minutes ! annonça Adamski.

En pénétrant dans le cœur même du complexe, Peter trouva les couloirs vides. Il était matériel, et se douta que la femme qu'il poursuivait avait dû regagner la quatrième dimension et le guettait, tapie. Il s'abrita dans un coin, collant son dos au mur, et se dématérialisa, prêt au combat.

Mais les couloirs devant lui étaient tout aussi vides dans cette dimension. Il entendit un bruit de pas derrière lui, se retourna d'un coup, manquant de tirer par réflexe. Il vit à temps que ce n'était que Shirley qui brandissait son arme dans chaque coin en avançant pas à pas. Elle ne pouvait pas le voir.

Il la dématérialisa, et elle sursauta en le voyant apparaître : "Oh ?!... C'est toi...". Peter lui fit signe de baisser la voix, la femme pouvait être dans le coin. Ils se mirent côte à côte et avancèrent le long d'un couloir, sans croiser personne.

Le couloir tournait à droite.

– C'est vide, chuchota Shirley.

– Un peu trop à mon goût, répondit Peter.

Ils étaient plaqués au mur, et Peter tendit la tête pour voir ce qu'il y avait à l'autre bout du tournant ; il vit une porte métallique fermée – un sas de sécurité. Il hésita à marcher dans sa direction, il pouvait y avoir un piège. Il se matérialisa, et jeta un nouveau coup d'œil : cette fois-ci, la porte était invisible, et trois soldats pointaient leurs armes. Ils aperçurent Peter, et tirèrent. Il recula la tête et se dématérialisa.

– Combien sont-ils ? demanda Shirley.

– Trois !

– Bien. On va leur régler leur compte de l'autre côté...

– Des deux côtés ! corrigea Peter. Il doit sûrement y en avoir dans l'autre dimension aussi.

– Tu penses ?

– Certain !

– Alors, allons-y ! Après toi...

Les deux s'élancèrent, Peter matérialisa la porte, et ils tirèrent au travers. Des cris leur prouvèrent que Peter avait raison, des soldats étaient bien tapis dans la quatrième dimension, les trois autres n'étant qu'un leurre. En matérialisant la porte, Peter avait réussi à rendre celle-ci visible dans les deux zones, tout en permettant à ses balles et celles de Shirley de la traverser. Ils passèrent eux-mêmes à travers la porte sans cesser de tirer.

Quatre soldats gisaient au sol. Les trois autres regardaient la porte qui leur était soudainement apparue, attendant l'ennemi. Mais Peter et Shirley qui leur étaient invisibles les dépassèrent, se matérialisèrent derrière eux et les abattirent.

Dehors, la bataille faisait toujours rage. En l'absence de Peter, le capitaine Basley avait pris le commandement à la tête des hommes en Zone Seconde. Ranigatti, se sentant inutile en Zone Prime, se doutait que l'autre partie de ses troupes était en plein combat dans la quatrième dimension, mais hélas, il ne pouvait plus les voir. Il envoya ses hommes à terre à l'assaut du bâtiment principal, et les fit partir à la suite de Peter et Shirley qu'il avait vus rentrer.

Puis, le lieutenant-colonel partit avec ses hélicoptères survoler les tubes de lancement ; en vol stationnaire au-dessus des silos, il fit lancer des cordes, et s'y glissa lui-même avec ses hommes.

La bataille tournait à l'avantage des hommes du Président, et le colonel Libits le savait, devant ses écrans vidéo. Il avait remarqué que l'attaque était menée sur deux fronts, un dans chaque dimension. C'était un plan brillant, Libits en était furieux. Ils avaient pénétré le bâtiment. Il ordonna à l'un de ses hommes de poser une bombe incendiaire à retardement dans la salle de contrôle afin que personne ne pût détourner ses missiles. Le soldat s'exécuta et installa les charges au centre de la

salle ; il régla le minuteur : dix minutes, le temps de sortir de la base.

Willy le vit faire, impuissant. Ils se dirigeaient tous vers la sortie, les soldats en tête, les scientifiques et Willy derrière, quand soudain, le colonel se retourna, un fusil à la main, et dit aux hommes en blouse blanche : "Plus besoin de vous, messieurs. Vous pouvez rester ici !". Il fit feu. Les scientifiques s'écroulèrent agonisants, et Willy n'eut que le temps de se matérialiser, faisant semblant de tomber sous les balles. Le colonel vida son chargeur. Tous les hommes étaient à terre, la bombe achèverait ceux qui n'étaient que blessés.

Il partit avec ses hommes, utilisant les sous-sols, avec l'idée d'éviter la cour centrale et de sortir par les tubes de lancement des missiles.

Willy, resté seul au milieu des cadavres, se dématérialisa, et courut vers la bombe, pour la sortir de la salle, mais il vit, avant de la saisir, qu'elle était munie d'un détecteur de mouvements qui risquait de la faire exploser.

Il entreprit de la désamorcer sur place.

À quelques couloirs de là, Peter et Shirley avançaient vers la salle de contrôle, sans avoir rencontré de résistance.

– Je crois qu'ils sont partis, dit Shirley.

– Ce serait un peu trop facile, il doit en rester...

– Tiens, c'est là ! dit Shirley en montrant la porte de la salle de contrôle.

Ils s'adossèrent au mur, chacun d'un des deux côtés de la porte. Peter la matérialisa. Ils comptèrent jusqu'à trois et firent irruption dans la pièce. Ils virent les corps sans vie des scientifiques jonchant le sol, passèrent par-dessus, allant vers la console de tir. Peter vit quelqu'un bouger du coin de l'œil, et se tourna : un scientifique était accroupi, penché sur quelque chose qu'il ne pouvait voir. Il fit signe à Shirley de ne pas faire de bruit, et ils s'approchèrent tous les deux de lui.

– Ne bouge pas d'un cil, dit Peter en collant son arme sur la tête de l'homme, ou je te... Willy ! Mais c'est toi !

– Peter ? répondit Willy sans se retourner.

– Willy ? Le Willy ? demanda Shirley.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Peter.

– J'essaie de démonter une bombe incendiaire...

– Chaque fois que j'entends prononcer le nom de Willy, il y a le mot "bombe" qui va avec, commenta Shirley.

– Mais qui est-ce ? demanda Willy.

– Shirley. Mais plus tard les présentations... Tu penses y arriver ?

– Je n'en sais rien...

– Pousse-toi !

– Mais... Elle va tout...

Il ne finit pas sa phrase que Peter avait déjà matérialisé la bombe.

- Tiens, je n’y avais pas pensé, avoua Willy.
- Earvin, tu m’entends ? demanda Peter par radio.
- Dis-moi que tu as réussi, répondit Earvin.
- Je dois dire que c’était plutôt facile. Donne-moi...

Peter resta la bouche ouverte, muet. Il vit le major Malville pointer son arme sur la tête de Shirley.

- Lâche ton arme, dit Malville.

Willy reconnut son tortionnaire et laissa échapper un cri. Peter avait toujours le laser en main, et songea à l’utiliser.

– Je ne te le conseille pas, si tu ne veux pas voir la cervelle de cette charmante jeune fille se coller contre le mur. Lâche ton arme, doucement...

- Mais tire, Peter ! hurla Shirley. Tire !

Malville resserra sa prise autour du cou de Shirley, l’empêchant de parler.

Peter lança l’arme à terre.

- C’est bien. Maintenant, on recule gentiment...

Peter obéit. Malville poussa Shirley vers lui.

– Tu as gagné le droit de mourir dans ses bras ! Te revoilà, toi ! dit-elle en regardant Willy. Je t’avais promis de revenir m’occuper de toi, non ?

– De toute manière, nous allons tous mourir, répondit Willy en lui montrant la bombe. Alors ce que vous pouvez me faire importe peu. Et puis, pour l’effet que ça m’a donné, dit-il en se matérialisant discrètement sans s’arrêter de parler. Vous pouvez recommencer si ça vous amuse. Je peux m’installer là-dessus, fit-il en passant la main au travers de la console de tir. Oh, Zut ! C’est de l’autre côté, continua-t-il, l’air ennuyé, tout en se dématérialisant discrètement de nouveau. C’est dommage...

Dans l’esprit de Malville, comme Willy n’avait pas de laser dans la main, la console ne pouvait qu’être hors de la quatrième dimension. Willy était forcément dans la quatrième dimension. Elle voulut s’en assurer et, Willy marchant dans sa direction, elle lui envoya un coup de coude dans le ventre qui le plia en deux.

Peter et Shirley n’avaient aucune idée de ce que Willy pouvait préparer. À leurs yeux aussi, la console était hors de la quatrième dimension.

– Mets-toi à côté de tes copains. Je vais voir si ça te fait de l’effet, les flammes, sourit-elle en le matérialisant, ainsi que Peter et Shirley.

Elle matérialisa également les consoles, pensant faire l’inverse.

Peter et Shirley virent les consoles apparaître sous leurs yeux. Peter, pour la première fois, ne comprenait plus rien.

Willy, de son côté, était content de sa mystification qui, jusqu’à présent, fonctionnait parfaitement. Il avait joué le tout pour le tout, sur un

coup de bluff, attirant l'ennemi à passer les consoles hors de la quatrième dimension. Mais il restait la partie la plus importante de son mensonge, et sur laquelle il avait tout basé : le major ne savait pas que la bombe était déjà hors de la quatrième dimension. Willy attendait qu'elle la transfère... il voyait toujours la bombe, elle était toujours dans leur dimension, menaçant Peter, Shirley et lui... Willy pensa que c'était fichu, quand soudain, au moment où le compte à rebours allait marquer zéro, la bombe disparut de sa vue. Ils étaient sauvés. Les trois restèrent un moment abasourdis, imaginant la femme brûler dans les flammes dans l'autre monde.

Peter avait compris que la bombe était passée dans la quatrième dimension, mais il n'arrivait pas à comprendre comment Willy avait pu berner ainsi le major.

– Tu m'expliques, Willy ?

– Eh bien, j'ai modifié un de leurs disques, de sorte qu'il fonctionne avec ça, fit Willy en montrant sa boucle de ceinture. Je peux me matérialiser et dématérialiser à volonté.

– Quels disques ? demanda Shirley.

Willy leur expliqua rapidement le rôle des disques, l'existence de la télécommande, leur installation sur les trois missiles, et le rôle réel des dits missiles.

Ils se trouvaient devant un nouveau problème, car il leur restait peu de temps pour agir, et altérer la course des missiles, alors qu'en outre, le laser de Peter avait brûlé avec la bombe dans la quatrième dimension. Willy tenta en vain de dématérialiser les éléments de la base à l'aide de sa boucle de ceinture, mais la masse des instruments était trop importante pour le peu de puissance qu'avait sa boucle.

Après avoir emprunté plusieurs tunnels, Libits et ses hommes arrivèrent dans les structures des silos de missiles, tombant sur les Forces Spéciales du lieutenant-colonel Ranigatti. Ces derniers ne réagirent pas et Libits en conclut avec raison qu'ils étaient dans l'autre monde. Il pensa que c'était l'occasion rêvée de se débarrasser des derniers hommes qui connaissaient son sobriquet de nom, et il matérialisa ses troupes, les envoyant dans une bataille inattendue face à l'ennemi. Il en profita pour grimper seul l'échelle d'un des puits, et s'échapper.

Il sortit dans l'enceinte de la base, en haut d'un des sept dômes et regarda vers le ciel. Le soleil se levait, ses premiers rayons luisaient à l'horizon, et il sourit à l'idée que c'était là le premier jour de son Nouveau Monde qui se levait. Il se tourna vers l'enceinte en contrebas et vit que les combats avaient pris fin, les Forces Spéciales patrouillant à la recherche de l'ennemi. Il savait qu'ils allaient tous mourir... de sa main, car ils étaient entre lui et la sortie. Et il avait hâte de choisir les futurs habitants de son monde à venir.

Il sauta du haut du dôme et atterrit sur le béton vingt mètres plus bas dans un horrible bruit d'os brisés. Mais ses os se reconstituèrent, le colonel, grâce à la bague, était immortel. D'un pas ferme, il se dirigea vers les soldats qui ne l'avaient pas encore repéré, vérifiant que son chargeur était plein.

La bataille était finie, et le capitaine Basley, heureux de voir le jour se lever sur une victoire, abaissa le drapeau ennemi, qu'il voulait remplacer par le seul, l'Unique – la bannière étoilée. Basley était fier de son pays, de lui-même. Il avait aidé la liberté à triompher. Il était en train de hisser le drapeau de son pays sur le mât de la cour d'honneur, lorsqu'il reçut une rafale de balles en pleine poitrine et tomba à terre, laissant son drapeau hissé à quelques centimètres à peine du sol. Il était la première victime du colonel Libits.

Le soleil se levait et les Gorcks de New York s'éveillèrent, dans un champ pour la plupart ; et dans une poubelle pour deux autres moins chanceux. Gruns et Brak eurent à peine le temps d'ouvrir les yeux et de sortir la tête de leur poubelle, qu'ils virent le capitaine du SWAT tomber. Ils contactèrent aussitôt Peter pour lui demander si c'était encore un jeu...

En entendant la triste nouvelle, Peter ne put s'empêcher de laisser couler une larme. Il vit, par les yeux des Gorcks, le corps de son ami gisant au pied d'un drapeau que l'on pouvait croire en berne. Peter demanda aux Gorcks de lui transmettre les images de son meurtrier, et vit le colonel Libits – celui qui avait détruit sa maison et frappé Samuel.

L'homme avançait à découvert en tirant contre les Forces Spéciales, sans se soucier des balles qui, pourtant, le transperçaient réellement. Son uniforme était criblé et maculé de sang, mais il ne semblait rien sentir. Peter demanda à Gruns et à Brak de lui montrer les alentours, et un plan s'échafauda dans sa tête, qu'il expliqua aux deux Gorcks ainsi qu'à leurs congénères toujours dans le champ.

Ils écoutèrent et se tinrent prêts.

– Willy, je vais avoir besoin de ta ceinture, dit Peter en rouvrant les yeux. Où sont les autres disques ?

– La dernière fois que je les ai vus, celui que le vieux général appelait Junior les avait mis dans la poche de son treillis, mais je...

Peter était déjà parti vers la porte, mais il se retourna :

– Prépare-toi à détourner les missiles, ça risque de se faire de justesse...

Shirley suivit Peter, et ils se dirigèrent vers la sortie.

– Que se passe-t-il ? J'ai vu ton visage, s'inquiéta Shirley.

– Le capitaine est mort...

– Basley... Mon Dieu ! Mais comment ?

- Le fils du général, le "junior" dont parlait Willy...
- Lui ?! Et que comptes-tu faire ?
- Me débarrasser de lui !
- Mais tu as bien vu qu'il a la bague...

Elle s'interrompit car Peter se débarrassait de son uniforme en marchant.

- Que fais-tu ?
 - Enlève ton uniforme vite, Shirley !
- Elle s'exécuta et écouta son plan.

Au QG, Earvin et le Président regardaient sur l'écran le massacre orchestré par Libits. Les Forces Spéciales et le SWAT qui étaient sortis indemnes contre un ennemi deux fois supérieur en nombre, tombaient sous les balles d'un seul homme. Leurs armes étaient inutiles contre lui qui les décimait un à un. Earvin les regardait, impuissant, quand la voix de Peter retentit :

- Earvin, tu me reçois ?
- Peter ! Mais que fais-tu ?... Nous sommes...
- Je n'ai pas beaucoup de temps, alors écoute-moi attentivement Earvin !

Peter donna toutes les instructions à son frère, puis il s'adressa aux Gorcks, s'assurant qu'ils étaient prêts, leur faisant les dernières recommandations.

Gruns et Brak, du fond de leur poubelle avaient hâte de se mettre à ce nouveau jeu, et les autres, aux abords de la base, dansaient et sautillaient d'impatience à l'idée de la blague qu'ils s'apprêtaient à faire.

Un soldat portant une minicaméra enleva celle-ci et la déposa avec son micro, en suivant les ordres d'Earvin. Satisfait du cadrage de la caméra, Earvin passa la radio au Président, le poussant à répéter les instructions de Peter aux hommes toujours debout, mot pour mot. Le Président obéit à contrecœur : il demanda à ses hommes de baisser leurs armes et de regarder vers l'est.

Les hommes du Président s'étonnèrent d'un tel ordre, mais ils obéirent, et déposèrent leurs armes à leurs pieds, regardant vers le soleil qui se levait, à présent séparé de la ligne d'horizon.

Libits n'entendit plus de crépitements, il n'entendit plus les balles qui déchiraient son uniforme. Il regarda autour de lui, et vit ses ennemis se tourner vers le soleil levant. Il s'étonna et se tourna à son tour. Il ne vit rien, sinon le soleil qui l'aveugla. Il porta sa main à son visage pour couvrir ses yeux.

"C'est parti !" lança à cet instant précis Peter aux Gorcks, donnant le signal de débiter le jeu. Comme eux seuls savaient le faire, ils se ruèrent hors de leurs cachettes et, en un clin d'œil, ils coururent dans tous les sens, débarrassant les environs de la cour et de l'enceinte de la base de

toutes traces de ce qui fut dans la quatrième dimension. Les armes furent jetées par-dessus les murs d'enceinte, les hommes des Forces Spéciales emmenés et déposés cinq cents mètres au nord en lisière de la forêt, et les corps jonchant le sol furent cachés derrière les bâtiments – excepté celui du capitaine Basley, que Gruns déposa à part...

Ainsi, le nettoyage des Gorcks rendait les deux mondes parfaitement identiques, à deux différences près : le drapeau américain à peine hissé, et la caméra-micro, témoins de ce qui devait arriver...

Libits ne voyait rien et, après quelques secondes d'éblouissement, il détourna son regard du ciel, et mit quelques instants à accommoder sa vision.

Il vit alors les lieux déserts, les soldats disparus – vivants et morts, il n'y avait plus rien autour de lui. Il fut saisi par la peur et le doute, et tourna sur lui-même, perdu sans plus aucun repère.

Le silence régnait, pas âme qui vive.

"Ne cherchez plus", entendit-il.

Libits se retourna et vit Peter s'approcher vers lui. Son premier réflexe lui fit pointer son arme dans la direction de l'homme en combinaison orange fluo qui osait le regarder sans peur, et marcher vers lui. Mais il ne tira pas. Il était intrigué.

L'homme s'arrêta à quelques mètres de lui, sans tenir compte de l'arme menaçante. Libits était toujours en proie à la stupeur. Il regarda l'homme avec attention. Il crut le reconnaître. Il n'oubliait jamais un visage, même aperçu un bref instant. Il avait déjà croisé cet étrange regard qui met à nu, mais où, et quand ?

– Dans le parc, hier... lui répondit l'homme comme s'il avait lu ses pensées.

Et Libits se souvint de l'homme, il reconnut son regard, ce regard qui l'avait transpercé. Il avait vu ce regard se poser, mais c'était impossible, il avait vérifié, il avait envoyé son arme au travers de son corps. Il n'appartenait pas à la quatrième dimension, il ne pouvait l'avoir vu.

C'était impossible...

– Qui es-tu ? demanda Libits, d'une voix qui avait perdu toute assurance.

L'homme ne répondit pas immédiatement, comme si la voix de son interlocuteur mettait du temps pour lui parvenir.

– Le glaive de Salomon ! finit-il par répondre.

Libits essayait de comprendre le sens de ces étranges paroles.

Earvin et le Président étaient suspendus aux lèvres de Libits, attendant sa réponse, regardant avec étonnement ce qui se passait sur l'écran. Le cadrage de la caméra était parfait. Ils voyaient tout du duel entre les deux hommes. Libits finit par réagir aux paroles de Peter dans un grand éclat de rire. "Il rit, Peter !" transmit aussitôt Earvin par radio après s'être

rapidement matérialisé. Peter reçut l'information par l'oreillette discrètement enfoncée dans son oreille droite. Il put reprendre son dialogue avec l'homme qu'il ne voyait pas.

Peter, en effet, n'était pas dans la quatrième dimension, mais visait à faire croire l'inverse à Libits. Son plan s'échafaudait sur un invraisemblable scénario dont les Gorcks avaient grandement aidé à planter le décor, et son frère, tel un metteur en scène, lui dictait l'action, en lui transmettant les gestes et les répliques de l'ennemi ; à lui de jouer le rôle correspondant...

– Tu ne devrais pas rire... Tu devrais pleurer, Junior...

Le rire de Libits s'étrangla. Il lança un regard plein de toute sa haine à Peter. Ce sobriquet lui revenait aux oreilles alors qu'il avait cru éliminer tout être vivant l'ayant entendu. Et cet homme, sorti de nulle part, venait de le lui cracher à la figure. Libits devint fou, il appuya sur la détente.

"Il te tire dessus !", cria Earvin dans l'oreillette.

– Votre arme ne sert à rien dans ce monde, dit Peter. Dans mon monde...

La voix d'Earvin était toujours là : "Il est pétrifié, il ne tire plus, il regarde autour de lui, l'air de se demander dans quel monde il se trouve... Il tourne autour de toi par la gauche... fais quelques pas vers la droite... comme ça, c'est bien... continue... il s'arrête... baisse un peu ton regard, il est plus petit que toi... voilà... Attention, il sort son laser, zut, il te vise !... Non, il a changé d'avis ! Je crois que tu vas le voir apparaître... prends garde, ses balles peuvent t'atteindre... je t'aime, Peter".

Et comme son frère l'avait prévenu, Peter vit Libits apparaître et regarder autour de lui. Soudain, Peter eut peur qu'il remarquât la disparition du drapeau américain qui se trouvait derrière lui, c'était la seule preuve qu'il pouvait discerner, la seule différence entre les deux mondes.

Mais apparemment, Libits ne remarqua pas ce détail, il avait trop de choses à scruter, il ne trouva aucune différence, les Gorcks avaient tout enlevé.

– Bienvenue dans la cinquième dimension, Junior !

La haine dans le regard de Libits semblait habiter tout son corps. Il pointa à nouveau son arme vers Peter.

– Votre arme est inutile. Ici, nous sommes tous immortels, sourit Peter.

– Qui ça, nous ?

Peter fit un geste théâtral dans une direction, et Shirley se matérialisa, grâce à la boucle de Willy. Elle s'était débarrassée de l'habit militaire, et regardait Libits avec un mépris non dissimulé. Celui-ci la reconnut, pour l'avoir vue au bras de Peter. Il fut abasourdi, et en baissa son arme.

La comédie de Peter fonctionnait.

– Que fait-on à présent ? demanda Libits. Que voulez-vous ?

– Renoncez à ce que vous vouliez faire, annulez vos sombres plans, et nous en resterons là.

– Tu veux dire, "annuler" avec ça ? demanda Libits en sortant la télécommande de sa poche.

– Ça ne vous fait rien de condamner à mort des millions d'êtres vivants ?

– Si. Je ressens une réelle satisfaction... une véritable jouissance...

– Ça ne vous servira à rien depuis ce monde, dit Peter, prétendument apeuré, en avançant vers Libits, comme s'il voulait que celui-ci lui donne la télécommande.

– Alors, ça ne te fait rien si j'appuie sur le bouton, répondit Libits en posant le doigt sur le bouton et en reculant d'un pas.

– Ne faites pas ça, je vous en conjure ! renchérit Shirley, s'avançant à son tour vers Libits. Pensez à tous ces êtres que vous allez tuer, pensez à cette horreur. Je vous en prie, ne faites pas ça...

Peter avait amené Libits à l'endroit où il voulait, près du mât qui portait le drapeau de son pays. Il sentit sur son visage un léger vent, fit un rapide calcul de la position de Libits par rapport au drapeau qui devait à ce moment flotter au vent dans la quatrième dimension.

La voix de son frère lui confirma son estimation : "Pile !". Peter comprit que le moment de vérité était arrivé, et si l'homme avait encore les disques sur lui, c'était gagné, sinon...

– Ne faites pas ça ! Pensez aux innocents que vous allez tuer sous ce beau soleil... Junior !

– Qu'ils aillent au diable et vous avec ! hurla Libits avant d'appuyer sur le bouton.

Peter et Shirley virent le colonel disparaître ; les disques étaient bien dans sa poche.

– Ça a marché ? demanda Shirley.

Peter acquiesça, il en était certain, comme si l'âme de l'Univers le lui avait soufflé, comme s'il savait que Libits ne portait plus la bague. Il s'assit épuisé au pied du mât et réfléchit à tous les événements qui avaient changé sa vie en seulement vingt-quatre heures. Il pensa à tous ces hommes morts par bêtise.

Il venait de remporter la victoire finale, mais le goût de la victoire n'était pas doux, il était juste soulagé, il était vidé. Il n'avait pas voulu tout ça, mais il avait été obligé, il le fallait. Il devait faire ce qu'il avait fait.

Shirley se dématérialisa et alla vérifier dans la quatrième dimension que l'affreux colonel Libits était mort.

Earvin et le Président sautaient de joie, ils avaient assisté à tout sur leurs écrans : ils avaient vu Libits appuyer sur le bouton en tendant son bras qui portait la bague au travers du drapeau des Etats-Unis, et, ainsi

que Peter l'avait prévu, le tissu, à l'apparition de Libits, avait agi comme une guillotine, coupant le bras, et, Libits amputé, séparé de la bague, était tombé, mort.

Au moment de mourir, ses yeux furent agrandis par la terreur. Il sentit les os de ses jambes se briser, et son corps fut secoué de spasmes comme si on lui tirait dessus. Il subit tout ce que la bague lui avait épargné, et des hurlements de damné s'échappèrent de sa bouche en sang.

Shirley regarda son corps gisant à terre. Elle n'avait aucune pitié, elle n'avait que du dégoût. Elle regarda son bras séparé de son corps, et vit le sceau de Salomon briller. Elle tourna la tête vers Peter qui était assis juste à côté, mais qui ne la voyait pas. Elle comprit que la bague brillait pour lui. Elle l'enleva du doigt sans vie, et s'apprêtait à se matérialiser pour la rendre au nouveau Gardien, quand elle vit, éberluée, le capitaine Basley sortir de la base, tenant Gruns par la main, exhibant de l'autre le gilet en Kevlar qui lui avait sauvé la vie.

– N'y aurait-il personne en mon absence qui eût l'idée de hisser ce drapeau ?! lui cria-t-il.

– Je m'en occupe tout de suite ! répondit Shirley. J'ai juste quelque chose à rendre à quelqu'un...

Plus tard, les trois navires spatiaux Gorck s'éloignèrent de la Terre avec les missiles reprogrammés pour suivre leur sillage. Ils quittèrent l'atmosphère, parcoururent quelques centaines de milliers de kilomètres, et, une fois la planète hors de danger, le sergent Adamski donna le feu vert : Earvin matérialisa les missiles grâce à la télécommande récupérée. Les engins de destruction errèrent sans but un instant, avant d'exploser au bout de leur course, pendant que les vaisseaux purent repartir vers leur planète d'adoption.

Il faisait nuit sur Central Park.

Les lieux étaient toujours quadrillés par la police et des barrières interdisaient l'entrée du parc. Des agents fédéraux arrivés de la Maison Blanche s'activaient à démonter les étranges installations qu'ils avaient eux-mêmes installées quelques heures plus tôt pour une fête insolite à laquelle ils n'avaient pas été conviés. Ils avaient dû réquisitionner une cinquantaine de vendeurs ambulants de hot-dogs qui travaillèrent d'arrache-pied pour fournir une quantité astronomique de leurs produits, sans oublier toutes les pâtisseries françaises qu'ils avaient pu trouver dans New York.

Ils avaient fait cela pour fournir les invités du Président des Etats-Unis d'Amérique, sa garde personnelle de Forces Spéciales, et quelques hommes du SWAT, tous habillés en civil pour l'occasion. À peine une cinquantaine de personnes qu'ils avaient vues mystérieusement disparaître dans les profondeurs sombres et silencieuses du parc, assurant eux-mêmes le service et le transport de cette quantité gigantesque de nourriture, réclamant sans cesse des suppléments.

Et ce qui avait l'air d'une garden-party géante avait maintenant pris fin. Les agents de la Maison Blanche avaient vu le Président repartir, suivi de tous ses hommes. Ils s'étaient enfoncés dans le parc pour démonter le buffet, et s'étonnèrent de le voir propre de toute nourriture. Ils ne trouvèrent pas non plus l'écran géant ni le projecteur, ni les centaines de bobines de films exigées par le Président auprès des majors d'Hollywood, spécialisées dans les dessins animés.

Au centre de tous ces préparatifs, au cœur de la quatrième zone, Gorck City New York avait été réinstallé à sa place, sous sa forme résidentielle. Sa rue principale grouillait encore de monde, ses habitants étaient méconnaissables, portant encore les masques et déguisements de la fête, fournis par Earvin, payés aux frais de l'Etat.

Des Gorcks du monde entier avaient participé à la garden-party présidentielle, et ils empruntaient les couloirs pour rentrer dans leurs villes respectives.

Peter, Shirley, Earvin, Willy et le capitaine Basley les observaient de loin. La fête était finie. Minuit allait sonner à New York, les Gorcks hôtes allaient s'endormir, il était temps pour tous de rentrer.

– Ça fait plaisir de les voir comme ça ! se réjouit Willy.

– C'est vrai, ils sont si mignons, ajouta Shirley.

– Je vais avoir du mal à les quitter, dit Earvin.

– Oui, moi aussi, mais il le faut bien, fit Basley. Notre vie est de l'autre côté...

À ces mots du capitaine, un silence enveloppa les cinq amis. Chacun se sentit mal à l'aise, et Peter plus que les autres.

Earvin se tourna vers son frère :

– Peter, tu es sûr de ta décision ?

– C'est la seule, répondit Peter en sortant la bague de sa poche.

Tous se taisaient, le sceau de Salomon brillait de mille feux. Peter le regarda un instant. Il avait fait son choix, et il l'avait accepté. Sans une hésitation, il porta la bague à son annulaire, et le miracle opéra.

Ce fut comme plonger dans les tréfonds de l'espace. Il sentit son corps flotter, ses pieds toujours au sol, mais son âme voyageant à travers l'Univers. La bague lui donnait à voir tout. Il vit l'humanité depuis sa naissance, il vit les pensées des hommes morts et vivants, comme s'il s'agissait de la pensée d'une seule et unique personne, il vit les craintes et les espoirs, les douleurs et les joies, les terreurs et les bravoures, il vit tout ce que l'humanité était, il vit ce que l'âme humaine contenait de bon et de mauvais...

Il vit, et son âme de Gardien se serra.

Il sut, et il fut rempli d'espoir. Comme si l'âme de l'Univers, par la bague, lui demandait son avis : le bon primait le mal, c'était sa réponse. Il orientait, sans en être vraiment conscient, le pouvoir de la bague vers un optimisme qui régnera tout le temps qu'il la portera au doigt...

– C'est géant, dit-il en ouvrant les yeux, de son expression favorite.

– Alors, tu es immortel maintenant ? demanda Shirley.

– Oui. Je crois.

– Et qu'est-ce que ça fait ? questionna comme à son habitude le capitaine Basley.

– Je ne sais pas. Peur...

– Eh bien, ça fait de toi le pilote d'essai idéal de mes futures inventions ! s'exclama Earvin. Puisque tu ne risques rien, tu peux...

– ... Earvin !

– Oui ?

– Promets-moi de freiner un peu tes expériences...

– Je... D'accord, ne t'inquiète pas.

– Alors, c'est décidé ? demanda Willy à Peter.

Peter hocha la tête, et Willy lui serra la main avec une grande chaleur, lui faisant ses adieux.

– Ce fut un plaisir de te connaître, Peter, dit-il en semblant retenir des larmes.

– Pour moi aussi, Willy. Et encore merci pour tout ce que tu as fait pour eux...

– Appelle-moi en cas de besoin, dit Basley en serrant la main de Peter.

– Je n'y manquerai pas, capitaine.

– C'est Thomas... pour les amis.

– Alors, adieu Thomas.

– Adieu... et bonne chance.

– Fais attention à toi, petit frère, fit Earvin en prenant Peter dans ses bras.

– Tu sais, je crois que je risque moins ici avec eux, que de l'autre côté avec toi !...

– Ah, ah !... Mais je vais réparer la maison, et comme ça, tu pourras y revenir de temps en temps...

– Si tu promets de ne plus tenter tes dangereuses expériences...

– Oh non ! C'est fini ! Je n'ai rien de dangereux en tête... Au fait, tu crois que ça existe vraiment la cinquième dimension ? Tu y crois ?

Peter fronça les sourcils, et lança un regard noir à son frère.

– Il vaut mieux partir avant qu'ils ne s'en rendent compte, dit le capitaine.

Il s'inquiétait de faire de la peine aux Gorcks en leur faisant leurs adieux.

Willy attendait que Shirley dît adieu avant de partir, mais Earvin le tira au loin, pour laisser la jeune femme seule avec Peter. Ils s'éloignèrent.

– Earvin ! dit Peter.

– Oui ? répondit Earvin en se retournant.

Peter lui tendit la main d'une manière significative. Il voulait le laser. Earvin fit mine de ne pas comprendre, mais, devant le regard ferme de Peter, il finit par sortir sa "poignée de porte" de sa poche, et la lança à son frère, en disant :

– C'était juste pour pouvoir te rendre visite de temps en...

"Tems", finit Earvin, matérialisé. Gorck City avait disparu. Willy et Basley apparurent à ses côtés.

– Il aurait pu faire ça avec un peu plus de délicatesse, se plaignit Willy. Il aurait voulu se débarrasser de nous qu'il n'aurait pas fait autrement ! Après tout ce que l'on a vécu ensemble...

– Tu as une petite amie, Willy ? demanda Basley.

– Oh non, Dieu merci ! J'ai épousé la science, moi, comme le professeur Brinks.

– Exactement ! D'ailleurs, nous devons parler de science, fit Earvin en l'entraînant vers la sortie.

Ils partirent tous les trois. Peter et Shirley étaient seuls dans l'autre monde, pour ainsi dire, car les Gorcks les regardaient de loin. Ils se fixaient, n'arrivant pas à parler, avant de s'y mettre en même temps, se coupant la parole. Ils se turent à nouveau.

– Toi d'abord, le pria Shirley.

– Non, non, toi, je t'en prie.

– Non, vraiment... et puis, c'était sans importance...

– Ah bon ?...

– Et toi ? Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

– Euh... C'était sans importance aussi...

– Ah bon ?...

Les Gorcks qui s'étaient approchés, riaient.

– Enfin, je voulais juste te souhaiter bonne chance dans ta nouvelle vie, reprit Shirley.

– Merci, Shirley... Bonne chance à toi aussi, dans la police...

– Merci, Peter...

Les Gorcks se consultèrent du regard.

– Ah, j'oubliais ! s'écria Peter en sortant le dessin que lui avait fait Brak, et qu'il avait gardé. Pourrais-tu donner ça à un ami ? Jack Holster ! J'ai mis son adresse, mais il n'y a pas de timbre. C'est pour un travail que j'ai de l'autre côté et que je n'ai pas fini. Jack doit être furieux d'ailleurs...

– Oui, bien sûr, je lui donnerai personnellement. Jack Holster, je m'en souviendrai, dit-elle avant de regarder le dessin, l'air dégoûté. Beurk, c'est quoi ?

– Un Xilf, répondit Peter.

– Pardon ?...

– Xilf. Ce sont des êtres monstrueux... Ils ont détruit la planète de mon peuple il y a très longtemps, fit Peter en montrant les Gorcks.

Mais il n'y avait plus aucun Gorck aux alentours.

– Où sont-ils tous passés ?!

Les Gorks conspiraient aussi à pousser Peter dans les bras de Shirley, et inversement. Peter et Shirley comprirent leur manœuvre et en rirent. Timidement, Peter approcha son visage. Le visage de Shirley, imperceptiblement, s'approchait aussi. Tendrement, leurs lèvres s'effleurèrent, puis restèrent les unes contre les autres un instant, avant de se décoller à regret.

Deux mondes séparaient désormais le Gardien du Temple et la jeune détective...

Epilogue

Shirley passa la langue sur ses lèvres en souvenir du bref baiser qu'elle avait échangé avec Peter, deux jours auparavant.

Le radioréveil s'enclencha, elle ouvrit les yeux à contre cœur. Elle devait se lever et prendre son service au 15th Precinct. Elle ne devait pas être en retard, d'autant plus qu'elle avait quelque chose à faire avant d'aller au travail. Le présentateur du journal annonçait les nouvelles de la journée : "Il est 8 heures, et vous écoutez WRNY ! La journée s'annonce ensoleillée et sous de très bons auspices, suite à la décision de notre Président, prise hier à la Conférence Internationale sur le nucléaire, de signer le moratoire visant à diminuer l'armement nucléaire mondial de 25%. La paix dans le monde est peut-être pour aujourd'hui ! Quant au vaisseau spatial qui aurait été aperçu quelques jours plus tôt au-dessus du nord est de l'État de New York, puis au-dessus des côtes, la Maison Blanche a démenti, par le biais de son porte-parole, toute expérimentation militaire, et a également démenti les rumeurs d'une activité extraterrestre..."

Shirley éteignit la radio et sortit hors de son lit. Elle pensait à son père. Il devait être heureux des résultats de la conférence. Elle était heureuse pour lui.

Lui eût été étonné de la savoir heureuse, elle qui était opposée à ses principes de paix par le désarmement, elle qui l'avait tant de fois traité de faible, de lâche et qui désapprouvait ses positions. Mais, depuis cette journée dans la quatrième dimension, elle avait changé d'avis. Pas complètement, sans doute, elle pensait toujours qu'il fallait savoir montrer sa force pour ne pas être attaqué, mais aujourd'hui, elle estimait qu'il fallait savoir ne pas abuser de cette force. Et elle se réjouissait qu'il y eut des hommes tels que son père pour tempérer les choses.

Trente minutes plus tard, au dix-neuvième étage d'une tour de Manhattan, Shirley arriva à l'adresse de Jack Holster, et frappa à la porte de l'appartement. Une tête de mort placardée sur sa porte indiquait le genre du personnage qu'elle s'apprêtait à rencontrer. Pourtant, la porte s'ouvrit sur un jeune homme sympathique qui la regarda en souriant.

– Jack ? demanda-t-elle.

– Oui... On se connaît ?...

– Je m'appelle Shirley, je suis une amie de Peter, et...

– ... Peter ? Okay, cool. Entre, Shirley.

Shirley entra et se trouva face à un homme casqué qui la menaçait d'un pistolet. Elle sursauta, prête à dégainer son arme, quand elle

entendit Jack dire à l'homme masqué :

– Peter ! Y a de la visite pour toi, mec !

– Shirley ! s'exclama Peter en enlevant son casque qui le reliait à son jeu.

Gruns, Brak et Vlanx apparurent d'un coup, et sautèrent aux bras de Shirley en criant son nom à leur tour. Elle les serra dans ses bras.

– Mais, s'étonna-t-elle, qu'est-ce que vous faites là ?

– Oh, on a décidé d'un commun accord, que ce monde-là pouvait servir de terrain de jeux. Alors, je leur présente mes amis.

– Mais c'est génial ! dit Shirley.

– Et on joue avec le jeu vidéo de Peter, dit Gruns.

– Je suis désolé, Peter, mais j'ai eu tellement de choses à faire, que je n'ai pas eu le temps d'amener ton dessin à ton ami...

– N'y pense plus... Brak s'est occupé de refaire le graphisme, et le jeu est prêt.

– Tu veux essayer ? lui demanda Jack.

– Pourquoi pas ? dit Shirley.

– Tu vas voir les monstres, ils vont te coller la frousse de ta vie !

– Mets le casque !

– Eh ! C'est tout noir ! s'écria Shirley.

– Voilà...

– Waouh ! fit-elle.

– Tu sais tirer ? demanda Jack.

– Mieux que toi, mon pote, répondit Peter à sa place.

– Ça m'étonnerait, se vexa Jack.

– C'est géant ! dit Shirley.

– Attention, le choc est dur avec eux... la première fois qu'on les voit, c'est terrible, pas vrai, Gruns ?...

– Ouuh ! Oui alors, méchants ! répondit le Gorck.

– Aaaahh ! cria Shirley d'effroi.

Très loin de l'immeuble de Jack, de Manhattan, de New York, de l'État, des Etats-Unis, de la planète Terre, loin, dans une autre galaxie, près d'un champ d'astéroïdes où tout avait commencé, de drôles de vaisseaux amorçaient une nouvelle course en direction de la planète d'adoption des Gorcks, attirés par les explosions nucléaires qu'ils avaient perçues, et qui avaient mis leurs occupants en appétit.

Les Xilfs étaient en route, et le cri que poussa Shirley en les voyant apparaître dans ses lunettes 3D annonçait l'horreur de la rencontre prochaine de ce peuple avec l'humanité...

Du même auteur

Gorck's Land 1 - le Temple de Salomon - 2004

Gorck's Land 2 - Invasion Xilf 2 - 2006

Timeport Chronogare 2044 - 2005

Timeport Speed & Rock'n Roll - 2008

Sites de l'auteur

UCHRONIES.COM

TIMEPORT.EU